

Lawrence BLOCK

A close-up photograph of a hand holding a clear glass. Inside the glass, a distorted, circular reflection of a person's face is visible. The background is dark and out of focus.

ENTRE DEUX

VERRES

calmann-lévy

LAWRENCE BLOCK

ENTRE DEUX VERRES

Roman traduit de l'anglais par Étienne Menanteau

Titre original (États-Unis) :

A DROP OF THE HARD STUFF

© Calmann-Lévy, 2011

OceanofPDF.com

© Lawrence Block, 2011
Publié avec l'accord de Baror International, INC., Armonk, New York, États-Unis
Pour la traduction française :
© Calmann-Lévy, 2011
Couverture :
Rémi Pépin
Photo de couverture :
© Ian McKinnell/Photonica/Getty Images
ISBN 978-2-7021-4986-7

OceanofPDF.com

Comme le disait le gouverneur de la Caroline du Nord à celui de la Caroline du Sud : « Il s'en passe du temps, entre deux verres. »

OceanofPDF.com

TRÈS TARD, UN SOIR...

— Je me suis toujours demandé comment ça aurait tourné, cette histoire, si j'avais pris un autre chemin, dit Mick Ballou.

Nous étions au Grogan's Open House, le bar de Hell's Kitchen qu'il possède et anime depuis des années. On y sent l'embourgeoisement du quartier, même s'il n'a guère changé, à l'extérieur comme à l'intérieur. Mais les durs à cuire du secteur étant dans l'ensemble morts ou partis s'installer ailleurs, il est maintenant fréquenté par une clientèle plus amène et raffinée. Il y a de la Guinness à la pression et un bon choix de scotchs pur malt et d'autres whiskys haut de gamme. Cela dit, ce qui attire les gens, c'est le côté glauque du bar. On les voit montrer les impacts de balles sur les murs et les entend raconter des histoires sur le passé peu recommandable du patron. Dans certains cas, elles sont authentiques.

À cette heure-là, tout le monde était parti. Le barman avait fait la fermeture et les chaises étaient posées sur les tables de manière à ne pas déranger le jeune qui viendrait aux aurores donner un coup de balai et passer la toile par terre. La porte était fermée à clé et toutes les lumières éteintes, hormis la lampe à verre cathédrale accrochée au-dessus de la table à laquelle nous étions installés avec nos verres droits Waterford. Il y avait du whisky dans celui de Mick, de l'eau gazeuse dans le mien.

Depuis quelques années, nous passons moins de soirées qui se terminent tard. Nous avons vieilli et n'avons pas très envie d'aller nous installer en Floride et de commander dans le petit resto du coin le menu réservé à ceux qui dînent très tôt ; nous ne sommes pas non plus très disposés à passer la nuit à discuter en attendant l'aube. Nous sommes trop vieux pour ça, l'un et l'autre.

Il boit moins depuis quelque temps. Il y a environ un an, il a épousé Kristin Hollander, une femme beaucoup plus jeune que lui. Ça a surpris tout le monde ou presque, sauf ma femme, Elaine, qui jure l'avoir vu venir, et ça ne devrait pas manquer de le changer, ne serait-ce que parce qu'il a maintenant une raison de rentrer chez lui à la fin de la journée. Il n'en

continue pas moins de boire du Jameson de douze ans d'âge, et cela sans glace, mais il n'en descend plus la même quantité, et il y a des jours où il ne boit rien du tout.

« Je suis toujours porté là-dessus, m'a-t-il expliqué un jour, mais, pendant des années, j'ai eu très soif, et ça m'a passé. Même que je serais incapable de te dire où elle est passée, cette soif. »

Au départ, il n'était pas si rare que nous veillions toute la nuit et passions des heures à discuter et partager de longs silences en consommant chacun le breuvage de notre choix. À l'aube, il ceignait le tablier de boucher couvert de taches de sang qui avait appartenu à son père, puis il s'en allait à la messe des bouchers, à l'église Saint-Bernard, qui se trouve dans le quartier des abattoirs. Il m'arrivait de l'accompagner.

Tout change. Aujourd'hui le quartier des abattoirs est devenu branché, un repaire de jeunes cadres, et la plupart des entreprises qui en ont fait la réputation ont mis la clé sous la porte, leurs locaux étant transformés en restaurants ou en appartements. Saint-Bernard, qui fut longtemps une paroisse irlandaise, est le nouveau sanctuaire de Notre-Dame de Guadalupe.

Je ne me rappelle pas la dernière fois que j'ai vu Mick porter ce tablier.

C'était une de nos rares soirées qui se terminent tard – nous devions en avoir besoin, l'un et l'autre, sinon nous serions déjà rentrés à la maison. À un moment donné, Mick était devenu pensif.

— Qu'est-ce que tu veux dire par « pris un autre chemin » ? lui demandai-je.

— Il y a des moments où j'ai l'impression que tout était plié d'avance, que j'étais voué à suivre cette trajectoire-là. Je la perds de vue en ce moment, parce que mes intérêts commerciaux sont nickel-chrome. Pourquoi dit-on nickel-chrome, tu t'es déjà posé la question ?

— Aucune idée.

— Je vais demander à Kristin, elle s'installera devant l'ordinateur et trouvera la réponse en trente secondes. Enfin... si je n'oublie pas de le lui demander.

Il pensa à quelque chose qui le fit sourire.

— Ce que je perds de vue, reprit-il, c'est que je suis devenu un malfaiteur professionnel. Bon, je n'étais pas vraiment un pionnier en la matière. J'habitais un quartier où la principale activité était la délinquance. Les rues voisines avaient tout du lycée professionnel.

— Et tu y as fait des études brillantes.

— Oui. J’aurais pu être le major de la promotion, si on avait proposé ce truc-là aux jeunes voleurs et voyous du coin. Mais, tu sais, les garçons de notre rue n’en sont pas tous venus à vivre dans l’infamie. Mon père méritait le respect. Il était... bon, je ne vais pas salir sa mémoire en le disant, je t’ai déjà parlé de lui.

— En effet.

— Quand même, c’était un homme respectable. Il se levait tous les matins pour aller travailler. Et mes frères ont eu un parcours plus édifiant que le mien. L’un est devenu prêtre – enfin... ça n’a pas duré longtemps, mais uniquement parce qu’il a perdu la foi. Et il y a John, qui a brillamment réussi dans les affaires et qui est un pilier de sa communauté. Et enfin Dennis, le pauvre garçon, qui est mort au Vietnam. Je t’ai expliqué que je suis allé à Washington, rien que pour voir son nom sur le monument aux morts.

— Oui.

— J’aurais fait un très mauvais prêtre. Je n’aurais même pas trouvé agréable d’agresser sexuellement les enfants de chœur. Et je ne me vois pas faire de la lèche et compter les dollars, comme mon frère John. Devine un peu ce qui m’est venu à l’esprit dernièrement... J’aurais pu suivre la même trajectoire que toi.

— Et devenir flic ?

— Ça paraît si bizarre que ça ?

— Non.

— Quand j’étais petit garçon, je trouvais génial d’être flic, pour un homme. Porter un bel uniforme, régler la circulation, aider les enfants à traverser la rue en toute sécurité. Protéger tout le monde des malfrats. (Il sourit). Les malfrats... ben voyons. Comme si je savais ! Mais il y a des types de notre rue qui ont effectivement endossé la tenue bleue. L’un d’eux – Timothy Lunney qu’il s’appelait – n’était pas tellement différent de nous autres. On n’aurait pas été très surpris d’apprendre qu’il s’était mis à dévaliser des banques ou à jouer les collecteurs de fonds pour le compte de prêteurs sur gages.

Nous parlâmes un peu de la façon dont tout aurait pu tourner, et du choix dont chacun dispose dans la vie. Cette dernière question nous donnant matière à penser, nous y réfléchîmes tous les deux pendant quelques minutes en laissant le silence se prolonger. Puis il me demanda :

— Et toi ?

- Moi ?
- Tu ne savais pas que tu deviendrais flic, si ?
- Non, absolument pas. Je n'en ai jamais vraiment eu l'intention. Puis j'ai passé l'examen d'entrée – à l'époque, il aurait fallu être débile pour le rater. Ensuite, je suis entré à l'école de police et hop, le tour était joué.
- Aurais-tu pu passer de l'autre côté ?
- Et sombrer dans la délinquance ? (Je réfléchis un instant.) Je ne me connais aucune noblesse de caractère qui aurait empêché ça. Mais je dois dire que ça ne m'a jamais attiré.
- C'est vrai.
- Il y avait un garçon avec qui j'ai passé mon enfance dans le Bronx ; on s'est complètement perdus de vue quand ma famille a déménagé. Je l'ai croisé à deux reprises bien des années après.
- Et il avait pris l'autre chemin.
- Oui. Ça ne lui a pas tellement réussi, mais c'est à ça que sa vie l'avait conduit. Je l'ai aperçu une fois derrière une glace sans tain, dans un commissariat, puis je l'ai à nouveau perdu de vue. Et on s'est retrouvés quelques années après. Avant qu'on fasse connaissance, toi et moi.
- Tu buvais encore ?
- Non, mais ça ne faisait pas longtemps que j'avais arrêté. Moins d'un an. C'est vraiment intéressant, ce qui lui est arrivé.
- Eh bien mais... continue !

CHAPITRE 1

Je ne pourrais pas vous dire quand j'ai vu Jack Ellery pour la première fois, mais ce devait être pendant les deux ans que j'ai passés dans le Bronx. Nous avions une classe d'écart à l'école primaire, j'ai donc dû l'apercevoir dans les couloirs ou dehors pendant la récréation, ou encore après les cours, quand il jouait au base-ball dans la rue. Nous en sommes venus à nous connaître suffisamment bien pour nous appeler par nos noms de famille, comme le font les garçons, ce qui est assez bizarre. Si l'on m'avait demandé comment il était, j'aurais répondu qu'il était sympa, et j'imagine qu'il aurait dit la même chose de moi. Mais nous n'en aurions probablement pas dit beaucoup plus car nous ne nous connaissions pas plus que ça.

Puis, son chiffre d'affaires se tassant, mon père a fermé le magasin, nous avons déménagé et je n'ai pas revu Jack Ellery pendant vingt ans. Je pensais qu'il avait une tête qui m'était familière, mais je ne suis pas arrivé à le remettre du premier coup. Je ne sais pas s'il m'aurait reconnu, car il n'a pas eu l'occasion de me revoir. C'était derrière une glace sans tain que je l'observais.

Ce devait être en 1970 ou 1971. Cela faisait deux ans que je portais mon insigne doré et j'étais inspecteur au sixième commissariat de Greenwich Village, toujours aménagé à l'époque dans l'immeuble de Charles Street qui datait d'avant guerre. On n'a pas tardé à nous attribuer de nouveaux locaux dans la 10e Ouest, un petit malin achetant notre ancien point de chute pour le transformer en immeuble coopératif ou en copropriété baptisée « Le Gendarme » – clin d'œil à ce qu'il avait été...

Des années plus tard, lorsqu'on a construit One Police Plaza, on a, en gros, procédé de la même façon avec l'ancien quartier général de Center Street.

Mais là, ça se passait au premier étage des anciens locaux de Charles Street ; Jack Ellery, qui portait le no 4, participait à un tapissage rassemblant cinq Blancs ayant à peu près la quarantaine. Un mètre soixante-quinze à un mètre quatre-vingt-cinq, tous en jean et polo à col ouvert, ils

attendaient qu'une femme qu'ils ne voyaient pas désigne celui qui l'avait tenue en joue pendant que son complice vidait la caisse.

De forte corpulence, elle avait aux environs de la cinquantaine et était copropriétaire d'une petite boutique d'articles ménagers, ce qui ne lui allait pas du tout. Si elle avait été instit, elle aurait fichu la trouille à tous ses élèves. J'observais la scène d'un regard détaché dans la mesure où ce n'était pas mon enquête. C'était Lonergan, un flic en civil, qui avait procédé aux interpellations, et je me trouvais auprès de lui. Un procureur adjoint était présent dans la pièce, à côté de la femme, et il y avait aussi un jeune ; grand, maigre et affublé d'un méchant costume, ce ne pouvait être que l'avocat de l'assistance juridique.

À l'époque où j'étais flic à Brooklyn, on m'avait donné comme coéquipier un certain Vince Mahaffey – plus âgé que moi – et l'une des centaines de choses qu'il m'avait apprises était d'assister à un tapissage chaque fois que j'en avais l'occasion. D'après lui, c'était bien plus efficace pour se familiariser avec les lascars du quartier que de feuilleter des trombinoscopes de l'identité judiciaire. Quand on a la possibilité d'observer leurs têtes et leurs façons de se tenir, on les sent, et ça vous reste. Et puis, ajoutait-il, le spectacle était gratuit, alors pourquoi ne pas en profiter ?

J'avais donc pris l'habitude d'assister aux tapissages du sixième commissariat et, cet après-midi-là, j'avais examiné les mecs l'un après l'autre, tandis que le procureur adjoint disait à la bonne femme de prendre son temps.

— Non, je sais qui c'est, déclare-t-elle, Lonergan ayant l'air ravi. C'est le no 3.

Le procureur adjoint lui demande si elle en est vraiment certaine, et cela d'une voix qui laisse entendre qu'elle pourrait peut-être y réfléchir à deux fois, tandis que le petit jeune de l'aide juridique se racle la gorge, comme s'il s'apprêtait à émettre une objection.

Pas la peine.

— J'en suis absolument sûre, répond-elle. C'est le fils de pute qui m'a braquée, et je suis prête à l'affirmer devant vous ou n'importe qui d'autre.

Il avait suffi qu'elle désigne ouvertement cet individu pour que Lonergan fasse aussitôt la gueule. Lui et moi restâmes dans la pièce pendant que les autres s'en allaient. Je lui demandai ce qu'il savait du no 3.

— C'est le sous-directeur du marché d'Hudson Street. Un mec ultra sympa, toujours prêt à nous rendre service, mais il faut que j'arrête de

l'utiliser dans les tapissages. C'est la troisième fois que quelqu'un le désigne alors que s'il trouve une pièce de dix cents dans une cabine téléphonique, c'est le genre à la remettre là où elle était.

— Il a un côté tordu, lui fis-je observer.

— Pour moi, ça vient de sa lèvre déformée. On la remarque à peine, mais ça lui donne une légère asymétrie faciale, ce qui n'inspire jamais confiance. En tout cas, c'est son dernier tapissage.

— Tant qu'il ne fait pas de conneries. Qui espérais-tu qu'elle désigne ?

— Non, à toi de me le dire. Tu aurais opté pour qui, toi ?

— Le no 4.

— En plein dans le mille. J'aurais dû t'avoir comme témoin, Matt. C'est ton instinct de flic qui parle ou bien tu l'as reconnu ?

— Je crois que ça tient à la tête qu'il a faite après qu'elle a donné son verdict. Je sais qu'ils n'entendent rien de l'autre côté, mais il a détecté un truc et compris qu'il était tiré d'affaire.

— Ça m'a échappé.

— N'importe comment, je crois que c'est lui que j'aurais désigné. Sa tête me dit quelque chose, mais je ne sais pas quoi.

— C'est que... il a un casier. Tu as peut-être vu son joli visage dans un album de photos d'identité judiciaires. « Jack des hauts et des bas », qu'on l'appelle. Ça te dit quelque chose ?

Ça ne me disait rien. Je lui demandai son nom de famille, puis le répétei machinalement : « Jack Ellery, Jack Ellery », et d'un seul coup, ça a fait tilt.

— Je le connaissais quand j'étais gamin. Putain, je ne l'ai pas revu depuis l'école primaire !

— Eh bien moi, je dirais que vous n'avez pas eu le même parcours professionnel.

* * *

Bien des années s'étaient écoulées quand nos chemins se croisèrent à nouveau. J'avais quitté la police de New York et ma maison à deux niveaux de Syosset pour aller m'installer dans un hôtel non loin de Columbus Circle, côté ouest. Je ne cherchais pas de travail mais, les boulots me trouvant, j'en étais venu à fonctionner comme une espèce de privé sans licence. Je ne comptabilisais pas les dépenses, ne remettais pas de rapports écrits et ceux qui m'engageaient me réglaient en liquide. Une partie de cet

argent me servait à payer ma chambre d'hôtel, mais j'en consacrais davantage à régler ma note au bar du coin, où je prenais la plupart de mes repas, rencontrais la plupart de mes clients et passais le plus clair de mon temps. Et quand il m'en restait un peu, j'envoyais un mandat à Syosset.

C'est alors qu'après trop de syncopes et de gueules de bois, qu'après m'être pointé deux fois dans un centre de désintoxication et avoir eu au moins une attaque, il arriva un jour où je ne touchai pas à mon verre dans un bar et participai à une réunion des Alcooliques anonymes. J'y étais déjà allé plusieurs fois et j'avais essayé de ne pas boire, mais je ne devais pas être prêt, alors que, cette fois-là, il faut croire que si.

— Je m'appelle Matt, déclarai-je devant une salle pleine, et je suis alcoolique.

Je n'avais jamais dit ça auparavant, pas la phrase entière, et la prononcer ne garantit pas l'abstinence. Elle n'est jamais garantie, elle tient toujours à un fil, mais au terme de la réunion j'eus l'impression que quelque chose avait changé. Je n'ai pas bu ce jour-là, ni le lendemain ni le surlendemain, et j'ai continué à aller à des réunions et, un jour chassant l'autre, ce devait être vers le milieu de mon troisième mois de sobriété que je rencontrai à nouveau Jack Ellery. Mon dernier verre remontait au 13 novembre, ce devait donc être la dernière semaine de janvier ou la première de février, dans ces eaux-là.

Je sais que je ne pouvais pas encore me réclamer de trois mois d'abstinence, car je me rappelle avoir levé la main pour dire depuis combien de temps j'étais sobre, ce que l'on ne peut faire qu'au cours des quatre-vingt-dix premiers jours.

— Je m'appelle Matt, déclarai-je, je suis alcoolique, et j'en suis aujourd'hui à mon soixante-dix-septième jour.

Et tout le monde de dire :

— Salut, Matt.

Après quoi on passe à un autre.

C'était donc à une réunion de la 90e Rue Est, où il était prévu que trois individus prennent la parole ; après le deuxième intervenant, tous observèrent une pause, pendant laquelle on fit la quête et circuler des informations. Ceux qui fêtaient leur anniversaire de sobriété l'annoncèrent, s'attirant ainsi des applaudissements, les nouveaux venus expliquant, eux, depuis combien de temps ils ne buvaient plus ; enfin, le troisième

intervenant raconta son histoire et termina à vingt-deux heures, ce qui nous permit à tous de rentrer chez nous.

Je me dirigeais vers la sortie quand j'entendis prononcer mon nom, et vis Jack Ellery.

Je m'étais assis devant lui et ne l'avais même pas remarqué. Mais je le reconnus du premier coup. Il faisait plus vieux que de l'autre côté de la glace sans tain, et son visage s'était plus empâté que ce que l'âge ne permettait d'expliquer à lui seul. On peut s'asseoir gratuitement à une réunion des Alcooliques anonymes, si on a payé à l'avance.

— Tu ne me remets pas, dit-il.

— Bien sûr que si. Tu es Jack Ellery.

— Putain, t'as une sacrée mémoire, toi ! On avait quel âge... douze, treize... quatorze ans ?

— Je crois que j'avais douze ans, et toi treize.

— Ton père tenait un magasin de chaussures. Tu étais une classe derrière moi. Un beau jour, je me suis rendu compte que ça faisait un moment que je ne t'avais pas vu et personne ne savait où tu avais filé. Et quand je suis repassé devant le magasin de chaussures, il avait disparu.

— Comme la plupart des commerces que mon père a montés.

— N'empêche que c'était un type bien. Je m'en souviens. M. Scudder. Un jour, il a fait grande impression à ma mère. Il avait une machine, on montait dessus, on glissait les pieds dans l'ouverture, et elle t'en donnait une espèce de radiographie. Ma mère était toute prête à m'acheter des chaussures neuves, mais ton père lui a expliqué que mes pieds n'avaient pas assez grandi pour en avoir besoin. « Ça, c'est un homme honnête, m'a-t-elle dit sur le chemin du retour. Il aurait pu en profiter et il ne l'a pas fait. »

— Un des secrets de sa réussite...

— Sauf que ça n'est pas passé inaperçu. Bon sang, le Bronx dans le temps ! Et maintenant, on ne boit plus, ni toi ni moi. Tu as le temps de prendre un café, Matt ?

CHAPITRE 2

Nous nous sommes assis en face l'un de l'autre dans un des box d'un petit resto de la 37e Rue. Il prenait ses crèmes bien blancs et très sucrés. Moi, seulement un express. La seule chose que je mettais dedans, c'était du bourbon, et je ne le fais plus.

Il m'a fait remarquer encore une fois que je l'avais reconnu, je lui dis que c'était pareil dans l'autre sens, que lui aussi m'avait remis.

— Oui, mais tu t'étais présenté, dit-il. Quand tu as annoncé depuis combien de temps tu ne buvais plus. Tu ne vas pas tarder à atteindre les quatre-vingt-dix jours.

Quatre-vingt-dix jours, ça représente une espèce de période probatoire. Quand on est resté quatre-vingt-dix jours sans toucher à la dope ou avaler une goutte d'alcool, on est autorisé à raconter son histoire lors d'une réunion, et à avoir des responsabilités dans un groupe. Et on peut cesser de lever la main pour dire à tout le monde depuis combien de temps on tient.

Cela faisait seize mois qu'il n'avait pas bu.

— Un an... dit-il. À la fin septembre, j'ai comptabilisé un an. Je ne pensais pas l'atteindre, cette année.

— Il paraît que c'est dur, juste avant un anniversaire.

— Oh, ça n'a pas été plus difficile à ce moment-là. Mais, vois-tu, j'étais plus ou moins convaincu que c'était impossible de tenir un an sans boire. Que personne ne restait sobre aussi longtemps. Or mon parrain l'est depuis presque six ans, et il y a pas mal de gens comme ça dans mon groupe, des gens qui n'ont pas bu depuis dix, quinze, vingt ans, sans que je les catalogue pour autant comme des menteurs. Je pensais tout bêtement être différent et j'imaginais que ça me serait impossible. Il buvait, ton père ?

— C'était l'autre secret de sa réussite.

— Le mien aussi. En réalité, il en est mort. Il y a juste deux ans, et ce qui me chagrine, c'est qu'il est mort dans la solitude. Son foie a lâché. Ma mère était déjà décédée, elle avait un cancer, si bien qu'il était livré à lui-même et moi, je ne pouvais pas être à son chevet comme j'aurais dû parce

que je me trouvais dans le nord de l'État. Il est donc mort tout seul dans un lit. Ça va pas être évident de réparer ça, hein ?

Je n'avais pas envie de penser aux torts qu'il me faudrait réparer. « Mets ça au placard, m'avait conseillé plus d'une fois Jim Faber. Aujourd'hui, il y a deux choses qui t'attendent : aller à une réunion et ne pas boire. Fais chaque fois ce qu'il faut et tout le reste viendra en temps voulu. »

— Tu es entré chez les flics, Matt, ou bien est-ce que je te confonds avec un autre ?

— Non, tu ne te trompes pas. Remarque, c'est fini depuis quelques années.

Il leva la main, fit semblant de vider un verre, je hochai la tête.

— Je ne sais pas si on t'a mis au courant, mais j'ai pris l'autre chemin.

— Il me semble en avoir entendu parler.

— Quand je dis que j'étais dans le nord de l'État, c'était en tant qu'invité du gouverneur. À Green Haven. Pour des trucs qui n'arrivaient pas à la cheville du braquage de la Brinks ou de l'attaque du Grand Rapide(1). Ce que j'avais fait ? Je m'étais pointé avec un flingue dans un magasin de vins et spiritueux. Et on ne peut pas dire que ça aurait été un coup d'essai.

Je ne trouvais rien à répondre, mais il n'avait pas l'air d'exiger une réaction de ma part.

— J'avais un bon avocat, reprit-il, et il s'est débrouillé pour que je plaide coupable à un chef d'accusation et qu'on abandonne les autres. Tu sais ce qui a été le plus dur ? Il faut que tu prononces une petite allocution, comme on dit. Tu le connais, ce terme ?

— Il faut que tu te défendes devant le tribunal et que tu expliques ce que tu as fait.

— Rien qu'à y repenser, c'était l'horreur. Je trouvais ça abominable. Je cherchais un moyen d'y couper. « Je ne peux pas tout simplement dire que je suis coupable et m'en tenir à ça ? » Mais mon avocat n'est pas d'accord, il faut faire comme ils veulent, qu'il me dit, expliquer ce qu'on a foutu. Bon, c'est ça ou je fiche en l'air l'accord avec le procureur pour rabaisser les chefs d'accusation et, comme je ne suis pas complètement fou, je fais ce qu'il faut. Et tu veux que je te dise ? Dès que j'ai tout sorti, j'ai poussé un ouf de soulagement.

— Parce que c'était terminé.

Il fit non de la tête.

— Parce que je l'avais sorti. Parce que je l'avais dit, parce que je m'étais déballonné. En un mot, c'est la cinquième étape, Matt. Tu avoues devant Dieu et tout le monde, et ça te fait un sacré poids en moins. Oh, il t'en reste encore un peu sur la conscience après ça, c'est juste une petite partie en moins, mais quand je suis tombé sur le programme et qu'on m'a expliqué par où il allait falloir en passer, ça m'a tout de suite paru logique. J'ai compris comment ça marcherait.

Les douze étapes des Alcooliques anonymes, m'avait expliqué Jim Faber, ne vous aident pas à rester sobre. C'est en ne buvant pas qu'on reste sobre. Ces étapes ont pour but de rendre suffisamment agréable cette abstinence pour qu'on n'éprouve pas le besoin de recommencer à boire, et j'allais y venir en temps voulu. Pour l'heure, j'avais reconnu être sans défense devant l'alcool, ce qui rendait ma vie ingérable, ça, c'était la première étape, et je pouvais m'y attarder aussi longtemps que nécessaire.

Et je n'étais pas très pressé d'aller plus loin. En général, dans les réunions, on commençait par donner lecture de ces étapes et, même si ce n'était pas le cas, il y en avait la liste au mur, qu'on ne manquait pas de lire. La quatrième portant sur un inventaire personnel détaillé, on s'asseyait pour tout noter. La cinquième relevait de l'aveu : il fallait parler de toutes ses merdes avec un autre être humain, son parrain, selon toute vraisemblance.

Il y en a, disait Jim, qui restent des dizaines d'années sans boire, et sans même suivre ces étapes.

Je pensais à elles et n'écoutais pas tout ce que Jack me racontait mais, quand j'en revins à lui, il parlait de Green Haven et disait que c'était sans doute ce qui lui était arrivé de mieux. Ça lui avait permis de connaître le programme des AA.

— J'allais aux réunions, dit-il, parce que ça me donnait l'occasion d'être assis sur une chaise et de buller pendant une heure. C'était aussi plus facile de ne rien boire en taule que d'ingurgiter les saloperies que les taulards se fabriquent ou d'acheter les comprimés que les matons introduisent clandestinement. Et puis, tu sais, je ne peux pas dire que c'est à cause de l'alcool que ma vie a tourné comme ça, non, parce que ma vie, c'est moi qui l'ai choisie, mais, en allant aux réunions, je me suis rendu compte que chaque fois que je me foutais dans des emmerdes, j'étais allumé. Enfin, presque toujours, tu vois. C'est moi qui décidais de commettre un délit, et c'est moi qui décidais d'accepter le verre ou de fumer le joint, mais les deux vont ensemble, tu sais, et c'était la première fois que je m'en apercevais.

Il n'avait donc pas bu en prison. Puis on le remet en liberté, il rentre à New York, se trouve une chambre dans un hôtel pour personnes seules à deux ou trois rues de Penn Station, et le troisième soir il boit du whisky de mélange au Terminal Lounge, un bar du quartier.

— C'est à cause de son emplacement qu'il s'appelle comme ça, m'expliqua-t-il, mais il aurait pu porter ce nom même s'il s'était trouvé au milieu de Jackson Heights. Putain, ce rade, c'était la fin du voyage⁽²⁾.

Sauf que ce n'était évidemment pas le cas. Le voyage s'est poursuivi en zigzags deux ans durant ; deux ans pendant lesquels il n'a pas eu d'ennuis avec les flics, mais n'a pas été capable d'éviter les bars. Il allait aux réunions et commençait à y avoir passé un certain temps, et puis il y avait des moments où il se disait « à quoi bon ? ». Alors, il filait en vitesse dans un bar, ou alors il buvait à grands traits à même le goulot. Il a suivi plusieurs cures de désintoxication, ses pertes de conscience ont commencé à être plus longues, il a compris ce qui l'attendait, mais ne voyait pas comment l'éviter.

— Tu sais, Matt, reprit-il, quand j'étais gosse, j'ai décidé ce que je serais une fois adulte. Devine un peu ce que c'était. Tu donnes ta langue au chat ? Flic. J'allais être flic. Porter la tenue bleue, mettre les gens à l'abri de la délinquance.

Il attrapa son café, mais la tasse était vide.

— J'imagine que tu rêvais à la même chose, sauf que toi, tu y es arrivé.

Je lui fis signe que non.

— Je suis tombé dedans, lui expliquai-je. Ce que je voulais, c'était être comme Joe DiMaggio⁽³⁾. Et, si j'avais été un tant soit peu sportif, j'aurais peut-être réalisé ce rêve.

— Eh bien moi, j'étais handicapé par une absence totale de force morale, et tu sais dans quoi je suis tombé.

Il continue à boire, parce que, apparemment, il ne peut pas s'en empêcher, mais il continue aussi à aller aux réunions des Alcooliques anonymes parce que, à part ça, où voulez-vous qu'il aille ? Mais un jour, après une réunion, quelqu'un d'inattendu le prend à part pour lui dire ses quatre vérités.

— Un pédé, Matt, mais pédé comme un phoque, s'entend. Qui ne le cachait pas, tu comprends ? Issu d'une banlieue snob, qui a fait ses études dans une université prestigieuse et, maintenant, qui conçoit des bijoux. Par-dessus le marché, c'est mon cadet de plus de dix ans, et une vraie chochette.

Exactement le genre de mec à qui j'aime demander conseil, tu vois ? Eh bien, il m'a fait asseoir et m'a dit que je considérais ce programme comme une porte tournante, que je continuais à en sortir et à y revenir, mais que, chaque fois que j'y retournais, il me restait un peu moins de moi. Et, pour que ça s'arrête, il fallait que je lise *Le Gros Livre* tous les matins, et *Les Douze Étapes et les douze traditions* tous les soirs ; et aussi que je prenne les étapes au sérieux. Je l'ai donc regardée, cette petite folle chétive, ce mec avec qui j'ai moins de points communs qu'avec un Martien, putain, et je lui ai demandé quelque chose que je n'avais jamais demandé à personne. Je lui ai demandé de devenir mon parrain. Tu sais ce qu'il a répondu ?

— J'imagine qu'il a dit oui.

— « Je veux bien devenir ton parrain, mais je ne sais pas si tu arriveras à le supporter. » Eh ben, merde alors ! Mais, au fond, est-ce que j'avais le choix ?

* * *

Il participait donc tous les jours à une réunion, parfois à deux, et il lui arrivait même d'en caser une troisième la même journée. Il appelait aussi son parrain tous les matins et tous les soirs, et, dès qu'il sortait du lit, il se mettait à genoux pour demander à Dieu de l'aider à passer encore une journée sans boire, et le soir, pour finir cette même journée, il s'agenouillait de nouveau pour Le remercier de lui avoir permis de tenir. Et il lisait *Le Gros Livre* ainsi que *Les Douze Étapes et les douze traditions*. Bref, avec son parrain, il a franchi toutes les étapes, a réussi à tenir quatre-vingt-dix jours – ce n'était pas la première fois mais, avant, il n'avait jamais tenu six mois, ni neuf mois, ni un an – ce qui est incroyable.

Et, pour la quatrième étape, son parrain l'oblige à dresser par écrit la liste de tout ce qu'il a fait de mal dans sa vie. Il veut passer quelque chose sous silence ? Ça signifie que ça doit y figurer.

— Ça revenait à exposer tout ce que j'avais fabriqué, me dit-il.

Alors ils s'assirent ensemble, et il lui donna lecture de ce qu'il avait écrit, son parrain l'interrompant de temps à autre pour faire des remarques ou lui demander des explications.

— Quand on a eu fini, il m'a demandé comment je me sentais, et, ce n'est pas vraiment une façon très élégante de le dire, mais je lui ai répondu que j'avais l'impression d'avoir chié le plus grand coup de toute l'histoire.

Il tenait maintenant depuis seize mois et il était temps de passer à l'étape des réparations. Il avait dressé la liste des individus qu'il avait lésés, comme il est stipulé dans la huitième étape, et il était prêt à prendre des mesures pour réparer ses torts. Mais il devait passer à la neuvième étape, celle où il faut se racheter concrètement, et ça, ce n'était pas évident.

— Mais est-ce que j'ai le choix ? demanda-t-il.

Et de faire signe que non et d'ajouter :

— Nom d'un chien, regarde-moi l'heure ! Tu viens de m'écouter m'expliquer. Tu as entendu trois intervenants jusqu'au bout et, en plus, tu as dû m'écouter, alors que j'ai parlé presque autant qu'eux trois réunis. Mais ça m'a fait du bien de tout raconter à quelqu'un de mon ancien quartier. Il n'existe plus, tu sais, l'ancien quartier. Il est traversé par une voie rapide à la con.

— Je suis au courant.

— Il compte sans doute davantage pour moi. Le quartier, je veux dire. Tu y as habité combien de temps, deux ans ?

— Dans ces eaux-là.

— Moi, j'y ai passé toute mon enfance. Je n'avais pas beaucoup de mal à m'y bourrer la gueule. Pauvre de moi, la baraque dans laquelle j'ai grandi a disparu, les rues où j'ai joué au base-ball ont disparu, etc., etc. Mais mon enfance ne se réduisait pas à ma maison et aux rues. Et elle n'a pas disparu. Je l'ai toujours en moi et je suis toujours obligé de la gérer.

Il ramassa la note.

— Oh et puis j'en ai assez dit sur moi, je règle ça et tu peux considérer que je me suis racheté de t'avoir tenu la jambe aussi longtemps.

* * *

Une fois rentré chez moi, j'ai appelé Jim Faber, et nous avons été d'accord tous les deux pour dire que le parrain de Jack était un facho, mais que bon... c'était sans doute très exactement ce qu'il lui fallait.

Avant de partir, Jack m'avait donné son numéro de téléphone et je m'étais senti obligé de lui communiquer le mien. Je n'étais pas très porté sur le téléphone, et Jim était le seul que j'appelais régulièrement. À Tribeca, il y avait une femme, Jan Keane, qui faisait de la sculpture et avec qui je passais en général le samedi soir et le dimanche matin, et l'un de nous appelait l'autre deux ou trois fois par semaine. À part ça, je ne téléphonais

pas beaucoup et quand on m'appelait, c'étaient la plupart du temps des gens qui s'étaient trompés de numéro.

J'avais noté celui de Jack Ellery dans mon répertoire en me disant que je le croiserai peut-être un autre jour. Mais peut-être pas.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 3

Je le revis deux mois plus tard, dans une réunion. Entre-temps, nous nous étions parlé à deux reprises au téléphone. La première fois, quelques jours après que j'avais réussi à tenir trois mois. Ce soir-là, j'avais pris la parole devant mon groupe de quartier, au sous-sol de l'église de Saint-Paul-l'Apôtre. Elle se trouve à l'angle de la Neuvième Avenue et de la 60e, à quelques rues seulement de mon hôtel, et, du temps où je buvais, j'y allais allumer des cierges à la mémoire des morts et aussi, pendant que j'y étais, profiter d'un peu de calme. À l'époque, je ne savais même pas que des réunions des Alcooliques anonymes se tenaient au sous-sol.

Je m'étais donc assis à la table de devant et avais raconté mon histoire – un exposé d'un quart d'heure -, tout le monde m'avait félicité, un grand nombre d'entre nous s'en allant ensuite boire un café au Flame ; moi, j'étais rentré à la maison et avais appelé Jan, qui m'avait elle aussi adressé des félicitations et m'avait rappelé ce qui suit le quatre-vingt-dixième jour : le quatre-vingt-onzième.

Ce devait être le quatre-vingt-treizième ou le quatre-vingt-quatorzième jour que Jack Ellery m'appela pour me féliciter à son tour.

— Ça m'inquiétait un peu de te téléphoner, me dit-il, parce que je me doutais que tu y arriverais, mais on ne sait jamais, pas vrai ? Et qu'est-ce que tu penserais si tu avais rechuté et que le connard que je suis était venu te féliciter d'être resté trois mois sans picoler alors que ce n'aurait pas été le cas ? J'en ai parlé à mon parrain, il m'a rappelé que je n'étais pas le centre du monde, ce qui m'étonne toujours. Et que si, ce qu'à Dieu ne plaise, tu avais bu un verre, tu aurais eu beaucoup plus de raisons d'être affligé que par le message d'un type lambda au bout du fil.

Il rappela une semaine plus tard environ, mais c'était un samedi et j'étais chez Jan, dans son loft de Lispenard Street, qui se trouve dans le centre. Le lendemain matin, nous avons assisté de bonne heure à une réunion organisée à SoHo, l'une de celles qu'elle préfère. Après quoi, nous étions sortis prendre le brunch, puis nous avons fait un tour dans plusieurs

galeries de West Broadway, et j'avais retrouvé Jim pour notre dîner rituel du dimanche. On mangeait toujours chinois ce soir-là, même si on n'allait pas forcément dans le même restaurant, et après on participait à une réunion. Je n'étais donc pas rentré tard à mon hôtel, où j'avais trouvé un message, et n'avais répondu à Jack que le lendemain matin. Sauf que, lorsque je l'ai appelé, il était sorti et il n'y avait pas moyen de lui laisser de message.

On a continué encore quelques jours à nous envoyer des messages, puis l'un des deux est tombé sur l'autre, et ce fut une de ces communications téléphoniques embarrassées où personne n'a grand-chose à dire.

Je me rappelle qu'il avait reparlé de la réparation des torts.

— Tiens, m'avait-il dit, il y avait un pote que je fréquentais. On avait braqué deux ou trois magasins ensemble et, après, on était allés se taper une petite bouteille de Johnny Black en se racontant qu'on était des héros. Et puis, un jour, on s'est payé une boutique du Village où on vendait des batteries de cuisine et des produits ménagers. Non mais, qu'est-ce qu'on avait dans le cerveau, hein ? Combien de liquide allait-il y avoir, dis ?

Je m'étais rappelé la femme du tapissage.

— Et il faut croire qu'il s'est bourré la gueule et qu'il a trop parlé là où il ne fallait pas, ou peut-être que c'était moi parce que, bon, qui s'en souvient ? Mais je me suis fait gauler et la bonne femme s'est gourée de bonhomme, elle a balancé le minable qui se trouvait juste à côté de moi. Quand ils sont allés chercher Arnie, putain, il a voulu dégainer, cette espèce de dingue ; ils l'ont criblé de balles et il était mort quand il est arrivé à Beth Israel. Cela dit, ce n'est pas moi qui l'avais entraîné dans la délinquance, et je ne l'avais pas balancé non plus, mais lui il est mort et moi je n'ai pas eu à faire de taule, je n'ai même pas été obligé de rendre le fric, alors qu'est-ce que je lui dois pour ça ? Et comment est-ce que je pourrais lui renvoyer l'ascenseur ?

* * *

Il y eut un autre appel après ça et il avait laissé un message. Il prendrait la parole lors d'une réunion dans l'Upper West Side, et si j'avais envie d'entendre son histoire, après, on pourrait peut-être aller boire un café. J'y avais réfléchi, mais la journée avait passé. Je le trouvais sympa et j'espérais que tout se passerait bien pour lui, mais je n'étais pas certain d'avoir envie

qu'on devienne grands amis. Le Bronx, ça remontait à loin et nous avions suivi des chemins différents, même si on avait réussi à se retrouver au même endroit. Il y avait peu de chances que je redevienne flic, même s'il m'arrivait d'y penser, mais je ne pouvais pas dire que Jack ne redeviendrait jamais un bandit. S'il continuait à ne pas boire, il s'en sortirait bien, sinon, il pouvait arriver pratiquement n'importe quoi, et, dans ce cas, je n'avais pas envie d'être aussi proche de lui que ça.

* * *

La fois suivante, quand je le vis, c'était dans une réunion du groupe Sobre Aujourd'hui qui se tenait à l'angle de la Deuxième Avenue et de la 87e Rue. Je n'y étais jamais allé et m'y étais rendu parce que quelqu'un avait accordé un temps de parole à Jan. Comme je ne l'avais jamais entendue raconter son histoire avec l'alcool, même si j'y avais un peu participé, nous avions convenu de nous retrouver là-bas et d'aller manger après. J'avais repéré l'endroit, m'étais pris un café et avais aperçu à l'autre bout de la pièce Jack Ellery en train de discuter avec un type à l'air studieux et qui donnait l'impression d'avoir entre vingt et trente ans.

Il m'avait fallu y regarder à deux fois pour voir que c'était bien Jack car il se trouvait dans un sale état. Il n'était pas mal habillé – pantalon de treillis bien repassé et chemise de sport à manches longues – mais il avait un œil au beurre noir et tout un côté du visage boursoufflé. On pouvait tout de suite en tirer des conclusions et je ne m'en étais pas privé. Celui qui ne se remet pas à boire n'est d'ordinaire pas amené à avoir cette tête, à moins d'être un boxeur professionnel tombé sur un adversaire plus fort que soi, et je m'étais dit qu'on avait eu beau insister sur les étapes, ça ne l'avait pas empêché de louper la première.

Domage qu'il ait rechuté, mais c'étaient des choses qui arrivaient et l'on ne pouvait que se féliciter qu'il assiste à une réunion. Reste que je n'étais pas pressé d'aller lui parler et que j'avais choisi exprès une place où il ne risquait guère de me voir. C'est alors que la réunion avait commencé.

Il était prévu qu'un individu prenne la parole, après quoi on engagerait une discussion générale. Mais on avait lu *Comment ça marche ?*, les étapes et les traditions, puis d'autres textes choisis issus de la sagesse ancestrale, et je m'étais laissé distraire jusqu'au décompte des jours et la célébration des

anniversaires. Au bout d'un moment, j'avais changé de position sur mon siège afin de voir Jack et il avait levé la main.

Je m'étais dit que cela n'avait rien d'étonnant et m'attendais à ce qu'on l'invite à prendre la parole et à expliquer depuis combien de temps il n'avait pas bu. Seulement, on en avait fini avec le décompte des jours et on en était aux anniversaires, comme je m'en aperçus lorsqu'il déclara : « Je m'appelle Jack et, par la grâce de Dieu et l'esprit de camaraderie qui règne chez les Alcooliques anonymes, j'ai réussi à fêter avant-hier deux ans sans boire. »

Tout le monde avait applaudi, bien sûr, et j'avais fait de même dès que j'avais compris, j'avais tapé dans mes mains en trouvant que j'avais l'air d'un imbécile. Qu'est-ce qui m'avait pris de m'exciter en voyant un type dont je pouvais dire qu'il avait bu ?

C'est alors que le président de séance présenta Jan, qui se mit aussitôt à raconter son histoire ; je me calai dans ma chaise et tendis l'oreille. Je me penchai cependant une fois ou deux en avant, et entrevis encore Jack. Il ne buvait pas, tant mieux, mais pourquoi donc avait-on l'impression que quelqu'un lui avait cassé la figure ?

* * *

Je le rattrapai pendant la pause.

— Je me disais bien que c'était toi, lança-t-il. Tu es loin de chez toi, dis donc. Je ne crois pas t'avoir déjà vu ici.

— L'intervenante est une copine, et c'est la première fois que j'ai l'occasion de l'entendre dresser un bilan positif.

— Eh bien, ça valait le coup de venir, pas vrai ? Moi aussi, j'ai eu plaisir à l'écouter et je n'avais que quelques rues à faire à pied.

— Après, on a rendez-vous pour aller manger, lui dis-je en me demandant pourquoi je me sentais obligé de lui raconter ça.

J'ai compris pourquoi en regagnant mon siège. Je contrariais ainsi ses plans en lui annonçant que je ne serais pas en mesure d'aller prendre un café avec lui.

Je ne lui avais pas posé de questions sur sa gueule, estimant que ce n'était pas à moi d'aborder le sujet, et il avait décidé de ne pas en parler. Mais je ne pouvais pas m'empêcher de m'interroger et j'avais cru que ma curiosité serait satisfaite quand je l'ai vu lever la main pendant la discussion. La fille mit un certain temps à lui donner la parole, même si

j'essayais de l'influencer par la seule force de ma volonté ; mais ça finit par être le cas, il la remercia d'avoir dressé un bilan positif et y trouva quelque chose avec quoi il pouvait s'identifier, un point commun dans leurs syncope ou leurs gueules de bois, un truc aussi banal. Rien qui explique les bosses qu'il avait récoltées alors qu'il venait de rester deux ans sans boire.

Après avoir tous conclu la réunion par la prière de la sérénité, son voisin et lui rejoignirent la bonne dizaine d'individus partis serrer la main de Jan et la remercier d'avoir raconté son histoire. Je restai en retrait, aidai à ranger les chaises et ça m'occupait toujours lorsque je les vis, son ami et lui, se diriger vers la sortie.

Puis il s'arrêta brusquement et vint me voir.

— Ce n'est pas le moment, dit-il, mais il y a quelque chose dont j'aimerais bien te parler. Quand est-ce que je peux t'appeler sans te déranger ?

Jan et moi devions aller dîner, sans doute dans le restaurant allemand qu'elle avait envie d'essayer. Après, je la raccompagnerais chez elle, et il y avait de grandes chances que je passe la nuit à Lispenard Street. Comme elle avait envie de travailler le lendemain matin, je filerais après le petit déjeuner et ensuite, que ferais-je ? Je regagnerais mon hôtel en métro, à moins que je ne décide de prendre le temps de rentrer à pied, et peut-être de m'arrêter en cours de route pour assister à une réunion de midi. Il y en aurait une à l'Atelier de Perry Street, ou alors je pourrais continuer à marcher et assister à celle de la librairie Saint-François d'Assise, dans la 13e Rue.

Une idée me vint à l'esprit, et cela dut se voir car Jack me demanda ce qu'il y avait de drôle.

— Je réfléchissais, lui répondis-je. À quelque chose que j'ai entendu dire. À savoir que les textes nous expliquent que c'est la sobriété qui nous permet de revenir à la vie, mais il arrive qu'elle ne débouche que sur une autre réunion.

— C'est ce que m'explique Greg, m'assura-t-il.

En entendant son nom, le copain en question s'approcha et Jack fit les présentations. Je ne fus pas surpris d'apprendre que ce type était son parrain. Il portait une boucle d'oreille, et j'avais déjà conclu que c'était lui-même qui l'avait conçue.

— Ah, Matt de l'ancien quartier ! s'exclama-t-il. L'ancien quartier qui est rasé et goudronné depuis longtemps, et bien mieux dans la nostalgie que

l'on en garde qu'il n'était en réalité. Moi, mon quartier, j'aimerais bien qu'on y fasse passer une autoroute. Ou un fleuve.

— Quelqu'un l'a déjà fait, crus-je me souvenir.

— Oui, Hercule, dit-il, pour nettoyer les écuries d'Augias. Il avait les douze travaux et nous, on a les douze étapes. Qui a dit que c'était facile de ne pas boire ?

Jan venait à ma rencontre, je m'apprêtais à lui attraper le bras et à m'en aller. J'indiquai à Jack qu'il serait peut-être plus simple que je l'appelle, mais il me répondit qu'il ne serait pratiquement jamais chez lui dans la journée. Je l'informai que je serais sans doute rentré à l'hôtel en fin de matinée et que, s'il n'arrivait pas à me joindre à ce moment-là, il pouvait essayer de me contacter vers quatorze heures.

* * *

À New York, Little Germany se trouvait dans le Lower East Side jusqu'à la catastrophe du *Général-Slocum* en 1904, date à laquelle un bateau de ce nom prit feu et sombra dans l'East River, avec mille trois cents personnes du quartier qui effectuaient comme tous les ans une excursion. On déplora plus de mille victimes, et Little Germany fut touché en plein cœur. Cela signa l'arrêt de mort du quartier, aussi sûrement que si l'on y avait fait passer une voie rapide. Ou y avait détourné un fleuve.

Les gens quittèrent Little Germany et se retrouvèrent pour la plupart à Yorkville, dans des rues centrées autour de la 86e et de la Troisième Avenue. Ce n'était pas uniquement un secteur allemand ; il y avait aussi des Tchèques et des Hongrois, mais cela faisait seulement quelques années qu'ils avaient commencé à s'y installer et, à l'époque, les loyers étaient trop élevés pour les immigrants qui venaient d'arriver. Yorkville était en train de perdre son caractère ethnique.

On ne s'en serait pas douté chez Maxl's, où Jan examina longuement la carte et commanda un *Sauerbrauten* avec du chou rouge et des boulettes de pommes de terre, qu'elle appela par leur nom allemand. Le serveur, qui avait l'air nigaud avec sa culotte de peau, approuva son choix ou sa façon de prononcer, voire les deux, et me fit un grand sourire quand je l'informai que je prendrais la même chose. Il eut toutefois l'air choqué et consterné lorsqu'il me demanda le genre de bière que nous voulions, et que nous lui répondîmes que nous nous en tiendrions au café. Du café, on en aurait plus

tard, nous suggéra-t-il. Pour l'heure, nous devions prendre de la bonne bière allemande pour accompagner cette bonne cuisine allemande.

M'était alors soudain revenu en mémoire le goût de la bonne bière allemande, la Beck's, la St. Pauli ou la Löwenbräu, lourde, forte et qui a du corps. Je n'allais pas en commander, je n'en avais même pas envie, mais je m'en souvenais. Je décidai de ne plus y penser tandis que Jan lui expliquait qu'il ne nous servirait pas de bière ce soir-là.

Ça faisait trop touristique, comme ambiance, mais la cuisine était assez bonne pour qu'on passe outre ; puis nous reprîmes du café et nous partageâmes un dessert fondant.

— Je pourrais recommencer tous les soirs, déclara Jan, si ça ne me dérangeait pas de peser cent trente kilos. Le type qui donnait l'impression de s'être fait casser la gueule a bien déclaré qu'il s'appelait Jack, non ?

— Oui, et alors ?

— Tu m'en as bien parlé, non ?

— J'ai déjà fait allusion à lui.

— C'était l'époque où tu habitais le Bronx. Et puis tu t'es retrouvé à l'arrêter, bien longtemps après.

— Tu y es presque. Ce n'est pas moi qui l'ai serré, j'étais juste là pour assister au tapissage et, quand on l'a embarqué, c'était pour autre chose. À ce propos... je ne t'en ai jamais parlé, de ce tapissage.

— Je lui ai demandé ce qui lui était arrivé à la figure. Personnellement je n'aurais rien dit, mais c'est lui qui a abordé le sujet en me disant qu'il n'avait pas toujours été aussi beau. Histoire de prendre ça à la rigolade, pour détendre l'atmosphère.

— Moi, j'ai rencontré George Shearing, dis-je.

— Le pianiste de jazz ?

Je fis signe que oui.

— On nous a présentés, je ne me rappelle plus à quelle occasion. D'entrée de jeu, il a sorti trois ou quatre blagues sur les aveugles. Elles n'étaient pas terribles, mais là n'était pas la question. Quand on se retrouve en présence d'un aveugle, on ne décolle pas du fait qu'il ne voit pas ; il avait donc appris à régler le problème en attirant l'attention sur sa cécité.

— Eh bien, c'est ce qu'a fait Jack, du coup, je lui ai carrément demandé ce qui s'était passé.

— Et alors ?

— Il m’a répondu que tout ça, c’était à cause des marches. Il en avait raté une et s’était éclaté la gueule. Ça devait rappeler des souvenirs à son pote, car il a levé les yeux au ciel. Je lui aurais bien demandé de quelle marche il s’agissait, mais, avant que j’aie le temps d’ouvrir la bouche, il me remerciait encore une fois et céda la place à la personne suivante dans la file.

— Neuf.

— Comme « neuvième étape » ?

— Il réparait ses torts. Ou il essayait.

— Quand je m’y suis collée, expliqua-t-elle, j’ai surtout eu droit à des accolades et à du pardon. Et aux regards ébahis de gens qui ne comprenaient pas pourquoi je m’excusais.

— Jack et toi avez dû fréquenter des individus d’un autre genre et avoir d’autres raisons de vous faire pardonner.

— Une fois, j’ai vomi sur un mec.

— Et il ne t’a pas collé son poing dans la gueule ?

— Il ne s’en souvenait même pas. Du moins c’est ce qu’il m’a dit, mais je pense qu’il s’est montré poli. Parce que... comment oublier un truc pareil ?

* * *

J’attrapai la note, comme d’habitude, mais elle tint à payer sa part. Une fois dehors, elle m’annonça qu’elle était crevée et me demanda si ça ne me ferait pas trop de peine qu’elle rentre seule. Je lui répondis que c’était sans doute une bonne idée, que j’étais moi aussi fatigué. On était jeudi, je la revoyais donc deux jours plus tard. Je lui hélai un taxi et, lorsque je lui tins la portière, elle me dit qu’elle allait me déposer à mon hôtel, que c’était quasi sur sa route. Je l’informai que j’avais envie de faire une petite promenade pour digérer mon dessert.

Je regardai son taxi descendre la Deuxième Avenue, puis j’essayai de me rappeler quand j’avais bu de la bière allemande pour la dernière fois. Jimmy Armstrong avait de la Prior Dark à la pression, et il s’avéra que je me souvenais du goût qu’elle avait.

Je me forçai à parcourir deux pâtés de maisons, puis je pris un taxi à mon tour.

* * *

De retour dans ma chambre, je me déshabillai et me douchai. Puis j'appelai Jim Faber.

— Mais qu'est-ce que j'ai, nom d'un chien ? lançai-je. Elle m'a expliqué qu'elle était fatiguée et que j'allais la voir samedi !

— Et toi, tu pensais rentrer avec elle. Pour toi, c'était plus ou moins couru d'avance.

— Elle m'a demandé s'il n'y avait pas de problème et je lui ai répondu que non, pas du tout.

— Mais ce n'est pas l'effet que ça t'a fait.

— J'avais envie de lui dire d'oublier samedi pendant qu'elle y était. Comme ça, elle pourrait se reposer un max. Prendre tout le repos qu'elle voulait, bordel !

— Sympa.

— Et merci beaucoup, madame, mais moi aussi je vais me prendre un taxi. Sauf que ce que je lui ai raconté, c'est que j'avais envie de marcher.

— Mouais. Et, maintenant, comment tu te sens ?

— Fatigué. Et un peu con.

— À mon avis, c'est mérité, dans un cas comme dans l'autre. Est-ce que tu as bu ?

— Bien sûr que non.

— Tu en as eu envie ?

— Non.

Je réfléchis à la question.

— Pas consciemment. Mais j'ai dû en avoir envie, à un certain niveau.

— Mais tu n'as pas bu.

— Non.

— Alors tu t'en tires bien, conclut-il. Va dormir.

* * *

Sans parler de notre enfance dans le Bronx, c'était la troisième fois que je voyais Jack Ellery – la première à travers une vitre sans tain, les deux autres lors de réunions.

Lorsque je le vis la fois suivante, il était mort.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 4

Le vendredi matin venu, je sortis prendre le petit déjeuner au Morning Star, puis je filai directement à la bibliothèque Donnell de la 53e Rue Ouest. La veille au soir, au restaurant, nous avions discuté de la catastrophe du *Général-Slocum*, mais à ce moment-là je ne savais pas exactement quand ça s'était passé et combien il y avait eu de victimes. Je dégotai un livre qui répondrait à toutes les questions que je me posais, y compris celles qui ne me vinrent à l'esprit que lorsque je lus ce qu'on avait écrit sur le sujet. Tout le monde ou presque avait commis des négligences flagrantes, des propriétaires et administrateurs de la ligne jusqu'en bas de l'échelle, mais le seul qui fit de la prison fut le capitaine, et sa peine me parut bien légère vu la gravité de ses actes.

Pour autant que je le sache, personne ne prit la peine d'engager une action au civil, ce qui m'amena à penser à tous les changements intervenus dans la société en trois quarts de siècle. De nos jours, les gens intentent un procès pour un oui ou pour un non, même s'ils ne sont pas personnellement lésés, loin de là. Je tâchai de voir si ces procès incessants faisaient du bien ou du mal au pays et décidai d'en juger plus tard, car j'avais lu quelque chose qui m'amenait à un autre livre traitant d'un sujet différent.

Cela ayant occupé ma matinée, j'allai directement de la salle de lecture de Donnell au YMCA de la 63e Rue, où j'arrivai juste à temps pour la réunion de midi et demi. Elle s'acheva à treize heures trente, et je m'arrêtai devant l'étal d'un marchand ambulant de pizzas pour m'en acheter une part ainsi qu'un Coca – cela me convenait parfaitement comme déjeuner même si j'imaginais que cela n'aurait pas fait sourire de plaisir un nutritionniste patenté. Il était environ quatorze heures quinze lorsque je revins chez moi, et il y avait deux notifications de message dans mon casier. On m'avait appelé une première fois à onze heures moins le quart, et j'avais raté le second coup de fil de seulement dix minutes. Chaque fois, c'était Jack qui me disait qu'il essaierait de me joindre plus tard.

Je montai et appelai son numéro, au cas où il aurait été chez lui ou se serait payé un répondeur. Il n'y était pas et n'avait rien fait de tel.

Je restai dans la chambre jusqu'à ce qu'il soit l'heure d'aller dîner. Je n'avais aucune raison d'aller nulle part et j'avais un livre à lire, bref, je n'étais pas là exprès pour attendre son coup de fil, mais ça devait entrer en ligne de compte malgré tout. La seule fois où le téléphone sonna, c'était Jan qui me confirmait que ça tenait toujours pour samedi soir. Elle me demanda ensuite si j'étais rentré à pied la veille au soir, je respirai un petit coup et lui répondis :

— J'ai longé deux pâtés de maisons, puis je me suis dit « la barbe » et j'ai arrêté un taxi.

Nous décidâmes de l'endroit et de l'heure, je raccrochai et fus surpris que mon premier réflexe ait été de vouloir lui expliquer que j'avais marché tout du long, depuis Yorkville. Et quoi d'autre encore ? Que j'avais mal aux pieds et des douleurs dans les mollets ? Qu'en chemin je m'étais fait braquer et qu'on m'avait frappé au visage avec un pistolet et que tout ça était de sa faute ?

Mais, au lieu de ça, je m'étais tu pour reprendre mon souffle et lui avais avoué la vérité toute prosaïque, et elle, elle avait laissé passer l'occasion de me rappeler que j'aurais pu économiser quelques dollars en partageant son taxi. On pourrait presque dire que nous faisions tous les deux des progrès.

* * *

Le vendredi venu, j'allai à la réunion de Saint-Paul. J'y vis Jim, mais il se plaignait d'un mal de tête et rentra chez lui à la pause. Puis j'allai boire un café en compagnie de quelques autres, la conversation tournant principalement autour d'une de nos camarades qui venait d'annoncer qu'elle était lesbienne.

— Je savais que Pegeen était une gouine, dit un certain Marty. Je m'en suis rendu compte au bout de dix minutes la première fois que je l'ai vue. J'espérais seulement pouvoir me la faire avant qu'elle-même n'en prenne conscience.

— Tu te voyais déjà faire du triolisme, dit quelqu'un.

— Non, je ne suis pas un mec compliqué. Je voulais seulement la sauter deux ou trois fois avant qu'elle s'endorme.

— Mais ta « puissance supérieure » ne l'entendait pas de cette oreille.

— Ma « puissance supérieure » nageait complètement. Putain, elle dormait au gouvernail. N’assurait pas.

Il y avait un message pour moi à la réception de l’hôtel, le même : Jack avait appelé et il rappellerait. On ne me demandait pas de lui téléphoner, je décidai de ne rien faire car il était tard. Puis je changeai d’avis et l’appelai malgré tout ; et n’obtins pas de réponse.

* * *

La journée de samedi débuta dans le froid et sous la pluie. Je sautai le petit déjeuner et me retrouvai à commander de bonne heure un repas de midi au traiteur du coin. Le jeune qui me le livra ressemblait de façon troublante à un rat noyé, ce qui lui valut un pourboire plus généreux que d’ordinaire.

Je passai l’après-midi devant la télé, à naviguer entre deux matchs de football américain opposant des équipes universitaires. Je regardais tout ça d’un œil distrait, mais c’était mieux que de se trouver sous la pluie et je me dis que ça me faisait rester suffisamment longtemps quelque part pour que Jack arrive à me joindre.

Sauf que le téléphone ne sonna pas. Je le décrochai à plusieurs reprises et l’appelai à son numéro. Pas de réponse. C’était agaçant, mais aussi passablement étrange car je n’avais pas vraiment envie de lui parler, mais je ne voulais pas non plus crouler sous une avalanche de notifications de message.

Je restai donc dans ma chambre et, quand je ne regardais pas la télé, je regardais la pluie par la fenêtre.

* * *

Il était convenu que je retrouve Jan dans un restaurant situé à l’angle des rues Mulberry et Hester, dans Little Italy. Nous y étions déjà allés deux ou trois fois, et on aimait bien la cuisine et l’ambiance. J’arrivai quelques minutes en avance, ils ne retrouvèrent pas notre réservation mais ils avaient une table pour nous, Jan débarqua avec dix minutes de retard. Le repas était très correct, le service aussi, et j’aurais pu mettre du piment dans la discussion en montrant un monsieur trapu assis au bar, monsieur que j’avais arrêté dix ou douze ans plus tôt.

Nous aurions pu marcher un peu après le dîner, mais il tombait toujours du crachin et faisait frisquet ; nous regagnâmes directement Lispenard Street, où elle fit du café et mit des disques, Sarah Vaughan, Ella Fitzgerald, Eydie Gormé. Ça aurait dû être l'idéal pour une soirée pluvieuse du mois d'octobre, à la fois sentimentale et cosy, mais il y avait eu une certaine froideur entre nous pendant le repas, comme une distance, et cela persista.

« Alors c'est ça ? me dis-je. C'est comme ça que je vais passer tous mes samedis soir jusqu'à la fin de mes jours ? »

Nous allâmes nous coucher un peu après minuit en écoutant une radio qui diffusait du jazz toute la nuit, et allongés ensemble dans le noir nous nous fîmes du bien. Après quoi, je sentis rôder quelque chose dans l'obscurité, tout là-bas, aux confins de la pensée. Je m'en détournai et le sommeil tomba comme un rideau.

* * *

Quelques mois plus tôt, j'avais commencé à laisser des vêtements chez elle. Elle m'avait réservé un tiroir de la coiffeuse et deux ou trois ceintres dans la penderie. J'avais donc des chaussettes, des sous-vêtements et une chemise propres à enfiler après avoir pris ma douche, et je laissai ce que j'avais porté pour qu'elle le lave.

— Ça va te faire bientôt un an, me fit-elle observer au petit déjeuner. Dans combien de temps... un mois ?

— D'ici cinq ou six semaines. Quelque chose comme ça.

Je croyais qu'elle en aurait davantage à me dire là-dessus mais, si c'était le cas, elle préféra le garder pour elle.

* * *

Ce soir-là, je retrouvai Jim Faber dans un restaurant chinois de la Neuvième Avenue. Nous n'y étions jamais venus, ça nous parut bien, mais sans être extraordinaire. Je lui parlai de ma soirée avec Jan, il m'écouta, réfléchit, puis me rappela que ça ferait bientôt un an que je ne buvais plus.

— Elle m'a dit la même chose. Je ne vois pas le rapport.

Il haussa les épaules, attendant que je trouve la réponse moi-même.

— « Ne pas opérer de bouleversements la première année. » Ce n'est pas ce qu'on a l'habitude de dire ?

— Si.

— En d’autres termes, il me reste cinq ou six semaines – je ne sais pas trop au juste – pour voir ce que je peux faire pour améliorer ma relation avec Jan.

— Non.

— Ah bon ?

— Il te reste cinq ou six semaines pour ne rien décider, me corrigea-t-il.

— Ah.

— Tu saisis la différence ?

— Je crois.

— Tu n’es pas forcé de changer au bout d’un an. Tu n’es pas obligé de prendre de décision. Rien ne t’oblige à faire quoi que ce soit. Ce qui compte, c’est de ne pas agir avant.

— J’ai compris.

— D’un autre côté, ce qui doit être prioritaire pour toi, c’est ce dont on parle en ce moment : ton programme. Elle s’en est peut-être aussi fixé un de son côté. Voilà un an que tu ne bois plus, il va falloir que tu avises, et en vitesse. Ça te semble à peu près correct ?

— Peut-être.

— Tu sais, le principe qui veut qu’on attende un an n’est qu’une règle générale. Il y en a qui ont intérêt à en attendre cinq avant d’opérer des changements importants.

— Tu déconnes, dis ?

— Voire dix ans.

* * *

Nous assistâmes à une réunion à l’hôpital Saint-Clares. Les participants venaient pour la plupart du service de désintoxication et étaient obligés d’y assister. Pas facile d’obtenir qu’ils ne s’assoupissent pas, et quasi impossible de leur faire dire quoi que ce soit. Jim et moi étions déjà venus là plusieurs fois ; on y entendait rarement des propos éclairants, mais la leçon de choses était claire.

Je le raccompagnai chez lui.

— Il y a un truc qu’il ne faut pas oublier, déclara-t-il au bout d’un moment. Quelque chose qu’a dit Bouddha, justement. Que tout le malheur vient de ce qu’on ne se contente pas de ce qui existe.

— Il a dit ça, Bouddha ?

— À ce qu'il paraît, même si je dois t'avouer que je n'étais pas là pour l'entendre. Tu as l'air surpris.

— Eh bien, je ne croyais pas qu'il puisse être un esprit aussi profond.

— Bouddha !

— C'est comme ça qu'on l'appelle. Et qu'il s'appelle lui-même, d'ailleurs. Il est grand, il doit mesurer deux mètres, a le crâne rasé et un bide énorme. Il assiste régulièrement à la réunion qui se tient à minuit dans l'église morave, mais il va aussi ailleurs. Je crois qu'il a appartenu à un gang de loubards en moto et, à mon avis, il a fait de la taule, mais...

En voyant sa tête, je m'arrêtai.

— Bouddha ? demanda-t-il en hochant la tête. Assis sous l'arbre de la connaissance en attendant l'illumination ?

— Je croyais que c'était un pommier et qu'il avait découvert la gravité.

— Ça, c'était Isaac Newton.

— Si c'était Newton, il devait s'agir d'un figuier⁽⁴⁾. Bouddha, tu dis ? Écoute, y a erreur. Le seul Bouddha que je connaisse, c'est celui de l'église morave. Il est videur dans l'un des bars craignos de West Street, si je ne m'abuse. Tu veux me répéter ça ? « Tout le malheur vient de... » ?

* * *

Après l'avoir raccompagné chez lui, je rentrai à mon tour chez moi. Je m'étais arrêté plus tôt à l'hôtel, surpris qu'on ne m'ait pas laissé de message, et n'avais rien vu non plus dans mon casier. Je me renseignai auprès du réceptionniste, qui m'expliqua que quelqu'un avait appelé deux fois, mais sans laisser son nom ni aucun message. Il ne savait qu'une chose : il s'agissait d'un homme.

« Jack, me dis-je, et il a cessé de laisser des messages parce que ça ne l'avancait à rien. » Je montais et j'étais en train d'accrocher ma veste à un portemanteau quand on m'appela au téléphone.

— Matt ? dit quelqu'un dont je ne reconnus pas la voix. Gregory Stillman à l'appareil.

— Je ne crois pas...

— On s'est vus l'autre soir à Sobre Aujourd'hui. C'est Jack Ellery qui nous a présentés.

— Je m'en souviens.

Le parrain de Jack, celui qui concevait des bijoux et qui avait une de ses créations accrochée à l'oreille.

— Il ne semble pas qu'on soit allés jusqu'à nous donner nos noms de famille.

— Non.

Il soupira bruyamment.

— Matt, j'ai une très mauvaise nouvelle.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 5

On rendit hommage à John Joseph Ellery le lundi après-midi suivant, dans le sous-sol de l'église où j'avais entendu Jan raconter son histoire le jeudi soir précédent. Il n'y avait pas de réunion des Alcooliques anonymes de prévue, mais Greg s'était débrouillé avec les responsables de l'église pour qu'on dispose du local. D'après moi, c'est aux Alcooliques anonymes que les quelque trente individus présents avaient chacun fait la connaissance de Jack.

Tout le monde, sauf deux types en costume qui auraient aussi bien pu être en tenue bleue. Des flics qui, selon l'usage, assistaient à une cérémonie funèbre pour voir qui était là. J'avais moi-même sacrifié plusieurs fois à ce rituel et ne me rappelais pas avoir jamais appris quoi que ce soit de cette façon. Mais ça ne voulait pas dire qu'il n'en sortait jamais rien.

Il s'agissait d'une cérémonie civile et aucun ecclésiastique n'y participait. Lorsque j'arrivai, on passait, pas très fort, de la musique enregistrée ; du classique, qui me disait bien quelque chose sans que je puisse mettre le doigt dessus ; puis il y eut un fondu sonore et Greg Stillman se leva, face au groupe. Il était en costume noir et avait laissé sa boucle d'oreille chez lui.

Il se présenta comme étant l'ami et le parrain de Jack, parla environ cinq minutes et nous raconta deux ou trois anecdotes. On crut un moment qu'il allait craquer, mais il se tut, attendit que ça passe et put continuer.

Ensuite, chacun se leva à son tour pour parler de Jack. Ça ressemblait à une réunion des Alcooliques anonymes, sauf qu'on n'attendait pas qu'on nous donne la parole ; chacun prenait son tour, tout simplement. Et il n'était question que de Jack. En dehors des anecdotes, il fut expliqué en substance qu'il avait eu une vie difficile et de gros ennuis avec l'alcool, mais que le programme lui avait redonné espoir et apporté du réconfort, et que les douze étapes lui avaient effectivement permis de prendre un nouveau départ. Jusqu'au jour où, par la grâce de Dieu, il était mort sobre.

Sacré soulagement.

* * *

La cérémonie se conclut par un chant. Une jeune femme éthérée avec de grands yeux et un teint diaphane se mit devant tout le monde, dit qu'elle s'appelait Elizabeth et qu'elle était alcoolique. Elle n'avait pas bien connu Jack, nous dit-elle, mais ils avaient au moins en commun de ne pas boire. Greg lui avait demandé de chanter, elle accédait avec plaisir à sa requête. Elle nous interpréta *Amazing Grace* a cappella, y compris un couplet que je ne me rappelais pas avoir jamais entendu. Peu avant d'arrêter de boire, j'avais entendu la version de Judy Collins sur un disque qu'on avait passé lors de l'enterrement d'une pute. Il aurait été difficile de faire mieux, mais cette interprétation s'en approchait.

Il y avait une fontaine à café (après tout, c'étaient là des gens des Alcooliques anonymes), nous nous rassemblâmes autour après. Je me retournai en direction des flics pour voir s'ils voulaient du café. Je me disais qu'ils n'en prendraient pas si on ne leur en offrait pas. Mais ils avaient filé et je me dirigeais moi-même vers la sortie quand on m'appela.

C'était Greg. Il me prit par le bras et voulut savoir si j'avais une minute.

— Non, plusieurs, se corrigea-t-il. Il y a quelque chose dont il faut qu'on parle et j'ai un service à vous demander.

* * *

« Lorsque je le vis la fois suivante, il était mort. »

Cela se passait dans la salle d'exposition de la morgue, où Greg et moi regardâmes un bon moment la dépouille mortelle d'un homme que nous avions connu tous les deux.

— Oui, c'est lui, dit-il enfin. C'est Jack Ellery.

J'acquiesçai d'un signe de tête, on nous laissa sortir.

* * *

Une fois dehors, il releva son col pour se protéger du froid et se demanda si on allait encore avoir de la pluie. Je lui dis que j'avais raté le bulletin météo, il déclara n'avoir jamais compris à quoi ils rimaient.

— Avant, ils nous disaient comment ce serait, m'expliqua-t-il, et, même s'ils se trompaient souvent, on avait au moins une réponse précise. Maintenant, il n'y a plus que des pourcentages. C'est quoi cinquante pour cent de risques de pluie ? Qu'est-ce qu'on fait d'une info pareille ? On emporte un demi-parapluie ?

— Comme ça, ils ne se trompent jamais.

— Exactement. « Mais on a dit qu'il n'y avait que dix pour cent de risques de pluie et il a plu à verse toute la journée ; ça signifie tout bêtement qu'on n'a pas eu de chance. » Ce n'est pas parce qu'on est météorologue qu'on n'a pas envie de se couvrir. (Il reprit son souffle). Je ne vous l'ai jamais demandé, mais vous préférez qu'on vous appelle Matt ou Matthew ?

Les deux me conviennent, mais quand on dit ça aux gens, ça ne fait que les embrouiller.

— Matt, c'est très bien.

— Pourquoi veulent-ils qu'on le reconnaisse formellement, Matt ? Il a fait de la prison, il a un dossier chez les flics, on a déjà établi son identité grâce à ses empreintes digitales. Et s'il n'y avait personne pour l'identifier ? Ils seraient bien obligés de s'en passer, non ?

— Si.

— Je n'avais pas vraiment envie de le voir sous cet angle. Pour les funérailles de mon père, on n'avait pas refermé le cercueil ; on se serait cru dans une exposition itinérante de statues en cire et c'est l'image que j'ai gardée de lui, celle d'une effigie sans vie et au teint cireux. On avait eu des problèmes, lui et moi, je ne dis pas le contraire. Je n'étais pas le fils dont il rêvait, et il ne se gênait pas pour me le faire comprendre. Mais on s'était réconciliés au moment de sa dernière maladie et, à la fin, il y avait de l'affection et du respect entre nous, mais cette vision fugace et hideuse a éclipsé l'image de l'homme costaud et vigoureux que je voulais garder en mémoire. Je savais que ça allait arriver, je l'appréhendais, mais en même temps je ne pouvais pas ne pas le regarder. Vous me suivez ?

— Ça remonte à quand ?

— À un peu plus d'un an. Pourquoi ?

— Parce que, avec le temps, ça va sans doute changer. Les souvenirs plus anciens vont chasser les autres.

— C'est ce qui se passe. Je ne savais pas si je pouvais y croire, si ça arrivait vraiment ou alors si ce n'était rien qu'une façon de prendre mes désirs pour des réalités.

— Il y a peut-être de ça, lui fis-je remarquer, mais les faits sont là. On finit par se rappeler les gens comme ils étaient, ou du moins comme on les a connus. J'avais une tante atteinte de la maladie d'Alzheimer. Les dix dernières années de sa vie, elle était complètement dépendante, tandis que la maladie lui rongait le cerveau, détruisait sa personnalité et tout ce qu'il y avait d'humain en elle. Je l'ai connue dans cet état et c'est le souvenir que j'ai gardé d'elle à ce moment-là.

— Mon Dieu...

— Après sa mort, tout cela a disparu pour laisser revenir la véritable tante Peg.

* * *

— Je l'ai à peine regardé, tout à l'heure. Je n'ai vraiment vu que les blessures, dit-il en buvant son café.

On lui avait tiré dans la bouche et sur le front. Son corps était recouvert d'un drap des pieds jusqu'au cou, de sorte que s'il existait d'autres blessures, nous ne pouvions pas les voir.

— J'espère que vous avez raison... quand vous dites que l'image va s'estomper, reprit-il. J'ai hâte qu'elle s'efface. Je vous remercie. Mieux, je vous remercie d'avoir fait le déplacement.

Je n'avais pas très envie de lui tenir compagnie, mais il était difficile de ne pas accéder à sa requête.

— Je voulais pas y aller du tout, enchaîna-t-il, et je n'avais absolument pas envie d'y aller tout seul. J'aurais pu faire venir quelqu'un d'autre, un copain des Alcooliques anonymes ou un pote de Jack, mais ça me paraissait judicieux que ce soit vous. Merci.

En quittant la morgue, nous étions remontés vers le nord dans la Première Avenue, puis nous nous étions arrêtés au Mykonos, une cafétéria qui se trouve juste après la 42e Rue. Lorsqu'il avait commandé un sandwich au fromage grillé, je m'étais rendu compte que ça faisait un moment que je n'avais pas mangé et avais dit que je prendrais la même chose.

— En plus, ajouta-t-il, il y a autre chose dont j'ai envie de parler.

— Ah bon ?

— Les deux mecs, au fond de la pièce. C'étaient des flics.

— C'est ce que j'ai pensé moi aussi.

— Bah, je n'ai pas eu besoin de faire appel à mon sixième sens parce que j'ai vu leur plaque quand ils m'ont interrogé. En réalité, ce sont eux qui m'ont demandé de reconnaître formellement le corps. J'ai voulu savoir s'ils étaient sur le point d'élucider cette affaire, mais ils sont restés évasifs.

— Ça n'a rien d'étonnant.

— Vous croyez qu'ils vont trouver le coupable ?

— C'est peut-être déjà fait, il n'est pas impossible qu'ils sachent déjà qui c'est. Évidemment, ce n'est pas la même chose que d'avoir des preuves suffisantes pour que l'affaire passe en justice.

— Vous pourriez vous renseigner ?

— Pour voir s'ils connaissent le coupable ?

Il fit signe que oui.

— Je dois pouvoir essayer de me renseigner. Un type lambda n'obtiendrait pas de réponse directe, mais j'ai encore quelques contacts dans la police. Pourquoi ?

— J'ai mes raisons.

Dont il ne voulait manifestement pas parler. Je n'insistai pas.

— Je vais voir si quelqu'un a envie de me raconter quelque chose. Mais je peux déjà émettre une hypothèse raisonnable sur l'identité de l'assassin.

— Ah bon ?

— Pas donner son nom. Il serait plus exact de dire que je devine pourquoi on l'a tué. On voulait le faire taire.

— On lui a tiré dans la bouche.

— De très près. Pour l'essentiel, on lui a collé le flingue dans la bouche et on a fait feu, et sans doute après l'avoir abattu d'une balle dans le front. Si on rapproche ça des efforts dont il n'arrêtait pas de parler pour atteindre la neuvième étape, le message est clair.

— C'est ce que je craignais.

— Ah oui ?

Il regarda ses mains, puis il leva les yeux pour me dévisager.

— C'est à cause de moi qu'il est mort, dit-il.

CHAPITRE 6

Dennis Redmond était un inspecteur affecté au dix-neuvième commissariat de la 67e Rue Est. Je le joignis à son bureau et lui laissai choisir l'heure et le lieu du rendez-vous.

— J'ai deux ou trois appels à passer avant de pouvoir partir, me dit-il. Tu connais le Ménéstrel ?

— Je connais la chanson.

— Lexington Avenue, juste au carrefour. À quatorze heures, d'accord ?

* * *

Le ménestrel à la guerre s'en est allé

Dans les rangs de la mort vous le trouverez

C'était une taverne irlandaise – ce qui n'a rien d'étonnant –, j'y arrivai un peu en avance, pris un box sur le côté et m'installai de manière à le voir entrer. Je m'approchai du juke-box en attendant que le serveur m'apporte mon eau gazeuse. Il y avait pas mal de titres irlandais, dont *Le Ménéstrel*, la chanson de Thomas Moore, ainsi que *La Rose de Tralee* sur l'autre face, interprétés tous les deux par John McCormack. Je glissai une pièce de vingt-cinq cents pour écouter cette superbe voix de ténor d'autrefois chanter un air évoquant une guerre qui avait eu lieu avant mon époque et la sienne.

Le disque se termina, je bus tranquillement mon eau gazeuse en jetant de temps à autre un œil à ma montre, me demandai ce que devait donner *La Rose de Tralee* chantée par McCormack et envisageais de mettre une autre pièce de vingt-cinq cents pour le savoir lorsque Redmond entra dans l'établissement, à quatorze heures et douze minutes. Il prit le temps de regarder le bar et les tables – il n'y avait pas grand monde –, puis il se dirigea vers moi.

— Dennis Redmond. Vous êtes Matt Scudder et vous ne m'avez pas dit que vous aviez assisté à la cérémonie d'hier.

— Je vous y ai vu avec un autre type...

— Ce devait être Rich Bikelski.

—... mais je ne savais pas que c'était vous. Il a fallu que vous entriez ici à l'instant même pour que je le comprenne.

— C'est vrai, comment auriez-vous pu ?

Il hocha la tête.

— La journée a été longue. Je boirais bien un verre. Qu'est-ce que vous avez là ? Une vodka tonic ?

— De l'eau de Seltz.

Il se redressa.

— Je ne pense pas vous imiter, dit-il avant de gagner le bar.

Il en rapporta un grand verre rempli d'un liquide pâle et ambré, avec des glaçons. Visiblement du whisky et de l'eau, et j'en vins à me demander de quelle sorte et de quelle marque de whisky il s'agissait.

Il s'assit, leva son verre en mon honneur et y trempa les lèvres. C'était un type corpulent, au visage grassouillet et au teint rougeaud des buveurs de whisky, mais il suffisait de croiser son regard pour comprendre que ce n'était pas un imbécile.

— Joe Durkin m'a appelé pour vous recommander, expliqua-t-il. D'après lui, vous êtes un type bien. Vous avez travaillé pour la maison en qualité d'inspecteur. C'est comme ça que vous en êtes venu à connaître Joe ?

Je fis signe que non.

— Il n'y a qu'un peu plus d'un an qu'on s'est rencontrés. J'avais quitté la police depuis plusieurs années.

— Pour travailler comme privé.

— Exact.

— Mais j'imagine que vous vous entendiez bien, tous les deux. C'est ce que vous faites en ce moment ? Détective privé ?

— Quand je trouve du travail. Mais c'est pour des raisons personnelles que je m'intéresse à Ellery.

— Ah bon ? (Il fit la grimace et réfléchit.) Vous étiez au sixième et on dirait qu'il s'y est fait serrer une fois. Ça n'a rien donné, mais c'est vous qui vous occupiez de l'affaire, non ? Ça doit remonter à des années.

Je lui répondis qu'il avait vu juste, que c'était moi qui avais dirigé l'enquête, mais que j'étais simple spectateur lorsque le témoin s'était planté en identifiant le coupable.

— Lui et moi, c'était un peu plus vieux que ça, enchaînai-je avant de lui expliquer que je l'avais brièvement connu dans le Bronx.

— Deux gamins ensemble. L'un tourne mal, l'autre entre chez les flics. Les années passent et ils se font face dans une petite rue sombre. Un coup de feu éclate. Je crois l'avoir vu, ce film.

— C'est probable. C'était Barry Fitzgerald qui jouait le prêtre.

Il but un peu de son verre et j'en sentis assez pour savoir que c'était du scotch.

— Ensuite vous perdez le contact avec lui, il passe un moment en taule pour un autre truc, il sort et se fait assassiner, une vingtaine de membres des Alcooliques anonymes organisent une cérémonie en son souvenir et vous voilà ici en train de boire de l'eau gazeuse. Ça vous étonne que je sois devenu inspecteur ?

— Je suis surpris qu'on ne vous ait pas nommé commissaire.

— Ça va venir, m'assura-t-il. Donc c'est le même film, mais maintenant le flic et le bandit se retrouvent dans la même salle louée par les Alcooliques anonymes et, au lieu de Barry Fitzgerald, c'est la reine du jour qui ravit la vedette. Comment il s'appelle ? Spellman ? Non, merde, ça, c'était le cardinal. Celui-là portait le même nom que le club de sport. Stillman.

— Il m'a dit que vous lui avez parlé.

— Deux ou trois fois. Il prend très mal toute cette histoire, mais on sent bien que, sous les paillettes, il y a un côté dur en lui. C'était lui le parrain d'Ellery, va savoir ce que ça recouvre. Est-ce que ça s'apparente au fait d'avoir un mentor dans la police ?

— Ça s'en rapproche.

— Quelqu'un qui te tire par la manche et te guide.

— Tout juste.

— Et vous, vous avez un parrain ?

J'acquiesçai d'un signe de tête.

— Pas Stillman, si ?

— Non.

— Et j'imagine que vous n'êtes pas son parrain.

— Je n'ai pas arrêté de boire depuis suffisamment longtemps pour expliquer aux autres comment s'y prendre.

— Ça fait combien de temps ? C'est peut-être trop indiscret ?

— J'ignore ce qu'on est censé dire ou cacher. Pour moi, ça fera un an au milieu du mois prochain.

— Et Ellery...

— Il venait de fêter ses deux ans.

— Pile à l'heure pour se faire descendre. Vous savez qui l'a abattu ?

— Quelqu'un qui voulait l'empêcher de parler.

— Oui, c'est aussi comme ça que nous voyons les choses : « Tiens, voilà pour ta peine, toi qui n'arrêtes pas de l'ouvrir. Pan ! » Quant à savoir de qui il peut bien s'agir, je dirais que vous en êtes au même point que moi, mais j'espère un peu plus loin quand même. Vous savez quelque chose ?

— Non.

— À ma place, Matt, vous chercheriez dans quelle direction, avec ce qu'on a ? Vous avez été inspecteur et il paraît que vous étiez bon. Vous vous intéresseriez à qui ?

— À ses fréquentations. Aux mecs avec qui il a fait de la prison.

— Mouais. Et une fois que ça n'aurait rien donné ?

— J'attendrais sans doute de tomber sur quelqu'un qui dispose de renseignements pouvant lui servir de monnaie d'échange.

— Une carte qui lui permette de sortir de prison ?

— Exactement.

— Autrement dit, on attend que ça se décante. Ce n'est pas idiot. Quand on s'occupe d'une affaire dont tout le monde parle, avec quelqu'un de riche et de très en vue pour victime, ce n'est pas la même chose. Comme il faut donner l'impression de s'activer, on prend des mesures, que ça serve à quelque chose ou pas. Je voulais vous demander, Matt, la victime, là, ça faisait longtemps que vous la connaissiez et vous la revoyiez depuis un an, sans boire ni l'un ni l'autre.

— Et alors ?

— Je me demandais si vous vous sentiez proche de lui.

— Suffisamment pour assister à son enterrement.

— Mais pas plus ?

— Pas vraiment. Je suis ici parce que quelqu'un m'a demandé de voir si je pouvais découvrir quelque chose.

— Quelqu'un qui porte une boucle d'oreille, à mon avis. Si je vous demande tout ça, c'est pour éviter de vous prendre à rebrousse-poil. Mais il n'en reste pas moins que personne ne va passer de nuits blanches pour tirer

cette histoire au clair. C'est quoi, la formule sur le fait du dire du mal des morts ?

— Il ne faut pas.

— Eh bien, il arrive qu'on ne puisse pas s'en empêcher. Ce type a été un voyou jusqu'aux deux dernières années de sa vie, moment où il a brusquement décidé d'arrêter de picoler et de trouver Dieu. C'est ce qui se passe d'habitude ? On trouve Dieu ?

— Certains, on dirait.

Il réfléchit à la question, finit son verre et le reposa.

— Bon, ça les regarde. Est-ce que j'aimerais élucider cette affaire ? Bien sûr que oui. J'aimerais que toutes mes enquêtes aboutissent et voir les sales types condamnés et mis à l'ombre. Mais il y a combien de chances que ça arrive ? Pour dire les choses simplement, votre copain était un minable. Comme si, après être resté un moment sans boire, il n'allait pas finir par se commander un verre et braquer un flingue sur quelqu'un ? On voit ça tout le temps.

Pas tout le temps, me dis-je. Mais souvent. Je devais le lui accorder. Mais pas tout le temps.

— J'aimerais donc l'élucider, cette affaire, parce que je l'ai dans mon assiette et que je n'ai pas envie de rester sur ma faim. (Il se tapota le ventre.) Cela dit, ce n'est pas avec Jack Ellery que je vais me rassasier en matière de criminalité. Lui, tenez, ce n'est même pas un chou de Bruxelles.

CHAPITRE 7

— En général on les fait trop cuire, m’expliqua Greg Stillman. Sinon, il n’y a rien à redire aux choux de Bruxelles.

— La prochaine fois que je verrai Redmond, je ne manquerai pas de le lui dire.

— Il faut les faire revenir dans l’huile de noix de coco, juste assez pour qu’ils soient bien cuits tout en restant croquants. Et y ajouter un peu de curry, ça change tout.

— Vous m’en bouchez un coin !

— En revanche, si on les fait cuire trop longtemps et qu’on les transforme en bouillie, ils sont dégueulasses, évidemment. Mais ça vaut pour toutes les espèces de choux, les brocolis, les choux ordinaires, les choux-fleurs. Quand ils sont trop cuits, ils puent... tenez, vous faites la grimace. Je parie que vous n’êtes pas porté sur les choux en général.

— C’est une odeur qu’on trouve dans les taudis, dis-je. Ça et l’odeur des souris. Si la pauvreté sent quelque chose, ça doit être ça.

— Et qui est-ce qui fait cuire des choux... et les fait bien trop cuire la plupart du temps ?

— Les pauvres.

— Les pauvres Irlandais. Et les pauvres Polonais. Les pauvres du nord et de l’est de l’Europe. Mais les temps ont changé et ces gens-là se sont élevés socialement et ont intégré la classe moyenne. Qu’est-ce que la pauvreté sentirait de nos jours, à votre avis ?

Il réfléchit un peu.

— Le chien mouillé et l’ail, conclut-il.

* * *

On était jeudi soir, j’étais retourné à Sobre Aujourd’hui, dans la Deuxième Avenue, l’intervenant étant un type du secteur de Ridgewood, dans le Queens ; guetté par la calvitie et guichetier dans une banque depuis

plus de trente ans. Il n'avait jamais quitté la maison où il avait grandi, à trois rues de son lieu de travail, c'était pratique. Il y vivait deux familles ; ses parents y avaient loué le premier étage jusqu'à son mariage ; après, il était allé s'installer en haut avec sa femme.

— La fille d'à côté, chuchota Greg. Qui d'autre vouliez-vous qu'il épouse ?

C'était une histoire aussi ennuyeuse que toutes celles que j'avais entendues dans les réunions des Alcooliques anonymes ou à l'extérieur, et il la racontait sur un ton monotone ne trahissant aucune émotion. Son père était mort, après, c'était sa mère qui était morte quelques années plus tard, sa femme, leur enfant unique et lui emménageant alors au rez-de-chaussée pour laisser un jeune couple de locataires s'installer au premier étage.

— Avec une vie aussi passionnante, murmura Greg, pas étonnant qu'il ait éprouvé le besoin de boire !

L'histoire devint plus intéressante, à écouter sinon à vivre, lorsqu'il raconta comment il s'était mis à fréquenter les services hospitaliers et à suivre des cures de désintoxication. Il y avait un bar sur le chemin qu'il empruntait pour rentrer chez lui et il avait pris l'habitude de s'y arrêter tous les jours pour boire une bière, parfois deux. Et il y revenait deux ou trois fois par semaine, le soir, pour regarder le sport sur une télé grand écran, et bien sûr il buvait deux ou trois bières dans la soirée. Il ne se mettait pas chiffon, il ne tombait pas dans les pommes, et, s'il lui arrivait d'avoir la gueule de bois, ça lui donnait simplement très soif et un peu mal à tête ; il lui suffisait de prendre une aspirine avec un grand verre d'eau pour retrouver la forme.

Son alcoolisme avait évolué avec une lenteur à pleurer, mais qu'est-ce qu'il avait, ce type, à part du temps ? La banque lui avait donné son congé, sa femme lui avait dit de faire ses valises et il en était arrivé au point où il n'y avait pas une seule journée où ça allait à peu près bien. Un psychologue d'un des centres de désintoxication l'ayant contacté et réussi à l'inscrire à un programme en consultation externe, il avait participé à tellement de réunions que ça avait fini par payer ; il était retourné auprès de sa femme et on l'avait repris à la banque.

— Une véritable réussite des Alcooliques anonymes, lâcha Greg quand les applaudissements se calmèrent. Dommage que les deux titres soient déjà pris par Milton.

— Milton ?

— *Le Paradis perdu et Le Paradis retrouvé*. Vous savez ce que Samuel Johnson disait du *Paradis perdu* ?

— Je parie que vous allez me l'apprendre.

— Il disait que personne ne l'avait jamais attendu aussi longtemps, ce qui cadre avec ce qu'on vient d'entendre, non ?

Chacun de nous reconnut ensuite avoir espéré que l'autre suggère de partir pendant la pause, mais ni lui ni moi n'en prîmes l'initiative ; puis, la réunion s'animant pendant la seconde moitié, j'eus l'occasion d'entendre des choses intéressantes. Nous restâmes jusqu'à la fin de la prière de la sérénité, rassemblâmes les chaises et vidâmes les cendriers, puis nous remontâmes la Deuxième Avenue en discutant d'un truc qu'avait dit quelqu'un. Quand le sujet fut épuisé, nous longeâmes tranquillement une ou deux rues en silence.

Je lui avais résumé l'essentiel de mon entretien téléphonique avec Redmond et nous avions dû y penser l'un et l'autre. Alors il brisa le silence pour déclarer :

— J'imagine qu'ils ne vont rien faire.

Je lui expliquai qu'ils allaient continuer à enquêter et à faire circuler l'information comme un pêcheur qui appâte le poisson. Lorsqu'on travaille sérieusement sur une affaire, lui dis-je, il arrive qu'on ne fasse que donner des coups d'épée dans l'eau. Et, quand on l'a élucidée, on s'aperçoit souvent que les efforts qu'on a déployés n'y sont pas pour grand-chose. Parce que, de fait, c'est un mec plein de rancœur qui a fini par parler.

— Le pouvoir impressionnant des rancunes, dit-il. Qui penserait qu'elles peuvent s'avérer utiles ? Mais vous, vous continuiez à travailler.

— Quand il y avait quelque chose avec quoi travailler.

— Ça fait très « troisième étape », non ? Entrer en action et donner le résultat. Je parrainais quelqu'un qui n'arrivait pas à trouver de travail, il avait un CV lacunaire, plein de trous où on aurait pu faire passer un camion. Je l'ai obligé à envoyer des lettres de candidature à raison d'une par jour, il l'a fait pendant trois semaines. Sans recevoir une seule proposition d'embauche d'aucune société auprès desquelles il avait postulé.

— Et... ?

— Ce qui s'est passé, c'est qu'au cours de la quatrième semaine il lui est tombé du ciel une proposition d'embauche envoyée par une boîte auprès de laquelle il n'avait pas postulé et ce, pour un poste dont il n'avait même pas entendu parler. Et un bon, en plus. L'aurait-il reçue s'il n'avait pas posté

toutes ces demandes ? On peut penser que oui ou que non mais, à mon avis, il ne se serait rien passé s'il ne s'était pas démené.

— Vous parrainez beaucoup de monde ?

— Quelques personnes seulement. On me le demande régulièrement mais, avant de prendre une décision, je passe une heure avec la personne devant un café et, la plupart du temps, on en conclut que ça ne marchera pas vraiment. Ou bien on décide de tenter le coup et, au bout d'un mois ou deux, il y en a un qui vire l'autre. Je suis ce qu'on appelle un « nazi » et, même lorsque quelqu'un pense que c'est ce dont il a besoin chez un parrain, la réalité ne correspond pas toujours à ce qu'il attendait. On n'arrête pas de passer devant des cafétérias.

— Je sais.

— Personnellement, je n'ai pas faim. Et vous ?

— Je me suis gavé de biscuits pendant la réunion. Je ne sais pas qui apporte ces boîtes de biscuits Entenmann's aux pépites de chocolat, mais j'aimerais bien qu'il arrête. Je n'y résiste pas et je vais peut-être être obligé de les mettre sur la liste de la première étape et cesser définitivement d'en manger. Rien qu'à y songer, ça me donne des frissons, ce qui me laisse à penser qu'il faut que je le fasse.

Il sourit, son visage s'éclaira.

— Mais pas aujourd'hui, ajouta-t-il.

— Comme saint Augustin.

— Exactement ! « Ô Dieu, accordez-moi la chasteté, mais pas tout de suite. » Je me demande s'il a vraiment dit ça. Puisqu'on sait maintenant qu'on n'a pas faim, ni l'un ni l'autre, vous voulez venir chez moi ? J'ai quelque chose que je devrais sans doute vous montrer. Et je vous promets de faire du meilleur café que les Grecs.

* * *

Ce n'était pas la première fois que j'entendais Greg se définir comme un nazi. Il avait employé ce terme après l'enterrement, quand il m'avait expliqué que c'était de sa faute si Jack avait été victime d'un assassinat. Il l'avait forcé à enchaîner les diverses étapes, il avait exigé beaucoup de lui, et Jack s'était donné corps et âme au programme en se précipitant pour réparer ses torts, comme il est stipulé à la neuvième étape : *Nous avons réparé nos torts directement envers ces personnes dans la mesure du*

possible, sauf lorsqu'en ce faisant, nous risquions de leur nuire ou de nuire à d'autres.

Ou à soi-même, songeai-je. Je ne me rappelais toutefois pas qu'une telle mise en garde figure dans le texte.

* * *

L'appartement de Greg se trouvait dans la 99e Est, entre la Première et la Deuxième Avenue, trois rues au-dessus de la frontière officielle entre Yorkville et East Harlem. Autrefois, c'était le Harlem des Italiens et des Irlandais, mais il y avait longtemps que ceux-ci s'étaient quelque peu rapprochés du rêve américain. Il y avait toujours un restaurant italien, dont les clients trouvaient qu'il méritait le déplacement, et il restait quelques bars irlandais dans la Deuxième Avenue. Enfin... des bars avec des noms irlandais. La clientèle se composant visiblement en majorité de Latinos et d'Antillais, en devanture de l'Emerald Star on faisait donc de la pub au néon pour la Red Stripe et pas pour la Guinness.

Je n'y étais pas venu depuis des années et constatai que le quartier était à nouveau en train de changer. Entre la 97e et la 98e, nous longeâmes deux ou trois immeubles en briques de quatre étages en pleins travaux de rénovation, avec au bord du trottoir des bennes à ordures dans lesquelles s'entassaient du plâtre, des lattes et du carrelage. Et de l'autre côté de la rue montait un gratte-ciel effilé, une tour de vingt étages en verre et acier, là où jadis se dressait un vieil immeuble d'habitation.

— Ce n'est pas ce qu'on s'attend à trouver à Harlem, fis-je observer, Greg me rappelant alors qu'on appelait maintenant cet endroit Carnegie Hill, la dernière trouvaille d'agents immobiliers qui avaient rebaptisé le secteur de la ville où j'habite en « Clinton ». Auparavant, on ne voyait aucun inconvénient à l'appeler Hell's Kitchen⁽⁵⁾.

Il me remémora une remarque de Thoreau : *Méfiez-vous de toute entreprise qui oblige à porter des vêtements neufs*⁽⁶⁾.

— Et aussi des quartiers qui éprouvent le besoin de changer de nom, ajouta-t-il.

La ville se réinventait constamment et il s'y créait de plus en plus d'endroits destinés aux riches. Ce qui en soi n'est pas nouveau, ça dure depuis plus d'un siècle, mais, en regardant les immeubles que l'on était en train de rénover de fond en comble, je me demandai ce qu'étaient devenus

les gens qui les occupaient avant que quelqu'un ne vire leurs murs et leurs sols.

Je décidai de penser à autre chose. « Bien sûr, me dit une voix intérieure. Oublie ces pauvres cons. La Ville va s'occuper d'eux, leur trouver une benne à ordures sympa où ils pourront s'installer. »

Qu'est-ce que m'avait expliqué Jim déjà ? « Tout le malheur vient de ce qu'on ne se contente pas de ce qui existe. » La sagesse de Bouddha, qui n'est pas celui qui assiste aux réunions de minuit. Ça me donna matière à réflexion sur le chemin de l'appartement de Greg Stillman.

* * *

— Les souris, dit-il en reniflant. Mais pas le chou. Ni le chien mouillé ou l'ail. Des odeurs de cuisine indéfinissables. Pas trop mal, tout compte fait.

Pas aussi dégueulasses que l'escalier lui-même. En vertu du code de l'urbanisme, tout bâtiment d'au moins six étages doit être équipé d'un ascenseur ; du coup, on voit quantité d'immeubles de cinq étages à New York. Celui-ci faisait partie du lot et Greg habitait au dernier étage.

— En fait, l'escalier ne me dérange plus, reprit-il. J'habite ici depuis trop longtemps pour y faire attention. Quand je suis arrivé à New York, je partageais avec plusieurs personnes un appart qui se trouvait à l'angle de la 83e et de la Troisième Avenue, mais j'avais envie d'avoir le mien, et au bout de quelques mois je suis venu m'installer ici. C'est là que j'ai arrêté de boire, après y avoir passé plusieurs années à m'y enivrer. Quand je pense que je montais et descendais cet escalier bourré et déchiré, je me rappelle que, selon certains, il existe un Dieu pour les alcooliques et les imbéciles. J'appartenais aux deux catégories.

L'appartement était petit, mais bien aménagé. Je pense qu'au départ il devait se composer de trois pièces en enfilade, mais Greg avait dû abattre les murs qui n'étaient pas porteurs de manière à disposer d'une seule pièce toute en longueur. Il avait décapé les murs côté extérieur pour faire ressortir la brique et les avait fait briller en y passant une sorte de laque. Il avait peint le mortier en noir, et au milieu des briques rouges on en voyait une, ici et là, qu'il avait peinte en blanc, en bleu ou en jaune. Pas énormément, juste assez pour accrocher l'œil.

Les chaises et les tables étaient de styles divers mais, Dieu sait comment, elles allaient bien ensemble. Hormis deux ou trois machins achetés d'occasion dans des magasins reversant leurs bénéfices à des organisations charitables, tout avait été récupéré dans la rue, m'expliqua-t-il fièrement. À New York, ajouta-t-il, on trouvait sur le trottoir, là, à attendre que les éboueurs les enlèvent, des articles et des meubles de meilleure qualité que ceux qu'on peut voir en boutique dans les autres villes.

Accrochée à un mur, une toile abstraite, toute en couleurs vives et angles accusés. Elle lui avait été offerte par l'artiste, un copain qu'il avait perdu de vue. Une autre peinture à l'huile – une scène champêtre avec des nymphes et des satyres aux pieds nus -, dans un cadre sculpté et compliqué, avait été acquise en échange de bijoux de sa fabrication.

Quand il eut fini de me montrer ses trucs, le café était prêt, et il était aussi bon que l'appartement était bien rangé, meilleur même que celui de Jan à Lispenard Street. Je ne fus pas étonné d'apprendre qu'il le moulait lui-même.

— Moralement, je suis confronté à un dilemme, Matt. Je peux vous demander où vous en êtes, question étapes ?

— Je mets le paquet sur la première. Et je réfléchis un peu à la deuxième et à la troisième.

— Vous n'avez pas effectué de quatrième étape à proprement parler.

— Mon parrain dit que je n'ai pas intérêt à vouloir aller trop vite. Que l'on accomplit tout naturellement une étape par an et que, comme c'est ma première année, je devrais en rester à cette étape-là, la numéro un.

— C'est une façon de voir les choses. Et il y a quelque chose de vrai dans le fait de s'en tenir au principe d'une étape par an : il faut un an pour l'assimiler. Mais ceux qui ont démarré tout ça dans les années trente ou quarante tiraient leurs futurs adhérents de leurs lits d'hôpital et les forçaient à se mettre à genoux, à s'avouer sans défense devant l'alcool, à dire qu'ils croyaient à une puissance supérieure, etc. Ils n'attendaient même pas que les pauvres bougres arrêtent de trembler. C'étaient eux, au départ, les nazis, des dizaines d'années avant qu'on les désigne ainsi.

— De sorte que vous n'êtes pas le premier.

— J'ai bien peur que non. Et puis, comme je l'ai dit, je ne suis pas le parrain que tout le monde recherche. Mais je n'aurais pas suivi ce programme si je n'avais pas eu un parrain qui était tout aussi intransigeant que je le suis devenu. Il me faisait tout noter par écrit, ce que je détestais, et

aussi prier à genoux, ce que je trouvais avilissant et susceptible d'interférer dans les relations de copain à copain que j'espérais avoir avec Dieu. Deux hommes raisonnables, vous voyez, qui essaient de régler les choses en restant sur un pied d'égalité. Quel petit con arrogant j'étais !

Rien qu'à y repenser, il hocha la tête.

— Jusqu'à sa mort, ajouta-t-il, je vous aurais dit que j'étais le parrain qu'il lui fallait, à Jack. On n'avait pratiquement rien en commun... il avait presque vingt ans de plus que moi, une vie bien plus dure que la mienne, il était hétéro et même un peu homophobe. Mais il voulait ce que j'avais, il était séduit par le message que je lui transmettais et je voyais bien que la seule façon de l'empêcher de boire, c'était de l'obliger à suivre ce programme tel qu'il avait été établi. Prière tous les matins, prière tous les soirs, au minimum une réunion par jour, et on effectue les étapes dans l'ordre et par écrit. Vous voyez le dilemme devant lequel je me trouve ?

— Il notait tout par écrit.

— Tout ce qu'il me disait et tout ce qu'il couchait sur le papier restait strictement confidentiel. Je ne suis pas prêtre, et dans un procès je ne pourrais pas m'abriter derrière le secret de la confession ; c'est pourtant comme ça que je voyais les choses, que la loi soit ceci ou cela. Mais maintenant...

— Maintenant il est mort.

— Maintenant il est mort, et ce qu'il a écrit risque de mettre la police sur la voie. Où se trouve donc ma responsabilité ? Est-ce que sa disparition me délivre de l'obligation de ne rien dire ? On ne voit en général pas d'objection à reconnaître qu'une personne décédée faisait partie des Alcooliques anonymes. Pour paraphraser un livre et un film à l'eau de rose, la mort fait que l'on n'est plus jamais obligé de protéger son anonymat. Sauf que là, c'est un peu différent, vous ne trouvez pas ?

— À plusieurs égards.

— Et pas en ce qui concerne les autres ?

Il soupira.

— Vous savez ce qui me manque dans le fait de ne plus boire ? Toutes les occasions que ça me donnait de lancer : « Oh, et puis la barbe ! » C'est parfois bien chiant d'aller jusqu'au bout de sa réflexion.

— Je ne vous le fais pas dire.

— Jack avait inscrit beaucoup de monde sur sa liste de huitième étape. Il ne s'est pas contenté de noter le nom des gens à qui il avait causé du tort

pendant toutes les années où il buvait. Il leur a consacré un paragraphe à chacun... sur ce qu'il avait fait, les répercussions que cela avait eu et les mesures qu'il pouvait adopter pour y remédier. Dans la liste, il y en avait qui étaient morts, et ça l'ennuyait qu'il soit impossible de réparer ses torts envers quelqu'un de décédé.

— Il m'a parlé de son père.

— De la façon dont il a appris sa mort. Je lui ai suggéré certaines dispositions à prendre. Il pouvait s'en aller dans un coin tranquille... trouver asile dans une église, dans un jardin public. Le vieux quartier du Bronx aurait pu faire l'affaire si l'on n'y avait pas fait passer une voie rapide. Ce n'est pas le lieu qui compte. Il aurait pu aller là-bas, penser à son père et lui parler.

— Lui parler ?

— Et lui dire tout ce qu'il regrettait de ne pas avoir été capable de lui dire sur son lit de mort. Apprendre au vieux qu'il ne buvait plus, et ce que cela signifiait pour lui, et... bon, vous savez, je n'allais pas lui rédiger un discours. Il aurait trouvé des tas de trucs à raconter.

— Et comment savoir si le message serait passé ?

— À ma connaissance, le vieux bonhomme est quelque part sur un nuage, doté d'oreilles qui lui permettent même d'entendre un sifflet à chien. (Il fit la grimace). Je parle de ces sifflets que seuls les chiens entendent.

— J'avais compris.

— J'aurais pu parler, bon, d'un chien qui siffle. Les morts eux-mêmes ne peuvent pas entendre ça.

— Pour autant qu'on puisse en juger.

Il me regarda.

— Il reste du café. Je vous en sers un autre ?

CHAPITRE 8

— Jack était assis dans votre fauteuil quand il a franchi la cinquième étape. Il avait entièrement rédigé la quatrième, en y consacrant plusieurs semaines pour être sûr de ne rien oublier. Il est alors venu s'asseoir ici, et moi je me suis installé là où je suis en ce moment, et il a lu ça tout haut. Sa voix s'est brisée à plusieurs reprises. C'était laborieux.

Je n'avais pas de mal à l'imaginer.

— Je l'arrêtais de temps à autre, vous savez. Pour qu'il donne des précisions. Mais en général il lisait, et je comprenais, ou essayais. Ce n'était pas évident.

— C'était pesant ?

— Très. Pour moi, la quatrième étape comportait une multitude de raisons d'avoir honte. Et, du point de vue du programme, ce qui compte, c'est la façon dont nos actes pèsent sur notre conscience, pas la place qu'ils occupent sur une échelle morale. Mais j'avais l'impression de jouer petit bras en matière de péché, d'être un véritable dilettante, question turpitudes. Mes seuls délits ont consisté à traverser en dehors des passages piétons et à frauder le fisc. Ah, et puis à me glisser deux ou trois fois sous les tourniquets du métro. Vous n'allez pas me dénoncer, dites ?

— Je ne dirai rien pour cette fois.

— Ne vous inquiétez pas, ça ne se reproduira pas. J'ai fait des choses qui n'étaient pas des crimes, mais qui étaient moralement répréhensibles et dont je n'ai pas envie de parler maintenant. Mais, vous savez, je n'ai jamais braqué personne, je n'ai jamais frappé quelqu'un à coups de matraque. Je n'ai jamais, bon sang, jamais tué quelqu'un.

— Alors que Jack, si ?

Son silence fut éloquent.

— Ça me gêne de parler de ce qu'il m'a dit, déclara-t-il au bout d'un bon moment. Ce ne sont pas ses défauts et ses rancœurs qui l'ont tué, ni ses mauvaises actions ; à mon avis, il peut donc les emporter avec lui dans la tombe.

— Ça me semble raisonnable.

— Sauf qu'il n'y aura pas de tombe. Je me suis arrangé pour qu'il soit incinéré dès qu'on pourra nous remettre le corps. J'ai l'intention de disperser ses cendres dans la mer. Il y en a qui sont prêts à vous prendre à bord de leurs bateaux, et vous n'avez plus qu'à déverser l'urne contenant ses restes par-dessus bord. (Il leva les yeux au ciel). Ou plutôt ses cendres, comme diraient les gens avertis. Si j'avais une copie de l'inventaire qu'il a dressé pour la quatrième étape, elle pourrait terminer au four avec lui, sinon dans la tombe. Et dans l'eau et...

Il s'était exprimé de façon presque joviale, mais tout cela le rattrapa et le bouleversa. Je le regardai serrer les dents et avaler ses larmes ; quand il reprit la parole, ce fut d'une voix forte et posée.

— Mon dilemme, déclara-t-il, vient de la huitième étape. Je crois avoir déjà dit qu'il avait tout détaillé.

— Un paragraphe par personne.

— Et il arrivait qu'ils soient longs. J'ai tendance à croire que l'individu qui l'a assassiné figure presque obligatoirement sur cette liste.

— Dont vous avez une copie.

— J'en ai déjà parlé ?

— Non, mais sinon vous ne seriez pas confronté à un dilemme. Vous avez la liste qu'il a dressée pour la huitième étape et vous devez décider quoi en faire.

— Si la police avait des pistes, si elle savait qui a fait le coup, qu'elle puisse ou non ouvrir une enquête, alors je n'aurais pas de problème. Je détruirais sa liste et on n'en parlerait plus. Mais la police n'a pas de piste, elle n'en aura vraisemblablement pas et ne se donnera pas beaucoup de mal pour en avoir. Je détiens donc des renseignements susceptibles d'aider les flics et c'est mon devoir de citoyen de les leur communiquer.

— Mais... ?

— Mais il y a une vingtaine de noms sur cette liste, Matt ! Ce qui ne signifie pas qu'ils soient tous suspect pour autant ; y figurent aussi son défunt père, deux ou trois autres personnes décédées, une copine de lycée qu'il a sautée en lui racontant des craques et d'autres gens qui ne lui tireraient sans doute pas dessus s'il venait s'excuser. Il en reste quand même quelques-uns qui sont de vrais méchants et ont un passé de délinquants et, comme seul l'un d'entre eux peut l'avoir tué, comment puis-je prendre le risque de créer des ennuis à tous les autres ?

— Et si, depuis le début, il cherchait à dédommager ces gens...

— Exactement ! Un coup il débarque et présente ses excuses, c'est parce qu'il avait bu qu'il a agi ainsi, « Tiens, voilà les dix dollars que je ne t'ai jamais remboursés, ou une nouvelle lampe pour remplacer celle que j'ai fait tomber de la table ». L'instant d'après, il est mort et les flics frappent à la porte.

— Et les types sur la liste ne sont pas du genre à apprécier que les flics en tenue s'intéressent à eux.

— Ou ceux qui portent des costumes Robert Hall. Même si, de fait, Redmond était plutôt bien habillé.

— C'est un inspecteur.

— Ah bon, ils s'habilleraient mieux que les autres ? Je n'étais pas au courant.

* * *

Deux jours après avoir été nommé inspecteur, Eddie Kœhler m'avait emmené Chez Finchley, une boutique pour hommes de la Cinquième Avenue. La façade de l'immeuble tenait du château normand et j'avais l'impression d'être un aristo en sortant du magasin – j'y avais acheté un costume trois fois plus cher que ce que je les payais normalement.

Je me l'étais payé pour impressionner le populo, parce que j'avais désormais la certitude d'être inspecteur, et une image à défendre. Mais cela avait d'autres avantages ; ma femme l'avait admiré, ce costume, et ma copine aussi.

Il y en avait eu d'autres, bien sûr, mais c'est celui dont je gardais le souvenir : deux boutons, droit, tissu Prince-de-Galles bleu presque soyeux au toucher. (« Belle trame », avait dit le vendeur.) Pantalon sans revers. (« Je ne crois pas qu'on veuille des revers, si ? »)

Je me demande ce qu'il est advenu de ce costume. Je me demande aussi ce qu'il est advenu de Chez Finchley. La dernière fois que j'ai eu l'idée de regarder, la boutique avait disparu. L'immeuble crénelé avait un nouveau locataire, avec une vitrine pleine d'objets en faux ivoire et de bibelots orientaux pour touristes.

C'était là, coucou, ça n'y est plus.

* * *

Le problème de Greg sautait aux yeux. S'il remettait à Dennis Redmond – remarquablement bien habillé – la liste dressée par Jack pour sa huitième étape, il créerait des difficultés à des gens qui n'avaient rien à voir avec ce meurtre. Mais, s'il ne le faisait pas, il aiderait un assassin à rester en liberté.

Je lui demandai s'il en avait discuté avec son parrain.

— Si seulement je le pouvais ! soupira-t-il. Vous connaissez le cancer homo ? Le sarcome de Kaposi, que ça s'appelle, même s'il se peut que je prononce mal. C'est extrêmement rare, ou du moins ça l'était, mais maintenant, chez tous les pédés, on démarre la journée en regardant si on n'a pas de taches violettes. Adrian est tombé gravement malade et on avait peur qu'il y passe parce qu'il n'existe pas de traitement ; en réalité il est mort de pneumonie. Une forme très rare de pneumonie, sauf qu'elle n'est plus si rare quand on est homosexuel.

J'en avais un peu entendu parler. Dans mon groupe, à Saint-Paul, on avait déploré un décès, et un autre membre avait été hospitalisé à plusieurs reprises à cause de fièvres tenaces qu'on ne savait pas soigner.

— Personne ne sait à quoi elles sont dues, m'expliqua-t-il. Un de mes amis pense que c'est lié aux effets induits de la synergie du cuir et de la quiche lorraine. On en mourra peut-être tous, Matt, mais d'ici là on va bien rigoler.

Adrian, son parrain, venait de mourir un mois plus tôt et Greg n'avait pas choisi de remplaçant.

— J'ai organisé des auditions silencieuses, reprit-il, et mis des gens à l'épreuve sans les prévenir. Il faudra que ce soit quelqu'un de plus vieux que moi et qui a cessé de boire depuis plus longtemps, mais aussi quelqu'un qui continue à assister tous les jours ou presque à une réunion. Je ne veux pas de pédé, car je ne veux pas recommencer tout ça, et je ne veux pas d'hétéro, parce que c'est comme ça. Ces derniers temps, je me suis dit qu'il me faudrait une marraine, mais est-ce que je veux une hétéro ou une lesbienne ?

— Encore un dilemme.

Il fit signe que oui.

— Et un dilemme qui va se résoudre tout seul avec le temps. Contrairement à mon autre dilemme qui, lui, exige qu'on passe à l'action.

Vous étiez policier, Matt. Y a-t-il des chances que vous repreniez du service ?

— Que je me fasse réintégrer ?

J'y avais pensé et en avais discuté avec Jim Faber.

— Non. Ça risque pas.

— Vous êtes donc bien détective privé.

— Pas exactement. Les privés ont une licence. Après avoir quitté la police, je me suis mis à travailler à mon compte, mais de façon très officieuse et en franc-tireur. Je rendais des services, les gens me témoignaient leur gratitude en me remettant de l'argent.

— Et maintenant ?

— Je me cherche du boulot comme vous, vous vous cherchez une marraine. On m'a indiqué un programme gratuit, le PEAVG, je ne sais pas ce qui se cache derrière cet acronyme...

— *Programme d'embauche pour les alcooliques en voie de guérison.* Jack avait commencé à y aller, mais il n'a pas pu continuer. Le midi, il livrait des repas pour le compte d'un traiteur. Ce n'est pas vraiment ce qu'on appelle une profession, mais c'est un très bon boulot pour rester sobre.

— Eh bien, mon boulot à moi pour rester sobre, c'était celui que j'avais quand je suis arrivé. Depuis onze mois, j'ai trouvé assez de travail pour payer mon loyer et ne pas être obligé de sauter des repas.

— Vous rendez service aux gens et ils vous expriment leur gratitude.

— Exactement.

— Eh bien, dit-il, j'aimerais que vous me rendiez un service.

CHAPITRE 9

Il était minuit bien sonné lorsque je rentrai chez moi. Aucun message ne m'attendait, il n'y avait que les prospectus habituels. Je virai le tout en entrant dans ma chambre, mais je conservai l'enveloppe en papier kraft 21-27 destinée à Gregory Stillman, avec l'adresse d'une entreprise de Wichita, Kansas, apposée d'un coup de tampon. Elle avait jadis renfermé un catalogue de fournitures pour bijoutiers, mais contenait à présent la huitième étape de Jack Ellery, soit la liste des gens à qui il aurait fait du mal, parmi lesquels on pouvait très bien s'attendre à trouver le nom de son assassin.

J'avais jeté un bref coup d'œil à la première page de cette liste uniquement pour vérifier que j'arriverais à lire son écriture, puis j'avais regardé Greg la glisser dans l'enveloppe et la sceller à l'aide du fermoir métallique. Je la déposai ainsi sur ma coiffeuse, ôtai mes vêtements et filai sous la douche.

L'enveloppe était toujours là quand je sortis de la douche. Je l'ouvris, en prélevai une liasse de feuilles de papier blanc attachées avec un trombone. Elles étaient numérotées – il y en avait neuf, toutes noircies par l'écriture serrée mais lisible de Jack, encre bleue sur papier non ligné.

Le premier nom en haut de la page était celui de Raymond Ellery, qui s'avéra être le défunt père de Jack. Je lus deux ou trois phrases et cédai à la lassitude. Tout ça pouvait attendre. Je remis les feuilles dans l'enveloppe, la scellai avec le fermoir et me couchai.

Et me rappelai que je n'avais pas prié. Je n'en voyais pas l'intérêt, ce n'était pas vraiment mon genre, mais j'avais passé un an ou presque à faire des choses qui n'étaient pas mon genre et dont je voyais rarement l'intérêt. Je restais donc simple et commençais mes journées en demandant à en passer encore une sans boire, et je la terminais en remerciant de ne toujours pas avoir bu entre-temps.

Mais seulement quand j'y pensais. J'y pensais bien, mais j'étais déjà au lit dans le noir et n'avais pas très envie de me relever pour me mettre à

genoux... ce qui n'était pas non plus vraiment mon genre.

— Merci, dis-je à qui bon pouvait l'entendre.

Et en restai là.

* * *

— Il m'a donné mille dollars, expliquai-je à Jim. Dix billets de cent. Il n'a pas eu besoin de les compter, il les avait mis de côté dans son portefeuille pour que je voie qu'il n'improvisait pas.

— J'espère que tu n'as pas oublié ta formation de policier.

— J'ai mis ça dans ma poche.

Encore une chose que Vince Mahaffey m'avait dite il y a bien longtemps, à Brooklyn : ce qu'il fallait faire lorsque quelqu'un vous donnait de l'argent.

— Tu n'as pas l'air heureux pour quelqu'un qui a mille dollars en poche, me fit remarquer Jim.

— Ils sont déjà en grande partie dépensés. J'ai payé le loyer du mois prochain et j'ai envoyé un mandat à Anita. J'ai versé un peu d'argent sur mon compte et le reste se trouve dans mon portefeuille.

— La totalité ? Ou bien tu en as offert le dixième en holocauste aux dieux ?

— Eh bien...

Il y a quelques années, j'avais pris l'habitude de verser ma dîme à l'église en glissant dix pour cent de l'argent que je touchais dans le premier tronc sur lequel je tombais. Jim trouvait que c'était là une excentricité rigolote et pensait qu'elle disparaîtrait dès que je ne boirais plus. En attendant, les catholiques récoltaient la plupart de mon argent, ne serait-ce que parce que leurs sanctuaires avaient toutes les chances d'être ouverts. En rentrant chez moi, j'avais fait un détour pour honorer le tronc des pauvres de Saint-Paul-l'Apôtre. Et, pendant que j'y étais, j'avais allumé deux cierges, dont un pour Jack Ellery.

— Il te reste quelques dollars de plus qu'hier, ajouta Jim, et pourtant tu n'as toujours pas l'air content.

— J'ai pris l'argent, dis-je. Maintenant, il faut que je le gagne.

— En découvrant qui a assassiné ton ami.

— En voyant s'il y a un nom que ça ne me dérange pas de communiquer à Redmond. J'imagine que ça revient au même.

— Tu ne peux pas te contenter d'éliminer ceux qui n'ont pas pu l'avoir assassiné et lui donner celui qui reste ?

— Stillman aurait pu le faire lui-même. Il faut éviter de créer des problèmes à quelqu'un à qui on ne peut pas reprocher d'avoir tué Jack, même si on pourrait lui reprocher des tas d'autres trucs...

— Il y a des sales types sur cette liste ?

— Je ne sais pas qui y figure, hormis le père de Jack, et cela fait maintenant quelques années qu'il est mort.

— Ce qui suffirait à le disculper, non ? Tu ne l'as pas lue, cette liste ?

— J'étais trop fatigué hier soir, et ce matin j'étais occupé à autre chose. Je vais sans doute la lire maintenant.

— C'est probablement une bonne idée, conclut mon parrain.

* * *

Ce n'était pourtant pas quelque chose que j'avais envie de faire et je regagnai ma chambre en fantasmant sur la possibilité que l'enveloppe en papier kraft ait disparu pendant mon absence : la bonne, qui devait effectuer sa visite hebdomadaire trois jours plus tard, était venue plus tôt, avait changé mes draps, vidé ma corbeille et la huitième étape de Jack Ellery s'était retrouvée dans l'incinérateur. Ou alors un cambrioleur s'était introduit chez moi et, agacé de n'avoir rien trouvé qui mérite d'être embarqué, il était parti avec. Ou encore la combustion spontanée, une inondation soudaine ou...

Elle était là. Je m'assis pour la lire.

* * *

Quand j'en eus fini, j'avais sauté le repas de midi et le soleil se couchait. Je sortis manger un bout avant ma réunion habituelle du vendredi soir à Saint-Paul. J'eus très envie de filer à la pause, mais je me forçai à rester jusqu'à la fin.

— Je ne vais pas prendre de café ce soir, annonçai-je à Jim. Je crois que je vais plutôt aller faire un tour dans un bar.

— Tu sais, moi aussi, je me suis souvent dit la même chose.

— Je l'ai lue, cette liste à la con, et ça m'a pris un temps fou parce que je m'arrêtais constamment pour regarder par la fenêtre.

— Le magasin de vins et spiritueux de l'autre côté de la rue ?

— Les tours du World Trade Center, il faut croire, mais en réalité je ne regardais rien de précis. J'avais le regard perdu au loin, voilà tout. C'était dur, Jim. J'ai vu davantage que je ne l'aurais voulu dans le cœur et dans l'âme de cet individu.

— Comme si, après ça, tu pouvais avoir envie d'autre chose que d'aller dans un bar !

Je le regardai.

— J'ai un bout de papier sur lequel figurent cinq noms et il y a un type que j'ai envie de leur indiquer.

— Ainsi que le bar où tu dois le retrouver.

— Il y sera, c'est sûr. Au Top Knot ou au Poogan's Pub. Il fait la navette entre les deux.

— Personne n'a envie de s'encroûter. Tu crois que ça pourrait être bien que quelqu'un t'accompagne ?

— Je ne vais pas picoler.

— Non, mais tu te sentiras peut-être plus à l'aise en compagnie d'un ami qui ne boit pas.

Je réfléchis à la question et pensai à l'effet inhibant que peut avoir la présence d'un inconnu autour de la table.

— Pas cette fois, répondis-je. Ça ira.

— Quel que soit le bar où tu le retrouveras, il y aura un téléphone public, j'en suis sûr. Et tu as des tas de pièces de vingt-cinq cents, non ?

— Des pièces de vingt-cinq cents et des jetons de métro. Même si je n'aurai pas besoin de jetons. C'est dans la 72e Ouest, je ferai l'aller-retour à pied.

— Parfait. L'exercice te fera du bien.

* * *

Je remontai jusqu'à l'angle de la 72e et de Columbus. Le Poogan's se trouvait à mi-chemin du carrefour suivant en allant dans un sens, et le Top Knot à peu près à la même distance dans l'autre direction, bref, entre les deux, mon cœur balançait. Ou l'on choisit de façon arbitraire, ou l'on meurt de faim. Je tirai à pile ou face dans ma tête et me rendis au Top Knot et, bien évidemment, il était au Poogan's, attablé devant une bouteille glacée de Stolichnaya posée dans un seau en plastique imitation bois.

Le type assis à la table tenait un Rubik's Cube ; il ne le manipulait pas, il le regardait en faisant la gueule. Je m'approchai de lui.

— Salut, Danny Boy !

Sans lever les yeux, il me demanda :

— Tu as déjà vu un de ces machins, Matthew ?

— Oui. Mais je n'ai jamais joué avec.

— On m'a donné celui-ci. Le but est de se retrouver avec six couleurs unies sur chacun des six côtés, même si ça me dépasse qu'on ait envie de se prendre la tête avec ça. Tu le veux ?

— Non, mais merci quand même.

Il posa le bidule sur la table, leva les yeux sur moi et me fit un grand sourire.

— Assieds-toi, dit-il. Ça me fait plaisir de te voir. Je vais peut-être laisser ce jouet à la serveuse. Il ne doit pas lui en falloir beaucoup pour s'amuser. Tu as bonne mine, Matthew. Tu bois quelque chose ?

— Disons un Coca, mais ce n'est pas pressé. On peut attendre qu'elle vienne chercher son Rubik's Cube.

— C'est comme ça que ça s'appelle ? Je pensais à Kubek, mais je savais que je me trompais. Tu te souviens de Tony Kubek ?

Le joueur de champ intérieur des Yankees, effectivement je me souvenais de lui. C'est alors qu'arriva la serveuse, je lui commandai un Coca, Danny Boy opta pour de la vodka et la laissa remplir son verre.

Danny Boy est un minuscule Noir albinos, qui s'habille toujours très chic au rayon homme de Saks et de Paul Stuart. Son albinisme a fait de lui un être de la nuit, mais, même sans son problème de sensibilité de peau à la lumière du soleil, il observerait des horaires de vampire. « Il y a deux choses indispensables sur terre, l'ai-je entendu dire un jour : un variateur de lumière et un bouton de réglage du volume ; surtout les régler très bas l'un et l'autre. » Naturellement il préfère les pièces sombres et la musique douce, le tout arrosé de vodka, en compagnie à l'occasion d'une jeune et jolie femme qui ne ploie pas sous le poids de l'intelligence.

Quand je travaillais au sixième, il était mon meilleur indic, et l'un des rares qui ne me donnaient pas envie de prendre une douche après l'avoir vu. Il ne cherchait pas à échapper à une inculpation pour crime, ni même à une dette, et ne cherchait pas non plus à se donner de l'importance. En réalité, ce n'était pas tant une balance qu'un courtier en renseignements, et il passait tous les soirs des heures entières au Poogan's ou au Knot, des gens

en règle ou pas avec la loi venant s'asseoir à sa table pour lui demander des trucs ou lui en raconter, voire les deux. Il n'habitait pas loin de ses deux points de chute et allait rarement ailleurs, sauf pour regarder un combat de boxe au Madison Square Garden ou écouter un set dans un club de jazz. Il restait surtout assis sur sa chaise à boire sa vodka, ce qui ne lui faisait apparemment pas plus d'effet que si c'était de l'eau.

On me servit mon Coca, j'en bus une gorgée et me demandai quel effet visible cela aurait sur moi.

— Il y a un mec qui s'est fait tuer il y a une semaine de ça. Il occupait une pièce meublée entre la 90e et la 100e Rue Est, et pour joindre les deux bouts, le midi, il livrait des repas pour un traiteur du quartier.

— Les deux bouts ne devaient pas être trop éloignés, dit-il, si ça lui rapportait assez pour qu'il arrive à les joindre. C'était quoi, son nom ?

— John Joseph Ellery, mais tout le monde l'appelait Jack.

Il hocha la tête.

— Je n'ai pas entendu parler de ce meurtre et, ma foi, son nom ne me dit rien. Qu'est-ce qu'il faisait avant de concurrencer UPS ?

— Des trucs par-ci par-là.

— Je vois, un métier utile. Et il continuait à bricoler quand il ne donnait pas un coup de main au traiteur ?

— Il est devenu sérieux, répondis-je en brandissant mon verre de Coca. Et il a découvert un autre mode de vie.

— Où l'alcool n'a pas sa place. Tu continues toi aussi à fonctionner comme ça, Matthew ? Ça dure déjà depuis un moment, non ?

— Ça fera un an le mois prochain.

— Génial.

Il était manifestement sincère, j'en fus touché. Mes anciens compagnons de boisson n'avaient pas toujours l'air enchantés de me voir suivre une autre voie ; pour Jim, ça en disait plus long sur eux et leur alcoolisme que sur ma sobriété et moi. Pour lui, il y en avait que ça déstabilisait, tandis que d'autres répliquaient d'avance au jugement négatif qu'ils croyaient que je portais sur eux.

Pour Danny Boy, toute cette discussion sur la boisson ne servit qu'à lui rappeler qu'il avait un verre plein devant lui, suite à quoi il en but un peu.

— John Ellery, plus connu sous le nom de Jack. Jack Ellery. Où est-ce qu'il s'est fait tuer ?

— Chez lui.

— Dans sa chambre meublée ? De quelle façon ?

— Deux balles. Une dans le front, l'autre dans la bouche.

— « Comme ça, tu ne parleras pas ? »

— Il y a de grandes chances.

— Par opposition à : « Tu aurais dû la fermer, espèce de sale mouchard », et le sexe tranché dans la bouche, voire enfoncé dans la gorge. Il n'y a toujours que les Italiens qui signent ainsi leur visite, Matthew, ou bien l'usage s'en est-il répandu ?

Je n'en savais rien.

— Des trucs par-ci, par-là. Ça me gêne de demander des précisions, mais...

— Vol à main armée, surtout. C'est pour ça qu'il est tombé. Des boutiques de vins et spiritueux, des épiceries familiales, il y entrait, sortait un flingue, ressortait avec ce qu'il avait pu piquer dans la caisse. Ce n'est pas étonnant que tu n'aies jamais entendu parler de lui ; c'était un braqueur de petite envergure et il ne faut pas s'étonner que tu n'aies pas entendu parler de cet homicide. Je n'ai pas vu qu'on en ait parlé dans les journaux.

Il réfléchit très fort.

— Jack, Jack, Jack. Est-ce qu'il avait un sobriquet ?

— Répète ?

— Un surnom, bon sang. Et ne me dis pas que tu ne connaissais pas ce mot.

— Je le connaissais. Je l'ai vu imprimé, mais je ne suis pas certain d'avoir jamais entendu quelqu'un l'employer. Pas au Poogan's, j'en suis sûr.

— Il est très bien, ce mot. Et il ne désigne pas exactement la même chose qu'un surnom. Charles Lindbergh, par exemple. On le surnommait Lindy...

— Comme dans lindy hop(7).

—... alors que son sobriquet était « l'Aigle solitaire ». George Herman Ruth était surnommé « Babe » et avait pour sobriquet « le Sultan de la frappe ». Al Capone...

— Je saisis.

— Je voulais simplement continuer à utiliser ce mot, Matthew. Sobriquet. Je le connais pour l'avoir lu, mais je ne pense pas l'avoir jamais entendu et suis certain de ne l'avoir jamais employé. Je me demande si je le prononce comme il faut.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut poser la question.

— Je vérifierai.

Il leva son verre et le reposa, sans avoir bu.

— « Jack des hauts et des bas », ce n'était pas ça, putain, son sobriquet ?

Ce n'est pas comme ça qu'on l'appelait ?

OceanofPDF.com

CHAPITRE 10

— « Jack des hauts et des bas », dit Greg Stillman.

— Ce n'est pas comme ça qu'on l'appelait, là où il habitait ?

— On l'appelait « Jack », ce qui est le nom sous lequel il se présentait. Ah, et puis aussi « Jack la Taule », ou « Jack le Taulard », mais pas devant lui.

Une des conséquences de l'anonymat est qu'on se connaît surtout par son prénom et qu'on recourt à des pseudos pour distinguer un Jack d'un autre. À Saint-Paul, il y a « Le Grand Jim », « Jim le Coureur » et mon parrain, « Jim la Veste de Treillis ».

Si on m'a donné un surnom, ou un sobriquet, si vous préférez, je ne sais pas ce que c'est. « Matt le Flic ? » « Matt le Privé ? » Comme je suis le seul Matt à Saint-Paul, on n'a sans doute pas eu besoin de me trouver un autre nom.

— Ça n'avait rien d'insultant, reprit Greg. Jack parlait souvent de ses séjours en prison. Comme quoi il n'avait eu que ce qu'il méritait et ne se serait jamais retrouvé derrière les barreaux s'il n'avait pas bu. Si bien que, si on voulait lui trouver un surnom, ça paraissait logique de choisir ça. Mais « Jack des hauts et des bas »... qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?

— Je n'en sais rien. J'ai entendu un flic du sixième employer cette expression, quand j'étais moi-même dans la police, et je ne l'ai plus jamais entendue ensuite, jusqu'à ce soir.

— Et dans la bouche de qui ?

— De quelqu'un qui me fournit des renseignements, répondis-je, en me demandant si Danny Boy était un surnom ou un sobriquet.

Je n'avais jamais entendu personne l'appeler autrement et, à ma connaissance, c'est Danny Boy Bell qui figurait sur son certificat de naissance.

— Et cet individu connaissait Jack ?

— Il ne l'avait jamais rencontré et ne savait pas grand-chose sur lui.

— Il n'empêche qu'il savait comment on l'appelait, alors que je n'en savais rien. Ce n'était pas indiqué dans sa quatrième étape et je pense que je me serais souvenu de cette expression si je l'avais déjà entendue.

— C'était un joueur ? Il jouait aux cartes ?

— Jack ? Je ne crois pas. Il a bien parlé d'un jour qu'il avait passé sur un champ de courses il y a quelques années de ça, mais plus par rapport à la picole qu'au jeu. Comme quoi il n'arrivait apparemment jamais à se présenter à temps au guichet pour prendre ses paris parce qu'il traînait au bar et reprenait encore un verre.

— Autrement dit, en buvant, il faisait des économies.

— Ce qui fait que ce n'était pas si grave.

* * *

Il y avait bien un téléphone public au Top Knot et je savais qu'il fonctionnait pour y avoir vu des gens s'en servir tout le temps que je regardais Danny Boy boire suffisamment de vodka Stolichnaya pour remettre sur pied l'économie soviétique. Il était libre quand je m'apprêtais à partir, mais je préfèrai aller jusqu'au carrefour. Le premier appareil que j'essayai était hors service, mais il y en avait un autre de l'autre côté de la rue, et je contactai d'abord mon parrain.

— Non, il n'est pas trop tard, m'affirma-t-il. J'entends crisser des pneus, mais pas de gens ivres autour, j'imagine donc que tu m'appelles de dehors.

— C'est toi qui aurais dû être détective. Ça t'évoque quoi, « Jack des hauts et des bas » ?

— Il existe un jeu de cartes, m'expliqua-t-il, qui s'appelle *Crache dans l'Océan*, si ma mémoire est bonne. Ou tout simplement *Crache*, en abrégé. J'ai oublié comment on y joue, mais il y a quatre choses qui donnent des points : le haut, le bas, le valet (ou jack) et le jeu. C'est la formule, si je me souviens bien. Ça t'aide ?

— Je ne sais pas.

— Je ne vois pas comment ça le pourrait. « Jack des hauts et des bas. » Au poker, haut et bas, c'est ce qu'on annonce quand les meilleures et les plus mauvaises mains se partagent le pot. Je ne sais pas comment le valet Jack entre en ligne de compte.

— Les valets ou mieux.

— Ce qui me fait penser à un autre jeu, une sorte de poker fermé. Il faut deux valets pour ouvrir...

— Exact.

—... mais, si personne n'a de valets ou mieux, la main devient un lowball et la main basse remporte le pot. Ça donne donc cinq-quatre-trois-deux-as, ou six-quatre-trois-deux-as, ou même sept-cinq-quatre-trois-deux, suivant les règles particulières du jeu.

— Je ne savais pas que tu jouais au poker.

— On jouait dans l'arrière-boutique d'un magasin d'Hudson Street. Ce passe-temps a cessé de m'enthousiasmer quand je suis revenu à moi au milieu d'une main sans savoir pourquoi j'avais parié aussi fort. « Les valets et l'arrière », voilà comment on appelait cette variante. Mais ça ne peut pas t'aider beaucoup non plus. Ça s'est bien passé, ce soir ?

— Pas de problème. Ça m'a fait plaisir de voir Danny Boy, et j'ai mis des choses en route.

— Tu n'as pas pris un verre ?

— Non. Quand je suis parti, Danny venait de donner un Rubik's Cube à la serveuse et on aurait cru que c'était le diamant Hope.

— Ce n'est pas celui qui est maudit ?

— Enfin... sauf si c'est elle qui est maudite, je dirais que, ce soir, il va se l'envoyer.

— Je te l'avais placée sur le tee, celle-là, pas vrai ? Tu me remercieras une autre fois. « Jack des hauts et des bas ». *You hit 'em high and I'll hit 'em low*, tu les frappes haut, et moi je les frapperai bas, c'est ça, la chanson, ou bien c'est le contraire ?

* * *

Après avoir accepté de me parrainer, l'une des premières choses que Jim avait faites avait été de m'offrir un petit porte-monnaie en cuir rouge. À l'intérieur, il y avait une pièce de vingt-cinq cents et un jeton de métro.

— Voilà pour commencer, m'avait-il dit. Veille bien à toujours avoir une dizaine de pièces de vingt-cinq cents et cinq ou six jetons. Comme ça, tu pourras toujours téléphoner et prendre le bus ou le métro pour rentrer chez toi.

— Comme un mec du milieu, lui avais-je fait remarquer avant d'expliquer que les types de la Mafia qu'on embarquait avaient tous

l'équivalent de dix dollars en rouleaux de pièces de vingt-cinq cents. Ils avaient appris à éviter les tables d'écoute en appelant depuis des téléphones publics, et un rouleau de pièces de vingt-cinq cents s'avérait lui aussi bien pratique dans d'autres circonstances ; en le serrant dans son poing, on pouvait cogner beaucoup plus fort.

Depuis que je ne buvais plus, je n'avais pas éprouvé le besoin de frapper quiconque et ne craignais plus qu'on ait mis ma ligne sur écoute. Je ne quittais cependant jamais ma chambre sans ma réserve de jetons et de pièces de vingt-cinq cents et en dépensai une seconde pour appeler mon client, qui ne me donna pas plus de renseignements que je ne lui en communiquai. Il avait l'air content que je travaille sur cette affaire et que je mette les choses en route, mais j'eus l'impression qu'il ne se souciait pas tellement de savoir ce que donnait mon enquête.

En rentrant chez moi à pied, je compris pourquoi. Il s'était trouvé devant un dilemme dont il était sorti en me refilant le bébé. Ce qui se passait maintenant n'avait plus beaucoup d'importance pour lui. Il avait fait ce qu'il fallait, il pouvait déléguer à quelqu'un d'autre.

C'était tout à fait dans l'esprit de la troisième étape : *Nous avons décidé de confier notre volonté et notre vie aux soins de Dieu tel que nous Le concevions.*

J'avais entendu ça quantité de fois quand on discutait de cette étape en particulier, ainsi que dans *Comment ça marche ?*, les morceaux choisis du *Gros Livre* dont on lit des extraits au début de la plupart des réunions. Le principe me plaisait bien, mais je ne voyais pas du tout comment le mettre en pratique. Dans les textes, on parlait de se servir de la clé de la bonne volonté, tôt ou tard elle ouvrirait la porte ; c'était gentiment poétique, mais je ne savais toujours absolument pas de quoi on parlait.

« La troisième étape ne signifie pas que c'est Dieu qui va faire la lessive et sortir le chien. » C'était là encore une des sentences que j'avais entendues dans la bouche de certains. Autrement dit : quoi ? Déléguer et tout faire soi-même ? Il y a quelque chose qui cloche là-dedans.

Ne bois pas, m'avait dit Jim. Ne bois pas et assiste aux réunions. Pour l'instant, c'est tout ce que tu as besoin de savoir.

* * *

Je trouvai un message de Jan à la réception. Appelle quand tu veux avant minuit, me disait-elle, mais il n'était désormais plus temps, et de loin. Nous n'avions pas confirmé notre rendez-vous habituel, et il faudrait que je pense à le faire dans la matinée. Je pouvais aussi trouver un prétexte pour le décaler, mais n'était-ce pas déjà trop tard pour ça ? J'avais l'impression que, le samedi matin, c'était trop tard pour annuler un rendez-vous prévu pour le samedi soir, et je suis sûr que c'est expliqué de façon logique dans *Le Gros Livre, Les Douze Étapes et les douze traditions*, où la clé de la bonne volonté joue un rôle de premier plan.

Je m'en souvins, pour une fois, et me mis à genoux avant de me coucher. « Merci de m'avoir fait passer une autre journée sans boire », dis-je en me sentant aussi vertueux qu'idiot. Il est à noter qu'il est rare d'avoir l'impression d'être l'un et l'autre en même temps.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 11

Je lus le *New York Times* en prenant mon petit déjeuner, puis je retournai dans ma chambre pour appeler Jan. Nous convînmes d'aller à la réunion de Saint-Antoine, à SoHo, et je lui expliquai que je préférais dîner après plutôt qu'avant, si ça ne la dérangeait pas. Entendu, me dit-elle, elle mangerait tard à midi.

— J'aurais dû appeler hier soir, repris-je, mais quand je suis rentré chez moi il était trop tard. Il fallait que je voie un type, style oiseau de nuit convaincu.

— On dirait que tu travailles.

— En effet. Je ne suis pas sûr que ça serve vraiment à quelque chose, mais on me paye.

— Ça ne suffit pas ?

— Il le faudra bien. Il y a des gens que j'ai envie de voir, je ne sais pas si j'y arriverai, mais je vais passer la journée à essayer. Voilà pourquoi j'aimerais attendre et manger ensuite.

Pourquoi donner des explications ? Pourquoi est-ce que je me sens toujours obligé de donner des explications ? Nous n'étions pas mariés, nom d'un chien, et même si nous l'avions été...

— Donc je te vois à SoHo, dit-elle en ne tenant joyeusement pas compte de la dispute que nous étions en train d'avoir à mots couverts, et ensuite on pourra aller dans l'un de ces restos italiens de Thompson Street où tu auras l'occasion de me parler de ton enquête.

* * *

En plus de celui de Jack Ellery, il y avait cinq noms que je voulais soumettre à Danny Boy. Il examina la liste, puis tapota du doigt un nom.

— Alan McLeish, dit-il. Ou « McLeish, le joueur de cornemuse » comme j'ai entendu qu'on le désigne.

— Il est écossais ?

— Il y a peut-être de ça, mais je crois que ça tient moins à la cornemuse qu'à sa façon de l'utiliser pour assommer les gens.

— C'est son arme de prédilection ?

— À ma connaissance, il ne s'en est servi qu'une fois, mais ça lui a valu de la prison, et le surnom lui est resté. Tu connais l'histoire du pauvre Pierre, le constructeur de ponts.

— Oui.

— « Ah, monsieur, moi, Pierre, j'ai construit ze bridge. J'ai construit des dizaines de bridges. Mais m'appelle-t-on Pierre ze constructeur de bridges ? Non, on m'appelle pas comme ça. »

— C'est celle-là.

— « On m'appelle Suce une bite. » Eh oui, les vieilles blagues sont les meilleures. C'est pourquoi elles continuent à circuler.

Il attrapa le Rubik's Cube, le regarda, le reposa.

— Je suis pratiquement certain qu'il est à nouveau en taule. Il servait d'intermédiaire dans une histoire d'héroïne, et les lois anti-drogue adoptées à l'initiative de Rockefeller lui ont valu une longue peine de prison. Ça remonte à quelques années, mais ça m'étonnerait qu'il soit déjà sorti.

Les deux noms suivants ne lui dirent rien du tout.

— Crosby Hart. Je ne me rappelle pas avoir entendu parler de quelqu'un avec ce prénom. Sinon je m'en souviendrais. En revanche, celui d'après verse dans l'excès contraire. Robert Williams ? À ton avis, il y en a combien qui répondent à ce nom ?

— Je ne suis même pas sûr que c'était un escroc, déclarai-je. C'était un copain de Jack, Jack sautait sa femme et il s'est dit qu'il lui avait peut-être fait un enfant.

— Autrement dit, il faut chercher un Robert Williams qui a épousé une cuisse légère. Ça restreint les investigations.

Il restait encore deux noms, Danny Boy les reconnut, mais sans savoir ce que devenaient leurs propriétaires ni où les trouver.

— Il y avait un Sattenstein, un mec des beaux quartiers. Cabrini Boulevard ? Quelque part dans ce coin-là. Un fourgue à la petite semaine, si je ne me trompe pas de gus, mais il a disparu de la circulation. Frankie Dukes, voilà un nom que je connais, même si je ne vois pas pourquoi. Dukes⁽⁸⁾, c'est son nom de famille, ou est-ce qu'on l'appelle comme ça parce qu'il sait se servir de ses poings ?

Il ne s'en sert pas si bien que ça, songeai-je. *Je lui ai flanqué une raclée, avait noté Jack sur la liste. Je lui ai cassé le nez et deux côtes.*

— Enfin, il y aura bien quelqu'un qui saura quelque chose, dit Danny Boy. Ou quelqu'un qui connaît quelqu'un qui sait quelque chose. Tu sais comment ça marche.

* * *

Je savais comment ça marchait. Dans ma chambre d'hôtel, j'examinai ma liste et rayai le nom d'Alan McLeish. *Je lui ai attiré des ennuis*, avait noté Jack et, si c'était à cause de lui qu'il avait disparu de la circulation, je serais obligé de dire qu'il s'agissait là d'une litote. Mais Jack avait relevé qu'il était difficile de régler les choses avec lui, et en lisant plus attentivement on constatait que le joueur de cornemuse se trouvait effectivement à l'ombre et que Jack le savait bien. *Il faut être inscrit sur la liste des visiteurs, avoir reçu l'autorisation de correspondre avec lui. Comment ?*

Comment, en effet ?

Il restait Crosby Hart, Mark Sattenstein, Frankie Dukes et Robert Williams le cocu. J'ouvris l'annuaire de Manhattan et y laissai courir mes doigts. Il y avait des Hart, mais pas de Crosby, de Dukes ou de Frank. On trouvait un seul Mark Sattenstein dans la 17e Rue Est.

Facile de choisir. Je composai le numéro indiqué. Ça sonna quatre fois, puis un répondeur se déclencha et une voix masculine m'invita à laisser un message ; à l'entendre, on avait l'impression que ça ne le dérangeait pas vraiment que je n'en laisse pas.

Je raccrochai, notai l'adresse et le numéro de téléphone. Puis je laissai mes pieds me porter jusqu'à Columbus Circle, où je pris le métro en direction du centre.

* * *

Il y a encore très peu de temps, j'aurais aussi passé un autre coup de fil – j'aurais appelé Eddie Kœhler, qui fut mon mentor dans la police de New York et contribua grandement à ce que je sois affecté au sixième, où il dirigeait l'équipe des inspecteurs. Il m'aurait aidé par téléphone, ce qui m'aurait évité de me rendre dans le centre, et pendant qu'il y était, il m'aurait aussi conseillé de demander à être réintégré chez les flics.

J'ai rendu mon tablier peu après la mort d'une petite fille à Washington Heights, touchée par une balle perdue que j'avais tirée. Ce n'est pas à cause de cet incident que j'ai donné ma démission ; il n'a pas non plus fait exploser mon couple. Il serait néanmoins exact de dire qu'il a précipité ces deux événements et m'a donné, et pendant plusieurs années, une bonne raison de boire en y repensant.

Du point de vue de la police de New York, j'étais dans mon droit en ouvrant le feu. Je m'étais lancé à la poursuite de deux types qui avaient fait un hold-up et déjà tué un barman, mes balles en liquidant un et mettant l'autre hors d'état de nuire, ce qui n'est pas si mal quand il fait nuit et que les cibles bougent. La balle qui avait touché la gosse avait ricoché dans tous les sens jusqu'à ce résultat à vous glacer le sang. Sa mort était tragique, mais je ne fis pas l'objet d'un blâme parce que je n'avais pas commis d'erreur. Une récompense, voilà ce qu'on me donna.

Ça ne m'a jamais paru justifié. J'avais fait feu avec mon revolver de service, une enfant avait trouvé la mort et on pouvait difficilement nier que les deux événements étaient liés. Quand je vais rédiger ma liste, tel qu'il est prévu de le faire pour la huitième étape, le nom d'Estrellita Rivera sera presque en haut, même si je ne vois pas du tout comment je peux réparer le préjudice commis.

* * *

Mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit. Quand j'ai cessé de boire, Jim et moi avons discuté de l'avenir et l'une des questions abordées fut de savoir ce que j'allais faire pour gagner ma vie. Nous avons envisagé que je redevienne flic, ce dont j'ai aussi parlé avec Jan, puis avec Eddie Kœhler, qui avait dépassé depuis deux ans l'âge de la retraite avant de raccrocher, de vendre sa maison et d'aller s'installer en Floride.

Il m'était sans doute toujours possible de déposer une demande de réintégration, mais je n'avais rien fait dans ce sens et, jour après jour, ça commençait à avoir l'air de moins en moins réaliste. Il y avait suffisamment longtemps que j'avais quitté le métier pour avoir besoin d'un peu de piston et Eddie n'était plus là pour plaider en ma faveur et les quelques copains que j'avais dans la police n'avaient pas autant d'influence que lui.

Et puis, en pareilles circonstances, il me fallait sauter dans le métro, plutôt que de donner un coup de fil.

* * *

Je voyais bien à quoi ressemblait le flic avec qui j'avais observé le tapissage où figurait Jack Ellery, son front dégagé, ses yeux d'un bleu vif, sa mâchoire carrée et saillante, mais je ne me souvenais plus de son nom. Il finit par me revenir alors que j'étais à moins d'une rue du commissariat de la 10e Ouest. Lonergan... mais je n'arrivai pas à lui donner de prénom. Je demandai au sergent de permanence l'inspecteur Lonergan, et son visage se voila.

— Il doit s'agir de Bill Lonergan, dit-il en m'expliquant qu'il avait pris sa retraite au mois de mars ou avril précédent.

Il me donna un numéro de téléphone, je me dirigeais vers la sortie quand il me lança que je pouvais téléphoner du commissariat.

— Économisez le prix d'une communication, dit-il, et ça vous évitera de vous taper six rues avant de trouver un appareil qui marche.

J'appelai, une femme répondit à la seconde sonnerie. Elle me passa Lonergan, je reconnus la voix. Je lui dis qui j'étais, il répéta mon nom et déclara qu'il ne me remettait pas. Je lui expliquai que je m'intéressais à la mort de Jack Ellery, et ce nom apparemment ne lui dit rien non plus.

— C'est une de vos enquêtes, mais ça remonte à plusieurs années.

— Ça va me revenir. Écoutez, vous n'avez qu'à venir ici. Je me souviendrai de vous dès que je vous verrai, et de cet Ellery aussi, c'est probable.

— « Jack des hauts et des bas », qu'on l'appelait.

— Là, ça me rappelle quelque chose. Le temps que vous arriviez, je vais essayer de faire travailler ma mémoire.

* * *

Il habitait le secteur de Woodside, dans le Queens. Une petite maison mitoyenne pour famille seule, avec un jardin minuscule et des parements extérieurs en asphalte. Ça me demanda presque une heure de trajet et je dus prendre deux métros pour y arriver ; en cours de route, je calculai qu'il ne devait avoir que quelques années de plus que moi – il avait dû partir jeune à la retraite. Je me rappelai aussi que le sergent de permanence s'était rembruni quand j'avais prononcé le nom de Lonergan.

Je me promis d'aviser plus tard et de tenir compte du fait que le sergent s'était empressé de me communiquer un numéro de téléphone, et même de me laisser utiliser un appareil, sans oublier non plus que Lonergan s'était montré entièrement disposé à recevoir ma visite – il avait même eu l'air impatient de me voir. Tout cela ne pouvant signifier qu'une chose, je ne fus pas surpris outre mesure que M^{me} Lonergan m'ouvre et me conduise à son mari. Assis dans un fauteuil, en robe de chambre et pyjama, il regardait la télé sans le son, avait un visage émacié, le teint cireux et était en train de mourir.

Comme je m'y étais préparé, je ne crois pas avoir eu l'air vraiment choqué, mais Lonergan était inspecteur et dut s'apercevoir de quelque chose. Mais il se contenta de me lancer :

— Ah oui, bien sûr, Matt Scudder. Ça m'est revenu une minute après avoir raccroché. Je ne me rappelle pas qu'on ait travaillé ensemble sur une enquête, mais il fut une époque où on allait s'en jeter quelques-uns ensemble. C'était quoi, ce bar de Sheridan Square ? Pas le Lion's Head, celui d'à côté.

— Le Fifty-five.

— C'est ça. Putain, c'était un bon coin pour picoler. Merde, on n'y allait pas boire du vin blanc coupé à l'eau gazeuse avec des glaçons. À ce propos, qu'est-ce que je te sers ? Il y a du scotch et encore du scotch. Ou alors il doit traîner une petite bouteille de Ballantine dans le frigo, à moins que quelqu'un ne l'ait embarquée.

— Je crois que je ne vais rien prendre, répondis-je.

Et ajoutai :

— Il y a un moment que j'ai cessé de boire, Bill. Je me suis inscrit aux Alcoolistes anonymes et je suis allé jusqu'au bout.

— Tiens donc. Et quand ça ?

— Ça fait presque un an.

— Laisse-moi te regarder, dit-il en m'examinant. Tu as l'air en forme. J'espère que tu as arrêté à temps. Ça te dirait, une boisson gazeuse au gingembre ?

— Oui, si ça ne dérange personne.

Il m'assura qu'il n'y avait pas de souci et appela sa femme.

— Edna, ma chérie, peux-tu nous apporter deux boissons gazeuses au gingembre ? Elles sont déjà froides, ne te fatigue pas avec les glaçons. En fait, on peut boire à même la canette.

Elle nous servit quand même deux grands verres avec des glaçons. Il la remercia puis, quand elle fut partie, il m'expliqua :

— Le toubib m'a donné carte blanche, il m'a dit de boire quand j'en ai envie, qu'au point où j'en suis, ça ne change rien. Si tu buvais, je t'accompagnerais. Mais, en ce moment, l'alcool ne réussit pas très bien à mon ventre.

Il leva son verre à la lumière.

— Ça ressemble assez à de l'alcool, déclara-t-il. Un peu foncé pour du scotch, mais ça pourrait être du bourbon avec de l'eau gazeuse.

Il but une gorgée.

— Non, c'est de la boisson gazeuse au gingembre. N'est-ce pas à la fois un soulagement et une déception ? Tu es trop bien élevé pour me poser la question, aussi je vais te le dire et, comme ça, on n'en reparlera plus. J'ai une cirrhose et un cancer du foie. De sorte que ça ne fait rien si je bois, mais je me sens mieux quand je ne bois pas. Un point c'est tout.

* * *

— Jack Ellery. Tu me dis qu'on l'a tué ? Tu m'aurais annoncé ça il y a un an, je t'aurais répondu un truc du style bon débarras. Il n'empêche que, lorsqu'on est soi-même concerné, on voit les choses sous un angle différent. Ces derniers temps, je ne suis plus aussi pressé de vouloir la mort des gens, tu comprends ?

— Oui.

— Mais ce mec était un vaurien. Il n'y a pas à tortiller. Tu travailles là-dessus en privé ?

Ce n'était pas tout à fait le cas car je n'avais pas de licence. Mais ça revenait pratiquement au même et je fis signe que oui.

— Donc tu as un client. Quelqu'un qui se sent suffisamment concerné pour mettre la main à la poche afin de savoir qui l'a liquidé.

— Un copain à lui.

Ça lui donna à réfléchir.

— Donc c'est un mec qui pourrait avoir un pote ou deux, mais qui ne les garderait pas longtemps. Mais... ce type qui serait copain avec lui, à supposer qu'il veuille savoir qui l'a tué... il irait vraiment voir un ancien flic ?

Il se défendait toujours plutôt bien, comme inspecteur.

— Le copain est dans le droit chemin, lui répondis-je en me demandant depuis combien de temps on n'avait pas parlé de Greg Stillman en ces termes.

— Ce n'est pas une copine, sinon tu me l'aurais dit.

Il me regarda.

— Les Alcooliques anonymes.

— Bien vu, Bill.

— Je n'ai jamais considéré Ellery comme un pocheton. Bon, il buvait, mais qui ne buvait pas ? Tu buvais, je buvais...

Il s'interrompit, hocha la tête.

— Enfin, qu'est-ce que tu veux ? Regarde-nous, en ce moment. N'importe comment, je ne peux pas dire que j'ai eu l'occasion de le connaître, ce lascar. Tout ce que je voulais, c'était le coffrer, mais l'enquête s'est barrée en couilles, alors j'ai cessé de m'y intéresser.

— Vous n'êtes jamais allés ensemble au bar du Fifty-five ?

Il fit signe que non.

— Et toi, tu es allé picoler avec lui ?

— Quand je le connaissais, dans le Bronx, on buvait du lait chocolaté. Quand je l'ai retrouvé, on était devenus sobres, lui et moi.

— Il avait vraiment arrêté de picoler ?

— Quand il est mort, ça faisait deux ans qu'il ne touchait plus à l'alcool.

Je lui parlai encore un peu de la mort de Jack... on avait l'impression qu'il s'était fait casser la figure, peu après il s'était pris deux balles. Je lui donnai mes cinq noms et lui expliquai d'où je les sortais.

— « Réparer ses torts », c'est ce que tu as dit ? Vous faites tous ça, dans votre groupe ?

— C'est recommandé.

Il hocha la tête.

— Il vaut peut-être mieux que je ne me sois jamais embringué là-dedans. Une liste comme ça, bon sang, je ne saurais pas par où la commencer.

CHAPITRE 12

Au moment où j'allais partir, Lonergan insista pour passer dans la véranda avec moi.

— Il n'y avait que des Irlandais dans ce quartier, dit-il. Maintenant, ce sont des Sud-Américains qui s'y installent. Surtout des Colombiens, des Vénézuéliens et je ne sais quoi encore. Peut-être des gens de l'Équateur. Certains bars d'autrefois ont fermé. Chez Houlihan, qui se trouvait au carrefour, c'est maintenant une agence de voyages pour les nouveaux venus. (Il haussa les épaules.) Bah, ils sont peut-être corrects, les nouveaux. Ils ne peuvent guère être pires qu'on était.

Je m'arrêtai dans un de ces nouveaux établissements, une rue avant la bouche de métro. C'était un snack, je pris un tabouret au comptoir et commandai un café con leche. Il y avait du lait concentré dedans, c'était sucré et pas mal, mais je n'aimai pas suffisamment pour en reprendre un.

Je repensai à Bill Lonergan et conclus que je ne l'avais pas assez connu pour dire s'il avait changé depuis qu'il avait la mort en face. Jack Ellery avait été le sujet principal de la conversation. Bill n'avait reconnu aucun nom figurant sur la liste dressée par Jack pour sa huitième étape, mais l'un d'eux lui avait très bien rappelé quelqu'un d'autre, ce qui avait fait dévier la conversation de façon divertissante. On s'était raconté des histoires de flics, on avait parlé des collègues du sixième, et j'étais resté plus longtemps que je n'aurais dû – apparemment, il n'avait pas envie d'être seul.

Il y avait un téléphone public dans le snack, je m'en servis pour appeler Mark Sattenstein. Je tombai sur le répondeur, mais l'appareil garda ma pièce de vingt-cinq cents.

Pas de souci. J'en avais tout plein dans un porte-monnaie.

* * *

À Woodside, je pris un métro qui allait à Times Square, mais changeai à Grand Central pour emprunter la ligne de Lexington. Je descendis à la 14e

Rue, glissai une autre pièce de vingt-cinq cents dans un autre appareil, sauf que, cette fois, je raccrochai dès que le répondeur se déclencha, et récupérai ma pièce. On aurait dit que je commençais à piger le coup.

Je parcourus trois ensembles d'immeubles en remontant, et deux autres en allant vers l'est, jusqu'à arriver devant un bâtiment en brique de quatre étages sur le côté nord de la rue ; un escalier de secours barrait le milieu de la façade. Le numéro était celui que j'avais noté pour Sattenstein et, dans l'entrée, je trouvai son nom sur la plaque de l'interphone de l'appartement 3-A.

Je posai l'index sur le bouton, puis le retirai. On comptait quatre appartements par étage, ceux marqués « A » étant vraisemblablement situés devant et à gauche. Ce n'était pas gravé dans la pierre, le propriétaire d'un immeuble pouvant numéroter ses appartements comme il en avait envie tout comme il pouvait baptiser son bâtiment comme ça lui chantait. Le premier à en avoir été propriétaire l'avait appelé le Guinevere, et je le savais parce que c'était effectivement gravé dans la pierre, juste au-dessus de la porte d'entrée.

Dehors, sur le trottoir, je repérai ce qui devait être la fenêtre de devant du 3-A. C'était allumé à l'intérieur mais, même s'il s'agissait du bon appartement, ça ne prouvait rien. Je retournai sonner dans l'entrée puis, ayant abandonné, je me dirigeais vers la sortie quand l'interphone se racla la gorge, qu'il avait « mécanique ». Je ne bougeai pas, vu que ce que quelqu'un du 3-A put me dire m'arrivait tout déformé en bas. Impossible d'en saisir un traître mot.

Je répondis de la même façon, en émettant des bruits qui n'étaient pas censés être compris, et il y eut un long silence. Puis, en y mettant ce que je ne pus interpréter que comme de la réticence, on me laissa entrer.

Le quartier n'avait sans doute pas beaucoup changé car ça sentait la souris et le chou dans l'escalier. Le 3-A se trouvait là où je pensais qu'il serait, je m'approchai de la porte en silence et frappai en me mettant bien à l'écart. Je ne m'attendais pas vraiment à ce qu'on tire à travers la porte, mais Jack ne s'était sans doute pas non plus attendu à se ramasser deux balles dans la tête.

J'entendis des pas, guère plus bruyants que les miens, et le bruit d'un œuilleton qu'on ouvrait. Un judas, comme on dit parfois, même si je n'ai jamais su pourquoi. La trahison ? Trente pièces d'argent ?

Je me tenais donc là, à un endroit où on ne pouvait pas me tirer dessus, ni non plus m'apercevoir. J'avais ouvert mon portefeuille pour laisser voir une vieille carte certifiant que j'étais membre de l'Ordre fraternel de la police. À ma connaissance, elle ne sert qu'à amener un agent impressionnable à être indulgent envers un automobiliste en faute. Je me présentai, Matthew Scudder, puis je plaçai la carte devant l'œilleton.

— J'aimerais discuter avec vous de Jack Ellery, dis-je.

J'avais remis mon portefeuille dans ma poche avant que Sattenstein ne réussisse à ouvrir la porte.

Grand, dans les un mètre quatre-vingt-cinq-quatre-vingt-dix, et carré d'épaules, il avait la taille et les hanches fines. Visage taillé à la serpe, mais de grands yeux marron qui auraient pu être ceux de Bambi ; il ne ressemblait pas tant à un cogneur qu'à un acteur qui joue toujours ce genre de rôle. Il tenait la porte de la main gauche, et il me suffit de voir le bandage compliqué qu'il avait à la main droite pour comprendre pourquoi il avait mis si longtemps à l'ouvrir.

Il eut l'air tout à la fois effrayé et soulagé, ce qui cadrerait bien avec ce qu'il déclara d'entrée de jeu :

— Je vous attendais.

Mais comment était-ce possible ? Je n'avais pas laissé de message. Je lui dis quelque chose dans ce sens, il me répondit :

— Enfin, vous ou quelqu'un comme vous. Un flic.

Il attendit que je réagisse, je gardai le silence.

— Depuis que j'ai appris pour Jack, ajouta-t-il.

Je le regardai, son visage, sa main bandée, et je saisis.

— Vous êtes le mec qui l'a tabassé.

CHAPITRE 13

Avant qu'il puisse en dire davantage, j'annulai l'effet qu'avait eu la carte de l'OFP que je lui avais montrée en vitesse. Je n'avais pas dit que j'étais flic, et il est arrivé que j'aie envie que quelqu'un en ait l'impression, mais on n'en était plus au stade où je me sentais bien de voguer sous la bannière de la police. Je lui expliquai que j'étais un ancien inspecteur devenu privé et que j'avais connu Jack Ellery avec qui j'avais passé mon enfance dans le Bronx.

— Par conséquent, rien ne vous oblige de me parler, déclarai-je.

Ce qui aurait aussi été le cas si j'avais été le grand patron de la police en personne. Ça ne mangeait pas de pain de le dire, car je voyais bien qu'il était prêt à parler. Et même qu'il en avait hâte.

Mais, avant, il voulait que j'entre et que je me mette à l'aise. Son appartement ressemblait à ce qu'était au départ celui de Greg Stillman à Carnegie Hill, avant qu'on en ait gratté le mur extérieur pour laisser apparaître la brique, avant qu'on l'ait décapé, poncé au papier de verre et qu'on ait bien réarrangé le sol et réuni les trois petites pièces en une seule. Au lieu de ça, celles-ci restaient accrochées les unes aux autres, comme des wagons. La porte ouvrait sur une petite cuisine, avec d'un côté le séjour qui donnait sur la 17e Rue Est, et de l'autre la chambre. Les meubles auraient pu venir de magasins spécialisés dans les articles d'occasion ou être récupérés dans la rue, mais, s'ils étaient mal assortis, ils ne juraient pas assez pour être considérés comme éclectiques.

Il me fit entrer dans son séjour et me dirigea vers un fauteuil. Il allait se faire un thé, m'expliqua-t-il avant de me demander si j'en voulais un. Ou alors il y avait de la bière, si je préférais. Je lui dis que le thé serait très bien.

Il y avait deux posters au mur, l'un et l'autre venant d'expos au Whitney Museum, et l'œuvre d'artistes que je reconnus : Mark Rothko et Edward Hopper. Je les examinai à tour de rôle et en étais toujours à passer de l'un à l'autre quand il posa un thé sur la table à côté de moi. C'était de l'Earl Grey, m'annonça-t-il, je lui dis que ce serait très bien. Les affiches, m'expliqua-t-

il, appartenait à une femme qui avait habité avec lui pratiquement deux ans.

— Mais, tout d'un coup, elle a décidé qu'elle était lesbienne. Et, bon, ce n'était plus une gamine. Elle était plus jeune que moi, mais elle avait la trentaine bien sonnée, vous voyez ? Comment peut-on arriver à cet âge et avoir été lesbienne depuis le début sans s'en être rendu compte ? Comment est-ce possible ?

— Je crois que ça arrive souvent.

— Et ça arrive aux mecs ?

— Je crois que tout arrive à tout le monde, mais il semblerait que ça se voie plus souvent chez les femmes.

Il réfléchit à la question, puis haussa les épaules.

— Bref, elle a laissé les posters. « Je m'en débarrasse, Mark. Si tu n'en veux pas, tu les balances. » Pourquoi ferais-je un truc pareil ? Ils sont pas mal. Je m'y suis habitué. Il est correct, le thé ?

— Très bien.

— Vous vous êtes déjà esquiné la main ? Ça complique pratiquement tout ce qu'on fait. Je n'arrive toujours pas à lacer mes chaussures. Heureusement qu'il existe des mocassins, pas vrai ?

— C'est arrivé où, Mark ?

— Ici même. Il m'a appelé, il avait quelque chose à me dire et voulait savoir s'il pouvait passer. J'ai essayé de le lui faire dire au téléphone parce que c'est comme s'il appartenait à une vie antérieure, vous comprenez ? Et, comme je ne conservais pas un souvenir très ému de lui et de cette vie, j'aurais préféré écouter ce qu'il pouvait bien avoir à me raconter, et qu'il me fiche la paix. Mais, non, il voulait que ce soit en face-à-face. Je lui explique que je suis occupé, il me dit d'accord, tu choisis un moment qui te convient, pour lui, n'importe quand fera l'affaire. J'ai bien failli l'envoyer se faire foutre, lui dire de me laisser tranquille, bref, que, quoi qu'il en soit, je n'avais pas envie d'en entendre parler. À deux doigts, que j'en étais.

— Mais vous lui avez dit de venir.

— Quelque chose m'a amené à penser que j'aurais plus de mal à m'en débarrasser que d'un rhume d'été, et qu'il valait mieux que je le voie et qu'on en finisse. Et, après avoir raccroché, je me suis dit qu'on avait été copains et que ce n'était pas parce que je vivais différemment maintenant, et qu'il n'y avait sans doute pas de place dans mon existence pour un type

comme Jack des hauts et des bas, que je ne pouvais pas me montrer aimable avec lui.

Jack des hauts et des bas.

— Alors il débarque, et il y a quelque chose de changé en lui, de la lumière dans son regard. Ça me met un peu mal à l'aise. Mais ça fait des années, vous voyez ? Entre, content de te voir, détends-toi, prends une bière. Évidemment, il n'a pas voulu de bière. Vous êtes au courant ?

— Il avait arrêté de boire.

— Il m'a expliqué qu'il était alcoolique, ce que je voulais bien croire vu la descente qu'il avait dans le temps. Mais, à l'époque, c'était pareil pour nous tous, vous comprenez ? On était jeunes, on faisait la fête, on s'attirait des ennuis. On déconnaît. En grandissant, on change. (Il réfléchit). Ou alors on ne grandit pas et ça ne change pas. Peu importe. « Très bien, donc, tu ne veux pas de bière, un thé, ça te dirait ? » Mais il ne veut rien, il a seulement envie de passer aux choses sérieuses. D'arranger les choses, sauf que c'était toujours une autre expression qu'il employait.

— Réparer ses torts.

— Voilà. Je ne savais pas qu'on pouvait réparer des torts. S'amender. Je ne crois pas avoir jamais entendu ce mot en dehors de vous savez bien... la Constitution qu'on amende. Vous savez ce qu'il a fait ? Vous savez de quoi il s'agit ?

— D'une histoire de cambriolage, répondis-je. Il vous a vendu quelque chose, puis il vous l'a repiqué, un truc dans le genre.

Ça lui donna matière à réflexion, pendant un moment il observa le silence.

— Moi, j'étais receleur. On ne m'a jamais envoyé en taule pour ça, ça ne m'a même jamais valu une seule interpellation. Vous aviez quelque chose à vendre, je vous le prenais contre du liquide. Vous aviez l'intention d'acheter quelque chose, si vous aviez ce qu'il fallait, je vous faisais un prix. Mais en liquide, pas de reçu et pas de questions sur la provenance. Comme, bon... des articles volés.

— D'habitude, ce n'est pas un jeune homme qui fait ça.

— Quelqu'un m'avait appris les ficelles du métier. Vous avez connu un certain Selig Wolf ? C'était mon oncle, le jeune frère de ma mère. Il changeait de voiture tous les ans, était toujours bien habillé et avait de l'argent sur lui. Il me glissait deux ou trois dollars chaque fois qu'il me voyait. « Tiens, Marky, tu n'as quand même pas envie de te balader avec

rien dans les poches. » J'ai quitté l'école, je suis passé d'un boulot sans avenir à un autre, je me suis associé à Jack et on est allés braquer un bijoutier de Queens Boulevard qui vendait à crédit. Sauf que... qu'est-ce qu'on allait faire de tout ce qu'on avait piqué ? Eh bien, je l'ai apporté à l'oncle Selig, il a commencé par m'engueuler, puis il m'a donné un bon prix pour ce que je lui avais apporté et j'ai eu droit à un conseil de sa part : « Tu ne peux pas défoncer la porte des gens, Marky, ou les braquer et rester fauché la plupart du temps ; tôt ou tard tu vas te faire descendre ou atterrir en taule, et ce n'est pas une vie, ça, pour le fils de ma sœur. » Ou alors je pouvais acheter et vendre, comme lui, et il m'a expliqué comment procéder.

— Et c'est ce que vous avez fait.

— C'est ce que j'ai fait, sans être génial, mais je m'en suis bien sorti. À Washington Heights, j'avais un trois pièces dans Haven Avenue, et deux chambres me servaient de magasin. La nouvelle s'est répandue. Lorsque j'ai rencontré Jack la fois suivante, je lui ai expliqué que j'étais dans une autre branche du métier. Si bien qu'à deux ou trois reprises il m'a apporté des trucs, et je les ai gardés. Une autre fois il s'est pointé pour me demander si je n'avais pas une belle fourrure. Parce qu'il y avait une fille qui lui avait expliqué ce dont elle avait besoin. Il se trouvait que j'en avais une, il me l'a achetée.

« C'est alors qu'en rentrant un soir, après être sorti arroser un truc ou un autre, je me suis retrouvé dépouillé. Comme on n'avait pas esquiné les serrures, j'ai toujours pensé qu'on avait fait un double de mes clés. Et j'avais raison, car pendant qu'il réparait ses trucs, ses torts à la con, il m'a tout avoué. Il m'avait piqué un jeu de clés, en avait fait réaliser des doubles, puis il avait remis mes clés là où je les rangeais. Et attendu d'être sûr que je sois sorti pour revenir avec un complice et me plumer. Il savait même où se trouvait mon liquide.

— Et vous le soupçonniez ?

— J'avais un pressentiment. Deux ou trois noms me sont venus à l'esprit, et il figurait en haut de la liste. Je suis allé lui rendre visite, pas pour l'affronter, uniquement pour le voir, vous comprenez ? Il échafaudait des tas de plans sur ce qu'il me fallait faire pour récupérer tout ça. Il y a un dicton sur les toxicos : ils commencent par vous piquer votre portefeuille avant de vous aider à le chercher. C'est ce qui s'est passé avec lui. Il m'avait volé mon portefeuille et il m'aidait à le chercher.

— Vous avez donc perdu beaucoup d'argent.

— Je me suis retrouvé hors circuit, oui, et puis j'ai quitté la ville parce que je venais d'acheter des masses de bijoux et de financer l'affaire avec du fric emprunté aux usuriers. Ils ne connaissent rien aux excuses. « Désolé que t'aies des ennuis, le monde est cruel, à ce propos, tu nous dois de l'argent. » Ce n'est pas comme si je pouvais contacter mon agent d'assurance et lui demander une indemnité. Tout est parti, et j'étais coincé.

Il hocha la tête en y repensant.

— L'oncle Selig m'a aidé à en sortir. Il m'a dit que j'étais bon en calcul et m'a appris la comptabilité. Depuis, c'est ce que je fabrique. J'ai deux ou trois clients, je leur tiens leurs livres de comptes, si on le découvrait, j'aurais sans doute des ennuis. Mais, à part ça, je suis parfaitement réglo depuis des années.

— Et donc, Jack se pointe...

— Et reconnaît ce qu'il a fait. « Tu étais mon pote, et je t'ai volé. » Je suis devenu fou de rage. Du style, « c'est pas tant que tu aies pu faire un truc pareil, mais comment peux-tu être là, à me le raconter ? Et à sourire par-dessus le marché ? ».

— Vous l'avez donc frappé ?

— « Dis-moi ce que je peux faire, Mark, pour arranger les choses ? » Je lui ai répondu que je devais lui foutre une raclée. « Vas-y, Mark, si c'est ce que tu veux. » Il se campe devant moi, la tête en avant, comme s'il me mettait au défi de lui flanquer un coup de poing. Vous avez déjà frappé quelqu'un au visage ?

— Pas récemment.

— Pour moi, c'était la première fois. Oh, quand on était gamins, dans la cour de récréation, vous voyez... Il y en a un que j'ai fait saigner du nez un jour, ce qui m'est aussi arrivé une fois ou deux. J'avais neuf-dix ans. Je n'avais jamais recommencé depuis jusqu'à ce que je cogne sur Jack.

Il s'assombrit en se rappelant la scène.

— Il n'a pas bougé. Il a peut-être reculé d'un pas ou deux, mais c'est tout. Je lui ai fendu la lèvre, il a coulé un peu de sang, mais ça ne l'a pas empêché de sourire, ce dingue. Je lui ai demandé si c'était ce qu'il voulait, je lui ai parlé dans ce sens, il m'a dit que je pouvais continuer. « Tout ce que tu veux, Mark. Tout ce qu'il faudra pour arranger les choses. » Alors, j'ai pété les plombs. J'ai levé le poing et je l'ai frappé de nouveau... il restait planté là et moi, je continuais à le boxer. Je ne sais pas combien de fois je l'ai frappé.

Il regarda sa main bandée.

— À chaque fois de la main droite. Trois, quatre, cinq fois ? Je n'en sais rien. Je me suis démoli la main mais, sur le moment, je n'ai rien senti. Plus tard, bon sang, ça a été une autre histoire.

Il se tut, et j'aurais peut-être dit quelque chose si j'avais su quoi dire. J'entendis le tic-tac d'une pendule. Je ne l'avais pas remarqué avant.

— La dernière fois que je l'ai cogné, il a bien failli aller au tapis. En tout cas, ses jambes se sont dérobées sous lui. Je l'ai regardé, il y avait quelque chose de changé sur son visage, et il ne m'est venu qu'une idée à l'esprit : il ressemblait à Jésus-Christ. Je suis juif, alors qu'est-ce que j'y connais, au Christ ? C'est dingue, ce à quoi on peut penser. Et puis il m'a regardé avec ces yeux christiques à la con et m'a lâché : « Je suis désolé, Mark. » Rien de plus. Il avait le visage en sang et je me suis dit : « Merde, qu'est-ce que je suis en train de fabriquer ? Qu'est-ce que j'ai fait ? » Et je me suis seulement... ce n'est pas facile d'en parler.

Je gardai le silence.

— Je me suis simplement mis à pleurer, d'accord ? Et, ensuite, on a pleuré tous les deux, on se serrait dans les bras l'un de l'autre, comme des frères, et on pleurait comme des bébés. Je n'arrivais pas à le regarder et voir ce que je lui avais fait car il avait le visage dans un sale état. Ça a dû avoir l'air pire par la suite, quand ça a gonflé, jauni, etc. Mais c'était déjà plutôt moche à ce moment-là. Il n'a pas voulu que je l'emmène à l'hôpital. Il affirmait que ça irait et qu'il se débrouillerait. Et puis il voulait savoir combien ça m'avait coûté, ce qu'il avait fait. Combien d'argent j'avais paumé, afin qu'il puisse commencer à me rembourser, tant de dollars par mois, ce qui serait dans ses moyens, pendant tout le temps qu'il le faudrait. Je lui ai répondu qu'il ne me devait rien, que c'était du fric que je n'aurais pas dû avoir de toute façon. Et, si je ne l'avais pas perdu, je n'aurais pas eu de raison d'arrêter le métier ; au bout d'un moment je m'en serais éloigné, ce qui est arrivé deux ou trois fois à mon oncle Selig, qui était là-dedans plus malin et meilleur que je ne le serai jamais. On pourrait donc dire qu'il m'a rendu service, ce à quoi je n'avais et n'aurais sans doute jamais pensé avant, si je n'avais pas passé un quart d'heure à m'esquinter la main sur le visage de cet homme. Est-ce que j'ai expliqué qu'il ne voulait pas que je l'emmène à l'hôpital ? J'y suis allé deux heures après, j'ai marché jusqu'à Cabrini et j'ai montré ma main au médecin. Il m'avait fallu tout ce temps pour me rendre compte que je m'étais salement amoché. Je ne l'ai pas dit à

Jack de peur qu'il ne veuille me dédommager. Je ne pense pas que, ni l'un ni l'autre, nous aurions supporté que l'autre cherche à réparer ses torts.

— Vous l'avez revu après ça ?

— Non. Il m'a appelé une fois, je crois que c'était le lendemain ou le surlendemain. Histoire de vérifier que tout allait bien, je lui ai dit que je ne voulais certainement pas récupérer mon argent. Je n'ai plus jamais eu de nouvelles de lui, et ensuite j'ai appris qu'il était mort. Qu'on l'avait descendu, je crois.

— Exact.

Il hocha la tête.

— Quand j'exerçais le métier dans les beaux quartiers, je possédais une arme. Elle avait fait partie d'une transaction et je l'avais gardée parce que, lorsqu'on fait ce boulot, il faut se protéger, pas vrai ? Elle a disparu dans le cambriolage, avec tout le reste. Je n'avais jamais touché une arme avant et je n'en ai jamais touché une depuis. Je n'ai jamais tiré une seule fois de ma vie.

Je commençais à lui parler de quelque chose, mais il m'arrêta en levant sa main non bandée.

— Si j'avais toujours eu ce flingue ou un autre quand Jack est venu réparer ses torts, je n'aurais pas hésité. Je l'aurais pris, je l'aurais braqué sur lui et j'aurais pressé la détente. J'imagine que c'est ce qui s'est passé.

— Il est mort chez lui.

— C'est vrai ?

— Quelqu'un est arrivé chez lui avec un calibre. On lui a tiré deux balles de près, l'une dans le front, l'autre dans la bouche.

— Je n'étais pas au courant. Ça ressemble à un meurtre commis de sang-froid.

— Et délibéré, ajoutai-je. « Tu parles trop. »

— Possible.

Il me regarda avec ses grands yeux doux à la Bambi.

— Il essayait d'arranger les choses avec tout le monde et, pour moi, ça n'a pas plus de sens que ça n'en avait alors. Ce qui est fait est fait, vous voyez. À quoi bon revenir sur le passé ? Mais il se trouve qu'il essayait de réaliser quelque chose et que ça lui a seulement valu de se faire assassiner.

CHAPITRE 14

Il y avait un message pour moi au Northwestern, un appel de Greg Stillman archivé une heure plus tôt. Je lui téléphonai de ma chambre ; il pensait que j'avais peut-être essayé de le joindre, m'expliqua-t-il. Son répondeur lui avait indiqué que quelqu'un l'avait appelé plusieurs fois sans laisser de message.

— De qui d'autre peut-il s'agir ?

— Vous savez, dit-il, je crois qu'il existe une chanson de country music qui dit à peu près la même chose : « Si personne ne répond, c'est que c'est moi. » Mais ce n'est pas vous, si ?

— Il m'est effectivement arrivé de raccrocher au nez d'un répondeur. À deux ou trois reprises. Mais ce n'était pas le vôtre.

Je lui racontai alors mon entretien avec Mark Sattenstein.

— Vous avez donc découvert qui a tabassé Jack. Mais ce n'est pas lui qui l'a descendu.

— Non.

— Vous ne pensez pas qu'il pourrait mentir ?

— Y a pas de risques.

— C'est drôle, dit-il, j'étais plus ou moins parti du principe que c'était le même type qui l'avait tabassé et abattu. « Ah bon, ce n'est pas assez pour se débarrasser de toi ? Très bien, puisque c'est comme ça : pan ! Et pendant qu'on y est : pan ! encore une fois. »

— Lorsque Sattenstein a cessé de le frapper, il avait assouvi sa colère.

— Et il se dit maintenant que, grâce à notre Jack, il ne mène plus une vie de criminel. Dommage qu'on ne l'ait pas vu à l'enterrement. Il aurait pu nous le raconter et faire pleurer tout le monde.

— Il a une fois parlé de lui en l'appelant Jack des hauts et des bas. Sur le coup, je n'ai pas voulu l'interrompre et après j'ai oublié. Je ne l'ai interrogé là-dessus qu'une fois que j'étais à moitié sorti.

— Et... ?

— Il ne se rappelait même pas avoir eu recours à ce sobriquet, mais...

— Il a dit « sobriquet » ?

— Non, évidemment pas. « Surnom », voilà ce qu'il a dû dire. Il ne se rappelait pas l'avoir employé, mais ça aurait pu être le cas car il le connaissait bien lorsqu'ils faisaient des affaires ensemble. En revanche, il ne voyait pas du tout comment Jack s'était retrouvé affublé de ce surnom, ni ce que ça signifiait.

— Ça nous fait une belle jambe, pas vrai ?

— Pas tellement, en convins-je, mais, d'une certaine façon, je ne pense pas que le sobriquet de Jack...

— Vous aimez bien ce mot, dites.

—... va nous indiquer comment retrouver son assassin.

— Y aura-t-il seulement quelque chose qui le fera ?

— Je n'en sais rien. Si vous vous découragez...

— Non, pas du tout ! Je trouve remarquable qu'on ait déjà obtenu des résultats. Vous venez de me dire deux trucs importants l'un et l'autre. On sait qui l'a passé à tabac, et on sait que c'est quelqu'un d'autre qui l'a abattu. Je constate maintenant que j'ai eu raison de solliciter votre aide.

— Ah bon ?

— Si je m'étais adressé à la police, ce seraient les flics qui seraient allés voir Mark Sattenstein. Je pense qu'il vaut mieux que ce soit vous qui ayez fait le déplacement.

— Ils l'auraient emmerdé.

— C'est peut-être une litote.

— Possible. Ils l'auraient bien vu dans le rôle de l'assassin. Dès qu'on a un suspect sous la main, on n'a pas envie de se fatiguer à en chercher un autre. Je ne crois pas qu'ils auraient monté contre lui un quelconque dossier l'incriminant, mais il n'empêche que ça ne lui aurait pas réussi d'attirer leur attention.

Nous discutâmes encore un peu, puis il dit :

— Vous savez, peu importe qu'on découvre ou pas qui l'a descendu. On prend les mesures appropriées et ça donnera les résultats espérés.

— Ah bon ?

— Bien sûr, conclut-il. C'est toujours ce qui se passe.

* * *

Est-ce que ça s'est toujours passé comme il aurait fallu ? Ça me donnait matière à réflexion et je retournai cette question dans ma tête pendant presque toute la réunion du soir. Le groupe de SoHo se réunit à Saint-Antoine-de-Padoue, une grande église en brique à l'angle de Houston et de Sullivan, fréquentée essentiellement par des Italiens. J'y arrivai avec quelques minutes de retard, et la première chose que je vis en entrant fut Jan, qui regardait de mon côté et agita le bras pour m'indiquer qu'elle m'avait réservé un siège.

Je regrettai aussitôt qu'elle l'ait fait. Il y avait quantité de places vides, comme c'est toujours le cas dans cette salle immense. Elle aurait pu me faire confiance pour en trouver une. Nous allions manger dehors, et ensuite nous avions prévu de passer la nuit ensemble, alors pourquoi être obligé d'être assis côte à côte pendant qu'un individu à sourire béat et gros visage nous expliquerait qu'il avait coutume de pisser dans des bouteilles vides parce que ça l'ennuyait d'aller aux toilettes au fond du couloir ? Ne pouvait-on pas aussi bien entendre parler de ça en étant assis à dix ou vingt mètres l'un de l'autre ?

Je n'en dis rien et m'assis près d'elle, là où je devais être, et il ne me fallut que quelques minutes pour m'apercevoir que je lui en aurais au moins autant voulu si elle ne m'avait pas gardé une place. Ce qui me donna un autre sujet de réflexion, en plus de la question de savoir si tout se passe toujours comme prévu.

Cette réunion se déroulait selon un schéma que je n'avais encore jamais vu nulle part ailleurs. Après que l'intervenant avait exposé son cas et que la pause était passée, le groupe se divisait en groupes plus restreints de huit à dix personnes qui s'asseyaient autour d'une table ronde. À chaque table, quelqu'un proposait un sujet de discussion et l'on en débattait pendant la dernière demi-heure. Jan et moi nous dirigeâmes automatiquement vers des tables différentes, et à celle où je me retrouvai s'engagea une discussion sur l'acceptation. J'en vins à regretter de ne pas être ailleurs, tout en reconnaissant que l'ironie voulait que ce soit approprié.

Le sujet n'avait guère d'importance puisqu'il s'agissait d'une réunion des Alcooliques anonymes du centre-ville, et, quand son tour venait, on racontait ce qu'on voulait. J'aurais volontiers laissé passer le mien, mais nous n'étions que huit et ce n'était pas trop difficile pour moi de trouver quelque chose à dire. Je proposai comme thème celui de Jim, enfin... de

Bouddha, celui qui veut que l'insatisfaction soit la source du malheur. Puis ce fut au tour de quelqu'un d'autre.

* * *

Le restaurant de Thompson Street était un établissement italien à l'ancienne de Greenwich Village – nappes à carreaux rouges, bouteilles de Chianti dans leur enveloppe de paille faisant office de bougeoirs et disques de Sinatra en musique d'ambiance. Le serveur se souvint de nous, approuva ce que nous choisîmes pour l'apéritif et l'entrée, et n'essaya pas de nous amener à commander du vin. La cuisine était bonne, nous prîmes le temps de manger, je parlai de Jack Ellery et de ce que je faisais pour essayer de découvrir qui l'avait assassiné.

— Ou ne l'a pas assassiné, puisque c'est ce qui est en train de devenir ma véritable mission. Si j'arrive à disculper les gens qui figurent sur sa liste de huitième étape, son parrain pourra laisser tomber en ayant la conscience tranquille. Pas besoin de parler de quoi que ce soit aux flics quand on est sûr que ce qu'on a à raconter n'en vaut pas le coup.

— C'est ce qui est stipulé dans le code pénal ?

— Tu rigoles mais, au regard de la loi, il n'est pas obligé de le signaler, même s'il sait pertinemment qui l'a descendu. Ce n'est pas un magistrat, mais un simple citoyen. Ça ne lui donne pas le droit de mentir à un flic, mais il peut aussi ne rien lui dire.

— Tout ce qu'il te reste à faire, c'est donc de mettre hors de cause les autres types de la liste. C'est plus simple que de découvrir un assassin, non ?

— Enfin... pas si l'assassin y figure. Dans ce cas, ce ne sera pas évident de le disculper.

Nous discutâmes un peu de tout ça à bâtons rompus, puis elle me demanda ce que ça me ferait de me désintéresser de cette enquête une fois que j'aurais montré qu'ils étaient tous innocents. J'aurais l'impression d'avoir gagné mille dollars, lui répondis-je.

— Vraiment, Matt ? Non, je n'insinue pas que tu ne l'aurais pas gagné, cet argent. Mais tu n'aurais pas le sentiment d'avoir laissé une partie du boulot en plan ?

— Pourquoi ça ?

— Parce que l'assassin de Jack se baladerait dans la nature.

— Il aurait du mal à se sentir seul.

— Comment ça ?

— Eh bien, des assassins, il y en a tout un tas en liberté. Autrefois, ça me rendait malade quand on interpellait l’auteur d’un crime et que l’affaire tombait à l’eau. Que ça ait déconné du côté du procureur, qu’il n’y ait pas eu de preuve ou que douze abrutis de jurés ne soient pas arrivés à prendre la bonne décision, et voilà qu’on avait bossé pour rien. Je ne suis pas certain de l’avoir jamais digéré parce que c’est normal de s’investir dans une enquête. Mais on s’y fait.

Nous échangeâmes ensuite quelques observations sur la réunion.

— Je comprends qu’on pisse dans des bouteilles vides, déclarai-je. Tu te trouves dans un immeuble, les toilettes sont au fond du couloir et il y a sans doute quelqu’un en train de s’en servir. Or voilà une bouteille vide et, quand on est un mec, on a un truc avec quoi on peut viser...

— Et qui ne sert sans doute plus à rien d’autre à ce moment-là.

—... bref, tu te sers de ce qu’on t’a donné. Tu te contentes seulement de la reboucher afin de ne pas tout renverser par terre.

— C’est dégueulasse.

— En revanche, ce que je ne saisis pas, c’est pourquoi il a trouvé malin de vider les bouteilles par la fenêtre. On les range dans un coin, jusqu’à ce qu’on se décide à en déverser le contenu dans les toilettes. Ce n’est quand même pas sorcier !

— Moi, je vois un avantage à virer ça par la fenêtre.

— Quoi ? Pour s’amuser ?

— Non, ça, c’est un avantage « bonus ». Le principal, c’est qu’ensuite tu n’as pas à avoir peur de la boire par erreur. Eh oui, je t’ai eu sur ce coup-là, pas vrai ? C’est la petite dame qui remporte le concours du gros dégueulasse !

* * *

Nous convînmes tous les deux qu’il faisait assez beau pour faire à pied les quelque huit cents mètres qui nous séparaient de chez elle, elle me prit le bras en traversant Houston Street et ne le lâcha qu’une fois sur le trottoir. Nous avons conclu le repas par un express, et le serveur était venu avec deux verres à digestif, le petit cadeau habituel de la maison aux clients

qu'elle espérait revoir. En arrivant devant notre table, il s'était rappelé que nous étions ceux qui n'avaient pas commandé de vin.

— Vous n'en voulez pas, dit-il timidement, nous n'en disconvînmes pas, et sur le chemin du retour Jan se demanda ce que nous avions refusé.

— Sans doute de l'anisette, lui dis-je, ou quelque chose de parfumé à l'anis.

— Du Sambuca ?

— Ce n'est pas impossible.

— Ils ne nous en proposent plus parce que, en général, le goût rebute les gens, mais tu sais ce que j'aimais avant ? Le Fernet-Branca.

— Tu aimais ce machin-là ?

— C'est affreux, reconnut-elle, mais il n'y avait rien de mieux que ça le matin quand je n'étais pas dans mon assiette. Je crois que le goût amer me faisait du bien au ventre.

— Moi, tout l'effet que ça avait sur moi, c'était de me soulever le cœur. Le seul cordial que j'en suis venu à apprécier, c'était le Strega.

— Oh ! là, là ! le Strega ! Ça fait des années que je n'y ai pas pensé. J'espère que ce n'est pas ce qu'il voulait nous offrir.

— Qu'est-ce que ça change ? Puisque de toute façon on ne l'a pas bu...

— C'était certainement de l'anisette. Une anisette bon marché avec un goût parfumé à la con.

— Tu as raison, j'en suis sûr.

— Tu sais ce que ça veut dire, *strega* ? En italien ?

— Sorcière, non ?

— Tout juste. Sorcière.

Nous continuâmes de marcher en observant un silence pensif, puis elle dit :

— Tu sais, voilà que le goût me revient, et si l'on avait mis au point une espèce d'imitation de Strega, exactement la même, mais sans alcool...

— Tu n'en voudrais pas.

— Non, je n'y toucherais pas.

Elle me serra le bras.

— Ne l'ébruïte pas, me confia-t-elle, mais il se peut que je sois alcoolique.

* * *

En arrivant aux abords de Canal Street, qui sert officiellement de frontière entre SoHo et Tribeca, c'est tout juste si je me rappelais l'état d'esprit dans lequel je me trouvais plus tôt, quand je lui en voulais d'avoir pris la liberté de me garder une place et que ça m'agaçait de devoir passer encore un samedi soir avec elle. Pourquoi diable aurais-je voulu la passer autrement, cette soirée ?

Pendant un instant, il m'a semblé entrevoir l'avenir. Nous continuerions comme ça, en nous rapprochant encore davantage l'un de l'autre, et, après mon premier anniversaire, il arriverait que je passe toutes les nuits à Lispenard Street. Je garderais peut-être cette chambre au Northwestern à titre de bureau, du moins pendant un moment, mais ce n'était pas vraiment un endroit où recevoir des clients et, en plus, quel besoin avais-je d'un bureau ?

Si bien qu'on habiterait ensemble et qu'au bout d'un an de ce régime, ou moins si ça collait, je lui passerais la bague au doigt.

Est-ce qu'elle voudrait des enfants ? J'avais deux fils, et tôt ou tard elle serait obligée de les voir, et je me disais qu'ils s'entendraient tous aussi bien qu'il le faudrait. Sauf qu'elle avait deux ans de moins que moi, que j'avais arrêté de boire depuis plus longtemps qu'elle et qu'elle était encore assez jeune pour avoir des enfants, même si son horloge biologique continuait à tourner. Que penserait-elle donc ? Et, d'ailleurs, qu'est-ce que j'en penserais, moi ?

Contente-toi de l'instant présent, me dis-je. C'est une soirée magnifique, tu rentres avec une belle femme. Qu'est-ce que tu as besoin d'en savoir plus ?

CHAPITRE 15

— Je ne comprends pas du tout ce qui s'est passé, dis-je à Jim. On était comme deux tourtereaux, c'est alors qu'on a traversé Canal Street et que tout a dérapé.

C'était dimanche soir et nous nous trouvions dans un restaurant chinois. Potage aigre-doux, nouilles de sésame, bœuf à l'orange et un plat de poulet qui portait le nom d'un général chinois, le tout aussi ritualisé, à sa façon, que mon samedi soir.

— On est arrivés devant chez elle, repris-je, elle fouillait dans son sac, alors j'ai sorti ma clé pour ouvrir la porte.

— Tu as la clé de son appart ?

— Depuis des mois. C'est commode. Son immeuble est une ancienne usine transformée en lofts pour artistes, il n'y a pas d'interphone, même s'il a été question d'en installer un. Avant, il fallait que je l'appelle quand j'arrivais à une rue de chez elle, ensuite elle attendait de me voir par la fenêtre, puis elle me balançait un trousseau de clés, je le ramassais sur le trottoir et j'entrais. On en a eu vite marre de tout ce cirque.

— Non, c'est plutôt que ça n'aurait pas survécu à l'épreuve du temps. Donc, tu as ouvert la porte et elle s'est hérissée.

— Exactement.

— Elle a dit quelque chose ?

— Non.

— Et toi ?

— Qu'est-ce que j'allais dire ? « Eh, pourquoi me filer une clé si je n'ai pas le droit de m'en servir ? »

— Tu as donc attendu que ça se tasse et ça n'a pas marché.

— On est montés, elle a fait du café, ce dont je ne crois pas qu'on ait eu vraiment besoin à ce moment-là, ni l'un ni l'autre. Elle a mis la radio – en route on avait acheté le *New York Times* du dimanche – et on s'est installés avec chacun une partie du journal.

— Les vieux à la maison, commenta-t-il. Il est bon, ce poulet.

— Il est toujours bon.

— Je sais, mais il se débrouille à chaque fois pour être meilleur que ce que j'escomptais. Donc, les joies du foyer. Sauf si vous vous êtes disputés à propos des pages culturelles.

Je lui fis signe que non.

— Seulement moi, je n'avais pas envie d'être là-bas. Et elle n'avait pas non plus envie que j'y sois. Et comme il nous était impossible, à l'un comme à l'autre, de dire ou de faire quoi que ce soit, on est restés scotchés ensemble jusqu'au matin.

— Alors que, quelques minutes plus tôt, vous pensiez au nom que vous donneriez à vos enfants.

— Enfin non, ce n'est pas tout à fait ça. Mais ça s'en rapproche. Il n'empêche qu'on n'a pas dit grand-chose.

— Avec Duke Ellington en bruit de fond.

— Entre autres. La radio jazz. À part ce qui nous tournait dans la tête, à elle et moi, tout allait bien.

— Ne me dis pas que tu savais ce qui se passait dans une autre tête que la tienne.

— Il y a des trucs que j'ai sentis. Question de vibrations.

— À ce propos, qui est-ce qui jouait du vibraphone, Lionel Hampton ou Milt Jackson ?

— Je ne sais pas à quoi elle pensait, déclarai-je, mais je m'en doutais. Et je me suis dit, voilà, il s'agit de s'en accommoder, il n'y a rien qui cloche vraiment, ça va s'arranger. Après avoir fini le cahier des sports, je suis allé prendre une douche en me disant qu'elle m'aimerait peut-être davantage si je sentais bon quand on ferait l'amour.

— Ce qui est toujours le cas pour vous deux le samedi soir ?

— En gros. Et j'ai pensé, euh... que ça pourrait aider à arranger la situation.

— Parce qu'il arrive que ça arrange les choses ?

— De temps en temps.

— Et même quand ce n'est pas le cas, dit-il, tu as au moins tiré un coup. Mais j'ai comme l'impression que la traduction physique de l'affection que vous vous portiez n'a pas été un grand succès.

— Je me suis mis au lit, elle m'a dit qu'elle me rejoindrait dans quelques minutes. Et elle est allée laver les tasses à la cuisine. D'habitude, elle n'y touche pas avant le lendemain matin.

— C'est le détective qui parle.

— Et puis elle est restée un bon moment sous la douche, et pareil ensuite dans la salle de bains quand l'eau a cessé de couler. Et là, pendant que je l'attendais au lit, j'ai songé à faire semblant de dormir.

— De sorte que tu n'aurais pas été obligé de baiser.

— Elle est arrivée en marchant sur des œufs et m'a demandé si j'étais éveillé. Du bout des lèvres, trop bas pour me mettre en colère si je ne faisais pas attention. Et je savais qu'elle espérait que je dorme ; comme ça, ce serait elle qui ne serait pas obligée de baiser.

— Les deux tourtereaux en haut du gâteau de mariage, si mes souvenirs sont bons.

— J'ai donc roulé sur moi-même pour lui faire de la place, puis on en est arrivés à faire l'amour lentement et tout doucement, et elle a fini par avoir un orgasme ou à faire semblant, mais moi, n'importe comment, je lui en ai été reconnaissant. Et j'ai mis un temps fou à m'endormir.

* * *

Le dimanche matin, elle m'a dit n'avoir guère envie d'un brunch, je l'ai informée que je devrais sauter la réunion de la matinée pour avancer un peu dans mon travail. Elle a fait du café, nous en avons pris chacun une tasse en lisant la partie du journal que nous n'avions pas lue la veille au soir. Puis on s'est dit au revoir, on s'est fait la bise et je suis parti.

J'ai fini par rentrer à pied à mon hôtel, situé dans les beaux quartiers. Je n'arrêtais pas de me dire que j'assisterais à une réunion ou que j'emprunterais le métro, mais je continuais à marcher ; une fois je me suis arrêté pour boire un café et une autre pour manger un friand à la saucisse. Quand je suis arrivé à bon port, j'étais prêt à m'allonger, j'ai roupillé une heure jusqu'à ce que ce soit l'heure de regarder les Giants perdre face aux Packers. Il y avait de la neige sur le terrain de Green Bay, ce que je trouvais étonnant. À New York, on se baladait encore en veste sport, sauf les jours où il y avait du vent.

Le téléphone ne sonna pas une seule fois. J'avais plusieurs coups de fil à passer, mais je regardai d'abord le match jusqu'au bout, puis j'approchai ma chaise de la fenêtre pour regarder le ciel s'assombrir. Quand enfin je décrochai le téléphone, ce fut pour appeler Jim, afin qu'on décide de l'endroit où on irait manger nos nouilles au sésame.

— Tu vas arriver à un an, me fit-il observer.

— Sans blague.

— En général, on est à cran à ce moment-là, juste avant un anniversaire et juste après.

— À ce qu'il paraît.

— Ça ne signifie pas pour autant que, le reste du temps, c'est de la tarte, mais on dirait que, pour nous, les choses sont encore plus tranchées lors des anniversaires. Tu vois, tu t'es lancé bien trop tôt là-dedans.

— Je sais.

— Mais tu n'avais peut-être pas vraiment le choix.

J'avais fait la connaissance de Jan bien avant de voir l'intérieur d'une salle où se tient une réunion des Alcooliques anonymes. Il y avait eu une série de meurtres, un mec qui zigouillait des bonnes femmes avec un pic à glace – il s'était fait choper quelques années après mon départ de la police. Sauf qu'il refusait d'avouer un seul assassinat et il s'est avéré qu'il ne pouvait pas l'avoir commis vu que, à l'époque, il était en taule. Pour la police, c'était une affaire déjà bouclée et elle n'allait certainement pas perdre de temps là-dessus, si bien qu'un flic qui me connaissait a dit au père de la victime de s'adresser à moi, et que celui-ci m'avait engagé.

L'enquête m'avait alors conduit, entre autres, au loft que Jan avait dans Lispenard Street, et nous nous étions suffisamment plu pour nous bourrer la gueule et coucher ensemble.

Ça marchait pas mal, et tout se passait comme si j'avais une copine avec qui je pouvais en plus aller picoler. Ce qui avait été le cas, jusqu'à ce qu'elle se mette à assister aux réunions. Bref, ce n'était plus une compagne de beuveries, et les gens qu'elle voyait dans les sous-sols des églises la persuadèrent qu'elle ne pouvait plus être une copine non plus, pas celle d'un homme dévoré par la soif. Je lui avais souhaité bonne chance et étais parti me chercher à boire.

Le temps avait passé, elle était devenue sobre et le restait tandis que je continuais à vivre ma vie. Après, quand ça s'est suffisamment dégradé, j'ai commencé moi aussi à assister aux réunions. J'avais un pied dedans et un pied dehors, je restais un moment sans boire et je recommençais. Jim en est venu à s'intéresser à moi et à me parler quand il me voyait – en tout cas il essayait. Tous les autres ou presque me laissaient dans mon coin. « Je m'appelle Matt. Je préfère passer mon tour. » Ben voyons.

Pendant plusieurs mois, j'avais appelé Jan de temps à autre, quand j'étais suffisamment soûl pour que ça me paraisse judicieux. Elle se montrait toujours polie, mais il n'était pas question pour elle de perdre son temps à discuter avec un ivrogne. Ensuite, je l'ai appelée quand j'essayais de ne pas boire. J'avais besoin de parler à quelqu'un et je ne voyais pas qui d'autre appeler.

Nous avons commencé à nous tenir compagnie, si on veut. Un beau jour, j'ai commandé un verre dont je n'avais pas vraiment envie, ce qui n'était pas nouveau, et je l'ai laissé sur le comptoir sans le toucher, et ça, ça l'était. Et, depuis lors, je suis resté sobre, et nous avons formé un couple. Plus ou moins.

* * *

Jim m'informa qu'il ne pourrait pas assister à la réunion de l'hôpital Saint-Clares. Beverly voulait regarder une émission sur la chaîne PBS, et il avait accepté de lui tenir compagnie. Il me demanda si j'avais envie de me joindre à eux. Je savais bien que non et me rendis à la réunion. Que je quittai à la pause, puis je rentrai chez moi.

Pas d'appel. Je me couchai.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 16

On était dimanche. Une semaine et demie plus tard, le mercredi, je disculpai le dernier suspect. Je n'y avais pas consacré beaucoup d'heures, et je ne peux pas dire que j'avais fait de brillantes déductions, mais j'avais mis à profit le téléphone et le métro, et il se trouve que cela suffisait. Quand j'eus fini, je ne savais toujours pas qui avait assassiné Jack Ellery, mais je connaissais cinq personnes qui ne l'avaient pas fait et c'était tout ce à quoi je m'étais engagé.

* * *

J'avais passé mon lundi à renouer avec des flics dont j'avais fait la connaissance au fil des ans. Il y avait un type avec qui j'avais travaillé un bon moment à Brooklyn et, à quelques rues de chez moi, il y avait Joe Durkin au commissariat de Manhattan Nord ; on avait été en relation à l'époque où je déployais mes premiers efforts pour ne pas boire et, depuis, il s'était fait un peu d'argent au noir en me passant une enquête ou deux.

Aucun d'eux n'avait de renseignements à me donner, mais ils avaient passé quelques coups de fil et m'avaient trouvé d'autres flics à rencontrer. Un type d'un commissariat du centre-ville connaissait le nom de Crosby Hart. Celui-ci n'était pas un voyou, mais un mec de Wall Street qui avait pris goût à la cocaïne, ce qui l'avait amené à détourner des fonds de son entreprise. Cela concordait : *Je l'ai entubé sur un deal de coke*, avait noté Jack à côté de ce nom sur sa liste de huitième étape.

— Un maigre en costard, avec une cravate effilée, toujours en train de pianoter avec ses longs doigts squelettiques et de donner des petits coups de tête. Il ne tenait pas en place. La cocaïne, la drogue miracle. On l'a embarqué, un dossier en béton, mais l'entreprise a changé d'avis et a tenu à abandonner les poursuites. Restitution des fonds, traitement, ne jamais recommencer, et patati et patata. Ce qui est bien, puisque, une fois que la coke n'entre plus en ligne de compte, on a un type respectable qui mène une

vie respectable. Comme s'il n'était pas mieux à Dobbs Ferry avec sa femme et ses enfants, qu'à Ossining⁽⁹⁾, quelques kilomètres en amont !

— C'est là qu'il habitait ? À Dobbs Ferry ?

— Par là, oui. Il faisait la navette tous les jours ; il prenait le train le matin à Westchester. Évidemment, quand il convoyait de la coke, il ne rentrait peut-être pas chez lui ce soir-là. Dobbs Ferry, Hastings, Tuckahoe... un de ces coins. Et puis il a Crosby comme deuxième prénom, si tu le cherches dans l'annuaire.

— Et quel est son premier prénom ?

— Il n'en mentionnait que l'initiale. H. Crosby Hart, mais tout le monde l'appelait Crosby. Quant à savoir ce que désigne ce « H », je dois reconnaître que je n'en sais foutre rien. Je l'ai peut-être su à une époque parce que ça devait être indiqué dans son dossier. On inculpe un mec, on écrit son prénom en entier. Sauf s'il s'agit de F. Scott Fitzgerald.

— Ou de E. Howard Hunt⁽¹⁰⁾.

— Howard. C'est ça. Putain, comment t'as fait ? Howard Crosby Hart. C'est comme ça qu'il s'appelle.

* * *

Sauf que ce n'était pas vrai. Il s'appelait Harold, et non Howard, comme me l'apprit Sheila Hart, qui n'avait pas encore eu le temps de changer l'identité correspondant au numéro inscrit dans l'annuaire du comté de Lower Westchester. Il n'y habitait plus et, là où il résidait actuellement, il était sur liste rouge. J'avais l'impression qu'elle connaissait ce numéro, mais qu'elle n'était pas disposée à me le communiquer. Je pouvais essayer de le joindre à son travail, me dit-elle.

Qui était où ? Devenant méfiante, elle voulut savoir en quoi ça m'importait. Elle n'avait pas retenu mon nom et se demandait ce que je fabriquais avec son ex-mari.

Je lui déclinai mon identité, lui expliquai que je travaillais chez Calder, Jennings & Skoog et lui débitai ce nom comme si c'en était un qu'elle devait connaître, et non que je venais d'inventer. Je croyais comprendre, lui dis-je, que son mari était le neveu de Kelton Hart, domicilié à Fort Myers, en Floride, que ce Kelton Hart venait de décéder et que...

Qu'est-ce qui lui prenait de mettre des entraves à un héritage, surtout si elle risquait d'en toucher une partie ? Elle me communiqua le

renseignement désiré, je le joignis à son bureau deux heures plus tard. Je me présentai, mais sans mentionner l'imaginaire M. Calder et ses associés, et lui dis que j'aimerais le voir. Il ne me demanda même pas pourquoi, ce qui me fit penser qu'il avait déjà entendu parler de moi, et peu de temps auparavant.

Il proposa de me retrouver après le travail au Cattle Baron, à l'angle de William et de Gold, soit à deux pas de son entreprise de Wall Street. « Disons dix-sept heures trente ? » Dix-sept heures trente, c'était parfait, lui répondis-je et, avant de quitter ma chambre d'hôtel, je mis une cravate et une veste de costume. J'avais fini de jouer l'avocat parti à la recherche des héritiers disparus, mais il ne le savait pas et s'attendait à en voir débarquer un. Je m'étais dit que je pourrais aussi bien en avoir l'allure.

Je ne crois pas y être arrivé. J'ai tendance à ressembler à un flic, quelle que soit ma façon de m'habiller.

Je ne connaissais pas le Cattle Baron⁽¹⁾, mais il ressemblait beaucoup à ce que son nom et son emplacement m'avaient conduit à imaginer. C'était un grill, tout en cuir rouge, bois sombres et cuivres lustrés, avec en pression de la Bass Ale et trois bières allemandes, ainsi qu'un bon choix de scotchs pur malt derrière le bar. Il n'était fréquenté que par des hommes, tous en costume, et qui pour la plupart parlaient très fort. Debout dans l'entrée, je cherchai un maigrichon avec une cravate maigrichonne et ne cessais de reluquer un gus lorsque je me rendis compte qu'il était justement en train de me regarder.

Je m'approchai de lui.

— Monsieur Scudder ? dit-il. Hal Hart. Si vous ne travaillez pas dans un cabinet d'avocat, je parierais que c'est dans une société d'investissement. Toute une série de fonds communs de placement d'excellente réputation. Mais j'imagine qu'il n'y a pas de rapport.

— Pas plus qu'avec le pont des Chutes de Scudder.

— Bon, je trouverais plus inquiétant que vous essayiez de me vendre des fonds communs de placement. J'ai déjà acheté mon quota de ponts.

Sa cravate était à petites rayures obliques rouge et bleu marine, il n'était pas maigre et rien ne l'était en lui. Il avait remplacé la cocaïne par la bouffe et la boisson, du bœuf et de la bière à en juger par sa dégaine, et en grosses quantités pour le bœuf comme pour la bière. Il avait le visage rond et rubicond et, sur les joues, un beau Rorschach de capillaires éclatés.

Je m'assis à son invite et, quand le serveur arriva, je commandai de l'eau de Seltz. Sa chope en verre était à moitié remplie de bière brune, mais il la tapota de l'index et fit signe au serveur.

— Dos Equis, me dit-il. La meilleure substance légale qui soit jamais sortie du Mexique. Vous êtes sûr que vous n'en voulez pas une ?

— Pas pour l'instant, lui répondis-je.

J'aurais pu le rayer de la liste sur-le-champ car il n'était pas possible que ce robuste agent de change ait tué Jack Ellery de deux balles. Mais c'était le sujet qui nous attendait, autant l'aborder. Il y avait du bruit dans la salle, ça sentait l'alcool, le cigare et l'avarice, et je n'avais aucune envie d'y rester plus longtemps que nécessaire.

Nous discutâmes de sport en attendant qu'on nous serve. Il avait regardé lui aussi les Giants perdre leur match à Green Bay, et la question de l'entraînement des joueurs lui tenait plus à cœur qu'à moi. Il était en train de finir son verre quand le serveur vint lui en apporter un autre, ainsi que mon eau de Seltz dans une chope identique à la sienne. Il sourit en voyant nos deux boissons, attrapa la sienne et dit :

— Monsieur Scudder, j'espère me tromper, mais je n'ai jamais eu d'oncle Kelvin, c'est la première fois que j'entends parler de lui.

— Je crois avoir dit Kelton, le corrigeai-je, mais peu importe car il n'a jamais existé. Et je ne suis pas avocat.

— Ah bon ?

— Je suis enquêteur et m'intéresse à un homicide récent.

— Nom de Dieu ! Qui s'est fait tuer si ce n'est pas mon oncle Kelvin qui a disparu de la circulation depuis longtemps ?

— Un dénommé Jack Ellery.

Il parut un rien surpris, mais je ne m'en rendis compte qu'après avoir donné le nom.

— Ah ben merde alors ! J'en reste sur le cul. Pourquoi diable quelqu'un irait-il tuer Jack Ellery ?

— Eh bien...

— Si je m'en sors sans attaque à cause de ce dingue, ce ne sera pas parce qu'il n'y aura pas mis du sien. Il m'aura complètement scié deux fois en un mois. D'abord en se pointant vivant, et ensuite en s'avérant mort. Il est mort comment ?

— On l'a abattu.

— On a exclu l'hypothèse du suicide ?

— Deux balles. L'une dans le front, l'autre dans la bouche.

— Si c'est un suicide, dit-il, il témoigne d'une volonté inébranlable. Nom de Dieu...

Il but un peu de bière.

— Je ne m'attendais pas à ce qu'il réapparaisse. Ça faisait je ne sais pas combien d'années que je ne pensais plus à lui. Et puis un soir, en rentrant du bureau, le portier de mon immeuble me montre un mec qui m'attend, assis dans le hall. Je me retourne, il se lève et dit : « Crosby ? » Je me dis que ça doit être quelqu'un d'autrefois, vu que personne ne m'appelle plus Crosby. C'est mon deuxième prénom. Je n'ai jamais aimé Harold, comme on m'a appelé pendant toute ma scolarité au lycée... Quant à Harry, laissez tomber. Bref, lorsque je suis allé à Colgate, j'ai fait la connaissance de l'étudiant de première année qui allait partager ma chambre et je lui ai tendu la main en lui disant : « H. Crosby Hart, mais tout le monde m'appelle Crosby. » Et, depuis, c'est resté. (Il chercha mon regard.) Jusqu'à ce que j'aie quelques petits ennuis. Vous êtes au courant, hein ?

Je lui fis signe que oui.

— J'ai eu la chance de m'en sortir, reprit-il, parce que j'avais un casier vierge et que j'étais un Blanc de la classe moyenne qui avait une maison en banlieue. J'ai pris un nouveau départ et décidé que je devais avoir un nouveau nom pour aller avec, et, le plus drôle, c'est que j'en avais déjà un vu que ma femme m'a toujours appelé Hal. Vous voyez ? Prince Hal ? Shakespeare ? (Il hocha la tête.) En ce moment, c'est Harold, comme dans : « Harold, tu es en retard pour la pension alimentaire du gamin. »

— Mais le type dans le hall vous avait appelé Crosby.

Il sourit.

— Vous me ramenez à mon point de départ, dites donc. Chapeau bas, et je comprends mieux pourquoi on a donné votre nom à ce pont. Il enjambe le Delaware, non ?

— Je crois.

— Il y a un type dans le hall de mon immeuble, et il m'appelle par un nom que je n'entends plus jamais prononcer. Je ne le remets pas tout de suite. Sa tête me dit vaguement quelque chose et puis... il a aussi l'air, vous voyez... un peu minable, comme quelqu'un qui traverse une mauvaise passe. Quelqu'un que j'ai connu et pour qui ça ne marche pas très fort. Il est mort, c'est ça ?

— Oui.

— Dommage.

Il prit le temps de réfléchir.

— Et, donc, il se présente et son nom ne me dit rien, pas dans un premier temps. Il aimerait me parler, me demande si on ne pourrait pas se trouver un endroit tranquille. Voilà donc un mec qui porte une chemise propre, mais dont le col est élimé ; il a ciré ses chaussures, seulement elles sont éculées et éraflées sous le cirage ; il s'est rasé, mais il devrait aller chez le coiffeur... Vous voyez le tableau ?

— Correct, mais fauché.

— Exactement. Il ne peut donc qu'être venu me taper du fric, hein ? En souvenir du passé, je vais en être de ma poche. Cinquante dollars, j'imagine, peut-être cent, ensuite il m'évitera jusqu'à ce qu'il soit en mesure de me rembourser, ce qui veut dire définitivement, et il faudra appeler ça une affaire. Très bien, mais je ne veux pas l'avoir chez moi. On est suffisamment tranquilles ici, que je lui dis, et je l'emmène dans le coin où il y a deux sofas disposés à angle droit. On s'assied, et je m'aperçois qu'il ne veut pas me taper du fric parce qu'il m'explique qu'il me doit des excuses. Et peut-être davantage, ajoute-t-il.

Il incline la tête, m'examine.

— Vous êtes au courant, n'est-ce pas ? Vous êtes enquêteur – ce qui veut dire enquêteur privé, j'imagine –, vous vous intéressez à sa mort et vous êtes là, à boire de l'eau de Seltz. Je ne peux pas m'empêcher de faire le rapprochement.

— Vous n'êtes pas mauvais comme enquêteur.

— Enfin, je fais le lien, vous comprenez ? Il me doit des excuses, il veut réparer ses torts. Il était alcoolique, mais il ne boit plus, et pour rester sobre il faut agir comme il est en train de le faire. Il y avait une expression qu'il utilisait, il était question de nettoyer le gâchis dont il était responsable...

— Les décombres du passé.

— C'est ça.

Il but un peu de bière.

— Vous pensez, c'est que je m'y connais un peu en dépendance. Avec la coke à la con, je me suis ramassé comme il faut. Et c'est à ce moment-là que je le remets. Si j'ai su son nom de famille, je l'ai oublié depuis longtemps, mais je l'écoute ; il me parle d'un deal de coke, comme quoi il m'aurait arnaqué de deux mille dollars, et oui, bien sûr, bordel, c'est Jack des hauts et des bas.

— C'est comme ça que vous l'appeliez ?

— Enfin... je ne sais pas si je l'ai jamais appelé comme ça. Je l'appelais Jack. Ou bien « mon pote », comme on s'appelait sans arrêt les uns les autres. « Salut, mon pote. Où est-ce que ça bouge, mec ? » Mais si quelqu'un voulait savoir de quel Jack je parlais...

— C'était Jack des hauts et des bas.

— C'est ça. Et je me rappelais le deal. Pas du montant, qu'il se soit agi de deux mille, cinq mille ou de je ne sais combien de dollars, mais j'allais en acheter en quantité et je n'étais pas un plouc ; je l'ai d'abord testée, je me suis fait une ligne et je l'ai goûtée, c'était de la super coke et de la vraie.

— Et, une fois rentré chez vous, ça n'en était pas.

— Comme par magie, elle s'était transformée en laxatif pour bébé, quelque part entre les toilettes de Chez Googie et mon appart. Ce n'était pas la première fois que je me faisais entuber, ni la dernière non plus. J'étais fou de rage, vous pouvez me croire, mais en même temps j'admirais le tour de force. Et maintenant le voilà, planté dans mon hall, juché sur le bord de ce sofa en kit, en train de me demander si je me souviens de la somme parce qu'il veut prendre ses dispositions pour me rembourser. Rien qu'un petit peu tous les mois, mais aussi longtemps qu'il le faudra.

Je ne l'avais pas vu faire signe au serveur, mais il apparut comme par enchantement avec une autre Dos Equis. J'avais à peine touché à mon eau de Seltz.

— À la vôtre ! me lança-t-il avant de boire une gorgée. Vous imaginez sans doute ce que je lui ai répondu. Je lui ai expliqué qu'il ne me devait rien du tout. Que la somme qu'il m'avait arnaquée, quelle qu'elle soit, je me la serais envoyée direct dans le pif. Et puis, d'abord, ce n'était pas mon fric. C'était celui de l'entreprise et ça ne représentait qu'une goutte dans tout ce que je lui avais pompé. Il m'a fallu restituer cet argent, je l'ai fait, mais on ne rembourse jamais tout ce qu'on a embarqué. Ils ne savaient pas combien exactement je leur avais piqué, et moi non plus. Quel qu'ait été le montant de ma dette, pour eux je l'avais réglée en totalité et c'est comme ça que je voyais ce que Jack croyait me devoir.

— C'est donc ce que vous lui avez dit.

— Oui, et il a fallu lui mettre les points sur les i car il ne voulait rien savoir. Ce que je ne lui ai pas dit, mais je dois reconnaître que ça me trottait dans la tête, c'est que je n'avais aucune envie qu'un mec avec un pardessus d'occasion se pointe une fois par semaine pour me remettre un billet de dix

dollars. « Si ça peut t'aider à te sentir mieux dans ta peau, lui ai-je dit, trouve-toi une association caritative qui te plaît bien et file-lui un peu de sous. Mais, en ce qui nous concerne, toi et moi, on est quittes. »

— Et ça, il l'a accepté.

— En définitive, oui. Il a déclaré qu'il pouvait sans doute me rayer de sa liste. Je ne devais probablement pas être le seul qu'il ait entubé.

— D'une façon ou d'une autre, il y avait très peu de gens à qui il pensait devoir réparation.

— Et tout le monde dans votre groupe en passe par ce genre de truc ?

Il n'attendit pas de réponse et brandit sa chope de bière en verre.

— Je vais peut-être en avoir le cœur net moi aussi, déclara-t-il. Un de ces jours.

Je gardai le silence.

— Sauf qu'en ce moment je m'en tiens pour l'essentiel à la bière. La cocaïne a été mon problème, vous le savez. Je m'en suis envoyé une fois dans le pif et ça n'a plus jamais été comme avant. Mais j'ai arrêté et je n'y ai pas retouché. Et il faut que je vous dise qu'il y en a partout. Il y a un mec au bar, je ne vais pas vous le montrer, mais il me suffirait de lui adresser un clin d'œil et d'aller aux chiottes, et il m'y suivrait et me vendrait tout ce que je voudrais. Il est tout le temps ici, et où que vous alliez il y a quelqu'un comme lui. Si bien qu'actuellement ce machin-là est la seule chose du sud de la frontière que je m'autorise, et peut-être un petit verre de cognac après un repas copieux. Ce n'est pas comme ça qu'on devient alcoolique, dites ?

— La question n'est pas ce que l'on boit, lui déclarai-je comme j'avais entendu les autres le dire, mais l'effet que ça a sur nous.

— C'est la ligne officielle sur le sujet ? Eh bien, qui sait où ça va s'arrêter... Mais ça ne veut pas dire que je vous demande de me réserver une place. Mon Dieu, faites que je sois sobre. Mais pas tout de suite.

CHAPITRE 17

Je n'eus pas de mal à trouver Paul Dukacs, une fois ce nom obtenu comme point de départ. À ce moment-là, j'avais appelé tous les Dukes figurant dans l'annuaire de Manhattan, ainsi que tous les Duke ; il n'y en avait pas tant que ça, et il paraissait raisonnable que l'un d'entre eux soit apparenté à Frankie Dukes, ou du moins ait entendu parler de lui. Mais personne, au singulier comme au pluriel, n'avait pu m'aider.

C'est alors qu'un soir, en rentrant de Saint-Paul, j'eus un message me demandant d'appeler M. Bell. Je composai le numéro indiqué sur la fiche, on me répondit au Top Knot, et on appela Danny Boy.

— J'aurais pu te demander de venir, me dit-il, et j'allais le faire, mais c'est plus facile de te faire part de ça par téléphone. À moins que tu éprouves le besoin de comparer le Coca-Cola du Top Knot avec celui du Poogan's, auquel cas je serais ravi de te voir.

Je lui dis que j'étais sur le point d'en rester là pour ce soir.

— Dans ce cas, note bien ça, Matthew. Francis Paul Dukacs, sauf que ce n'est pas comme ça que ça s'écrit.

Il me l'épela.

— C'est hongrois, je crois, ou tchèque. Un de ces pays dont on parle dans les journaux quand les Russes y envoient leurs chars.

— Frankie Dukes.

— Lui-même. Et c'est tout ce que je sais de lui, même si je pourrais sans doute en apprendre davantage. Mais y a des chances que ça te suffise pour le localiser.

* * *

Effectivement, cela me suffit. J'ouvris l'annuaire dès que j'eus raccroché et tombai sur lui, avec un numéro et une adresse tout à l'est, dans la 78e Rue. En fait, il habitait au sud-est de la chambre meublée dans laquelle on avait descendu Jack, et il ne fallait pas plus de dix minutes pour

aller de l'un à l'autre. Jack n'aurait pas eu de mal à le dénicher, me dis-je. Et lui à dénicher Jack.

J'appelai deux fois le lendemain matin, sans jamais tomber sur un répondeur ; je pris un bus et découvris l'adresse en question au milieu d'une rangée de maisons de grès brun. J'appuyai sur la sonnette de Dukacs, n'obtins pas de réponse, mais un petit mot encadré sur le mur me conduisit à la porte à côté, où je parvins à trouver la gardienne. Elle occupait un appartement en sous-sol, et je ne sais pas ce qu'elle avait sur le feu, mais j'eus envie d'y goûter. Ça dégageait un fumet délicieux.

Je lui dis que je cherchais un des locataires, un certain Dukacs. J'avais dû prononcer son nom correctement, car l'approbation se lut sur son visage. Elle m'expliqua, dans un bon anglais mais avec un fort accent, que je le trouverais sans doute à son magasin de la Première Avenue, Dukacs et Fils. Le fils, c'était lui, Dukacs, paix à son âme, était son père. S'il n'était pas là, il serait vraisemblablement en train de prendre sa pause Chez Theresa, juste à côté. C'est là qu'il déjeunait tous les midis.

— Quoi qu'il commande, dis-je, je parie que ce n'est pas aussi bon que ce que vous êtes en train de faire cuire.

— Mon déjeuner, m'expliqua-t-elle d'un ton égal. Il y en a juste assez pour une personne.

* * *

Chez Theresa aurait tout eu de la cafétéria ordinaire de New York si les spécialités n'y avaient pas été le kielbasa et le goulash au lieu de la spanakopita et de la moussaka. Deux femmes s'y partageaient un box pour prendre un petit déjeuner tardif ou un déjeuner très en avance, un vieil homme coiffé d'une casquette en toile à motifs étant assis au comptoir, à faire tourner une tasse de café dans sa main. Il aurait pu s'agir de Frankie Dukes, mais c'était fort improbable.

Le magasin d'à côté était celui d'un marchand de fruits et légumes coréen qui jouxtait une boucherie, et sur l'enseigne il était marqué Dukacs & Fils. Un homme de mon âge où un petit peu plus vieux était en train de découper un carré d'agneau en côtelettes. Costaud, haut comme trois pommes, il avait des cheveux noirs et luisants et une moustache abondante. Sa moustache et ses sourcils fournis étaient piquetés de poils blancs. Il

maniait son hachoir avec une efficacité qui attestait de son expérience en la matière.

Quand j'entrai, il déposa son outil et me demanda ce qu'il pouvait me servir ce matin-là.

— Magnifiques, ces côtelettes, dit-il.

Et il en souleva une pour me la faire admirer.

— Elles sont en promotion, à ce propos.

— Je suis désolé de ne pas venir en client.

— Ah bon ?

— Vous êtes Francis Dukacs ?

— Oui, pourquoi ?

Je sortis un portefeuille, l'ouvris au hasard et le refermai aussitôt. Il ne tenait peut-être plus son hachoir à la main, mais il s'en trouvait suffisamment près pour que je me félicite de l'amener à penser que j'étais un fonctionnaire de la police.

— J'ai deux ou trois questions à vous poser, lui lançai-je. Sur un certain Jack Ellery.

— Jamais entendu parler de lui.

— Je crois qu'il est récemment venu vous voir.

— Pour acheter de la viande ? C'est la seule raison pour laquelle les gens viennent ici. En clients.

— Il aurait cherché à réparer ses torts, à vous présenter ses excuses...

— Ce fils de pute !

Je reculai d'un pas. En un instant, le commerçant flegmatique avait cédé la place à un type délirant au regard fou.

— Cet enfoiré ! Cet enculé ! Vous êtes au courant, pour lui, ce fils de pute ? Vous savez ce qu'il a fait ?

Il n'attendit pas ma réponse.

— Il est entré, il a attendu que mes clients s'en aillent, puis il m'a collé un flingue sur le visage. « Donne-moi tout ton fric ou je te bute. »

— Ça, c'était il y a déjà un moment.

— Et alors ? Ça ne remonte pas à si loin puisque je m'en souviens. Quand on vous met un flingue sous le nez, vous n'oubliez pas.

— Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ?

— Je tremblais. Mes mains tremblaient. J'ai essayé d'ouvrir la caisse. Je n'y suis pas arrivé, bordel.

— Et il vous a frappé ?

— Avec le flingue. D'un côté, de l'autre. Il m'a ouvert le crâne, le sang me dégoulinait sur la figure. Ici, vous voyez la cicatrice ? Je me suis réveillé à l'hosto. Des points de suture, une commotion cérébrale, deux dents en moins.

Il se tapota une incisive.

— Un bridge, dit-il. Tout ça grâce à lui. Et vous savez ce que ça lui a rapporté ? Rien ! Lui non plus n'est pas arrivé à ouvrir la caisse. Elle était coincée ! Aucun de nous deux n'a réussi à l'ouvrir et il m'a tabassé pour rien.

— Est-ce que la police...

Il agita la main pour écarter la question.

— Rien. On m'a montré des albums remplis de photos. Ça m'a filé mal à la tête de les regarder. À quoi ressemblait-il ? Tout se passait comme si j'avais un passage à vide, je n'arrivais plus à me représenter son visage. Et après, quand je dormais, je le voyais dans mes rêves.

— Son visage ?

— Très net, dans mes rêves. Ils me rendaient malade, ces rêves à la con. Je n'avais pas envie de dormir parce que j'allais rêver et qu'il serait là, à essayer d'ouvrir la caisse sans y parvenir, et il me cognerait dessus comme un forcené, et alors je me réveillerais, et son visage aurait disparu. Il fallait que je dorme pour le voir, et ça, je n'en avais pas envie.

Les somnifères avaient encore aggravé son état, et pendant un moment il n'arrivait plus à s'en passer. Puis il avait arrêté les médicaments et avait fini par ne plus faire que rarement des cauchemars. Ils ne revenaient plus que dans les périodes où il était sur les nerfs. La mort d'un ami, quelqu'un de la famille qui était malade et il rêvait du braquage. Et voilà qu'un jour le type qui avait joué la vedette dans ses cauchemars avait eu le culot phénoménal de rentrer chez Dukacs et Fils.

— Je reste là, sans le reconnaître. Il se met à parler, et sa voix me dit quelque chose, je l'ai déjà entendue, mais je ne la remets pas. Et puis il me dit qu'il me doit quelque chose, et il emploie un mot que vous avez utilisé tout à l'heure, quelque chose qu'il faut qu'il fasse.

— Réparer ses torts.

— C'est ça. Je ne vois pas de quoi il parle et j'ai droit à toutes sortes de conneries, comme quoi il était alcoolique, accro et braquait les gens et, d'un seul coup, mes yeux s'ouvrent et c'est lui, ce fils de pute, ce salopard. Dans

mon magasin, vous le croyez, vous ? Il est là devant moi, à me dire qu'il veut s'excuser !

— Qu'est-ce que vous avez fait ?

— Ce que j'ai fait ? À votre avis ? Je lui ai dit de se casser. Va te faire enculer, va te faire foutre, tes excuses, tu peux te les carrer où je pense !

— Et il est parti ?

— Pas tout de suite. « Allez, dites-moi ce que je peux faire pour réparer tout ça. Je peux vous donner de l'argent ? Est-ce que je peux faire quelque chose ? » Qu'est-ce qu'il pouvait faire, hein ? Me faire pousser d'autres dents ? Tout ce que je voulais, c'était qu'il dégage de mon magasin. Alors j'ai attrapé ça.

Le hachoir.

— Et il est parti ?

— Là, il a compris. « Du calme, du calme », il recule et il sort, alors je peux poser ce truc-là. Et après, une fois qu'il est parti, je recommence à trembler.

— Et les cauchemars ?

Il hocha la tête.

— Non, Dieu merci. Pas pour l'instant.

Il me regarda.

— Pourquoi ?

— Pourquoi est-il venu ? D'après ce que j'ai compris...

— Non, qu'est-ce que je m'en fiche de la raison pour laquelle il est venu ! C'est un dingue et une ordure, un fils de pute. Il a tabassé un mec qui n'arrivait pas à ouvrir une caisse ! Un enculé de cette espèce, qu'est-ce qu'on s'en fout de la raison pour laquelle il fait ce qu'il fait !

— Donc...

— Et vous, reprit-il, pourquoi êtes-vous ici ? Qu'est-ce que vous attendez de moi ?

— Ellery s'est fait tuer. J'enquête sur sa mort.

— On l'a assassiné ? Vous êtes là à m'annoncer que ce fils de pute est mort ?

— J'en ai bien peur, et...

— Peur ? Peur de quoi ? Vous ne pouviez pas m'apporter de meilleure nouvelle. Vous savez ce que je dis ? Je dis : Tant mieux si ce salopard est mort !

Il se pencha en avant, les mains posées sur l'étal.

— « Monsieur Dukes »... parce que, évidemment, il se plante sur l'orthographe de mon nom, « Monsieur Dukes, dites-moi ce que je peux faire pour arranger les choses ». Ce qu'il peut faire ? Je lui ai dit qu'il pouvait aller se faire foutre, voilà ce qu'il pouvait faire. Qu'il nous débarrasse le plancher. Et c'est ce qu'il a fait !

— En réalité, lui précisai-je, on l'a aidé.

— Hein ?

— Quelqu'un l'a assassiné.

— Ah oui ? Si vous trouvez le coupable, je lui paie un verre. Comment ? Il l'a tabassé à mort, j'espère.

— On l'a descendu.

— Descendu.

— Oui.

— Bien, dit-il d'une voix monocorde. Bien, je suis content. Un homme est mort, et je suis content. Une minute ! Vous ne croyez pas que c'est moi qui ai fait le coup, dites ?

— Non, répondis-je. Je ne sais pas pourquoi, mais je ne le crois pas.

CHAPITRE 18

— S'il avait tué Jack, expliquai-je à Greg Stillman, il aurait lui-même prévenu les flics et en aurait revendiqué tout le mérite. Il était tellement content d'apprendre que Jack est mort que j'ai cru qu'il allait me donner des côtes de porc rien que parce que je lui avais annoncé une bonne nouvelle.

— « Ça y est, la sorcière est morte. » Il a dû être dans le même état d'esprit que les Munchkins après que la maison de Dorothy fait son célèbre atterrissage en catastrophe. Et vous m'avez bien dit qu'il est petit, c'est ça ?

— Je ne crois pas qu'on le prendrait pour un Munchkin.

Je lui avais téléphoné après avoir quitté Dukacs et l'avais retrouvé dans une cafétéria à quelques rues de là.

— Et il n'est pas du genre à se mettre à chanter. Mais je pense qu'il s'est senti libéré, tout pareil.

— Fini les mauvais rêves.

— J'imagine.

Je bus un peu de café.

— Si c'est ce qu'on gagne à réparer ses torts, je vais peut-être me donner du mal pour arriver à cette étape.

— C'est comme ça que Jack a réagi. Il a fallu que je lui dise qu'il se trompait.

— Ah oui ?

— Il ne m'a pas donné de détails. Il m'a appelé juste après s'être fait renvoyer ses excuses à la figure. Il ne m'a pas dit qui était ce type ni dans quel contexte ça s'est passé, sinon qu'on l'avait traité de noms d'oiseau et foutu à la porte. Pour lui, cet incident était un échec complet et il se demandait s'il pouvait rayer ce type de sa liste ou s'il devait trouver le moyen d'aller un peu plus loin.

— Et... ?

— Je lui ai dit qu'il s'était débrouillé à merveille. Que le but de cette démarche n'était pas d'être pardonné. Que c'était simplement un à côté. Il a saisi, mais il est resté préoccupé. Il ne s'était pas rendu compte de tout le

mal qu'il avait fait, qu'il disait. Ni de ce qu'on ne pouvait pas le réparer complètement.

J'étais toujours en train d'y réfléchir quand il reprit :

— Il ne nous reste plus qu'un nom, sauf si je me suis trompé dans mes calculs. Et il est protégé par l'anonymat de M. Tout-le-Monde.

— Robert Williams, dis-je.

— Ils sont légion à s'appeler comme ça, ou pourraient l'être. Et, donc, Robert Williams, avec une femme à la cuisse légère, il y a combien de chances ?

— Que j'arrive à le retrouver ? Ou qu'il s'avère être l'assassin ?

— L'un ou l'autre.

— Pas des masses.

— C'est ce que je pensais. On a fini, Matt ?

Je regardai ma tasse. Il restait encore du café dedans.

— Non, précisa-t-il, je veux dire pour notre affaire. Je pense que vous êtes arrivé au bout de ce pour quoi je vous ai engagé. Il y avait cinq noms sur la liste, quatre après que vous avez éliminé celui qui est en prison...

— McLeish, le joueur de cornemuse.

—... et vous avez mis hors de cause Sattenstein, Crosby Hart et maintenant Dukacs, toute la question étant de savoir s'il y a là-dedans un nom qu'on devrait communiquer à la police. Le seul qui reste, c'est celui de Robert Williams, et donner ça à la police...

Je hochai la tête en imaginant la discussion avec Dennis Redmond. « Il est sorti, il y a des années, avec la femme de ce mec, et il se peut qu'il ait essayé de le retrouver pour lui dire qu'il était désolé. » Oui, c'est ça.

— Je ne sais pas combien d'heures vous avez travaillé, me dit-il, mais j'ai l'impression que vous avez plus que gagné les mille dollars que je vous ai remis. Il vous a fallu leur graisser la patte pour obtenir des renseignements ?

— Quelques dollars par-ci par-là.

— Du coup, ça ne vous a même pas rapporté les mille dollars en question. Est-ce que je vous dois quelque chose, Matt ?

Je lui fis signe que non.

— Offrez-moi le café, si vous voulez.

— C'est tout ? Vous êtes sûr ?

— Je me suis bien débrouillé. Et il se peut même que je parvienne à innocenter Williams. J'ai fait courir le bruit, j'apprendrai peut-être quelque

chose. On ne sait jamais.

* * *

Et il faut croire qu'on ne sait jamais, en effet, car le lendemain soir, alors que j'étais rentré un petit peu avant minuit, Jacob était à la réception – dans ce que j'en suis venu à qualifier de brouillard de sirop pour la toux – et il m'annonça qu'on m'avait appelé plein de fois, sans me laisser de message.

— Toujours le même scénario, expliqua-t-il. À chaque fois, il disait qu'il rappellerait, sans jamais laisser de nom ni de numéro.

Je gagnai ma chambre, pris une douche et me félicitai qu'il n'ait pas laissé de numéro, car j'étais claqué. J'étais allé à une réunion, puis boire un café au Flame, et la discussion avait duré plus longtemps que d'ordinaire. Je décidai de demander à Jacob de faire attendre mon correspondant quand il m'appellerait, mais le téléphone sonna à l'instant même où je tendais le bras dans sa direction. Je décrochai, et une voix fatiguée me lança :

— Ne me dites pas que je parle enfin à Matthew Scudder.

— Qui est à l'appareil ?

— Vous ne me connaissez pas, Scudder. Je me présente : Steffens, comme le fouille-merde⁽¹²⁾. J'ai essayé de vous joindre toute la soirée.

— Je vous aurais rappelé si vous m'aviez laissé un message.

— Oui, bon, j'étais en déplacement. Ça ne me laisse pas le temps de coincer la bulle. Actuellement, je suis garé dans un endroit que vous connaissez très bien.

— Ah oui ?

— À deux pas de chez vous, et je pensais vous y trouver, c'est pourquoi j'y suis moi-même. Mais le mec derrière le bar m'a dit que vous n'y venez plus tellement ces temps-ci.

Je savais où il était. Mais je le laissai me le dire.

— Le saloon de Jimmy Armstrong, déclara-t-il, sauf que le mec ne sait pas écrire saloon. Il y a une étoile à la place du a.

S ? loon. Il existait toujours une loi, une disposition législative imbécile qui datait d'avant la prohibition, en vertu de laquelle on n'avait pas le droit de donner à un établissement le nom de saloon. Ce texte avait été conçu pour calmer la ligue anti-saloon, l'idée étant que, si on ne pouvait pas empêcher un mec de diriger un saloon, on pouvait au moins le forcer à

appeler ça autrement. Voilà pourquoi le café de Patrick O'Neal, en face du Lincoln Center, s'appelle le O'Neal's Baloon ; il avait déjà commandé l'enseigne quand on lui parla de la loi ; du coup il décida de changer une lettre et basta. Il n'y avait, à l'entendre, rien de mal à se tromper en n'écrivant pas bien « balloon », qui normalement prend un a et deux l.

Jimmy avait dirigé le Baloon avant d'ouvrir son bistrot à lui, cinq rues plus loin dans l'avenue, en flirtant avec la loi, avec une étoile à la place d'un « a ». J'aurais pu en avertir le mystérieux M. Steffens, mais quelque chose me disait qu'il était déjà au courant.

— Il ne connaît peut-être rien à l'orthographe, m'assura-t-il, mais chez lui, le fumier, on picole sec, il faut reconnaître. Quel dommage qu'il n'y ait pas de juke-box ! Avec un peu de chance, il y aurait du Kenny Rogers pour me rappeler le nom de sa nana.

Un pochetron qui m'appelait très tard le soir. J'éprouvai une vive envie de raccrocher.

« J'aiderai tous ceux qui essayent de ne pas boire, m'avait dit Jim Faber. N'importe quand, jour et nuit. À la seule condition qu'ils m'appellent avant de lever le coude. Après, on ne fait plus que parler à un verre d'alcool et je n'ai pas de temps à perdre. »

— *Lucille*, dit-il. Pas mal, quand même ! Ça m'est venu comme ça, sans l'aide de monsieur Kenny Rogers.

— Je crains que vous m'ayez paumé en route.

— M^{me} Bobby Williams. C'est pas elle que vous cherchez ? À deux pas d'ici, Scudder, j'attends que vous veniez me payer un verre.

CHAPITRE 19

Quand on m'a gentiment fait quitter la police après un hold-up foireux à Washington Heights et que j'ai pris mes distances avec Anita et les garçons, je me suis installé dans une chambre au Northwestern en estimant que cet environnement spartiate ne me convenait pas trop mal, et c'est là que j'habitais quand je me suis mis à picoler encore davantage et que ma vie s'est délitée.

Ce n'était toutefois guère plus qu'un endroit où dormir quand j'y arrivais, ou regarder par la fenêtre quand je n'y arrivais pas. Pour jouir tout à la fois d'un séjour et d'un bureau, je filais au bistrot de Jimmy Armstrong, au coin de la rue.

J'y passais un grand nombre d'heures. C'est là-bas que je voyais les copains, rencontrais les clients et prenais nombre de mes repas. J'y avais une ardoise, j'y buvais plein de bourbon, parfois sec ou avec des glaçons, parfois mélangé à un express serré.

J'étais un habitué chez Armstrong, et je connaissais les autres hommes et femmes qui y passaient des heures entières. Des médecins et des infirmières de l'hôpital Roosevelt, des individus style universitaires de Fordham, des musiciens dont la vie tournait autour de la Juilliard School, du Lincoln Center et de Carnegie Hall, plus un mélange hétéroclite d'individus qui se trouvaient tout simplement habiter le quartier. Tous buvaient, et ce n'est pas à moi de dire si certains du lot étaient des ivrognes. Ils me parlaient quand j'avais envie de discuter, ils me fichaient la paix quand je n'en avais pas envie, les barmans et les serveuses continuant à m'apporter les verres.

De temps en temps, je pouvais rentrer avec une infirmière ou une serveuse, mais aucun de ces remèdes de dernière minute contre la solitude ne s'est jamais transformé en liaison. Un jour, une serveuse du groupe – une avec laquelle je n'étais jamais rentré – sauta d'une fenêtre haut perchée, sa sœur débarqua et n'accepta jamais le verdict officiel du suicide. Elle m'engagea pour enquêter sur l'affaire : mener des enquêtes pour les gens,

c'est ce que je faisais après avoir rendu ma plaque. Et il s'avéra qu'elle avait raison : on avait bien aidé sa frangine à passer par la fenêtre.

Chez Armstrong. Quand j'ai cessé de boire, je ne voyais pas pourquoi je ne pouvais plus y retourner. Qu'on boive ou pas, c'était un bon endroit où s'asseoir, manger et voir d'éventuels clients. J'avais entendu dire dans les réunions qu'une façon d'éviter de rechuter était d'éviter les endroits où ça risquait d'arriver, mais je continuais à rencontrer des barmans qui avaient conservé leur boulot après avoir arrêté l'alcool. Après tout, c'est la boisson qui vous rend soûl, pas l'endroit où on vend ce truc affreux.

Je ne me rappelle pas qu'à Saint-Paul quelqu'un ait jamais pris sur lui pour me demander de ne plus fréquenter ce bar. Je l'ai compris tout seul. Plus je passais de jours sans boire, plus j'accordais d'importance à cette nouvelle condition, celle de l'homme sobre. Tous ces jours s'évanouiraient en fumée dès l'instant où je boirais un coup et, chaque jour, il y en avait un de plus dans le tas qui était menacé.

Si bien que je me sentais de moins en moins à l'aise à ma table habituelle chez Jimmy, même si je me contentais d'y manger un hamburger arrosé d'un Coca en lisant le journal. Et, un jour, j'ai levé ma tasse de café, elle sentait le bourbon. Je la rapportai au bar en rappelant à Lucian que désormais je ne buvais plus.

Il me jura qu'il ne l'avait pas corsée de whisky alors même qu'il s'en allait la vider dans l'évier.

— Ou alors je l'ai fait sans réfléchir, dit-il. Et, si c'est le cas, je ne m'en souviens pas. Bon, on reprend tout à zéro.

Je le regardai choisir une tasse propre et la remplir avec la cafetière, me l'apporter à ma table, mais là encore elle sentait le bourbon.

Je savais qu'il n'y avait rien à redire à ce café, j'avais vu Lucian le verser dans ma tasse, mais je savais aussi que je n'arriverais pas à le boire, et au cours des heures suivantes il m'apparut clairement que je ne devais plus aller chez Armstrong. Je n'en parlai à Jim Faber qu'une semaine ou deux après, il hocha la tête et me dit qu'il pensait bien que, tôt ou tard, j'arriverais à cette conclusion.

— J'espérais seulement que ça se passerait avant que tu boives un coup, ajouta-t-il.

J'y étais retourné une dernière fois pour vérifier que je n'avais pas laissé une note monstrueuse, et pour prévenir que, si on me cherchait, on pouvait

essayer de me joindre à l'hôtel. Mais, depuis, il s'était passé des mois sans que j'en franchisse le seuil.

Au moins pouvais-je le longer sans problème. Dans les réunions, j'ai entendu une femme parler d'un bar bien précis, à côté de son bureau, bar auquel elle était très attachée. Elle était obligée de passer devant deux fois par jour. Elle avait essayé de marcher de l'autre côté de la rue, mais n'était pas moins sensible à son attraction magnétique.

— Aussi, en sortant du métro, je dévie de ma route pour aller à un carrefour plus loin, puis je reviens en arrière, et je fais la même chose le soir. Ça veut dire que je coupe quatre rues tous les jours, ce qui équivaut à combien... au moins trois cents mètres. Tout cela pour éviter d'être happée par Chez K-Dee, ce qui ne risque pas vraiment d'arriver, je le pense sincèrement, mais peu importe. Et puis ça me permet de brûler quelques calories supplémentaires, et c'est tant mieux, pas vrai ?

* * *

Je n'ai pas brûlé beaucoup de calories. J'ai pris l'ascenseur pour descendre dans le hall, je suis sorti dans la 57e Rue, j'ai tourné à droite et fait quelques mètres dans la Cinquième Avenue. J'ai encore tourné à droite, et le bar d'Armstrong se trouvait à mi-chemin du carrefour suivant.

Ai-je ressenti une attraction magnétique ? Je n'en sais rien. Peut-être. Je devais être tout aussi fortement attiré que révolté.

J'ouvris la porte, entrai, et n'eus qu'à respirer pour comprendre que j'étais dans un endroit où l'on buvait de la bière et fumait des cigarettes. Je pensai simultanément deux choses, que ça sentait très mauvais, et que ça sentait comme à la maison.

Ils étaient dix ou douze au bar, et j'en reconnus la plupart. Environ un tiers des tables étaient occupées. Pas de grands attroupements, rien que des groupes de deux ou trois. Dans tout l'établissement, les gens parlaient de façon suffisamment discrète pour qu'on entende la musique. Jimmy s'était débarrassé du juke-box peu après avoir ouvert le bistrot, et la radio, toujours allumée, était branchée sur une chaîne qui ne diffusait que du classique.

Chez Armstrong, les murs sont un ramassis d'incongruités, le pompon consistant en une tête d'élan empaillée accrochée à celui du fond. Juste en dessous, à me regarder depuis l'autre bout de la pièce avec ses lunettes à monture d'écaille à la Buddy Holly, un mec trapu d'environ mon âge en

costume-cravate, un petit sourire sur les lèvres. Il fumait une cigarette. À voir le cendrier, il n'en était pas à sa première.

— Lucille. Vous connaissez ce titre, dites ? Vous parlez, tout le monde le connaît. Elle a bien choisi son moment pour le quitter, avec leurs quatre morveux et un cinquième en route. Et, donc, le chanteur décide de ne pas la baiser car il a pitié de son pleurnichard de mari. Ça n'arriverait jamais dans la réalité, pas si elle était aussi jolie que dans la chanson. Asseyez-vous, nom d'un chien. Qu'est-ce que vous voulez boire ?

* * *

La serveuse était nouvelle, une blonde filasse, grande, élancée. Elle donnait l'impression de perdre facilement les pédales, mais elle prit bien la commande des boissons, m'apporta un verre de Coca-Cola et, pour Steffens, un autre scotch.

— Vann Steffens, dit-il. Vous ne vous souvenez pas de moi, dites ?

— On s'est déjà vus ?

— En fait, je n'en sais rien. Mais je vous ai reconnu dès que vous êtes entré. Évidemment, je vous attendais. À deux ou trois reprises, vous et moi nous sommes trouvés dans le même bar. Pas ici, mais dans un autre qui n'est pas très loin. Ou qui n'était pas loin avant qu'il ne ferme. Chez Morrissey, le bar de nuit. Vous vous en souvenez ?

— Bien sûr.

— Ils faisaient œuvre charitable, les frères Morrissey. Ils veillaient à ce que personne ne meure de soif uniquement parce qu'il est plus de quatre heures du matin. J'y suis allé de temps à autre, au fil des ans, et je vous y ai vu au moins deux fois, sinon plus. Vous étiez avec un certain Devø, il avait un bistrot dans la rue d'à côté.

— Skip Devø. Son bar s'appelait Chez Miss Kitty.

— Encore un bistrot qui a fermé. Et il me semble avoir entendu dire qu'il est mort. Il avait notre âge, non ? Il est mort de quoi ?

— D'une pancréatite aiguë, répondis-je, et c'était effectivement ce qui était indiqué sur l'acte de décès de Skip.

J'ai toujours pensé qu'il avait succombé à un mélange de tristesse et de boisson.

Steffens hocha la tête.

— Quel monde de vaches ! Est-ce qu'on nous a présentés, Chez Morrissey ? Personnellement, je ne saurais vous dire. Je n'y allais jamais avant trois, quatre heures du matin, et à ce moment-là j'étais déjà pété, ce qui fait que je me rappelle de trucs qui n'ont jamais existé. N'importe comment, quand j'ai entendu votre nom l'autre jour, j'ai su de qui on parlait.

— C'est arrivé comment ?

— Il y avait un mec qui expliquait que vous êtes à la recherche d'un dénommé Robert Williams, dont la femme a peut-être eu une aventure avec Jack Ellery, qui, d'après ce que je sais, a été assassiné il n'y a pas longtemps.

Il alluma une cigarette, mit en boule le paquet à présent vide.

— Vous ne fumez pas, dites ?

— Non.

— Et vous êtes ici en train de boire du Coca-Cola. Il paraît que vous ne consommez plus d'alcool, en ce moment. Vous vous sentez mal à l'aise dans un bistrot comme celui-ci ?

— Non, répondis-je, ce qui n'était pas tout à fait exact, mais je ne me sentis pas obligé de lui dire la vérité. Vous avez déclaré vous appeler comme le célèbre journaliste du début du XXe siècle.

— Joseph Lincoln Steffens ; dans ses écrits il avait laissé tomber le « Joseph ». C'est l'auteur de *The Shame of Our Cities*⁽¹³⁾, ouvrage dans lequel il dénonce la corruption dans les municipalités. Ce qui a permis d'y mettre un terme, comme vous avez pu le constater. (Il sourit, tira sur sa cigarette.) Mais ce qui l'a surtout rendu célèbre, c'est ce qu'il a écrit en rentrant d'Union soviétique : *J'ai vu l'avenir, et il marche*. Sauf qu'on s'est légèrement trompé en retranscrivant ses propos, car il avait écrit qu'il était allé dans l'avenir, et non qu'il l'avait vu. En tout cas, il a changé d'avis, et conclu que ce n'était pas l'avenir et que ça ne marchait pas. Ce qui prouve bien qu'il faut faire attention à ce qu'on dit car les autres déforment vos propos et continuent à vous citer bien après que vous avez personnellement cessé de penser ça.

— Intéressant.

— Vous êtes poli, Matt. J'en sais assez sur lui pour vous casser les pieds si j'en parle, mais c'est ce qui se passe quand on porte le même nom que quelqu'un d'autre. Et, non, nous ne sommes pas apparentés. Mon patronyme a été changé il y a une ou deux générations. Au départ, c'était

Steffansson, comme celui qui a exploré les pôles, et, non, il ne fait pas non plus partie de ma famille.

— Et vous vous prénommez Vann ?

— Evander. Mais je l'ai pardonné à ma mère, paix à son âme. Je l'ai raccourci en Van, puis j'ai ajouté un autre n, parce que les gens croyaient que c'était mon nom de famille, Van Steffens, comme il y a des Van Dyke ou des Van Rensselaer.

— Qui ne sont pas non plus de votre famille.

— Vous commencez à piger le truc, hein ?

Il tapota sa poche de poitrine, se rappela qu'il venait de finir son paquet.

— J'ai besoin d'une cigarette, dit-il. Où est le distributeur ?

Je hochai la tête.

— Il n'y en a pas. Il y a une petite épicerie juste à côté, le Pioneer. On y vend des cigarettes.

— Et pas ici ? En quel honneur ?

— Jimmy est contre le tabac.

— Il y a un cendrier sur toutes les tables. Ici, la moitié des gens fument.

— Il ne va pas l'interdire. Simplement, il ne veut pas l'encourager.

— Bon sang. Juste à côté ?

— À gauche en sortant.

— Bon sang. Heureusement qu'il n'est pas contre la boisson. Ce rade aurait du mal à joindre les deux bouts.

CHAPITRE 20

Pendant son absence, la serveuse vint vider le cendrier. Je pensai aux frères Morrissey et au bar de nuit qu'ils possédaient et géraient à l'étage au-dessus d'un théâtre d'avant-garde. Je pensais à Skip Devø, à Jack Ellery, puis au scotch et aux glaçons qui fondaient dans le verre de Vann Steffens.

Il y avait un téléphone public sur le mur du fond et, au moment même où je le fixais des yeux, un type, barbichette et cheveux coupés en brosse, raccrocha, regarda si sa pièce de vingt-cinq cents n'était pas retombée, puis se dirigea vers les toilettes.

J'appelai mon parrain.

— Je suis dans un bar, lui expliquai-je, où j'ai retrouvé un informateur, ou du moins ce qu'il va, je crois, devenir. Je n'avais pas envie d'être ici, mais je m'y suis senti obligé.

— Et ça va ?

— J'ai bu un Coca. Il s'est absenté, son scotch l'attend et je me suis dit que j'allais dépenser vingt-cinq cents et te réveiller.

— J'étais réveillé. Tu trouves qu'il a de la gueule, le scotch ?

— Il a commencé à me prendre la tête, répondis-je. Je suis Chez Armstrong.

— Ah.

— Et le passé a réussi à se glisser dans la discussion. Je n'ai jamais rencontré ce mec, mais on a dû zoner dans les mêmes milieux.

Par la devanture, je vis Steffens sortir de l'épicerie. Il s'arrêta sur le trottoir pour ouvrir son paquet de Lucky Strike.

— Voilà le mec qui revient. Je te laisse. Ça va, j'estimais simplement que je devais t'appeler.

— Et tu as plein de pièces de vingt-cinq cents.

— Toujours.

* * *

— La meilleure place dans l'établissement, dit Steffens. Vous savez pourquoi ?

— Je parie que vous allez me le dire.

— Partout ailleurs, on a cet orignal à la con devant les yeux. Quand on s'assied dessous, on n'est pas obligé de le regarder.

— Je crois que c'est un élan.

— Je reconnais mon erreur. Et, puisque nous en sommes à nous corriger mutuellement, ce n'est pas le Pioneer, mais le Piomeer. Ils se sont trompés en l'écrivant, ces imbéciles.

— Il faisait partie d'une chaîne. Puis il a cessé d'y être affilié, et on a été obligé de le rebaptiser.

— On a donc changé une lettre.

— Ça devait coûter moins cher que de tout changer. Tout le monde continue à l'appeler le Pioneer.

— Pioneer avec un « m », saloon sans « a » et une salle enfumée où on ne vend pas de cigarettes. Ça va, votre Coca ?

— Très bien. Vous étiez en train de me parler de M. Williams et de sa femme.

— Oui, et je ne vais pas en avoir pour longtemps. Je vous ai déjà expliqué qu'elle s'appelle Lucille. Une belle femme, dont on pourrait dire qu'elle est prodigue de ses faveurs. J'y ai moi-même goûté un soir, ça ne s'est jamais reproduit mais je n'en garde pas moins un souvenir agréable. Il faut reconnaître que je n'ai jamais eu peur que son jules me bute à cause de ça.

— Ce devait être Robert Williams, mais je crois que vous l'appeliez Bobby.

— Oui, mais il y a autant de Bobby Williams et de Bob Williams qu'il existe de Robert, et le nom que je lui donnais, comme pratiquement tout le monde, c'est Scooter.

— Scooter Williams.

— Tout ça parce qu'il avait un de ces machins, comme une moto, mais en modèle réduit.

— Un scooter.

— Ben oui, un scooter, mais je cherchais la marque. Vespa ? Je crois que c'est ça. On aurait donc pu l'appeler Scooter Williams, mais personne n'a osé. C'est resté « Scooter ». N'importe comment, je ne crois pas qu'il

l'ait eu longtemps, cet engin. Il s'est suffisamment baladé avec pour récolter un surnom, puis il l'a vendu, ou on le lui a piqué.

Originaire du Middle-West, Scooter avait abandonné ses études à l'université de New York. Il s'était trouvé un appart pas cher dans une sale rue du Lower East Side, il avait rencontré Lucille, l'avait épousée et passait ses journées à fumer beaucoup d'herbe et à en vendre assez pour amortir sa consommation. Il travaillait de temps à autre pour des déménageurs, conduisait à l'occasion un taxi clandestin et servait d'homme à tout faire à la permanence démocrate du quartier.

— On dirait que c'est votre type, déclara Steffens. La femme, plus le fait qu'il connaissait Machinchouette.

— Jack Ellery.

— C'est ça. Ellery travaillait de temps à autre pour des déménageurs. Mais, curieusement, il a effectué le déménagement de quelqu'un qui, une semaine ou deux après, a été cambriolé et dévalisé de tout ce qu'il avait de précieux.

— Et vous connaissiez Ellery ?

— Je savais qui c'était, je le connaissais dans la mesure où je lui disais bonjour. Ça s'arrête là.

— Et vous êtes journaliste, dans la presse écrite ?

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Je n'en sais rien. J'ai dû penser que vous suiviez les traces de votre célèbre non-ancêtre.

— Déterrers les scandales. Vous parlez, je suis de l'autre côté de la barrière, moi ! Je ne joue pas les fouille-merde, je la fabrique, la merde. *The Shame of Our Cities*. C'est moi, Matt. Je participe à la vie politique locale de l'autre côté du fleuve. Si l'on éliminait la corruption qui règne dans les municipalités, je serais obligé de me trouver un métier honnête.

Il sortit un étui noir et mince en veau et me remit une carte. *Vann Steffens*, y lus-je. *Votre ami à Jersey City*. Pas d'adresse, mais un numéro de téléphone, avec 201 comme préfixe.

— Tout le monde a besoin d'un ami, reprit-il. Surtout à Jersey City. Vous avez une carte ?

Mon parrain étant imprimeur, je ne serai jamais en rade de cartes de visite. J'en pêchai une pour la lui donner.

— Et dire que je trouvais la mienne minimaliste, fit-il observer. Il n'y a que votre nom et votre numéro, et je les ai déjà.

Il rangea la carte.

— Mais je la garde. Quand on vous donne une carte, vous la gardez. Sinon, ce serait malpoli. Une minute, rendez-moi la mienne, d'accord ?

Je m'exécutai, il ôta le capuchon d'un stylo et écrivit *SCOOTER WILLIAMS* en petites majuscules au dos, puis il consulta un petit carnet et ajouta une adresse et un numéro de téléphone. Recouvert de veau noir, le calepin était assorti à l'étui pour cartes.

— Et voilà, dit-il. Quand vous le verrez, il vous faudra moins de dix minutes pour le rayer de la liste.

Je le remerciai et jetai un œil à ce qu'il avait écrit. L'adresse était située dans Ludlow Street – Scooter avait donc toujours son appartement bon marché dans un mauvais quartier. Je regardai Steffens en face de moi en me demandant ce qu'il attendait en retour.

Il répondit à la question avant que je puisse la lui poser.

— Vous pouvez me payer mes verres, dit-il, ça me conviendra parfaitement. Nom d'un chien, je fais partie de l'appareil politique à la con, à Jersey City. Dépanner les gens est une de mes attributions, tout comme le fait d'en croquer. Un jour, vous me rendrez un service.

— Je ne vois pas ce que ça risque d'être, Vann. Je n'ai pas le droit de voter à Jersey City.

Il s'esclaffa.

— Oh, n'en soyez pas si sûr, mon ami. Si vous venez me voir le jour des élections, je vous garantis que vous pourrez voter au moins une fois dans chaque circonscription. J'ai une idée. Vous m'offrez encore un verre et vous m'expliquez pourquoi ça vous intéresse de savoir qui a abattu Jack Ellery de deux balles.

* * *

Je lui en racontai plus que je n'avais prévu. Il se montra attentif, hocha la tête quand il le fallait, posa de temps à une autre une question ou émit une observation pour faire monter la sauce. Au début, il avait l'air de jouer les fanfarons, mais il se prit de sympathie pour moi pendant l'heure, grosso modo, que nous passâmes ensemble. Peut-être s'est-il radouci quand il n'a plus éprouvé le besoin de m'impressionner autant qu'auparavant. Peut-être en suis-je venu à me sentir plus à l'aise dans le bar d'Armstrong, ce qui est peut-être bien, ou alors le contraire.

Je réglai la note et me souvins de quelque chose en partant.

— Vous qui savez tout, lui dis-je. Il se peut que vous sachiez ça.

— Si vous voulez me demander quelle est la capitale d'un État des États-Unis, ce n'est pas la peine. Je suis nul dans ce domaine.

— Jack des hauts et des bas. Savez-vous par hasard pourquoi on l'appelait comme ça ?

— Je ne savais même pas qu'on l'appelait comme ça. Jack des hauts et des bas. Première nouvelle.

— Ce n'est pas important. Je me disais que vous le sauriez peut-être.

— Zut, j'ai horreur de décevoir un nouvel ami.

Il claqua des doigts.

— Vous savez quoi ? Après tout, je le sais peut-être. Je parie que c'est parce que Scooter était déjà pris.

CHAPITRE 21

— Salut, mon pote !

Un grand sourire, découvrant des dents qui n'ont pas vu de dentiste depuis un moment.

— Vous êtes le mec qui m'a appelé, c'est ça ? Vous m'avez dit comment vous vous appelez, mais ça ne signifie pas que j'arrive à m'en souvenir.

— Matthew Scudder.

— Exact, exact. Bon, entrez, Matthew. Désolé pour l'appart. La bonne va venir demain matin à la première heure.

On voyait une pile de magazines sur un fauteuil à motif floral. Il les ramassa, me fit signe de prendre leur place. Il les déposa sur une table basse fabriquée à partir d'une porte et se prit une chaise pliante.

— Je plaisantais en parlant de la bonne, reprit-il. Ici, c'est moi que j'ai trouvé de mieux comme aide ménagère. Le bon côté étant que je ne coûte pas cher.

L'appartement n'était pas si en désordre que ça, et, pour être occupé par un ancien fumeur d'herbe du Lower East Side, il devait se situer en haut du panier. Pour autant que je puisse en juger, il était propre, sous tout le fouillis.

Je l'avais appelé le matin qui avait suivi la longue soirée avec Vann Steffens. Avant de composer le numéro, j'avais regardé dans les Pages blanches, et il s'y trouvait, Williams Robt P., avec le numéro et l'adresse de Ludlow Street que m'avait communiqués Vann. Il aurait pu s'éviter de me les écrire méticuleusement en majuscule et me dire de consulter l'annuaire, mais il avait expliqué qu'il se définissait comme quelqu'un qui rend des services, et celui-là n'avait pas été trop compliqué.

Le téléphone avait sonné plusieurs fois, et, quand Williams avait décroché, il était essoufflé, comme s'il s'était dépêché de répondre avant que le répondeur ne se déclenche. Je m'étais présenté et lui avais dit vouloir discuter de Jack Ellery, il avait répété plusieurs fois ce nom, puis avait dit :

— Oh, merde, j’ai entendu parler de cette histoire. C’est affreux, hein ? D’abord, on m’a raconté qu’il s’était suicidé, mais ça ne tenait pas debout. Enfin je veux dire... beaucoup de gens font ça et ça n’a jamais de sens, mais lui, ce n’était pas son genre. Vous l’avez connu, mec ?

— Il y a longtemps.

— Oui, moi aussi. Mais, ensuite, j’ai appris que quelqu’un l’avait tué, mais ça ne tenait pas debout non plus parce que... pourquoi diable quelqu’un aurait-il eu envie de tuer Jack ? Qu’est-ce qui s’est passé ? On l’a descendu ?

Je répondis que quelqu’un l’avait fait, il déclara que c’était ce qu’on lui avait raconté, et il n’en revenait pas, il n’en revenait vraiment pas. Je lui avais demandé si je pouvais venir en discuter avec lui, il m’avait dit oui, pourquoi pas, il serait chez lui toute la journée. Quand voulais-je passer ? Dans l’après-midi ?

J’ai commencé par prendre mon petit déjeuner, puis je suis allé à une réunion de midi à Fireside, et j’ai pris le F jusqu’au terminus de Manhattan. Au préalable, j’avais regardé sur la carte, et à quatorze heures trente j’étais assis dans ce fauteuil. Les accoudoirs en étaient élimés et les ressorts fichus, mais je m’y sentais aussi à l’aise que les magazines avaient eu l’air de s’y sentir avant que je prenne leur place.

Dans les couloirs et la cage d’escalier de l’immeuble flottaient des odeurs de cuisine qui mariaient l’Asie et l’Amérique latine, mais chez Scooter Williams ça sentait surtout l’herbe. On avait fumé un max de marijuana dans ces trois petites pièces, et les murs et le parquet s’étaient imprégnés de son arôme au fur et à mesure que la dope s’emparait de sa vie et la mettait en attente indéfinie.

Il devait avoir dans les quarante-cinq ans, mais il se débrouillait pour avoir l’air à la fois plus jeune et plus vieux. Ses abondants cheveux bruns étaient hirsutes, et on avait l’impression qu’il se les était peut-être coupés lui-même. Il avait une moustache tombante, pas taillée partout pareil, et cela faisait deux ou trois jours qu’il ne s’était pas rasé.

Il portait un polo bordeaux uni à manches longues et grand col pointu, par-dessus lequel il avait enfilé un gilet kaki avec tout un tas de poches. Un gilet de photographe, je crois, même si je ne vois pas très bien comment on peut se rappeler dans quelle poche on a mis la pellicule. Il avait des jeans pattes d’eph’— ce qui ne se voyait plus beaucoup — élimés aux revers et troués aux genoux.

Il parla un moment d'un truc qu'il avait vu à la télé, une émission de science-fiction qui l'avait impressionné sur le plan philosophique. Je n'y prêtai guère attention, je le laissai divaguer, puis je dressai l'oreille quand il prononça le nom de Jack.

— C'était complètement inattendu, déclara-t-il. Cela faisait des années que je n'avais plus entendu parler de Jack, que je n'avais même pas pensé à lui, et voilà que le téléphone sonne, et c'est lui. « Est-ce que je peux passer ? » me demande-t-il. Oui, bien sûr. J'habite toujours au même endroit. J'y suis depuis, oh là... depuis que j'ai abandonné mes études. Je m'y suis installé et je n'en suis jamais parti, et cela depuis plus de vingt ans, c'est incroyable.

— Et il est venu ?

— Deux heures après son coup de fil, on sonne à la porte, c'est lui. Vous savez ce que je me suis dit, non ? Vous devinez ? J'ai pensé qu'il cherchait à s'approvisionner.

— À acheter, euh...

— De l'herbe. Ça me fait rigoler quand j'entends dire que cette drogue sert de tremplin pour passer aux drogues dures. Moi, j'en suis toujours resté à ce stade. J'ai commencé mes études en septembre à l'université de New York et il ne s'est pas écoulé un mois avant que le mec qui partageait ma chambre m'offre ce qui devait être un joint pourave, mais j'ai tiré une grande barre et vous savez ce qui s'est passé ?

— Quoi donc ?

— Rien du tout. J'ai fumé tout le pet et rien, zéro. En revanche, j'ai ressenti une petite faim, vous voyez, je suis donc allé chercher le pot de beurre de cacahuète posé sur mon bureau et j'ai pioché dedans avec une cuiller. Ça avait un goût extraordinaire, comme si je découvrais d'un seul coup tout le raffinement du beurre de cacahuète, la dimension complètement mystique de son goût et, là, je me suis rendu compte que j'étais complètement allumé.

Il avait fini le pot de beurre de cacahuète et, bien avant que l'effet ne s'estompe, il avait su ce qu'il voulait faire de sa vie. Il voulait la vivre en se sentant dans cet état.

— Pendant un moment, poursuivit-il, on cherche à être encore plus défoncé, mais on finit par s'apercevoir que c'est complètement inutile. Et qu'on n'a pas besoin d'être de plus en plus déchiré. Il suffit de l'être, vous voyez ?

Les autres drogues ne l'avaient jamais branché : les amphés, les tranquillisants, les psychédéliques. Il avait essayé une fois les champignons, pareil pour la mescaline, et l'acide à deux reprises, juste pour savoir ce qu'il en était, mais, de son point de vue, rien ne valait la bonne herbe. Il fumait tous les jours et en vendait assez pour ne pas en être de sa poche, il lui arrivait même de réaliser quelques petits bénéfices.

— Je ne me suis jamais fait gauler, dit-il, ce qui est sans doute un exploit, ou pas loin. Mais je ne vends qu'à ceux que je connais, les flics du coin me connaissent et sont au courant de ce que je fabrique, ils savent que je ne fais de mal à personne et que je n'en écoule pas de grosses quantités, si bien qu'ils me foutent la paix. J'arrive toujours à me débrouiller et je suis tout le temps allumé, ça rime, on pourrait en faire une chanson, vous ne trouvez pas ?

— Sauf que Jack ne cherchait pas à faire des courses.

— Oh ! là, là ! On a beaucoup dévié du sujet. Non, il ne venait pas pour ça. Je lui ai proposé de tirer un peu sur un pétard mais, avant que je puisse finir ma phrase, il m'explique qu'il est super alcoolique, sauf qu'il ne boit plus, ce qui signifie qu'il ne peut plus rien consommer. L'herbe, les médocs, plus rien du tout ; si c'est bon pour les neurones, il ne peut pas y toucher. Au début, je ne voyais pas pourquoi, mais il me l'a expliqué très clairement.

— « On ne peut pas être déchiré et sobre en même temps. »

— C'est ça ! Ce sont exactement ses mots et, dit comme ça, impossible de ne pas piger. Je ne lui offre donc qu'un soda à l'orange, ce que je voulais vous offrir, parce que j'imagine que vous faites partie du même club. Je vais en boire un, est-ce que je peux vous en apporter un aussi ?

Nous bûmes nos sodas à l'orange à même la canette. Je ne me rappelais plus la dernière fois que j'en avais pris un et conclus que j'étais prêt à attendre aussi longtemps avant d'en avoir un autre.

— Vous êtes un mec à qui on sert du soda à l'orange, vous savez donc pourquoi il est venu ici.

— Je crois.

— « Pour réparer ses torts », qu'il a appelé ça. Il examinait sa vie, pour essayer de se faire pardonner de tout ce qu'il avait fait de mal. C'est pareil, pour vous ?

— Pas encore.

— C'est que je n'ai jamais picolé, vous savez. Quand j'ai réussi mon examen de fin d'études secondaires au lycée Pembroke, j'ai zoné dans

toutes les fêtes et je suis rentré chez moi pété comme un coing. Je me suis vautré sur mon lit tout habillé, la chambre s'est mise à tourner. Je me suis penché en avant, j'ai gerbé sur la moquette, puis je me suis évanoui. À mon réveil, je me suis dit que je ne recommencerais plus jamais, et ça ne s'est jamais reproduit.

Jusqu'aux cinq derniers mots, j'avais entendu cette histoire un nombre incalculable de fois.

— « Réparer ses torts », reprit-il avec quelque chose qui approchait de l'étonnement. Quels torts avait-il pu me causer pour qu'il se sente obligé de les réparer ? Lui et moi, on se connaissait déjà depuis quelques années. On avait effectué des déménagements ensemble, fumé un peu d'herbe ensemble, traîné parfois ensemble. La seule chose qui me soit venue à l'esprit, c'est qu'il cherchait à ce que je le rancarde sur des gens qui avaient des objets de valeur. Vous savez, des gens dont j'avais assuré le déménagement et qui avaient des trucs intéressants, et je toucherais ma part sur ce que lui rapporterait la vente de sa fauche.

— Sauf que vous n'étiez pas partant.

— Pas question, mon pote !

Il hocha la tête.

— Bon, entuber un peu l'aide sociale, toucher des allocs auxquelles je n'ai pas droit, aller piquer des chaussures et une chemise chez Calvin Klein... d'accord, pourquoi pas. Je ne suis pas un petit saint, ça ne me dérange pas, ces trucs-là. Mais voler des êtres humains ? Des gens que j'ai vus, des gens qui m'ont payé pour m'occuper de leurs affaires, des gens qui m'ont filé un pourboire ? Ce n'est pas mon truc.

Il but une grande gorgée de soda.

— Et qu'est-ce que réparer ses torts venait faire là-dedans ? Je l'ai... enfin bon... envoyé promener quand il a été question de ça. Ça ne m'a même jamais effleuré l'esprit. Je ne l'ai pas jugé, j'ai simplement dit « non, c'est pas mon truc ». En fait...

— Quoi ?

— Eh bien, quand j'y repense, c'était peut-être à moi de lui présenter des excuses. À cause de ce que j'ai fait... deux entreprises de déménagement pour qui j'ai travaillé, je leur ai en quelque sorte dit de ne plus l'embaucher. Sans expliquer pourquoi. Sinon, enfin... qu'il n'était pas le mec le plus fiable dans le boulot, il ne se foulait pas, il se laissait aller. Pas assez pour l'exclure du marché ou le débiter, juste assez pour qu'il soit

le dernier à être embauché. Alors, voilà, je suis son pote et je l'empêche de bosser, de sorte qu'il se peut...

Il ne termina pas sa phrase et je le vis brasser tout ça dans sa tête. Il donnait l'impression de pouvoir passer l'heure suivante à en mesurer la portée philosophique.

— Mais ce n'est pas à ça qu'il pensait, dis-je.

— Ah. Non, rien de tel. C'était très libéré.

— Comment ça ?

— Hyper relax. Luce. Lucille, mon pote. Ma meuf.

Il détourna le regard, sourit en y repensant.

— Ça remonte à des années. C'est plus ma meuf. Depuis, il en est passé quelques-unes. Avec moi, elles ont tendance à défiler. Vous savez le plus drôle ?

— Quoi donc ?

— Elles ont toujours à peu près le même âge. Je parle de celles qui vont jusqu'à s'installer chez moi. Une meuf que je fréquente, bon, un quart d'heure, elle peut avoir n'importe quel âge. Mais celles qui s'installent chez moi et rangent leurs chaussures sous le lit, elles ont toujours vingt-quatre-vingt-cinq ans. À dix-neuf ans, j'avais une meuf qui avait six ans de plus que moi, et maintenant j'ai combien, quarante-sept ans ? Et, la dernière que j'ai eue, elle s'est tirée il y a quelque chose comme un an, eh bien, elle avait vingt ans de moins que moi ! Putain, *Le Portrait de Dorian Gray* ! Vous saisissez ? (Il fronça les sourcils.) Sauf que je ne suis pas exactement Dorian Gray, mais enfin... vous voyez où je veux en venir.

— À Lucille, dis-je.

— Eh oui. C'était un canon. Complètement à la masse, mais sympa. Elle avait eu une enfance merdique. (Il agita une main pour chasser le passé.) Et voilà Jack qui débarque et me raconte qu'il la sautait. Lucille et lui, ils s'en donnaient à cœur joie. Et il croit sérieusement qu'il doit se racheter devant moi à cause de ça ?

— Vous étiez déjà au courant ?

— Pour moi, ça allait de soi, pardi ! Lucille, elle baisait avec tout le monde. Il ne nous a pas fallu plus de deux mois pour envoyer chier toute cette histoire de fidélité. On est allés à plusieurs fêtes, où tout le monde s'envoyait celui ou celle qui faisait l'affaire. Après avoir regardé ta femme se faire fourrer par un inconnu, ou tu cesses d'être jaloux, ou tu lui mets ses vêtements dans un carton que tu vas déposer sur le trottoir. Je le lui ai

expliqué, je lui ai dit : « Si ça t'empêche de dormir la nuit, mon pote, laisse tomber. – Mais tu étais mon pote, et je t'ai trahi. – En sautant Lucille ? Si tu veux réparer ça, va faire la queue, la file est longue. »

— Il n'y avait pas un enfant dans l'histoire ?

— Oh si. Il croyait l'avoir mise en cloque. Enfin... il y a quelqu'un qui l'a fait. Elle a été enceinte deux fois pendant qu'on était ensemble. La première fois, elle a avorté, la seconde, elle a attendu trop longtemps et décidé d'avoir le bébé. Et il s'est trouvé qu'elle a fait une fausse couche, ce qui était à la fois bien et mal, vous comprenez ? (Il détourna le regard.) Ça donne à réfléchir.

— Ah bon ?

— Admettons qu'elle ait eu cet enfant. Enfin, est-ce que ça nous aurait fait rester ensemble ? Elle aurait pu avoir des triplés, on se serait quand même séparés le moment venu. On pourrait se dire, « ah, on a un gosse, il faut que je travaille chez IBM, qu'on se trouve un appart à deux niveaux à Tarrytown », mais il n'arrivera rien de tout ça. Si elle avait eu un enfant, elle aurait simplement eu un truc de plus à trimballer quand elle se tirait, voilà tout. Ou bien elle m'aurait laissé le gamin et qu'est-ce que j'aurais fait ? Je l'aurais enveloppé dans une couverture pour aller le déposer devant la porte d'un couvent ?

Je me représentais spontanément la scène : mes fils, Mike et Andy, debout devant un portail verrouillé et attendant d'être hébergés par les Petites Sœurs des pauvres... Je respirai un grand coup et pensai à autre chose.

— Je me demande où elle est en ce moment, disait-il. La dernière fois que j'ai eu de ses nouvelles, elle se trouvait à San Francisco. À l'heure actuelle, elle pourrait avoir un gosse ou deux. Pas de moi, cependant. Ni de Jack non plus. (Il avait de nouveau un regard lointain.) Il se peut que j'aie un enfant quelque part. Un enfant que j'aurais eu avec quelqu'un d'autre, sans jamais le savoir.

CHAPITRE 22

— On dirait bien qu'on a fini, dit Greg Stillman. Ils sont tous blanchis.

— Vous avez l'air déçu.

— Pas exactement. J'avais un problème, maintenant il est résolu grâce à vous et je vous en remercie. Mais...

— Mais vous avez l'impression que c'est incomplet. Inachevé.

— Oui, bien sûr. Qu'est-ce que vous en pensez, Matt ? C'est vous qui avez fait le boulot. Moi, je me suis contenté de payer la note.

Et moi, je m'étais contenté d'agir machinalement. Je me trouvais dans ma chambre d'hôtel avec un café acheté chez le traiteur d'en bas, en train de regarder par-dessus les toits des bureaux allumés tout là-bas, dans le centre. J'avais décidé de lui donner mon dernier compte rendu par téléphone. Il n'était pas vraiment indispensable d'être assis dans une autre cafétéria pendant que je lui expliquais que nous n'avions plus de suspect.

— Moi, ça va, dis-je. J'aurais préféré élucider cette affaire, mais ce n'est pas pour ça que vous m'avez embauché. N'importe comment, ça regarde la police.

— Sauf qu'elle ne bougera pas.

— On n'en sait rien. Ce sera un dossier en suspens, et, quand elle obtiendra des renseignements, elle les exploitera. Vous vouliez être sûr de ne rien lui cacher. Eh bien, c'est le cas. Quel que soit l'individu qui a assassiné celui que vous parrainiez, il ne faisait pas partie des cinq de la liste de huitième étape.

— Celui qui est en prison...

— McLeish, le joueur de cornemuse.

— Il ne peut pas, à l'évidence, être coupable. À moins qu'on vous délivre un permis de sortie le week-end pour vous permettre de régler un vieux compte. Mais n'aurait-il pas pu passer le message à quelqu'un qui se trouve dehors ?

— Il aurait déjà fallu qu'il le reçoive. Rien n'indique que Jack lui a rendu visite, ou lui a seulement écrit. En tout cas, ça ne rime pas à grand-

chose, sur le plan affectif.

— Que voulez-vous dire ?

— Imaginez que vous êtes en prison, où vous purgez une longue peine. « Salut, tu te souviens de moi ? Dis, je voudrais m'excuser, parce que c'est moi qui t'ai balancé et que, sans moi, tu ne te serais pas retrouvé en taule. »

— Quelle merveilleuse déclaration, pour la neuvième étape !

— Bon, il aurait pu formuler ça autrement, mais, en substance, ça se ramènerait à ça. Et quelle serait la réaction de McLeish ? « Ce fils de pute, il m'a fait ça, j'ai intérêt à lui renvoyer l'ascenseur et le faire buter. » Non, on a déjà rayé de la liste le joueur de cornemuse, et je pense qu'on peut en rester là.

— Je suis sûr que vous avez raison.

— J'ai été flic pendant des années, et je n'étais pas l'équivalent d'un fanatique des étapes dans la police de New York. J'ai appris à fermer les yeux et il m'est arrivé d'en profiter sur le plan financier. Mais les homicides, ça a été toujours différent. Quand quelqu'un était assassiné et que l'affaire atterrissait sur mon bureau, je tenais à l'élucider.

Ce qui ne voulait pas forcément dire que quelqu'un allait pour autant passer le restant de ses jours derrière les barreaux. Parfois, je savais qui était le coupable, mais je n'arrivais pas à ficeler un dossier qui tienne debout. Mais j'avais fait de mon mieux et tiré l'affaire au clair, mon travail était donc terminé.

— Et celle-ci ?

— J'ai fait mon boulot, répondis-je. Même si je n'ai pas bouclé l'enquête. Ça me paraît par conséquent inachevé, et je trouve peut-être ça un peu décevant. Mais ça ne signifie pas que je ne peux pas débrancher. Et c'est ce qui va se passer. C'est déjà en grande partie arrivé.

Il observa un moment de silence.

— C'est peut-être seulement pour moi que c'est une question d'amour-propre, déclara-t-il.

— Parce qu'un être parfait comme vous devrait être en mesure de faire quelque chose ?

— Il y a de ça, Matt. Et puis aussi le désir d'avoir une nouvelle fois la confirmation que je ne suis pas le centre du monde. Vous vous rappelez ce que je vous ai dit ? Que c'est à cause de moi qu'on l'a tué, que je l'ai poussé à franchir la huitième et la neuvième étapes, et que c'est pour cette raison qu'on l'a assassiné. Mais je pense que, finalement, ça ne venait pas

de là. Je pense que je ne suis pas le premier moteur de l'univers. Je pense que je ne suis qu'un ivrogne de plus.

* * *

Ce soir-là, j'indiquai pendant la réunion que j'avais passé une heure ou deux avec un type qui était tranquillement défoncé à la marijuana depuis plus de vingt ans.

— Il s'est bien gardé de m'en proposer, ajoutai-je, tout comme il n'en a pas fumé pendant que j'étais sur place, mais il avait fumé avant que j'arrive et je suis sûr qu'il a allumé un joint dès que je suis parti. Ça empestait dans tout l'appartement.

Une dénommée Donna vint me voir pendant la pause. On la voyait assez souvent à Saint-Paul, et elle avait pris la parole quelques mois plus tôt à l'occasion de son premier anniversaire. C'est délibérément qu'elle s'adressa à moi, et je me dis qu'elle voulait discuter de la marijuana et de ses effets à long terme. Je ne me rappelais pas qu'il ait été beaucoup question d'herbe dans son intervention, ce qui ne signifiait pas qu'elle n'avait pas pu trouver quelque chose qui lui parlait dans mon histoire.

Sauf qu'il ne s'agissait pas de ça du tout. Quelques mois plus tôt, elle était allée s'installer chez son copain, un autre alcoolique devenu sobre. Il était toujours alcoolique, mais plus sobre, et elle voulait le quitter.

— Quelle imbécile je fais !

Elle chassait ses longs cheveux auburn qui lui retombaient sur les yeux, mais ils ne cessaient de lui barrer le visage.

— C'est son histoire que j'ai entendue, nom d'un chien. Je savais qu'il sortait chaque fois qu'il atteignait le cap des deux ans. Mais il ne buvait plus quand je l'ai rencontré, et cela depuis plus longtemps que moi, et je croyais que ça allait durer.

Mais ça n'avait pas été le cas. Elle avait gardé son appartement dont le loyer était contrôlé : « Qu'est-ce qu'on dit ? Je suis peut-être folle, mais pas idiote », et c'était là qu'elle habitait actuellement, seulement elle avait laissé plein de choses chez lui, à Cobble Hill, ce qui la dérangeait beaucoup, mais elle avait peur d'y aller toute seule.

— Je ne crois pas qu'il ferait quoi que ce soit parce que c'est un type très doux, me dit-elle. Du moins quand il n'a pas bu. Mais il s'est montré violent avec son épouse. Je ne raconte pas d'histoires, c'est indiqué dans le

texte où il expose son cas. Et il raconte tout le temps que ça n'est arrivé que lorsqu'il était soûl. Eh bien, actuellement, oui, il est soûl.

— Vous voulez que je vous accompagne ?

— Vous seriez d'accord ?

Elle posa la main sur mon poignet.

— Je ne vous demande pas un service. Enfin... vous m'en rendriez un, et énorme, mais j'aimerais vous dédommager financièrement. En réalité, j'entends bien le faire.

— Vous êtes une amie, rétorquai-je, et c'est ainsi qu'on se comporte entre amis. Je ne crois pas...

— Non, insista-t-elle. C'est ma marraine qui m'a suggéré de procéder ainsi. Et elle a bien précisé que je devais vous payer.

Elle avait décidé quand ça se passerait, le samedi après-midi, et s'était débrouillée pour qu'on nous y conduise. Est-ce que je connaissais Richard Lassiter ? Richard le chauve, Richard le pédé, Richard qui carbure aux amphés ? Il avait une voiture, et il y aurait largement la place pour ses affaires dans le coffre et sur la banquette arrière. Il viendrait la chercher à quinze heures pile au carrefour de la 84e et d'Amsterdam et, en se rendant à Brooklyn, ils pourraient s'arrêter au passage pour me prendre. J'expliquai que ce serait plus facile que je les retrouve tous les deux au nord de la ville et que quinze heures me convenait parfaitement.

— Je paye également Richard, dit-elle. Il a protesté, mais j'ai insisté.

— Les ordres de la marraine.

— Oui, mais n'importe comment j'aurais insisté. Il dit qu'il va monter avec moi, au cas où Vinnie serait là-bas. Je lui ai laissé un message sur son répondeur pour le prévenir que je passerais samedi après-midi, qu'il vaudrait mieux qu'il ne soit pas là, et patati et patata. Comment appelle-t-on ça, quand on prend un somnifère et que ça vous empêche de dormir ?

— Une erreur.

— Ha, ha ! Très bon. Non, maintenant ça me revient, ça s'appelle un effet paradoxal. Très fréquent chez les alcooliques. Je crois que mon message téléphonique a pu avoir un effet paradoxal sur Vinnie. « Que je ne sois pas sur place ? Mon cul, oui ! C'est chez qui, là, sale pouffe ? »

— Si Vinnie est de Bensonhurst, c'est bien imité.

— En fait il en vient, et merci. Mais, s'il est chez lui, bon, Richard est adorable, sauf qu'il n'est pas très intimidant.

— Pour ça, vous voulez une brute comme moi.

— Un ancien flic, et un homme capable de se débrouiller dans les rues dangereuses de New York.

— Y compris à Brooklyn.

— Y compris à Brooklyn.

Elle me serra le bras.

— Une brute, en effet, dit-elle. Pas vraiment, mon cher. Pas vraiment.

* * *

Après la réunion, je retrouvai toute la bande au Flame et, à un moment donné, la discussion tourna autour de ce que j'avais dit.

— Si on consomme beaucoup d'une substance, n'importe laquelle, déclara un dénommé Brent, il se passe quelque chose. Si on boit, tôt ou tard, on est victime de chutes fréquentes, on a des accidents, on récolte des amendes pour conduite en état d'ivresse, on démolit des voitures, on s'esquinte le foie... je pourrais continuer, mais vous avez compris. Si on sniffe suffisamment de cocaïne, on a la cloison nasale qui se désagrège et le nez qui s'affaisse, on s'abîme le cœur et je ne sais quoi encore. Si on s'injecte des amphés, elles vous tuent de tout un tas de façons différentes. Si l'on prend suffisamment d'acide, on part dans un trip et on n'arrive plus à redescendre. Quoi que l'on consomme, on en paye toujours le prix.

Quelqu'un cita à mi-voix la pub pour filtre à air : « Vous pouvez me payer maintenant, ou bien plus tard. »

— Avec la marijuana, c'est plus subtil. Ce qui se passe quand on en fume assez, c'est qu'il ne se passe rien. On reste scotché là où on est, à faire du surplace.

Ils discutèrent un peu de ça, puis je repris la parole :

— Oui, il est comme ça, d'accord. Les femmes de sa vie ont toujours le même âge. Sa première copine avait vingt-cinq ans et, depuis, elles ont toutes vingt-cinq ans. Il habite toujours le même appartement...

— Bon, on est à New York, Matt. Qui est-ce qui quitte un appart à loyer contrôlé ?

— D'accord, mais en guise de bibliothèque il a des cartons, et je parie qu'ils lui servent à ça depuis vingt ans. D'un autre côté...

— Quoi ?

— Eh bien, je sais que c'est une folie de comparer ce que je ressens à ce que quelqu'un montre de lui. Je sais aussi qu'il nous arrive à tous de

connaître des bons et des mauvais jours, et il se peut que je l'aie tout bêtement vu dans l'un de ses bons jours. Et Dieu sait que ce n'est pas la vie à laquelle pensaient ses parents quand ils ont payé ses frais d'inscription à l'université de New York. Si on regarde dans le dictionnaire, on voit sa photo à côté d'« atrophie de la personnalité ».

— Mais ?

— Mais je dois dire que le lascar a l'air heureux.

* * *

J'aurais bien appelé Jan en rentrant chez moi, mais il était tard et je décidai d'attendre jusqu'au matin. Je me levai de bonne heure, et quand je revins, après avoir pris le petit déjeuner, je téléphonai.

— Je m'apprêtais à t'appeler, dit-elle.

— Mais j'ai été plus rapide que toi.

— Oui.

— Je voudrais confirmer le rendez-vous de samedi. Sous réserve toutefois que j'arrive peut-être en retard à la réunion de SoHo. Il faut que je travaille quelques heures, à me couler dans le personnage d'une brute.

— Pardon ?

Je lui exposai ma tâche en deux ou trois phrases.

— On s'en va donc à Brooklyn sur le coup de quinze heures, lui expliquai-je. On devrait pouvoir y arriver en une demi-heure, consacrer encore une demi-heure à emballer ses affaires et les charger dans la voiture, et mettre enfin une demi-heure à me reconduire chez moi, ce qui fait que je serai sous la douche vers dix-sept heures. Seulement...

— Seulement ça risque de prendre beaucoup plus longtemps.

— Il se peut qu'on ne se mette en route qu'à quinze heures trente, voire plus tard. Et Richard pourrait très bien se paumer en se rendant à Cobble Hill, ou se retrouver coincé dans la circulation. Le copain bourré ne posera peut-être pas de problèmes, mais c'est toujours possible, sinon elle n'aurait pas jugé utile de me faire venir avec elle. Et plus longtemps tout ça nous prendra, plus j'aurai besoin d'une douche.

J'attendis en vain une réaction de sa part. Si je n'avais pas entendu la radio en arrière-fond, j'aurais pu croire qu'on avait été coupés.

— Bon, voilà pourquoi je voulais t'appeler, déclara-t-elle.

— Pour parler de Donna et Vinnie ?

- Non, de samedi soir. Je suis obligée d'annuler le rendez-vous.
- Ah bon ?
- Je dois voir ma marraine.
- Samedi soir.
- Tout juste. On mange ensemble, on assiste à une réunion, puis il faut qu'on ait une longue discussion.
- Bon. Peu importe, j'imagine, combien de temps ça me prendra de revenir de Cobble Hill.
- Tu es contrarié ?
- Non. Pourquoi le serais-je ? Tu fais ce que tu dois faire.

CHAPITRE 23

Vers midi, je me rendis à pied au YMCA de la 63e Rue Est, où se tiennent les réunions de Fireside. Il s'en déroule deux en même temps et, d'ordinaire, j'assiste à celle destinée aux débutants. Cela ne veut pas dire qu'elle est réservée aux gens qui ont encore besoin de béquilles, mais que l'on encourage les participants à discuter des questions fondamentales, à savoir ne pas boire pendant une journée entière. Ce principe, tel quel, n'y est pas souvent respecté, mais dans l'ensemble on parle d'alcool et de l'art de tenir sans en boire.

Il m'arrivait d'aller à l'autre réunion, mais en général je me décidais en fonction de la salle dans laquelle il y avait le moins de monde, ou selon que j'avais envie de grimper un autre étage. Ce jour-là, je remarquai que j'avais déjà entendu s'exprimer la femme installée à la place réservée à l'intervenant, et donc je montai. On était jeudi, la réunion qui se tenait en haut était donc consacrée à une étape, en l'occurrence la huitième. S'il s'agissait d'une coïncidence, elle n'avait rien d'extraordinaire ; il n'existe que douze de ces trésors de sagesse, deux d'entre eux étant centrés sur la réparation des torts, de sorte que ça me laissait quoi, une chance sur cinq ?

Il n'empêche que ça me parut être l'étape idoine au moment propice. Je pris du café et quelques biscuits Nutter Butter, puis je m'assis sur la droite, pour entendre l'intervenant expliquer comment, avec le temps, il en était venu à porter un autre regard sur cette étape. La première fois qu'il avait dressé sa liste pour la huitième étape, il n'y figurait que quelques noms, celui de la femme qui était restée avec lui en dépit des répercussions que son alcoolisme avait eues sur leur couple, et celui des enfants qu'il avait délaissés. Il s'était avant tout fait du mal en buvant, sa santé en avait pâti, il avait perdu des emplois, et il estimait qu'en restant sobre il avait suffisamment réparé ses torts envers lui-même et sa famille.

Mais, avec le temps, il en était venu à comprendre que le fait de boire et son éthyisme avaient miné toutes les relations qu'il avait eues, et que ses

agissements ou son inaction l'avaient transformé en un électron libre sur le plan affectif.

Je cessai d'écouter pour réfléchir à cette image, sans vraiment comprendre le danger que représentaient les électrons libres. On se pointe dans ces réunions pour rester sobre, et on en ressort ignare.

* * *

Après la réunion, je conclus que le café et les biscuits Nutter Butter renfermaient assez de représentants des quatre groupes alimentaires pour constituer un véritable déjeuner. Je regagnai ma chambre et tâchai de trouver quelque chose à la télé, mais rien ne retint mon attention. J'avais déjà lu le journal en prenant mon petit déjeuner.

Si bien que je m'assis pour dresser une liste. Celle de tous les gens à qui j'avais fait du mal. Je notai quelques noms, Estrellita Rivera, bien sûr, et mon ex-femme, évidemment, ainsi que Michael et Andrew, cela va de soi... et puis je m'arrêtai.

Non pas que je me sois retrouvé à court de noms, simplement je n'avais pas envie de les inscrire. Ni de regarder ceux que j'avais déjà indiqués – non, merci beaucoup. Je retournai la feuille de papier sur laquelle figuraient les quatre noms, mais ça ne me suffit pas ; je la déchirai donc en deux et répétei l'opération, et continuai jusqu'à ce que ça donne une petite poignée de confettis. Si j'avais eu des allumettes sous la main, j'aurais peut-être brûlé ces bouts de papier, mais j'estimai que la corbeille à papier ferait l'affaire.

J'appelai Jim, pour lui raconter ce que je venais de fabriquer.

— Tu vois, dit-il, ce n'est pas sans raison que les étapes sont numérotées. Ça permet aux gens de les franchir dans l'ordre.

— Je sais.

— Ce qui ne veut pas dire que tu ne peux pas y penser quand elles te viennent à l'esprit. Et c'est ce que tu faisais : tu réfléchissais à la huitième étape. Tu as donc noté des noms, puis tu t'es rendu compte que tu n'étais pas encore prêt à passer à cette étape, et c'est bien.

— Si tu le dis.

— Je le dis, mais, si tu préfères y voir une nouvelle preuve que tu te situes en dessous de la mousse des étangs dans le processus de l'évolution, libre à toi. À toi de choisir.

— Merci. Jan a annulé notre rendez-vous de samedi.

— Oh ?

— Elle va manger avec sa marraine.

— Tu as donc mis en balance les deux choix qui s'offrent à toi, boire ou te suicider, et...

— J'ai éprouvé deux sentiments en même temps, et ils ne vont pas ensemble.

— L'un d'eux était du soulagement, et l'autre ? Tu t'es senti trahi ?

— Quelque chose comme ça. Je ne savais pas si j'avais envie de la remercier ou de la tuer.

— Les deux, sans doute.

— Possible.

Il resta encore quelques minutes au téléphone avec moi, après quoi je pris ma température affective et en conclus qu'elle était assez proche de la normale. Je conclus également que je n'avais pas envie d'aller voir un film, ni de me promener dans le parc, ni de lire aucun livre rangé sur l'étagère. Je ramassai donc la liste que Jack Ellery avait établie pour sa huitième étape et tentai le coup encore une fois.

* * *

Je finis par aller me promener dans le parc. Quelque part entre dix-sept et dix-huit heures, je pénétrai dans Central Park à son extrémité sud, à l'angle de la Huitième Avenue et de la 59e Rue, et me laissai guider par mes pas, en essayant de suivre un itinéraire orienté grosso modo nord-est. Je poussai un peu plus loin, sortis au carrefour de la Cinquième Avenue et de la 90e Rue. Je coupai la 86e pour rejoindre la Deuxième Avenue, regardai ma montre et décidai de trouver le temps de faire un vrai repas avant d'assister à la réunion Sobre Aujourd'hui. La première chose qui me vint à l'esprit, ce fut l'odeur de ce que la gardienne de l'immeuble de Frankie Dukacs faisait cuire. Mais ce n'était pas la peine d'y aller. Elle avait eu l'occasion de m'inviter à manger et l'avait laissée passer.

J'allai Chez Theresa, en escomptant un peu voir Dukacs au comptoir, mais il n'y était pas. Je m'installai dans un box et commandai la soupe du jour, un plat copieux plein de champignons et de persil, et continuai avec un assortiment de pierogi. Je ne me rappelais pas la dernière fois que j'avais mangé ces petites boulettes de pâtes polonaises. Theresa les servait avec

une assiette de compote de pommes et de chou bouilli et les farcissait suivant le cas de viande, de champignons, de pommes de terre et de fromage.

Je finis entièrement mon assiette, ce qui fit plaisir à la serveuse. Elle me demanda si je voulais de la tarte. Il y en avait à la noix de pécan, à la pomme et aussi à la fraise et à la rhubarbe. Ça me tenta, mais il fallait que j'aille à une réunion.

* * *

L'intervenant était un type que j'avais déjà entendu dans une réunion du centre-ville. Pour autant que j'aie pu en juger, il ne dit rien de plus que ce qu'il avait déjà dit la dernière fois.

Je cherchai du regard Greg Stillman, tout en me servant du café, et regardai encore en vitesse alors que la séance avait commencé, en vain. Pendant la pause, je fis la queue pour reprendre du café et essayai de savoir si j'avais envie d'un biscuit. J'eus l'impression que ce n'était pas le genre de choses sur lesquelles on devait se prononcer et là, pendant que je réfléchissais à la question, on me tapota sur l'épaule – c'était Greg.

— Vous ne pouviez pas rester longtemps sans venir, dit-il. Vous avez été attiré depuis Columbus Circle par le chant des sirènes de Sobre Aujourd'hui.

— Ça, ou les *pierogi*.

— Les *pierogi* ?

— Chez Theresa. Au carrefour de la 78e et de la Première Avenue.

— Oh ! là, là ! la dernière fois que j'y suis allé, ça remonte aux calendes grecques. On peut dire ça sans vexer les Grecs ?

Il n'attendit pas de réponse, tant mieux, car je n'en avais pas.

— Je devrais y aller, ajouta-t-il. Ils ont des tartes absolument géniales.

Ça régla le problème. Je me passai de biscuit.

CHAPITRE 24

— C'est donc la boucherie de Frankie Dukes, dit Greg. Et regardez un peu l'enseigne ! *Dukacs et Fils, jadis Dukacs et ses Fils*. Il se cache un véritable drame humain derrière ce « ses » effacé.

— C'est ce que je me disais aussi.

— Selon toute vraisemblance, c'est dû à une erreur de celui qui a peint l'enseigne et qui était peut-être, mais pas nécessairement, sous l'emprise de la drogue ou de l'alcool, et celui qui a fini par s'en apercevoir a bâclé le travail en la corrigeant. Évidemment, je préfère de loin imaginer que le second fils a estimé qu'il n'était pas fait pour découper des animaux morts, qu'il s'est enfui et qu'à la place il est devenu danseur de ballet.

— Pour la plus grande fierté de son père.

— Sans doute. Et là on est Chez Theresa, espérons qu'il leur reste deux parts de tarte à la rhubarbe et à la fraise, ou alors rien du tout.

— S'il n'en reste qu'une, on pourrait se la partager.

— J'en veux une entière, et vous aussi. Mais on avisera en temps voulu.

Il y avait deux tranches de tarte, ce qui simplifia les choses. Je mangeai la moitié de la mienne et dis :

— Bon sang !

— Qu'est-ce qu'il y a ? Vous êtes tombé sur une fraise avariée ?

— J'ai relu la huitième étape de Jack, et j'avais l'intention de venir avec.

— Ne me dites pas que vous avez découvert quelque chose.

— Rien de nouveau. Mais je pensais que vous vouliez la récupérer.

— Pour quoi faire ?

— Je n'en sais rien.

— Je n'en ai gardé qu'une photocopie, de manière à pouvoir vérifier s'il tenait à indiquer qu'il avait fait des progrès vers la neuvième étape, et à quel moment. Je n'en ai absolument plus besoin maintenant.

— Il faudrait que je la jette ?

— C'est ce que j'ai fait avec la mienne.

Je lui expliquai que j'avais moi-même essayé d'atteindre cette étape et lui parlai de tous les efforts que j'avais déployés pour effacer ma propre liste embryonnaire.

— « Tous les chevaux du roi, et tous les hommes du roi... », dit-il en citant une comptine. Il est difficile de franchir la huitième étape avant d'avoir accompli la quatrième.

— Mon parrain a dit quelque chose dans le genre.

— Et, pourtant, la plupart d'entre nous tentent le coup. Si on ne note rien, on passe au moins mentalement des noms en revue. Ce n'est pas facile d'avoir conscience de cette étape sans se demander qui mérite de figurer sur sa propre liste.

Il avala un morceau de tarte piqué avec sa fourchette et but un peu de thé.

— Jack ne cessait d'allonger la sienne, de noter de nouveaux noms aussi vite qu'il arrivait à cocher les anciens. Je me demande à quoi ressemblait sa dernière version.

— Vous parlez de celle que vous m'avez remise...

— N'est-ce pas ce qu'on a de mieux en la matière ? Je crains que non, mais ça ne veut pas dire qu'on a négligé un indice qui nous aurait désigné son meurtrier. Ceux qu'il m'a cités étaient des individus qu'il avait connus dans son enfance. Des gens de sa famille, des amis, des voisins, morts pour la plupart, et il avait perdu de vue les autres depuis belle lurette.

Il posa sa fourchette.

— Vous n'allez quand même pas laisser tomber ce truc, dites ?

— C'est déjà fait.

— Vraiment ?

— Quand j'étais flic, répondis-je, on disait de moi que j'étais comme un chien avec un os. Ce n'est pas parce que j'ai laissé tomber quelque chose que je réussis à ne plus y penser.

— J'imagine que « laissé tomber » est à prendre au sens figuré.

— Ce que je ne peux pas éviter, c'est l'idée que ce meurtre est lié d'une façon ou d'une autre à la démarche consistant à réparer ses torts. Ces cinq noms sur la liste ont tous été mis hors de cause et, quand j'ai relu la liste cet après-midi, je n'ai trouvé personne qui puisse décemment faire figure de suspect. Mais il doit y avoir un rapport.

— C'est ce que j'ai pensé au départ, Matt. Raison pour laquelle j'ai mis tout ça en branle.

— Il vadrouillait pour tâcher de réparer ses torts, dis-je, un mec l’a tabassé, puis a fini par l’enlacer et pleurer dans ses bras, un autre lui a dit qu’il pouvait se carrer ses réparations où je pense...

— Il y en a un qui a assuré que l’entuber sur un deal de coke, c’était lui rendre service, l’autre a déclaré que, bon, tout le monde baisait sa femme. Comment s’appelle-t-elle, déjà ?

— Lucille. Et le dernier est en taule, il est impossible que Jack soit entré en contact avec lui pour essayer de réparer ses torts, et même si c’est le cas, eh bien, ça n’a pas d’importance, car il ne l’a pas fait. Cinq noms, tous disculpés, ce qui ne signifie pas qu’il n’y a pas de lien... ça signifie seulement que nous ne l’avons pas trouvé.

— Comment ça, « nous », Kemo Sabe⁽¹⁴⁾ ?

Je soupirai et hochai la tête.

— C’est juste, Greg. Ce n’est pas à vous d’élucider cette affaire, ni à moi d’ailleurs.

— Mais ça vous travaille. Ne vous excusez pas, nom d’un chien. Moi aussi, ça me brasse. Comment pourrait-il en être autrement ?

— Je continue de penser à cette seconde balle.

— Celle dans la bouche ?

Je fis signe que oui.

— Pour envoyer un message, même si je me suis souvent demandé pourquoi d’abord tuer un homme et ensuite lui envoyer un message. L’envoyer à qui ?

— C’est comme le fait de liquider quelqu’un « pour lui apprendre ». Il est mort, comment peut-il apprendre ?

Quelque chose essayait de se faire jour. Greg parlait d’un truc, mais je ne l’écoutai pas et laissai cette idée prendre forme, puis je levai la main pour l’interrompre au beau milieu d’une phrase.

— Ce n’était pas pour le punir, déclarai-je.

— Comment ça ?

— Quand on lui a tiré dessus. Que son nom figure ou pas sur la liste, ce n’était pas quelqu’un de contrarié, qui essayait de se venger. Il s’agissait de l’empêcher de parler.

— Ce n’était pas : « Ne me parle pas », mais : « Ne parle à personne ».

— Forcément. Il n’y avait pas de colère associée à ce meurtre.

— Il n’y a pas de colère quand on tire deux balles sur un type ?

— Il y avait bien plus de colère dans le passage à tabac que lui a infligé Sattenstein. C'est de la colère que de cogner sur la gueule d'un type jusqu'à en avoir la main toute esquinée. Là, il ne s'agissait que d'un homicide rondement exécuté.

— Dans un but précis.

— Bien sûr.

— Pour l'empêcher de parler.

— Pas à cause de quelque chose qu'il avait dit, mais de quelque chose qu'il risquait de dire.

— Et ça l'empêchait carrément de le dire. Mais...

— La neuvième étape, dis-je. Comment se déroule-t-elle ?

Il me regarda, l'air perplexe.

— Comment ça marche ? On prend la liste qu'on a dressée pour la huitième étape...

— Non, je sais comment ça marche et comment on procède. Ce que je veux savoir, c'est comment elle se déroule. Le principe de cette étape, je l'ai entendu avant chaque réunion, il est indiqué sur la charte qui est toujours accrochée au mur. Comment cela est-il formulé déjà ?

— Vous allez voir que je vais me tromper dans l'énoncé, maintenant qu'on me demande de m'exécuter : *Nous avons réparé nos torts directement envers ces personnes, dans la mesure du possible, sauf lorsqu'en ce faisant, nous risquons de leur nuire ou de nuire à d'autres.* Je crois que c'est le texte mot pour mot, mais...

— À qui cela pourrait-il nuire ?

— Le fait que Jack ait réparé ses torts ? À lui seul, sauf si on prend en compte la main de Mark Sattenstein. Non, je comprends, Matt. Ce n'est pas aux torts qu'il a essayé de réparer que nous sommes confrontés, mais à quelque chose d'autre qu'il a commis, et qui n'est peut-être même pas indiqué dans la liste.

— Vous ne m'avez pas dit qu'il a tué quelqu'un ?

— Pendant un cambriolage. Mais je crois qu'il existe une expression spécifique quand on braque les gens chez eux...

— « Intrusion au domicile d'un individu. »

— Voilà, c'est ça. Il n'y a pas longtemps que je sais que ce genre d'agressions existe. En lisant les articles, on a l'impression que ça arrive plus fréquemment ces derniers temps. Ça participe du déclin général.

— Vous vous souvenez des détails ?

— Je ne pense pas en avoir jamais entendu parler.

Il fronça les sourcils, comme pour mieux se rappeler.

— Il a écrit un petit texte là-dessus pour la quatrième étape, j'ai appris la chose et tout le reste quand j'ai entendu sa cinquième étape.

Il y réfléchit pendant que je faisais signe à la serveuse de nous rapporter du café. Quand elle eut fini de remplir nos tasses, il reprit la parole :

— C'est vague, ce que j'ai entendu. Il n'a pas lu cette partie à voix haute. Il en a lu une phrase ou deux, puis il a cessé de regarder la page et nous en a donné un résumé. Je n'ai donc eu connaissance que d'une version abrégée.

— Et... ?

— C'est un autre délinquant qu'il a dépouillé. Un dealer, je crois. Ils ont pénétré chez lui par effraction et...

— Vous dites « ils » ?

— Jack avait un complice. Ils sont entrés tous les deux dans cet appart situé quelque part dans l'Upper West Side, je crois, et ils ont braqué le mec ; il a voulu s'emparer de son arme et ils l'ont abattu.

— C'est Jack qui a fait feu ?

— Je ne me rappelle pas. Je ne suis pas certain qu'il me l'ait dit. Je n'avais pas vraiment envie d'écouter cette partie-là, Matt. Je voulais qu'il en passe par là, mais je n'avais pas envie de comprendre ce qu'il nous annonçait. C'était quelqu'un que je parrainais, un ami, quelqu'un que j'essayais d'aider, et je ne voulais pas tenir compte du fait que c'était aussi un assassin.

— Dites-moi seulement ce dont vous vous souvenez.

— La mort du type ne le dérangeait pas outre mesure. Ce qui explique peut-être pourquoi je suis incapable de dire si c'est lui ou son complice qui a tiré.

— Ça ne le dérangeait pas ?

— Une femme se trouvait sur les lieux, la copine du dealer ou bien sa femme, je ne saurais dire, et là encore je ne crois pas que Jack nous ait donné des détails.

— Ce n'est pas grave.

— Non.

Il respira.

— Elle était là-bas, elle a vu leur tête. Le complice l'a descendue.

— Pas Jack.

— Il m’a dit qu’il n’était pas arrivé à appuyer sur la détente. Elle les implorait en espagnol. Il ne comprenait pas ce qu’elle racontait, sinon qu’elle leur demandait de lui laisser la vie sauve, il tenait l’arme à la main et n’arrivait pas à tirer.

— C’est donc le pote qui l’a fait.

— C’est bizarre, Matt, mais je pense qu’il s’est senti doublement coupable.

— Pour les deux victimes ?

— Non, je parle seulement de la femme. De ne pas avoir réussi à tirer et parce qu’elle a trouvé la mort. Et il se disait aussi que c’était de sa faute si le type a cherché à attraper une arme, que, s’il avait procédé autrement, ce ne serait pas arrivé.

Je savais ce que ça faisait. Je me rappelais être sorti en coup de vent d’un bar pour me lancer aux trousses des deux auteurs d’un hold-up, et avoir vidé mon chargeur dans leur direction. Si j’avais agi autrement, si j’avais tiré une balle de moins, une petite fille aurait pu avoir la chance de grandir. Oh, je savais exactement ce que ça faisait, quand dans notre tête on imagine une multitude d’autres scénarios mais qu’on reste incapable de réécrire le passé.

— Ils n’ont jamais été arrêtés, repris-je.

— Non.

— Ni lui, ni son complice.

— Non.

— Je ne vois rien là-dessus dans la liste qu’il a établie pour sa huitième étape.

— Il se peut que cela ait figuré dans une version ultérieure. Ou que ç’ait continué à le tracasser, qu’il l’ait noté ou pas par écrit, car on avait discuté du moyen de réparer ses torts envers les morts.

Il allait falloir que j’aborde la question avec Jim un de ces jours.

— Le complice, dis-je.

— Tout ce qu’on sait, c’est que c’est lui qui a abattu la femme. Je suis pratiquement certain que Jack n’a jamais prononcé son nom. Il s’efforçait de parler de lui à la troisième personne, ou de faire simplement allusion à son acolyte. Comme pour protéger son anonymat.

Il leva les yeux.

— C’est lui qui l’a tué ? Son complice ?

— D'après ce qu'on sait, répondis-je, ce mystérieux complice est mort depuis longtemps, ou il est en cellule dans le nord de l'État de New York. N'empêche que ce serait peut-être bien de savoir où il se trouve.

— Il aurait un mobile ? Après tout ce temps ?

— Il n'y a pas prescription pour les homicides.

— Donc, il ne voulait pas que Jack en parle.

— Voilà.

— Et on sait qu'il est capable de tuer. Quel que soit celui qui a descendu le type, c'est le complice qui a buté la nana.

— Alors qu'elle le suppliait de lui laisser la vie sauve. Parce qu'elle l'avait vu et pouvait l'identifier. Qu'est-ce que Jack avait de plus à dire sur ce parangon de vertu ?

* * *

S'il en avait dit davantage, Greg ne s'en souvenait pas. Je rentrai chez moi. Il y avait un petit mot dans mon casier, et je pensai aussitôt que Jan avait appelé pour dire que, finalement, notre rendez-vous tenait toujours. Mais c'était un dénommé Mark qui avait essayé de me joindre et m'avait laissé un numéro de téléphone ainsi qu'une initiale à la place d'un prénom. Quelqu'un des Alcooliques anonymes, on l'aurait dit, je me demandai s'il s'agissait de Mark le Bègue ou de Mark le Motard.

Je montai, regardai encore une fois le message, puis écrasai le bout de papier en boule et le jetai à la poubelle. Il était trop tard pour passer un coup de fil et en savoir davantage, quel que soit celui qui m'avait téléphoné. Et, à l'heure qu'il était, il avait sûrement trouvé quelqu'un d'autre pour écouter ses problèmes et lui dire de ne pas boire, et le lendemain matin il aurait oublié pourquoi il m'avait appelé.

CHAPITRE 25

Je me procurai le *New York Times* dans la matinée et le lus en prenant mon petit déjeuner. À Woodside, on avait refroidi tous les membres d'une famille d'immigrés colombiens au cours de ce que la police appelait « une intrusion dans un domicile ». Trois adultes morts, et quatre enfants au corps mutilé. On ne savait pas trop si le mobile était le vol ou la vengeance, j'en conclus que c'était sans doute un peu les deux. Dans ce milieu de la drogue, quelqu'un en avait probablement arnaqué un autre, ou en était venu à lui faire une concurrence inacceptable. Dans ce cas, pourquoi ne pas le liquider ? Et, tant qu'à faire, pourquoi ne pas se tirer avec son fric et son stock ? Et, bien sûr, supprimer les membres de sa famille, parce que c'est ainsi qu'on fait des affaires.

Ma première pensée fut pour Bill Lonergan. L'article du *New York Times* ne disant pas dans quelle rue ça s'était passé, je ne savais pas à quelle distance il se trouvait de la scène de crime, mais Woodside n'est pas si vaste. Je me demandai s'il s'intéressait vraiment aux crimes commis dans le secteur, et conclus qu'il aurait du mal à tirer un trait sur celui-là. Sept personnes assassinées chez elles, dont quatre enfants. Ça passerait aux infos télévisées, du moins jusqu'à ce que la police n'ait plus de piste, ou que l'opinion publique s'intéresse à une nouvelle horreur.

Après quoi, évidemment, je pensai à Jack Ellery et à son complice.

* * *

J'appelai Greg Stillman, qui m'expliqua tout d'abord qu'il avait essayé de mieux se souvenir de l'acolyte.

— J'ai quand même l'impression qu'il essayait de ne rien dire qui permette de l'identifier. Je ne sais pas s'ils ont opéré plus d'une fois ensemble.

— Savez-vous quand ça s'est passé ?

— Les meurtres ? Avant qu'il aille en prison. Et après avoir sombré dans la criminalité, mais ça me paraît aller de soi. Il revenait sur plein d'années dans sa quatrième étape, mais pas de façon chronologique. À vue de nez, je dirais dix-douze ans.

— Et, tout ce que vous savez, c'est que ça s'est déroulé dans le nord de Manhattan ?

— Et dans le West Side. Quand j'imagine la scène, je me représente une adresse de Riverside Drive, mais je ne sais pas pourquoi.

— Est-ce qu'il fait allusion à l'Hudson, qu'il aurait regardé après que l'autre mec a descendu la femme ?

— Pas que je m'en souviene.

— C'était une maison ? Un immeuble ?

— Aucune idée, Matt.

— C'est que ça m'intéresse, je ne peux pas faire autrement.

— Super. Vous avez répondu à ma question sans me laisser le temps de la poser.

— Je me la posais aussi, cette question. Mais ça ne nous avance pas beaucoup, on dirait. Un homme et une femme abattus chez eux, quelque part au nord-ouest de Times Square.

— J'ai comme l'impression que c'était tout en haut de Manhattan.

— Bien. Quelque part au nord-ouest de Central Park.

— Ce qui ne facilite pas la tâche, hein ?

— J'imagine qu'il n'a pas cité leurs noms. Celui des victimes.

— Non.

— Ni évoqué une appartenance ethnique ou raciale, rien qui puisse les distinguer.

— Ce genre de précisions s'est peut-être trouvé dans sa quatrième étape, Matt.

— Mais il n'en parlait pas.

— Ou, s'il l'a fait devant moi, je n'y ai pas prêté garde. Je vous ai dit que j'essayais de ne pas trop penser à ce que j'entendais.

— C'est vrai.

— Le moment idéal pour se boucher les oreilles.

— Comment ça ?

— Si j'avais été plus attentif...

— Surtout, ne pas verser là-dedans, Greg.

— Vous avez raison.

— Dommage que vous n'ayez pas de photocopie de la liste qu'il a dressée pour sa quatrième étape.

— Je ne l'ai jamais lue. J'ai juste eu l'occasion de l'écouter, ou d'écouter les extraits qu'il m'en a lus.

— Je sais. Qu'est-ce qu'il en a fait ensuite ?

— Je lui ai dit de la jeter.

— De la flanquer à la poubelle ?

— Enfin... de commencer par la déchirer.

Comme j'avais fait moi-même avec la liste que j'avais essayé de dresser pour la huitième étape, en m'y prenant comme un manche.

— C'est ce que je dis à ceux que je parraine : « Tu te débarrasses de tout ça, puis tu en parles à Dieu et à quelqu'un d'autre... »

— Comment parler avec Dieu ?

— Je me suis souvent posé la question. Il faut partir du principe qu'il écoute quand on parle avec son parrain. Où en étais-je ? Ah oui. « Tu en parles à quelqu'un d'autre, et maintenant il est temps de se défaire de cette liste. »

— Ils la rapportent chez eux et la brûlent. Ou bien ils la détruisent, ou que sais-je encore. C'est comme ça que vous avez procédé avec la vôtre ?

— Comment voulez-vous faire autrement ?

* * *

Peu avant midi, j'estimai avoir tout à gagner à ne pas aller au Fireside et il faisait assez beau pour que je me balade plus longtemps. Je rejoignis un groupe appelé « la Renaissance », dans la 48e, à deux pas de la Cinquième Avenue. Cette réunion se tenant dans le centre, elle attirait quantité de gens dont les bureaux se trouvaient dans le coin et qui, après le travail, rentraient chez eux en banlieue. Ça expliquait qu'on y voie davantage de costards et d'individus propres sur eux que dans celles auxquelles j'assistais régulièrement, mais il n'y avait absolument aucun code vestimentaire, et on aurait dit que le type mal rasé assis à côté de moi avait passé la nuit dans un carton.

J'appelai ensuite un de mes potes flics. Je lui expliquai que je cherchais à mettre le doigt sur une intrusion violente dans un domicile, opération qui s'était soldée par la mort d'un dealer et de sa femme ou de sa copine. On les

avait abattus tous les deux, et ça se serait passé dans l'Upper West Side, au début des années soixante-dix.

— Mon premier réflexe, répondit-il, c'est d'avoir envie de te dire qu'il y en a eu des centaines, mais comme là on a dénombré deux morts, fusillés l'un et l'autre, l'affaire n'est toujours pas classée. Ce qui restreint les recherches. Je vais voir s'il y en a à qui ça dit quelque chose.

J'eus en gros la même discussion avec deux autres vieux copains, et raccrochai en étant à peu près certain que ça ne mènerait à rien de continuer sur cette pente. Je coupai plusieurs rues dans la Cinquième Avenue pour aller à la Bibliothèque centrale, où je consultai pendant une heure les volumes reliés de l'index du *New York Times*, passai ensuite encore deux heures dans la pièce réservée à la lecture des microfilms, pour tâcher, en somme, de retrouver une aiguille au milieu d'un champ de bottes de foin.

Totalement inutile.

* * *

Ce soir-là, à Saint-Paul, une dénommée Jodie me demanda si j'approchais de mon premier anniversaire. C'était pour bientôt, lui répondis-je. Elle se dit certaine qu'il inaugurerait une longue série, et me conseilla de ne pas oublier que c'était un jour à la fois.

Mark le Bègue n'assistait pas à la réunion, j'avais plus de chances de tomber sur lui au Fireside, mais je retrouvai Mark le Motard à la fontaine à café et lui demandai s'il m'avait appelé la veille au soir. Il me répondit que non, qu'il ne connaissait même pas mon numéro. Ce devait donc être quelqu'un d'autre, me dis-je, et, comme j'avais abordé le sujet, il en profita pour me demander mes coordonnées téléphoniques.

Je lui donnai l'une de mes cartes minimalistes, il lui trouva de la place dans la poche de sa chemise. Puis il emprunta un stylo et nota le sien sur un bout de papier. Il me parut tout simplement poli de le remercier et de ranger ça dans mon portefeuille.

Donna était là, et sa tenue vestimentaire laissait penser qu'elle était venue directement du bureau. Elle avait attaché ses cheveux, ils ne lui tombaient plus sur les yeux. Elle confirma que je pourrais probablement venir comme prévu.

— Demain à quinze heures, dis-je. À l'angle de la 84^e Ouest et d'Amsterdam Avenue.

Elle me serra le bras.

* * *

Ça tenait peut-être à son habitude de me toucher le bras, ou bien au fait qu'elle était élégante, avec son chemisier et sa veste bien coupés. Il se peut aussi que la dernière discussion que j'avais eue avec Jan ait joué un rôle. Quoi qu'il en soit, je passai la seconde moitié de la réunion à me demander si elle se joindrait au groupe après la « réunion ultérieure », comme certains en étaient venus à désigner le rassemblement qui se déroulait ensuite au Flame.

Elle n'y vint pas, ce qui n'avait rien d'étonnant. Je ne me rappelais pas l'y avoir jamais vue. Moi-même, je ne m'y attardai pas. Je bus un café, mangeai un sandwich (j'avais réussi à sauter le repas du soir), dis au revoir à la compagnie et rentrai.

Pas de messages, mais je n'étais pas dans ma chambre depuis dix minutes lorsque le téléphone sonna. Je pensai tout d'abord que c'était Jan, ou Donna, ou encore Mark, Mark le Motard qui utilisait mon numéro, ou bien le Mark qui avait appelé auparavant.

J'en eus le cœur net en décrochant – c'était Greg.

— Par le passé, j'ai donné une fausse impression, déclara-t-il sans préambule. J'ai dressé plusieurs inventaires pour la quatrième étape depuis que je ne bois plus. J'ai toujours la photocopie de deux d'entre eux.

— Vous savez, à mon avis, c'est quelque chose qui se passe entre vous et votre puissance supérieure.

Je faillis dire parrain, mais me rappelai à temps que le sien siégeait dans la « grande réunion » qui se tient au Ciel.

— Là n'est pas la question.

— Alors elle est où ?... Oh...

— Vous comprenez maintenant ? Si je n'avais pas détruit l'inventaire que j'ai établi pour la quatrième étape...

— Qu'est-ce qui prouve que Jack n'a pas précieusement conservé le sien ?

— Je pense exactement la même chose. Je vais aller voir demain dans sa chambre. Ou alors... vous pensez qu'elle est scellée avec la célèbre bande jaune de scène de crime ?

— Je suis sûr qu'on l'a condamnée, mais on a dû ôter les scellés depuis longtemps. Une fois que les techniciens ont fini, il n'y a aucune raison de les laisser. Il occupait une chambre meublée, c'est ça ? Il la payait à la semaine ou au mois ?

— À la semaine.

— Il y a donc de fortes chances qu'elle soit relouée à l'heure actuelle.

— Et, s'il y a laissé son inventaire de la quatrième étape, un autre locataire est en train de le lire en ce moment. Mais on ne va pas emballer ses affaires ? Ce n'est pas ce qu'on fait à la mort de quelqu'un ?

Je lui répondis que c'était à peu près ça.

— Et on les donne à ses héritiers, ou à son plus proche parent, ajoutai-je. Je ne crois pas que Jack avait rédigé un testament et exprimé ses dernières volontés.

— Il avait juste autant de volonté que tous les alcooliques, ainsi qu'une versatilité de fer. Ses dernières volontés ? Non, ça m'étonnerait. Je ne crois pas qu'il ait eu quoi que ce soit à transmettre, ni quiconque à qui le léguer.

— À mon avis, le concierge va laisser s'écouler une période raisonnable, puis garder ce dont il a envie et virer le reste.

— C'est ce que je me disais. Alors, ce que je vais faire, c'est aller là-bas demain, lui raconter que je suis son cousin et que je suis venu chercher ses affaires. Normalement, il ne devrait pas y avoir de problème.

— Je ne vois pas pourquoi il y en aurait. Un carton de vieux vêtements et de papiers personnels ? Il sera content d'en être débarrassé.

— Je peux donner les vêtements à Goodwill ou à Sally⁽¹⁵⁾ ?. Et, s'il a laissé une espèce d'objet personnel comme un canif, je me le garderai en souvenir.

Il se tut, peut-être parce que ça lui faisait penser à d'autres amis morts, et à d'autres choses encore.

— Et s'il y a un inventaire de la quatrième étape, reprit-il, je vous appelle.

— Bien.

— Matt ? Vous n'auriez pas envie de venir avec moi, par hasard ?

— À quelle heure ?

— Il faudrait que ce soit pendant l'après-midi.

Ce qui m'évita d'invoquer un prétexte pour ne pas y aller. Donna m'avait déjà donné une excellente raison qui m'en empêchait.

— Je ne peux pas, répondis-je. Il faut que j'aille à Brooklyn.

— Vraiment ? Vous avez été méchant ? Vous êtes puni ?

— C'est pour le boulot. Il faut que j'aide quelqu'un de mon groupe à récupérer des trucs qu'elle a laissés chez son copain.

— Oh ! là, là ! Vous voilà tiré d'affaire, mais à quel prix ? Vous vous préparez une journée pire que la mienne. Matt, si je trouve quelque chose d'intéressant, je vous appelle.

* * *

« Mais on ne va pas emballer ses affaires ? Ce n'est pas ce qu'on fait à la mort de quelqu'un ? »

Ça dépend de qui il s'agit, et aussi de l'endroit où il est mort et de la façon dont ça s'est passé. Si c'est quelqu'un de respectable et qui s'est montré assez prévenant pour laisser un testament détaillé, ses biens sont répartis tel qu'il est spécifié dans le document. (Cela, bien entendu, après que l'infirmière à domicile a empoché quelques babioles dont elle sait tout simplement que le défunt voulait qu'elle les ait.) Puis ce sont les membres de la famille qui se chamaillent pour des bricoles, les frères et sœurs qui traînent les pieds, mus par la rancune et l'animosité héritées de l'enfance.

S'il n'y a pas de testament, ils en viennent aussi à se disputer pour des trucs importants.

Mais si le défunt rend son dernier souffle dans un asile de nuit du Bowery ou dans un foyer d'accueil, si les flics le bouclent dans un sac mortuaire et descendent par l'escalier deux étages avec leur chargement, il est pratiquement sûr que sera embarqué tout ce qui mérite de l'être. La petite réserve de liquide qu'on garde en cas d'urgence, les deux ou trois dollars qui restent du dernier chèque de l'aide sociale, le billet de dix plié dans la chaussure... si jamais un membre de la famille se pointe, tout cela aura disparu depuis belle lurette. Ce sont les flics qui le piquent.

J'ai toujours procédé ainsi. J'ai appris à le faire auprès d'un coéquipier, qui m'a expliqué la morale à suivre en pareille circonstance. La règle, m'avait-il dit, était de partager avec celui avec qui on bosse.

Je volais donc les morts. Ça ne m'empêchait pas de dormir la nuit, tout comme ça ne m'amenait pas à boire une goutte de plus de bourbon que j'en avais déjà ingurgité. J'imagine que ça n'a pas représenté grand-chose à la longue. En général, c'était cinq, dix dollars, à tous les coups bien moins de cent. Mais, une fois, j'en suis venu à me partager neuf cent soixante-douze

dollars avec celui qui faisait équipe avec moi ce jour-là. Je me souviens de la somme, je me rappelle qu'on a coupé la poire en deux, je me rappelle que ce fut une véritable aubaine d'empocher quatre cent quatre-vingt-six dollars, et que j'éprouvai de la gratitude et du respect envers le clochard qui me les avait légués sans le vouloir. (Il s'était soûlé, était tombé dans sa salle de bains, s'était ouvert le crâne et vidé de son sang avant de reprendre connaissance. On s'apprêtait à lui en vouloir d'avoir créé tout ce chantier mais, devant l'argent qu'il nous avait laissé, nous changeâmes d'attitude. Il n'est évidemment pas indispensable de se trouver dans le Bowery pour finir ainsi ; l'acteur William Holden y est parvenu environ un an avant que je boive mon dernier verre.)

D'autres noms pour ma liste, si j'arrivais effectivement à la huitième étape. Comment peut-on apporter réparation à des mecs dont on s'est débrouillé pour oublier le nom dès qu'on a rédigé ce compte rendu ? Je n'étais même pas certain d'avoir eu tort d'embarquer l'argent. Si on l'avait laissé sur place, mon équipier et moi, eh bien, c'est tout simplement quelqu'un d'autre qui l'aurait carotté. Et qui, au regard de la loi, était censé le récupérer ? L'État de New York ? En quoi un service d'Albany pouvait-il bien avoir besoin de cinq dollars par-ci et de dix dollars par-là, ou même de la somme princière de neuf cent soixante-douze dollars ?

D'un autre côté, ce fric n'était pas à moi.

Beaucoup de M. X et de M. Y pour ma liste, plus deux ou trois M^{me} Tout-le-Monde. Parce que les femmes mouraient, elles aussi, de causes naturelles ou pas, et il fallait regarder dans leur sac pour trouver un papier d'identité, pas vrai ? Et l'on y découvrait toujours quelques dollars...

Je faisais équipe avec un prince de la ville qui, lui, avait prélevé des créoles sur les oreilles d'une pute morte.

« On dirait des dix-huit carats, m'avait-il fait observer. Qu'est-ce que la pauvre chérie va faire de boucles d'oreilles en or à la fosse commune ? »

Je lui avais dit de les garder. Il m'avait demandé si j'en étais sûr.

Je lui avais répondu que oui, j'en étais sûr. Ce serait dommage de se partager la paire, avais-je ajouté.

Généreux de ma part. Ça devrait peut-être suffire à me faire gagner une place au paradis : « Qu'est-ce que j'ai fait de bien ? Eh bien, saint Pierre, un jour, j'aurais pu voler l'or qu'une pute morte s'était accroché aux oreilles. Mais je m'en suis abstenu. »

OceanofPDF.com

CHAPITRE 26

— J'ai failli ne pas vous reconnaître, dis-je.

Donna sourit et fit bouffer ses cheveux.

— Ça me change à ce point ?

Les longs cheveux auburn qui lui retombaient sur les épaules et venaient parfois lui cacher la vue étaient maintenant coupés très court, comme pour un garçon, une permanente lui dessinant une coiffe de boucles.

— C'est quand même super, lança Richard, qui était au volant. Et carrément transformationnel... à moins qu'il ne faille dire transformatif ?

Personne n'eut d'avis sur la question.

— Enfin, reprit-il, quel que soit le mot, c'est ça. Quelle métamorphose ! Tu es passée de Brenda Starr à Little Orphan Annie⁽¹⁶⁾.

— Tu n'aurais pas dû me dire ça, rétorqua-t-elle. J'ai toujours trouvé Brenda Starr sympa.

— Qu'est-ce que tu as contre Annie ?

— Rien, mais je n'ai jamais vraiment eu envie de lui ressembler.

Assise devant, à côté de Richard, elle avait passé un bras sur le siège, ce qui lui permettait de me regarder.

— Eh bien, Matthew S ? Quel est votre verdict ?

— Ils étaient bien longs, répondis-je, et ils sont bien courts. Ça a l'avantage de mettre votre visage en valeur.

— Je m'y perdais, avec tous ces cheveux, renchérit Richard. Maintenant il ressort.

— Je ressemble à Little Orphan Annie et mon visage ressort, répéta Donna.

— C'est tant mieux, ma chérie. Crois-moi.

— Tout ce que je sais, c'est que c'est fait. Le garçon qui me coiffe n'y croyait pas, ce matin, quand j'ai débarqué et que je lui ai expliqué ce que je voulais.

— Du style : « Oh, comment pouvez-vous avoir envie que je vous fasse ça ? »

— Pas du tout. Il a toujours voulu me couper les cheveux court. « J'ai fini par vous convaincre ! » Sauf qu'il n'y était pour rien.

— C'est l'occasion qui fait le larron, dis-je. On quitte son homme, on change de coiffure.

Richard dit qu'il avait toujours aimé Mary Martin⁽¹⁷⁾.

— Si on veut, mais je ne la trouvais pas terrible, moi, lança Donna. Je l'ai appelé hier soir.

— Vinny, précisai-je.

— Ce qui est sans doute une erreur parce que j'avais pas envie d'entendre le son de sa voix, tout comme il avait pas envie d'entendre le son de la mienne. Mais j'ai pensé qu'il fallait lui rappeler que je venais chercher mes affaires cet après-midi et que ce serait bien s'il pouvait se débrouiller pour être ailleurs.

— Et... ?

— Je sais pas s'il a capté. Il a commencé à tenir des discours sur mes cheveux, mes beaux cheveux longs, comme quoi il avait envie de les voir étalés sur son oreiller et puis, enfin... d'autres trucs que je préfère ne pas répéter.

— Nous nous en remettons à notre imagination débridée, persifla Richard.

— J'en suis sûre. Et je me suis dit : Tu sais, mon pote, si tu les aimes autant, mes cheveux, c'est qu'il doit y avoir quelque chose qui déconne chez eux. Et, que ce soit le cas ou pas, c'est la dernière fois que tu les vois. Ce matin, je me suis levée, puis j'ai foncé directement à l'institut de beauté, Hervé a pu me prendre, et vous avez pu juger du résultat.

— Pas « juger », ma chérie, mais « apprécier le grand art ». C'est carrément fabuleux.

— Merci, Richard.

— Mais... « Hervé » ? Franchement ?

— Je crois qu'avant il s'appelait Harvey.

— Oh ! là, là ! s'exclama Richard. Comme c'est français !

* * *

L'appartement de Vincent Cutrone se trouvait dans un immeuble en brique de cinq étages qui se dressait à un carrefour, dans le quartier de Cooble Hill. Un pressing et une épicerie traiteur se partageaient le rez-de-

chaussée, et l'on comptait une demi-douzaine de petits appartements à chaque étage. Richard, qui n'eut aucun mal à trouver l'endroit, réussit à se garer juste en face, et nous entrâmes tous les trois ensemble dans l'immeuble. Donna avait sorti sa clé, elle appuya toutefois sur le bouton du 4-C et laissa échapper un grand soupir quand l'interphone émit l'espèce de raclement de gorge qui indique que quelqu'un va répondre.

— Salut, dit-il.

Elle leva les yeux au ciel.

— Je monte, annonça-t-elle. Je ne suis pas seule.

Il ne réagit pas, pas plus qu'il ne la laissa entrer. Elle se servit de sa clé, et on pénétrait dans l'ascenseur quand on entendit l'autre enfin nous ouvrir.

— Salut, fit Donna, qui leva encore une fois les yeux au ciel. Pourquoi est-ce que je croyais... enfin... peu importe.

Il devait avoir attendu derrière la porte, car celle-ci s'ouvrit vers l'intérieur dès que Donna tendit sa clé. Vinny apparut dans l'encadrement, nous embrassa tous les trois du regard, puis eut un mouvement de recul.

— Oh, nom d'un chien, s'exclama-t-il, qu'est-ce que tu as fait à tes cheveux ?

— Je les ai fait couper, répondit-elle.

— Par un boucher, c'est ça ?

Il nous regarda, Richard et moi, qui nous trouvions derrière elle.

— Vous y croyez, les mecs ? C'est ce qu'elle avait de mieux, et elle les coupe. Quelle histoire ! C'est moi qui bois, et c'est elle qui devient barge.

— Je suis venue chercher mes affaires, Vincent. Je pensais...

— Ah, maintenant, tu m'appelles Vincent. Ça a toujours été : « Oh, Vinny, personne ne m'a jamais fait le même effet que toi. Ah, Vinny, j'adore quand tu... »

Je l'avais déjà vu. Dans des réunions, ici et là, dans New York. Je n'avais jamais entendu son histoire, n'avais jamais su comment il s'appelait, ne me rappelais pas l'avoir jamais vu avec Donna. Pourtant, je reconnus son visage.

Il mesurait de deux à cinq centimètres de moins que moi et pesait aussi quelques kilos de plus. Cheveux brun foncé hirsutes et un peu plus longs que ceux de Donna. Barbe de deux jours, dégageant la même odeur que tous ses camarades qui ont l'alcool qui leur suinte par tous les pores. Il avait enfilé un tricot blanc et sale, un de ceux qui laissent voir les épaules, et mis un jean coupé en short. Il était pieds nus.

— Tu avais dit que tu serais absent de l'appartement quand je viendrais chercher mes affaires.

— Non, Donna, c'est toi qui as dit ça. Mais tu n'habites plus ici, hein ? Maintenant, c'est chez moi, pas vrai ?

— Si.

— C'est donc mon appartement, qui aurait plus que moi le droit d'y être ? Tu veux me flanquer à la porte ? Tu parles, si je le voulais, c'est moi qui pourrais te virer d'ici à coups de pompe.

— Vinny...

— Ah, on en est revenus à Vinny. Maintenant je me sens tout chose, j'ai la tête qui tourne...

Il tendit la main, lui frotta les cheveux.

— Tu sais à qui tu ressembles ? Tu ressembles à Raggedy Ann⁽¹⁸⁾.

— Ne me touche pas.

— « Ne me touche pas. » Tu changes tout d'un coup de discours, Donna. Bah, ne t'inquiète pas, je ne vais pas te chasser de mon appart.

Il se mit sur le côté, lui fit signe d'entrer.

— *Esta es su casa*, dit-il. Tu sais ce que ça veut dire ?

— Oui.

— En espagnol, ça signifie que tu es ici chez toi. Sauf que c'est chez moi.

— Vinny, dis-je, ce serait peut-être une bonne idée de nous accorder une heure.

Il me regarda. Jusqu'à présent j'assistais au spectacle, maintenant que j'y prenais une part active, il me répondit en conséquence.

— Matt, si je ne m'abuse ? Vous étiez flic avant qu'on vous vire de la police parce que vous étiez un connard. C'est vous, le nouveau copain ?

— Matt et Richard m'aident à déménager, expliqua Donna.

— C'est exactement ce qu'il te faut, grinça-t-il. Matt peut me casser la gueule, et Richard peut me sucer. Entre les deux, je n'ai pas l'ombre d'une chance.

* * *

L'après-midi fut long, à Cobble Hill. Cela faisait des jours que Vinny picolait du matin au soir, et il déploya toute la palette de ses sentiments, qui allaient de l'apitoiement sur son sort à l'agressivité. Dommage, dit-il, que

Donna ait coupé ses cheveux, il aurait aimé les lui entortiller autour du cou, puis l'étrangler avec. Il quitta la pièce, monta le son de la télé, revint avec une bière, repartit.

L'appartement devait être pas mal avant qu'il ne se mette à boire. Maintenant, il était jonché de bouteilles et de boîtes de bière vides, de cartons à pizza, de barquettes de cuisine chinoise à moitié vides, ainsi que d'exemplaires de *Hustler* et *Penthouse*. Il avait arraché une page de *Screw*, des putes qui passaient des petites annonces, photo et numéro de téléphone à l'appui, pour la coller avec du scotch dans la cuisine, à côté du téléphone mural. Plusieurs d'entre elles étaient entourées d'un cercle tracé au feutre.

— Celle-là, dit-il en montrant une photo, te battrait à plates coutures, Donna. Elle serait capable d'aspirer une balle de tennis dans un tuyau d'arrosage. Remarque, je sais pas. Je parie que tu peux faire pareil, hein, Richard ?

Personne ne lui répondit, mais ça ne parut pas le déranger. Je ne suis pas certain qu'il s'en soit aperçu.

L'après-midi fut long, à Cobble Hill.

CHAPITRE 27

Nous étions de l'autre côté du pont et de retour à Manhattan lorsqu'elle s'exclama :

— Raggedy Ann, non mais ! Little Orphan Annie et Raggedy Ann.

— Tu es absolument éblouissante, dit Richard. Alors arrête ce délire, tu veux ?

— D'accord.

— Quand je parlais de Little Orphan Annie, c'était de la façon la plus sympa qui soit. Et puis tu as de grands yeux, exactement comme elle, sauf que les tiens sont d'un superbe marron clair. Et, maintenant que tes cheveux ne leur retombent pas dessus, ils sont mis en valeur.

— Ils ne ressortent donc pas ? Excuse-moi, j'arrête.

— Et puis tu ne ressembles pas du tout à Raggedy Ann. C'est un abruti d'ivrogne, ce type.

S'ensuivit un long silence. Qu'elle rompit ainsi :

— Ce n'est pas un mauvais bougre, tu sais. Quand il est à jeun.

— Mais là il ne l'est pas.

— Non.

— Et, soûl ou à jeun, il n'a jamais été fait pour toi. Au fond, tu l'as toujours su.

— Eh oui, Richard. Tu as parfaitement raison.

— Bien évidemment.

* * *

Ses affaires occupaient tout le coffre et je partageais la banquette arrière avec elles. De retour à notre point de départ, à l'angle de la 84^e Ouest et d'Amsterdam Avenue, Richard fit le tour du pâté de maisons, sans réussir à trouver une place de stationnement. Je lui dis de se garer à côté de la bouche à incendie et lui donnai une carte à apposer sur le pare-brise.

— « Association bénévole des inspecteurs », lut-il à voix haute. Ça veut dire que je n'aurai pas d'amende ?

— Ça limite les risques.

— Je ne sais pas, je veux bien prendre le risque qu'on me colle une amende, mais si on me l'embarque ?

— Mon chéri, dit Donna, tu auras l'esprit bien plus tranquille si tu restes dans la voiture. On peut se débrouiller, Matt et moi. On va simplement faire un aller-retour supplémentaire.

Elle habitait au quatrième étage d'une maison de grès brun. Bel édifice en excellent état, dans l'escalier ça ne sentait que très légèrement l'encaustique, et rien d'autre. Mais il n'y avait pas d'ascenseur, il nous fallut faire trois allers-retours, et, après avoir grimpé pour la troisième fois ces quatre étages, j'étais à bout de souffle.

— Asseyez-vous, me dit-elle avant de tomber. Cet escalier m'aide à rester en forme mais, si on n'en a pas l'habitude, il est mortel. Sans compter que vous étiez trois fois plus chargé que moi. Je vous sers un verre d'eau ? Ou un Coca ?

— Un Coca serait génial.

— Sauf que c'est du Pepsi.

— Ça ira.

— Voilà. Je vais dire à Richard qu'on a terminé.

Elle m'installa au salon dans une bergère à oreilles Reine Anne, en face d'une cheminée bordée de marbre. Elle avait accroché au-dessus un paysage du XIXe siècle dans un cadre travaillé, et un épais tapis chinois occupait le centre du parquet sombre. C'était une pièce très agréable, plus luxueuse et solennelle que je ne l'escomptais, et qui cadrerait beaucoup mieux avec le tailleur qu'elle avait mis la veille au soir qu'avec le pull et le jean qu'elle portait cet après-midi-là.

Je me demandai quelle allure avaient les autres pièces. La cuisine, la chambre. Je restai sur place, à les imaginer, et c'est alors que je l'entendis dans l'escalier.

— Il faut que je reprenne mon souffle, dit-elle en entrant, avant de se laisser choir dans la causeuse à dossier en médaillon.

— Richard vous fait la bise et vous souhaite bon anniversaire, s'il ne vous revoit pas avant. Vous arrivez à une année, c'est ça ?

— Dans pas longtemps.

— Un autre Coca ? Pepsi, je veux dire. Je vais vous en chercher un ?

— Un seul, c'est ma limite.

— Eh, c'est rigolo ! Ah, avant que j'oublie...

Elle vint me remettre deux billets de cent dollars. Nous nous chamaillâmes à ce propos. Je lui dis que c'était trop, elle répondit que c'est ce qu'elle avait remis à Richard, et qu'elle me donnait la même chose. Ça m'aurait fait plaisir de lui rendre ce service gratuitement, par amitié, lui expliquai-je, bref, on pourrait couper la poire en deux. Je lui tendis un des billets, elle le repoussa dans ma direction.

— J'aurais volontiers déboursé quatre cents dollars, dit-elle, ou même plus, ce qui fait qu'on coupe déjà la poire en deux. Et, si vous rangez cet argent, on n'aura plus besoin d'en discuter, et on ne s'en plaindra pas.

Je n'en disconvins pas et mis les billets dans mon portefeuille.

— Bon, je vais en dépenser une partie pour le repas de ce soir. Me tiendrez-vous compagnie ?

Elle écarquilla les yeux.

— Excellente idée. Mais on est samedi, vous n'avez pas comme à chaque fois rendez-vous avec... elle s'appelle Jane.

— Jan.

— Je ne me trompais pas beaucoup.

— Elle a décidé qu'elle préférerait passer ce samedi soir avec sa marraine.

— Ah.

— J'imagine qu'elles veulent discuter de quelque chose qui leur tient à cœur. De moi, selon toute vraisemblance.

— Ah.

Elle était debout, je me levai moi aussi, nous nous regardâmes dans le blanc des yeux. Tout se passait comme si j'étais sur le point de prendre une décision, mais je m'aperçus que c'était déjà fait.

Elle fit un pas en avant.

— Vous êtes un homme charmant, dit-elle, avant de poser la main sur mon bras.

* * *

Elle avait une chambre de style victorien pleine de fioritures, avec un lit à baldaquin. Après coup, allongé à côté d'elle, j'écoutai mon cœur. Et me retrouvai à me demander, ce qui n'était pas une nouveauté, combien de fois il lui restait encore à battre.

Près de moi, Donna était couchée sur le dos. Elle leva les mains au-dessus de la tête, s'étira, puis se mit une main sous l'aisselle et se colla les doigts sous le nez.

— Oh là là, dit-elle, je pue.

— Je sais. J'ai eu beaucoup de mal à arriver à te toucher.

Elle partit d'un grand rire, chaud et un rien malicieux.

— J'ai remarqué que ça t'était très difficile de surmonter ta répugnance.

Elle me posa une main sur la cuisse.

— Mais j'aurais pu prendre une douche.

— J'aurais pu en prendre une moi aussi, mais on aurait été obligés d'attendre.

— Auquel cas on n'aurait peut-être pas atterri ici.

— Oh si, dit-elle. Tôt ou tard.

— C'était écrit dans les étoiles ?

— *Écrit sur les murs du métro, dit-elle, et dans les halls d'immeubles.*

J'adore ce titre⁽¹⁹⁾.

— Il y a une éternité que je ne l'ai pas entendu.

— Attends.

Elle glissa du lit. Je dus m'assoupir un moment, car l'instant d'après elle était lovée contre moi, tandis que Simon et Garfunkel fredonnaient en belle harmonie.

— Dans mes fantasmes, reprit-elle, je n'imaginai pas qu'on serait en nage.

— Tu avais des fantasmes ?

— Et comment ! Et chaque fois je sortais de la douche avec un soupçon de parfum ici et là...

— Où ça ?

— Arrête. Tu me distrais. Où en étais-je ?

— Ici et là.

— Tu as un toucher incroyablement doux, Matthew S. Oh ! là, là ! Juste sortie de la douche, discrètement parfumée, avec mes longs cheveux qui ondoient. Eh bien, l'odeur n'est pas vraiment discrète et les longs cheveux ne sont plus qu'un souvenir.

— Dans mes fantasmes à moi, déclarai-je, les longs cheveux n'entraient pas en ligne de compte.

— Minute. Tu fantasmais ? Sur moi ?

— Ça t'étonne ?

— Je n'ai jamais rien détecté venant de toi. C'est pourquoi je ne prenais pas de risques à fantasmer sur toi. Tu ne t'intéressais pas à moi, et puis tu étais déjà pris.

— J'ai commencé à te regarder différemment quand tu as posé la main sur mon bras.

— Comme ça, tu veux dire ?

— Ouais.

— Ce n'était, bon... qu'un geste amical.

— Je vois.

— Je l'ai fait sans m'en rendre compte.

— D'accord.

— Ce n'était peut-être pas complètement inconscient, dit-elle, ce qui lui donna à réfléchir. Ça n'avait peut-être qu'une infime connotation sexuelle.

— Allons, ne t'en excuse pas, Donna.

— Ça ne me viendrait jamais à l'idée. Tu avais quel genre de fantasmes dans lesquels intervenaient mes cheveux ?

— Eh bien, ce qu'on vient de faire.

— Ah.

— Et deux ou trois autres choses qu'on n'a pas encore faites.

— Aucune n'impliquant des cheveux longs.

— Écoute, je les ai toujours admirés, tes cheveux.

— Et tu regrettes que je les aie coupés.

— Non. Je pense effectivement qu'ils sont mieux comme ça. Mais je les aimais bien avant.

— Tous les hommes pensent aimer les cheveux longs, mais c'est chiant de s'en occuper, et tu sais quoi ?

— Non, quoi donc ?

— Ils te rentrent dans la bouche quand tu baisses. Ces trucs qu'on n'a pas encore faits. Est-ce qu'on devrait d'abord prendre une douche ?

* * *

Ma douche, je la pris après, une fois rentré à l'hôtel. Après notre deuxième séance, elle annonça qu'elle était trop fatiguée pour aller quelque part, mais qu'on devrait manger quelque chose et que, si je voulais, elle pouvait nous faire des sandwiches. Je répondis que ça me paraissait très bien,

elle revint avec deux sandwichs de pain de seigle au pâté de foie, accompagnés d'un sachet de chips de maïs biologique.

— Je commence à piquer du nez, dit-elle. On a eu une journée chargée.

— Et comment !

— Tu peux passer la nuit ici, si tu veux.

Mais je m'en gardai bien. Je m'habillai, elle m'accompagna jusqu'à la porte.

— Tu es un homme gentil. Je suis contente qu'on ait fait ça.

Il faisait plus frais dehors, et je pensai prendre un bus pour descendre Columbus. Mais ça me donna la bougeotte de rester là à l'attendre, je me mis à marcher, et j'avais accompli la moitié du chemin quand il en arriva un. J'aurais pu monter dedans, mais je laissai tomber et effectuai le reste du trajet à pied. Ça aide parfois à réfléchir, de marcher, mais c'est aussi, dans d'autres occasions, bien commode pour éviter de gamberger, et, tant que je mettais un pied devant l'autre, je n'étais pas obligé de me creuser la tête.

Il y avait des messages à la réception de l'hôtel, comme je pensais que ce serait le cas. Deux appels, l'un de Jan et l'autre de Greg. Je regardai ma montre et conclus qu'il était trop tard pour téléphoner à l'une et à l'autre. Je montai et, quand enfin je sortis de la douche, je décrochai le téléphone et appelai Greg.

— Pas de chance, me dit-il.

— Il a balancé les affaires de Jack ?

— Non, il en a fait un paquet, comme on l'attendait de lui. Et, l'autre jour, un policier est venu les chercher. C'est une pratique courante ?

Pas quand les flics ont décidé de tirer un trait sur l'affaire.

— Ils ont peut-être une piste, répondis-je. Celui qui est venu les chercher a dû signer un reçu. C'était Redmond ?

— Je n'ai pas pensé à le demander.

— Je ne crois pas que ça ait de l'importance. Je vais peut-être l'appeler, pour voir ce que ça donne.

Je raccrochai et me mis au lit. Et me dis que j'allais peut-être l'appeler, Redmond, ou alors... peut-être pas. De toute façon, je ne croyais pas que ça change grand-chose.

1 Paroles tirées de *The Sound of Silence*, de Simon and Garfunkel. (N. d. T.)

CHAPITRE 28

— Il y avait un article dans le journal, l'autre jour, dit Jim. Il existe un nouveau quartier chinois à Flushing. Tu prends jusqu'au bout la ligne de métro qui va au Stade Shea. Main Street, Flushing... c'est le nom de la station où tu descends. Il y a des rues entières pleines de restaurants chinois, qui proposent une grande variété de cuisines régionales. Des trucs qu'on ne trouverait pas ici.

— Du panda sauté ? suggèrai-je.

— Y compris les morceaux qu'on n'aurait pas l'idée de manger. Je crois donc qu'on devrait aller y faire un tour, entrer dans le premier restaurant qui a l'air bon et voir ce qu'on nous y sert.

— Bonne idée.

Il reversa du thé dans nos tasses.

— Puis je me suis dit, c'est quoi, ce délire ? Le vieux quartier chinois bien connu se trouve à dix minutes de là sur la ligne A, et l'on n'y va jamais, alors pourquoi aller courir à Flushing ?

— Nous sommes des créatures de l'habitude.

— Un restaurant de Taïwan, situé à moins de deux rues du métro, a eu droit à une critique élogieuse. Il a l'air assez bon, je dois dire. Et pourtant on n'y va jamais.

Il prit une bouchée, la mâcha, l'avala.

— « Des créatures de l'habitude », répéta-t-il. Tu as l'habitude de tirer un coup le samedi soir et, si une femme disparaît, tu t'en trouves une autre.

— Je ne vois pas les choses de cette façon.

— Non, j' imagine. Donna, hein ? Jolie femme.

— Elle s'est coupé les cheveux.

— Que tu m'as dit. Mais apparemment ça ne t'a pas refroidi.

* * *

Nous étions deux clients, parmi les sept qui se trouvaient au Lucky Peony, un restaurant qui venait de se monter à l'angle de la Huitième Avenue et de la 55e Rue. Je n'avais pas quitté ma chambre de la journée avant de venir y retrouver Jim, et les nouilles au sésame étaient la première chose que je me mettais sous la dent depuis le sandwich au pâté de foie de la veille au soir.

Tout comme Jim était la première personne à qui je parlais quand il appela pour décider de l'endroit et de l'heure où nous irions manger dimanche soir. Je ne dis pas grand-chose, mais ces quelques mots furent les seuls qui s'échappèrent de mes lèvres.

Je n'avais jamais consciemment décidé de passer la journée reclus. Je n'arrêtais pas de me dire que j'allais sortir dans quelques minutes prendre le petit déjeuner, et me raccrochai à cette idée après avoir changé le nom du repas en déjeuner.

Le dimanche matin, Jan et moi allions en général à une réunion à SoHo, et je savais qu'on ne m'y verrait pas, mais il y en avait plein d'autres auxquelles je pouvais assister dans toute la ville et toute la journée durant, et je pensais me pointer à l'une d'elles. Je regardai mon agenda et conçus un plan qui me permette de m'intégrer à deux réunions, voire à trois, en insistant.

Et ne me rendis à aucune d'entre elles.

Au lieu de ça, je restai dans ma chambre. La plupart du temps, la télévision était allumée, je naviguai entre un match de football américain et un tournoi de golf, me passionnai parfois pour ce que je regardais, parfois non.

Je pensai aux coups de fil que je devais passer, et n'en passai aucun. À un moment donné, je me rappelai le mystérieux Mark qui avait appelé deux jours plus tôt en laissant un numéro, que j'avais fini par balancer dans la corbeille. Je me demandai qui c'était, puisque j'avais établi qu'il ne s'agissait pas de Mark le Motard ; je regardai dans la corbeille, mais le bout de papier avait disparu. Comme je faisais partie de ceux qui avaient élu pension à l'hôtel, j'avais droit toutes les semaines aux services d'une femme de chambre : elle changeait mes draps, nettoyait ma salle de bains, passait l'aspirateur sur mon tapis, vidait ma corbeille... Ma chambre y avait droit tous les samedis, de sorte que j'avais un jour de retard pour ce qui était du numéro de Mark, mais il n'y avait pas de mal, car j'étais pratiquement sûr que je ne l'aurais pas contacté, de toute façon.

Le téléphone sonna deux fois. Mais, ces appels survenant après que je m'étais déjà entretenu avec Jim, il n'y avait personne avec qui j'avais envie de parler et je ne répondis pas. Si c'était important, on n'avait qu'à me laisser un message, je pouvais les récupérer en allant dîner. À condition de penser à vérifier.

* * *

— Après, déclarai-je, j'ai fait tout le chemin à pied pour rentrer chez moi.

— En sifflotant un air joyeux ?

— Tu sais ce qui me trottait dans la tête : Nom d'un chien, est-ce que je vais maintenant avoir toute ma vie cette bonne femme sur le dos ?

— Parce qu'elle ne pourrait pas laisser échapper un type bien comme toi ?

— Ouais, c'est ça.

— Voilà ce qui s'est passé, dit-il. Afin que tu sois au courant. Donna vient de mettre fin à une liaison dans laquelle elle n'aurait jamais dû se lancer. Elle a donc pris deux mesures pour prouver que c'était terminé. Elle s'est fait couper les cheveux, et elle s'est fait sauter. Et, pour être sûre de ne pas en revenir à son point de départ, elle a choisi quelqu'un qui n'est pas libre.

— À cause de Jan. Sauf qu'il ne se serait rien passé si Jan n'avait pas annulé notre rendez-vous. C'est à ce moment-là que Donna a flairé la bonne affaire.

— Auparavant, elle se contentait de t'attraper le bras, par amitié.

Ça me donna à réfléchir.

— Écoute, reprit-il, elle t'aime bien. Elle avait envie de coucher avec toi. Puis elle t'a offert un sandwich et t'a renvoyé chez toi.

— Elle m'a dit que je pouvais rester.

— « S'il te plaît, mon chéri, reste, demain matin on ira se prendre un brunch, puis on reviendra ici et on fera encore l'amour. » C'est comme ça qu'elle te l'a dit ?

— Pas exactement.

— Le message que tu as reçu, et celui qu'elle voulait t'envoyer, c'est que tu pouvais rester si tu voulais, mais qu'elle préférait que ce ne soit pas le cas. Ça te paraît à peu près correct ?

— Elle devait se dire : Est-ce que je vais avoir ce mec dans les pattes jusqu'à la fin de ma vie ?

— C'est une alcoolique, tout comme toi. Et puis elle vient de quitter la « fierté » de Bensonhurst, alors, oui, j'imagine qu'elle devait se dire quelque chose de ce genre. Mais réjouis-toi, veux-tu ? Voilà une femme super canon avec un bel appart, et c'est toi qu'elle a choisi pour partager son lit à baldaquin.

— Comment sais-tu que c'est un lit à baldaquin ?

— Bon sang, qui es-tu, sergent Columbo ? Tu me l'as décrit.

— Ah.

— Ainsi que le tapis oriental et le portrait au-dessus de la cheminée.

— C'est un paysage.

— Merci d'éclaircir ce point. Elle n'était pas obligée de te choisir, tu sais. Elle aurait pu faire monter Richard.

— Richard est pédé.

— Tu crois que ça l'aurait arrêtée ?

— Jim...

— D'accord, j'admets que tu es un peu plus disponible que lui, et que tu lui corresponds un petit peu mieux. Dis, tu n'es pas amoureux d'elle ?

— De Donna ? Non. Je l'aime bien, mais...

— Tu ne fantasmes pas d'aller t'installer chez elle ?

— Non.

— Bien, parce que ce n'est pas ce qu'elle veut, elle non plus. Elle a un bon boulot, elle gagne bien sa vie. Elle travaille quelque part dans le centre, non ?

— Dans une banque d'affaires. Je ne sais pas ce qu'elle y fabrique au juste.

— Quoi qu'il en soit, ça paye bien. Et le prochain mec avec qui elle va sortir – et ce n'est pas demain la veille – ne sera pas comme Vinny, un branleur du sud de Brooklyn qui ne boit pas entre deux cuites. Et tu sais aussi ce qu'il ne sera pas ?

— Un privé sans licence qui vit dans une chambre d'hôtel.

— Tout juste. Tu t'es bien amusé, tu n'as pas été obligé de passer le samedi soir tout seul.

— Exact.

— Et, par-dessus le marché, ça t'a rapporté deux cents dollars. Qu'est-ce qui cloche ?

— C’était pour ça, l’argent ?

— Non, bien sûr que non. Il était là pour montrer qu’elle ne couchait pas avec toi pour te remercier de lui avoir donné un coup de main. Joyeux Noël, mon grand !

— Hein ?

— Tu ne connais pas la blague ? C’est un facteur qui apporte le courrier à une maison, la femme l’invite à entrer, lui offre un café et un brownie qui sort du four. Puis elle l’emmène là-haut, dans sa chambre. Et lui remet un dollar après. « Hé, c’est quoi, ça ? lui demande-t-il en essayant de le lui rendre, en vain. – C’est pour toi, dit-elle. C’était une idée de mon mari. – Une idée de ton mari ? – Oui, répond-elle. Je lui ai demandé ce qu’on pourrait offrir au facteur pour Noël, et il m’a répondu : “Au cul, le facteur ! File-lui un dollar.” Le café et le brownie, ça vient de moi. »

* * *

Nous allâmes à la réunion de Saint-Clares, après quoi je le raccompagnai à pied chez lui. En rentrant chez moi, je me rappelai être passé plus tôt devant la réception sans voir si aucun de ceux qui m’avaient appelé n’avait laissé de message. Du coup je vérifiai et, non, il n’y avait rien. Je montai, décrochai le téléphone, le raccrochai sans composer le numéro de personne, puis je me couchai.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 29

Le lundi matin venu, sitôt après le petit déjeuner, j'appelai Greg Stillman. Pas de réponse, je laissai un message sur son répondeur. Je me gardai bien d'appeler Donna et n'étais pas disposé à appeler Jan. Je dégotai le numéro de Dennis Redmond, ce fut quelqu'un d'autre qui me répondit au commissariat. Je laissai mon nom et mon numéro.

Redmond et moi commençâmes à nous appeler et nous envoyer des messages pendant un jour et demi. Je n'étais jamais là quand il appelait, il n'était jamais à son bureau quand je lui téléphonais. Je me rendis à la réunion de midi du Fireside, et à celle de Saint-Paul le soir. Il y avait des chances que je tombe sur Donna, mais ça ne me surprit pas de ne pas l'y voir.

Jim n'était pas là, lui non plus, je m'en trouvai d'autres avec qui boire un café, et il était plus de vingt-trois heures quand je rentrai du Flame. Pas de messages, mais Jacob m'annonça qu'on m'avait appelé.

— Mais il n'a pas laissé de nom, me dit-il, ni de numéro.

Rien, quoi, songeai-je.

Ça me surprit que Greg ne m'ait pas rappelé, j'estimai qu'il n'était pas trop tard pour lui téléphoner. Je retombai sur son répondeur ; ou bien il était parti se goinfrer de tarte à la rhubarbe et à la fraise, ou bien il s'était mis au pieu. Je raccrochai sans laisser de message et me couchai.

* * *

Mardi après-midi, mon téléphone sonna et j'étais là pour décrocher. C'était Jan qui voulait me faire un petit coucou. Nous eûmes une discussion curieusement insipide, où l'important résidait moins dans ce qu'on disait que dans ce qu'on ne disait pas. Aucune allusion, ni de l'un ni de l'autre, au samedi soir précédent, ni au suivant, d'ailleurs. Je ne parlai pas de plusieurs trucs auxquels je pensai, et elle non plus, je crois.

Ce ne fut pas terrible, comme coup de fil, mais ça débloqua la situation parce que, dès que j'eus raccroché, j'appelai Redmond et, pour le coup, il était là pour répondre.

— Excusez-moi, dit-il, j'avais l'intention de vous recontacter. Ce que j'ai fait, d'ailleurs, je vous ai passé deux coups de fil.

— Remarquez, ce n'était pas toujours évident de me joindre. Je me demandais seulement qui avait embarqué les affaires de Jack Ellery.

Il ne voyait pas de quoi je parlais. Je lui expliquai que quelqu'un était venu chercher les affaires d'Ellery chez le gardien, et que je pensais que c'était peut-être lui.

— Merde alors ! Pourquoi j'aurais fait ça ?

— C'est exactement la question que je me posais.

— Le gardien a dit que c'était moi ?

— Je ne lui ai jamais parlé. C'est Greg Stillman qui est allé y faire un tour et il a eu l'impression qu'un mec de la police était venu chercher le tout.

— Quoi « le tout » ? Le butin introuvable du casse de la Brinks ?

— Je ne sais pas. Stillman pensait qu'il avait peut-être des carnets, des trucs qu'il gardait en souvenir des Alcooliques anonymes.

— Vous êtes déjà entré dans sa chambre ?

— Celle d'Ellery ? Non.

— Eh bien, moi si, parce que c'est là qu'on l'a tué. Il ne possédait presque rien, à part un rasoir, une brosse à dents et un réveil. Des vieilles sapes, une deuxième paire de godasses. Une douzaine de bouquins à tout casser. Avec dans le lot des livres des Alcooliques anonymes. C'est ce que vous cherchiez ?

— Je ne cherchais rien du tout. Stillman...

— Eh oui, Stillman. Il y avait une pièce de monnaie en cuivre de la taille, grosso modo, de celle d'un demi-dollar. Peut-être un peu plus grande. Frappée de ce que je pense être la marque des Alcooliques anonymes. Deux A inscrits dans un cercle ou un triangle, je ne sais plus lequel.

— Les deux.

— Hein ?

— Deux A dans un triangle, lui-même enclos dans un cercle.

— Je suis content que vous ayez éclairé ma lanterne. En tout cas, ce ne serait pas évident de se payer à boire avec.

Dans certains groupes, on les offre pour les anniversaires. Sur une face est inscrit un chiffre romain correspondant au nombre d'années que l'on fête. Je n'avais pas l'impression qu'il me fallait ennuyer Redmond en lui apprenant ça.

— En tout cas, le pauvre lascar ne possédait pas grand-chose, et je n'ai pas eu besoin d'y regarder à deux fois. Si bien que celui qui est venu chercher ses affaires, ce n'est pas moi. Une seconde...

J'attendis, il revint m'annoncer que personne d'autre ne savait quoi que ce soit sur ce qu'Ellery avait laissé. Il se pouvait que le gardien ait conservé ces trucs et raconté des histoires après. Selon toute vraisemblance, il avait tout balancé, dit Redmond. Il n'y avait rien qui méritait d'être gardé. Il a tout jeté et, pour éviter de se faire engueuler, il a mis ça sur le compte des flics.

— Ce à quoi on devrait être habitués, ajouta-t-il. J'espérais que vous alliez faire mieux que de me poser une question.

— Comme quoi ?

— Je me disais que vous aviez peut-être des remords et que vous vouliez m'expliquer comment vous aviez descendu un vieux copain d'enfance.

— Pourquoi ferais-je un truc pareil ?

— Je viens de le dire. Parce que vous avez des remords...

— Pourquoi l'aurais-je abattu ?

— Qu'est-ce que j'en sais ? C'est vous qui avez mauvaise conscience. Il vous a peut-être volé dans le Bronx, il y a cent ans de ça, une image de joueur de base-ball dont vous venez seulement de vous rendre compte qu'elle vaut une fortune. Je ne me rappelle plus qui on voit dessus.

— Là, je ne peux pas vous aider.

— Honus Wagner. Vous n'avez donc rien fait de tout ça ?

— J'en ai bien peur.

— C'est bien ma chance... Dites, vous n'êtes pas en train de déconner avec cette enquête ? De jouer au détective ?

— Non.

— Vous voulez me parler sur un ton plus convaincant ? Tant pis. Je vous déconseillerais de nous gêner, mais, avec toutes les affaires qu'on a sur les bras, on ne consacre pas beaucoup de temps à votre pote Ellery. Si vous tombez sur quelque chose, vous savez où l'apporter.

* * *

On était mardi. Jeudi matin, j'étais en train de lire le journal tout en prenant mon petit déjeuner. Il y avait en dernière page un article auquel je n'avais pas prêté attention : un homme tué dans la rue, à côté de Gramercy Park – lors d'un braquage, apparemment. J'avais déjà lu plusieurs pages sur d'autres sujets lorsque, tout d'un coup, ça fit tilt ; je me reportai à cet article, regardai le nom de la victime, et je compris tout de suite quel Mark avait essayé de me joindre au téléphone.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 30

— Mark Sattenstein, dit Joe Durkin. Assassiné peu après minuit à moins de trois rues de chez lui, la mort étant consécutive à de multiples coups à la tête. Il était allé boire un verre ou deux dans un bar qui a un nom irlandais, si tu veux bien croire qu'il puisse exister pareil établissement. Il y était connu, sans être un habitué, ni un gros buveur, mais il venait de temps à autre y boire une bière. Eh bien, plus maintenant, c'est fini. Ce n'est pas le premier braquage dans le quartier, même pas le premier du mois, et on n'en est encore qu'au début. Son portefeuille a disparu, ainsi que sa montre, on lui a retourné les poches... qu'est-ce que tu en penses, Matt ?

— Vol avec violence.

— Ça ressemble à un vol, et la violence ne fait aucun doute. Ce qui m'amène à me poser deux questions. En quoi s'agit-il là d'autre chose que ce qu'il paraît ? Et, pendant que j'y suis, qu'est-ce qu'il est pour toi ?

— Je le connaissais.

— Ah bon ? Un vieux copain ?

Non, songeai-je. Ça, c'était l'autre mort.

— Je l'ai vu une fois, répondis-je. Je m'intéressais à une affaire pour un copain, et j'avais des questions à poser à Sattenstein. Je suis allé à son appartement, j'ai discuté avec lui pendant une heure au maximum.

— Tu as appris quelque chose ?

— Assez pour l'éliminer.

— De quoi ?

— Du paysage, répondis-je. Je n'ai pas envie de rentrer dans les détails, mais il représentait une piste que je pouvais suivre, et, après lui avoir parlé, je me suis aperçu que ça ne mènerait à rien.

Il me regarda et réfléchit à la question.

— Et il n'y a pas longtemps de ça ?

— Dans les quinze derniers jours.

— Et maintenant il est mort, et tu penses qu'il ne peut pas s'agir d'une coïncidence.

— Non. Je pense que c'est presque certainement une coïncidence. Mais je ne pense pas que ça vaille le coup de dépenser un chapeau pour exclure la possibilité que ce n'en soit pas une.

Un chapeau, dans le langage de la police, représente vingt-cinq dollars. Une veste, cent. Je n'ai aucune idée de ce que peut effectivement coûter un chapeau de nos jours, et je ne sais plus quand je suis allé en acheter un pour la dernière fois, mais l'argot a la vie dure. Une livre désigne cinq dollars, et il fut un temps où c'était ce que valait la livre sterling par rapport à la devise américaine. On ne doit pas pouvoir se payer un chapeau terrible avec cinq livres.

Et, un chapeau, c'est ce que j'allais lui acheter, à Joe Durkin. Gramercy Park était situé bien à l'écart de son périmètre d'intervention puisqu'il était inspecteur au commissariat du centre-ville nord, situé dans la 54^e Ouest, mais je ne connaissais personne au commissariat du secteur où Sattenstein avait vécu et trouvé la mort, et je n'avais pas envie d'attirer l'attention en me faisant remarquer par celui qui avait hérité de l'enquête. Il était plus simple d'appeler Joe et de lui demander de passer deux ou trois coups de fil.

Ce qui m'avait amené à être assis en face de lui, à une table recouverte de Formica, dans une cafétéria de la Huitième Avenue. Il était venu me donner un coup de main, mais nous savions tous les deux qu'il s'agissait là d'un service qui se monnaye.

— Admettons, pour les besoins de la cause, que ce n'était pas une coïncidence, et que celui ou celle qui l'a tué avait un mobile. Lequel ?

L'empêcher de me dire quelque chose, songeai-je. Ce qu'il s'apprêtait peut-être à faire si j'avais eu l'intelligence de le rappeler.

— Aucune idée, Joe.

— Vraiment ?

— Enfin... il avait des antécédents. Je ne sais pas s'il avait un casier judiciaire, à mon avis non, mais il a fait du recel pendant un temps. Je ne sais pas si tu connais un dénommé Selig Wolf, mais...

— Nom d'un chien, évidemment que je le connais ! Un receleur de grande envergure.

— Eh bien, c'est l'oncle Selig qui a appris le métier à Mark.

— Selig était son oncle ?

— Le frère de sa mère. Plus jeune ou plus vieux, je ne sais plus.

— Si cette femme a un frère, il faut bien qu'il soit plus jeune ou plus vieux.

— Il pourrait être son jumeau.

— Il y en a toujours un qui naît en premier, même chez les jumeaux. Et puis d'abord, pourquoi parler de ça ? Bon sang, Selig Wolf ! On ne pouvait pas rêver meilleur prof.

— C'est ce que j'ai cru comprendre. Il a suivi les traces de son oncle pendant quelques années, s'est fait rétamer dans un cambriolage et tout ce gâchis lui a fichu une trouille bleue.

— Et, au moment de sa mort, il apprenait à des enfants handicapés mentaux à lacer leurs chaussures. C'est dur de gagner sa vie comme ça, mais c'est un métier vraiment noble.

— Non, il travaillait comme comptable pour deux petites entreprises.

— Et, à leur demande, il trafiquait la comptabilité.

— Peut-être un peu.

— Tu vas adorer cette ville. Sincèrement. Il t'a raconté tout ça en une heure ?

— Et alors ? Je viens bien de te le raconter en moins de dix minutes.

— N'empêche qu'il s'est confié à toi. (Il haussa les épaules.) Si bien, reprit-il, que tu n'es peut-être pas mauvais dans ce que tu fabriques. Tu sais, s'il ne s'est jamais fait serrer, il y a de fortes chances que personne au 13e ne sache que c'était un super fourgue. Je vais peut-être me sentir obligé de le leur signaler.

— Rien ne te forcerait de dire comment tu l'as appris.

— Un indic. Une source généralement fiable.

— C'est bien moi.

Je lui remis deux billets que j'avais précédemment cachés au creux de ma main, un billet de cinq et un de vingt.

— Je te remercie, Joe. Et tu aurais bien besoin d'un nouveau chapeau, ajoutai-je.

— J'en ai toute une étagère. Ce qui m'arrangerait, c'est une veste. Oh ! là, là ! la gueule que tu fais ! Je suis content d'avoir le chapeau, mon ami, et content d'avoir l'occasion de rester assis quelques minutes en ta compagnie. Ça se passe bien pour toi ?

— Je me débrouille.

— Que demander de plus ? dit-il. Que demander de plus...

* * *

J'étais de retour dans ma chambre, en train de repasser tout ça dans ma tête, quand le téléphone sonna. C'était Joe, qui reprenait notre discussion, comme si elle ne s'était jamais arrêtée.

— Ce Sattenstein, dit-il. L'auteur du crime a peut-être jugé que c'était une cible facile. Parce qu'il avait une main bandée.

— C'était le cas quand je l'ai vu.

— Tu aperçois un mec avec une main bandée, tu n'as pas peur qu'il se défende. Mais comment s'est-il blessé la main ? Il se peut qu'il ait cogné sur quelqu'un. Si bien qu'il peut s'agir d'un mec qui se met facilement en colère, tout à fait capable de balancer un coup de poing à un lascar qui essaie de le braquer.

— De l'autre main.

— Peu importe. Donc le criminel le matraque avec ce qu'il a apporté pour frapper. L'instrument contondant classique.

— C'est possible. Tu viens d'y penser ?

— J'ai décroché le téléphone pour répercuter le renseignement sur le fameux oncle Selig de la victime. Ce qu'ignoraient tous les intéressés, et un type m'a remercié en faisant allusion à la main bandée. En guise de contrepartie. Donnant-donnant, dirais-je, mais sans tenir compte du pansement.

* * *

Sattenstein est donc chez lui, à broyer du noir en repensant à la femme qui a conclu qu'elle est lesbienne ; il se sent oppressé et a oublié de s'acheter un pack de six bières, de sorte que, s'il en veut une, il est obligé de sortir. Pourquoi ne pas se taper quelques rues et la boire en bonne compagnie, comme on en trouve dans les bars ? Qui sait, il arrivera peut-être à en sauter une. On ne sait jamais.

Il est donc là, en train de boire de sa main gauche, parce que la droite a toujours un bandage. Et quelqu'un le repère et le suit quand il s'en va. Et lui assène un coup trop violent.

Pourquoi ?

Parce que je voulais vraiment que ça se soit passé ainsi. Comme ça, ce n'était qu'une pure coïncidence. Le sort, le destin, le karma. Les caprices du hasard. Et, si c'était rentré dans l'un de ces cas de figure, ce n'aurait pas été de ma faute.

* * *

Je restai dans ma chambre et regardai son numéro de téléphone en essayant de me souvenir si je l'avais déjà vu quelque part, s'il avait été écrit sur la fiche que j'avais roulée en boule et jetée. S'il me disait quelque chose, ce n'était pas parce que je l'avais vu écrit, mais parce que je l'avais composé à plusieurs reprises quand j'avais pour la première fois essayé de joindre ce type.

Je le composai, le répondeur s'enclencha. J'écoutai la voix d'un mort. Je raccrochai en me demandant dans combien de temps quelqu'un débrancherait cet appareil, dans combien de temps la compagnie du téléphone lui couperait sa ligne.

On ne meurt pas d'un seul coup. Plus maintenant. De nos jours, on meurt progressivement.

* * *

Je ne sais pas combien de temps je restai assis là, mais je finis par me dire que je devrais assister à une réunion, regardai ma montre et constatai qu'il était trop tard pour toutes celles de midi. Il était déjà quatorze heures passées, et je n'étais pas allé à une réunion et n'avais pas non plus mangé quoi que ce soit depuis le petit déjeuner.

« Appelle ton parrain », me murmura une petite voix ; je décrochai le téléphone, et j'avais composé la moitié de son numéro quand je m'aperçus que je l'appelais chez lui et qu'il serait à son magasin. J'essayai de le joindre à son travail, me trompai de numéro, une femme répondit, je m'excusai, cherchai le numéro, la ligne était occupée.

J'appelai Jan. Ça sonna deux fois, je raccrochai avant qu'elle puisse répondre.

J'appelai Greg. Je tombai sur le répondeur et raccrochai. Je lui avais laissé suffisamment de messages comme ça.

Mais quelque chose me poussa à le rappeler et ce coup-ci, quand le répondeur s'enclencha, j'écoutai jusqu'au bout le message d'accueil. Une fois qu'on m'eut invité à laisser un message après le bip, une voix mécanique m'informa que la bande magnétique était saturée.

Eh bien, voilà qui expliquait pourquoi il ne m'avait pas rappelé. Il n'avait rappelé personne. Il avait quitté New York, selon toute vraisemblance, il ne consultait pas ses messages et...

Je sortis en coup de vent. Quand j'arrivai dans la rue, il y avait un taxi en train de déposer un client devant le grand immeuble résidentiel situé de l'autre côté de la rue. Je hurlai, traversai la rue en courant, évitai des véhicules.

— Vous voulez mourir, ou quoi ! me lança le chauffeur. Qu'est-ce qui presse à ce point ?

* * *

Je ne me rappelais pas son adresse. Je savais que c'était dans la 99e, entre la Première et la Deuxième, et sur le côté droit de la rue en remontant, presque à équidistance des deux carrefours. Quatre maisons mitoyennes, elles avaient l'air quasi identiques, et j'avais déjà pu entrer dans l'une d'entre elles, mais spontanément je me dirigeai vers la deuxième à droite et repérai son nom sur l'un des boutons. Je sonnai, pas de réponse, mais, bon, je ne comptais pas en obtenir non plus.

En bas des touches, il y en avait une où on pouvait lire *Sput*(20), ce qui laissait penser que l'immeuble avait un gardien dyslexique. Je sonnai ; comme il ne se passait rien, je répétai l'opération. Pas de réponse.

Je sonnai à deux appartements du deuxième étage, quelqu'un finit par répondre et voulut savoir qui j'étais et ce que je voulais. Je me rappelai l'odeur de souris. « Le dératiseur », répondis-je, et on me laissa entrer.

Je grimpai l'escalier. Ça sentait légèrement la souris, et je ne m'en serais sans doute pas aperçu si je ne m'étais pas souvenu de notre conversation. Les souris, le chou, le chien mouillé et l'ail. Sur le palier du deuxième, dans l'encadrement d'une porte, une femme me regardait en fronçant les sourcils. Si j'étais un dératiseur, pourquoi avais-je les mains vides ? Où était ma tenue de travail ?

Avant qu'elle puisse dire quoi que ce soit, je sortis mon portefeuille, l'ouvrit brièvement. Tendis l'index, désignai le haut de l'immeuble. Elle haussa les épaules, soupira, rentra dans son appartement, et je l'entendis donner un tour de verrou.

Je montai trois autres étages et gagnai la porte de Greg. J'appuyai sur la sonnette, ça carillonna à l'intérieur, et, quand le silence revint, je frappai.

Comme si ça allait servir à quelque chose.

Je tournai le bouton. La porte était fermée à clé. Bon, évidemment qu'elle le serait. L'année était trop avancée pour qu'il se trouve à Fire Island⁽²¹⁾, mais il y avait suffisamment d'autres endroits où il pouvait passer une semaine de vacances, Key West, South Beach, ou bien un lieu de villégiature modeste mais distingué aux îles Caïman ou aux Bahamas. Et il devait certainement fermer à clé avant de s'en aller. N'importe comment, qu'est-ce que je fabriquais là ? Je n'avais pas rappelé quelqu'un qui m'avait téléphoné en mon absence, il pouvait s'agir d'un autre Mark et pas de celui qui avait trouvé la mort lorsqu'on l'avait braqué dans la rue, et pour compenser je m'étais précipité dans les beaux quartiers et introduit dans son immeuble en racontant des salades. Il était peut-être temps que je fasse demi-tour et que je rentre chez moi.

Je glissai une carte de crédit entre le chambranle et la porte. Si elle n'était pas verrouillée, si seul me faisait obstacle le dispositif de fermeture automatique, j'arriverais peut-être à déclencher le mécanisme du pêne et donc à entrer. Je passai deux minutes à me rendre compte que ce n'était pas le cas. La porte était fermée à clé et, à moins de l'enfoncer, je ne parviendrais pas à l'ouvrir.

J'eus l'impression de sentir quelque chose. J'eus comme l'impression de le discerner.

Je posai un genou par terre et baissai la tête jusqu'au sol. Il y avait un espace de quelque chose comme un demi-centimètre sous la porte. Assez pour laisser passer la lumière, s'il y en avait eu à l'intérieur.

Ça ne sentait pas la souris, ni le chou. Ni le chien mouillé ni l'ail. En revanche, ce que je sentis me fit sortir de l'immeuble et cavalier dans la rue pour trouver un téléphone public qui marche.

CHAPITRE 31

— Quand on voit un truc pareil, dit Redmond, on a envie de le décrocher. C'est cruel, d'une certaine façon, de le laisser comme ça. Mais, si on fait preuve d'humanité, les mecs de la Scientifique vous tombent dessus. Il suffit d'ouvrir une fenêtre pour les mettre hors d'eux, mais tant pis, merde.

Il ouvrit toutes les fenêtres, ça ne fit pas de mal. L'odeur que j'avais détectée dans le couloir nous avait pris à la gorge quand le gardien nous avait ouvert la porte, et nous étions entrés dans une puanteur devant laquelle je fus bien content d'avoir sauté le déjeuner.

À part l'odeur, le séjour correspondait au souvenir que j'en gardais, et il était parfaitement rangé. La cuisine était impeccable, à l'exception d'une tasse de café à moitié vide dans sa soucoupe assortie.

Dans la chambre, vêtu seulement d'un caleçon à rayures blanches et bleues, Greg Stillman avait une ceinture en cuir noir passée autour du cou, la grosse boucle en cuivre en grande partie cachée par sa gorge dilatée. L'autre extrémité de la ceinture disparaissait en haut de la porte du placard, qu'on avait fermée pour l'y attacher. Un tabouret pliant était renversé là où il avait atterri quand il l'avait envoyé valdinguer d'un coup de pied.

— Personne ne ferait ça, reprit Redmond, si ces gens avaient la moindre idée de ce à quoi ils vont ressembler. Ou de l'odeur qu'ils vont dégager.

La tête gonfle, le cou s'étire, le visage noircit. Les intestins et la vessie se relâchent. Dans les organes internes se forment des gaz nocifs, qui s'échappent. La chair pourrit.

— Le pauvre bougre, enchaîna Redmond. C'est horrible de le laisser pendu. Mais ça lui ferait une belle jambe d'être décroché...

* * *

Le type du bureau du médecin légiste estimait que c'était une très vilaine façon de se suicider.

— Parce qu'on met longtemps à mourir, expliqua-t-il. Et on est conscient. On frétille comme une truite au bout de la ligne, et il est trop tard pour changer d'avis. Regardez ici, par terre. Des rayures résultant de coups de pied. Il existe des comprimés qu'on peut avaler, on s'endort, tout bêtement, et on ne se réveille pas. Et si on se ravise après les avoir ingérés, eh bien, on a en général le temps de courir aux urgences se faire faire un lavage d'estomac.

— Ou bien on se tire une balle dans la bouche, au moins ça ne traîne pas.

— N'empêche que c'est dégoûtant, dit le légiste. Mais, comme ce n'est pas vous qui nettoyez, alors, qu'est-ce que ça peut vous faire, hein ?

— Moi ? sursauta Redmond. Ne me mêlez pas à ça ! Il n'y a pas de risques que je me tire une balle dans la bouche.

* * *

— Vous ne fumez pas, dites ? Ça fait des années que j'ai arrêté mais, chaque fois que je tombe sur une scène pareille, je regrette de ne plus fumer et de ne pas avoir un cigare. Un barreau de chaise. Quelque chose qui dégage une autre odeur que celle qu'on a été obligés de sentir là-dedans.

Nous étions à l'Emerald Star, un bar de la Deuxième Avenue que j'avais remarqué la première fois que j'étais allé voir Greg à son appartement. Le barman était un Latino émâcié avec des pattes qui descendaient bas et une moustache en trait de crayon. Redmond, qui buvait du whisky à l'eau quand je l'avais retrouvé au Minstrel Boy, annonça qu'il allait prendre un double Cutty Sark, sec, sans glace.

Ça me parut un choix très judicieux. Ce que je commandai, pourtant, ce fut un Coca.

— Mon premier coéquipier, dis-je, était accro à ces cigarillos italiens qui ressemblent à des bouts de ficelle entortillés. On les vendait dans des petits paquets en carton, dans lesquels il y en avait cinq ou six. Je crois que c'étaient des De Nobili, mais Mahaffey les traitait de « saloperies pour Ritals ».

— De nos jours, il ferait l'objet de mesures disciplinaires pour avoir proféré une insulte ethnique.

— C'est possible, et il s'en ficherait. Je détestais l'odeur de ces machins-là mais, quand on découvrait un spectacle de ce genre, il en

allumait un, m'en donnait un et, moi, je l'allumais et le fumais.

— Et vous ne le regrettiez pas.

— Ça aidait.

Il attrapa son verre, regarda à travers, à la lumière du plafond. Je me demandai pourquoi il faisait ça. Je l'avais souvent fait moi-même, sans jamais savoir pourquoi.

— Pas de petit mot.

— Non.

— Il ne m'a pas donné l'impression d'être du genre à laisser un mot. Vous le connaissiez mieux que moi.

— Moi, je n'avais pas l'impression, dis-je en écho, qu'il était du genre à se suicider.

— On peut en dire autant de tout le monde. Le miracle, c'est qu'il y en ait tant qui n'en arrivent pas là.

— Possible.

— Mon père s'est suicidé. Vous savez ce que ça veut dire ?

Je le savais, mais il n'attendit pas que je réponde.

— Ça veut dire que ça ne présage rien de bon pour moi. Je ne me souviens plus des chiffres, mais les fils de suicidés courent bien plus de risques que les autres de mettre fin à leurs jours.

— Ce qui ne signifie pas que vous n'avez pas le choix.

— C'est vrai.

Il but une gorgée.

— Le choix, je l'ai, reprit-il. Mais, si je l'ai, qu'est-ce que j'en fais ?

Il sourit.

— Posez-vous plusieurs fois cette petite question, et regardez où ça vous mène. À la place, on va en examiner d'autres. Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Je ne me rappelle plus, répondis-je, mais, la dernière fois que je lui ai parlé, c'était dimanche.

— J'ai écouté les messages qu'on lui a laissés. La bande magnétique démarre par lundi matin. Le légiste a dit combien ? Quarante-huit heures ?

— Je crois.

— Il y a de quoi devenir dingue à écouter ces messages. Vous avez dû les entendre, car vous étiez tout près.

— Des copains à lui des Alcooliques anonymes, dans l'ensemble.

— Et puis il y a une femme qui décrivait un bijou qu'elle voulait lui donner à réparer. Incroyable. Elle n'arrête pas d'en parler, taille, matériaux et autre ; et puis elle lui dit qu'elle va l'apporter pour qu'il puisse l'examiner. « Bref, je sais pas pourquoi je le décris avec autant de détails », explique-t-elle. J'ai eu envie de l'appeler pour lui dire que moi non plus.

— J'ai plus ou moins décroché quand elle parlait.

— J'attendais toujours qu'elle dise quelque chose de significatif. Et puis il y avait ceux qui lui racontaient qu'ils n'allaient pas boire. Aujourd'hui, qu'ils disaient. Ce qui signifie qu'ils risquaient de boire demain ?

— L'idée, c'est qu'on ne peut pas savoir pour le lendemain tant qu'on n'y est pas. Il s'agit seulement de s'occuper de la journée présente.

— C'est logique. Mais pourquoi le lui dire ? À moins qu'ils ne se le disent à eux-mêmes, tout simplement ?

— Un peu des deux. À mon avis, il devait s'agir de ceux qu'il parraine. Autrefois, on les appelait des pigeons, et il y a encore des vieux de la vieille qui le disent. Mais il semble que, de l'avis général, c'est un terme humiliant.

— Parce qu'un pigeon est un oiseau sale, qui criaille, voltige et te chie sur la tête.

— Ça doit être ça.

— Pas de petit mot, dit-il encore une fois. D'un autre côté, la porte était verrouillée. Quand Rafael... c'est comme ça qu'il s'appelle ?

— Il me semble.

— Quand il nous a ouvert, il a donné deux tours de clé, d'abord pour dégager le verrou, ensuite pour remettre en place le pêne. De sorte que, si quelqu'un l'a aidé à entrer, cet individu n'est pas ressorti par la porte, en se contentant de la claquer derrière lui.

— Parce qu'il aurait été obligé de se servir d'une clé.

— Ce qu'il a peut-être fait, comment savoir ? Comment dire ce qui s'est passé ou l'exclure ?

— Il y avait une autre serrure, dis-je. Une Fox, avec une plaque fichée par terre, une barre qui rentre dedans et bloque la porte.

— Ça isole du monde qui se trouve de l'autre côté. S'il veut vraiment ne pas être dérangé, pourquoi ne pas la verrouiller ? D'un autre côté, il n'a pas envie de tenir constamment les gens à distance. Juste le temps qu'il lui faut pour faire ses petites affaires et en avoir fini.

De ça et de tout le reste.

— Admettons qu'il ait adopté cette mesure, reprit-il, parce que, pour le moment, je ne vois pas de raison de penser le contraire. Pourquoi agirait-il ainsi ? En dehors du fait qu'il est alcoolique et pédé, et ce sont là deux raisons compréhensibles, vous ne pouvez pas trouver quelque chose de plus précis ?

— Il se reprochait la mort de Jack Ellery.

— Comment ça ?

Je lui expliquai sommairement la démarche consistant à réparer ses torts.

— Jack fouinait dans le passé, déclarai-je, et, pour autant que je sache, tout ce que ça lui a valu, c'est un pain dans la gueule...

— Oui, il s'était fait démonter la tête une semaine avant sa mort. C'est indiqué dans le rapport médical. Dites-moi. Pourquoi est-ce que c'est la première fois que j'entends parler de ça ? Qui a eu l'idée de cacher ces preuves, vous ou Stillman ?

— Nous n'avions aucune preuve à cacher, ni l'un ni l'autre. Il m'a justement engagé pour ça : chercher des preuves. Et vous les communiquer si je découvrais quelque chose.

— Mais vous avez fait chou blanc ?

Je lui en avais déjà dit plus que je n'en avais l'intention. Cela dit, il y avait deux morts. Il se pouvait que l'un se soit fait braquer et que l'autre se soit suicidé, mais pas forcément.

— Jack avait dressé une liste de gens qu'il avait lésés, répondis-je. Ceux envers qui il voulait réparer ses torts. J'ai examiné cette liste et j'ai réussi à tous les éliminer.

— Vous les avez mis hors de cause.

— Oui.

— Les gens sur la liste...

Il eut un regard lointain.

— Vous savez, je suis certain que vous possédez des talents légendaires comme détective, mais pourquoi ne pas me l'apporter, cette liste, et laisser la police de New York, avec tous les moyens dont elle dispose, déterminer si l'on doit ou non déclarer innocents ces suspects ?

— Ce n'est pas pour ça qu'on m'a engagé.

— Et vous n'avez pas envie de perdre vos honoraires.

— J'y ai consacré plus d'efforts que mes honoraires n'en couvriraient. Et, si je lui avais dit de vous la remettre, de deux choses l'une : ou vous l'auriez

snobé et rangé la liste dans un dossier...

— Ça n'aurait pas été le cas.

— Ç'aurait pu. Le parrain d'un minus des Alcooliques anonymes, un pédé qui porte une boucle d'oreille, détient une liste sur laquelle figurent les gens à qui le mort a peut-être joué un sale tour il y a des lustres... Ça vous aurait empêché de dormir ?

— Vous n'imaginez pas ce qui m'empêche de dormir la nuit.

— D'accord. Mais, si vous aviez pris des mesures, ç'aurait consisté en quoi ? Vous auriez braqué les projecteurs officiels sur des gens dont certains ont des raisons qui leur appartiennent de rester dans l'ombre.

— S'ils n'ont rien à se reprocher, ils n'ont pas de souci à se faire.

— Vraiment ? Vous trichez avec le fisc ?

— Hein ? Qu'est-ce que vous racontez ?

— Vous trichez ?

— Bien sûr que non. Tous mes revenus viennent de la Ville de New York, je ne pourrais donc rien dissimuler même si je le voulais.

— Vous n'auriez donc pas de raisons de vous inquiéter dans ce domaine.

— En aucune façon. Si vous vouliez prendre un meilleur exemple, un qui pourrait s'appliquer à mon cas...

— Ce qui signifie que ça ne vous dérangerait pas que l'administration fiscale vous informe qu'elle va vérifier vos déclarations d'impôts de ces trois dernières années.

— Elle n'a aucune raison de le faire. Je viens de vous expliquer...

— Et si c'était purement aléatoire, le résultat d'un tirage au sort... Ça vous va ?

— D'accord, dit-il enfin. Je vois où vous voulez en venir.

— Ce sont des types qui se sont retrouvés sur la liste pour une seule raison. À un moment donné, Jack s'est fichu de leur gueule. Il en a arnaqué un sur un deal, il en a roulé un autre dans une histoire de cambriolage, il a tabassé le propriétaire d'un magasin où il était venu faire un hold-up et il a couché avec la femme d'un autre.

— Joli coco.

— Il était en train de devenir un type bien, ou du moins il essayait. Je ne sais pas si ça aurait marché, je ne sais pas très bien dans quelle mesure on peut changer, mais j'aurais du mal à dire qu'il perdait son temps.

— Sur le papier, voilà un type que tout le monde considérerait comme une ordure. Il n'empêche qu'il y avait un monde fou à son enterrement, et pas

uniquement pour vérifier qu'il est mort.

* * *

— Il ne manque qu'une chose, reprit Redmond, c'est le petit mot. Et le fait est qu'en ce bas monde on peut se suicider sans en rédiger un. Ce n'est pas indispensable.

Une fois, à l'époque où j'avais encore une plaque d'inspecteur, une femme et une maison à Long Island, je suis resté éveillé une nuit entière dans mon séjour avec le canon d'un flingue dans la bouche. Je me rappelle encore le goût métallique qu'il avait. Il me semble que je n'ai jamais eu l'intention d'aller jusqu'au bout, mais j'avais le pouce sur la détente et je n'étais pas loin de m'envoyer une balle dans le palais.

Et l'on n'aurait pas retrouvé de petit mot. Je n'ai même jamais pensé en laisser un.

— À part ça, dit-il, tout coïncide. Il avait dans les yeux les hémorragies pétéchiales indiquant que la mort est due à la strangulation. La chaise se trouvait là où elle devait être s'il était monté dessus avant de l'envoyer valdinguer d'un coup de pied. Sinon, l'appartement était impeccable, on n'y a relevé aucune trace de lutte, rien qui atteste la présence de quelqu'un d'autre dans la pièce.

— Il se peut qu'on découvre quelque chose à l'autopsie.

— Genre un traumatisme crânien causé par un objet contondant ? On va chercher si c'est le cas, évidemment. Il n'est clairement pas impossible que quelqu'un l'ait assommé, puis hissé là-haut, ce qui n'est quand même pas ce qu'il y a de plus facile à faire. Sans compter que l'assassin aurait été obligé de le déshabiller et de le laisser en caleçon, car Stillman devait être tout habillé quand il lui a ouvert. (Il fronça les sourcils.) Et puis à quoi bon ? Imaginez que vous êtes ce mec, vous avez l'intention de tuer Stillman et de maquiller ça en suicide. Vous vous mettez derrière lui, vous lui cognez sur la tête, et le voilà qui tombe dans les pommes.

— Et alors ?

— Vous allez prendre le temps de le déshabiller ? Au risque qu'il revienne à lui pendant ce temps-là ? Pourquoi ne pas se contenter de le pendre et qu'on n'en parle plus ?

— Pour ça, il faudrait la ceinture.

— Et alors ? On la prend et on s'en sert. Vous croyez que, sans elle, son pantalon serait tombé ?

— Très souvent, les gens se déshabillent avant de se suicider.

— À moins qu'il ne soit resté déshabillé, s'il était chez lui en caleçon. Mais se donner la peine de déshabiller un mec pour que ça ressemble davantage à un suicide ? Je sais pas, j'imagine que c'est possible, mais je dirais que ça n'en vaut pas le coup.

— Peut-être.

— La plupart des choses n'en valent pas la peine. C'est peut-être ce qui s'est passé. Stillman s'est levé, il a bu son café du matin, arrosé ses plantes et puis il a examiné sa vie. Et conclu qu'elle ne valait pas le coup.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 32

Ce soir-là, j'envisageai d'aller à Sobre Aujourd'hui, la réunion qui se tenait le jeudi soir dans la Deuxième Avenue, et à laquelle Greg assistait régulièrement. Comme si, en m'y rendant, j'allais pouvoir pénétrer dans un univers parallèle, un univers dans lequel il aurait toujours été vivant. On aurait bavardé pendant la pause, et après la réunion on serait allés boire un café. Et peut-être voir quel genre de tarte il y avait Chez Theresa. Et on aurait parlé de Jack des hauts et des bas, des périls attachés à la neuvième étape, et de tout ce qui nous serait venu à l'esprit.

Je ne suis pas allé à cette réunion, ni à aucune autre du reste. Je songeai que je pouvais peut-être me rendre à celle de Saint-Paul, mais je n'y allai pas non plus et, après, je pensai à retrouver au Flame des gens de Saint-Paul. Mais je restai dans ma chambre.

Je m'assis devant la fenêtre, et à un moment donné je me rendis compte que je regardais le magasin de vins et spiritueux d'en face. Arriva vingt-deux heures, je restai où j'étais, et, entre vingt-deux heures et vingt-deux heures trente, on y éteignit les lumières. Ça fermait à vingt-deux heures, mais si quelqu'un débarquait alors qu'il y avait toujours du personnel dans le magasin, quelqu'un que l'on connaissait depuis des années, on lui ouvrait et on lui vendait ce qu'il lui fallait. Mais une fois que c'était éteint, une fois que l'enseigne au néon avait cessé de rayonner de promesses, c'était bel et bien fermé pour la nuit.

Certes les bars, eux, étaient toujours ouverts. Ils le seraient encore pendant des heures, certains jusqu'à quatre heures du matin, l'heure légale de fermeture. Et puis il y avait les rades de nuit, une multitude quand on sait les trouver. Les frères Morrissey avaient mis la clé sous la porte, mais ça ne voulait pas dire qu'un assoiffé ne pouvait pas trouver quelqu'un pour lui servir à boire en fin de nuit.

Je jetais de temps à autre un œil au téléphone. Je pensais appeler Greg, je pensais appeler Mark Sattenstein, mais sans plus, et je n'éprouvai pas le besoin de passer ces coups de fil. Je pensai aussi à d'autres que j'aurais pu

passer, à des gens vivants... Jim Faber, par exemple, ou Jan Keane. Mais je n'ai jamais décroché l'appareil.

Aurais-je répondu s'il avait sonné ? J'eus l'impression que c'était possible, et le contraire aussi. Je me voyais rester là, assis, pendant que ça sonnait et sonnait... En me demandant qui ça pouvait bien être, mais sans pourtant avoir envie de le savoir.

À vingt-trois heures quarante, je pensai à la réunion de minuit. Il me suffisait de descendre et de héler un taxi. J'y aurais été largement à l'heure. On y voyait toute une bande d'individus à l'air louche et, des pochetrons qui ne suçaient pas de la glace étant susceptibles d'y faire acte de présence, il arrivait que quelqu'un décoche un coup de poing ou balance une chaise ; cela dit, il régnait quand même une grande sobriété dans la salle, et cela m'avait parfois aidé à finir une nuit difficile.

Peut-être aussi que Bouddha y serait. Peut-être m'expliquerait-il que tout mon malheur vient de ce que je ne me contente pas de ce qui existe.

Ben voyons ! Je restai où j'étais.

CHAPITRE 33

Je dus me forcer à sortir prendre le petit déjeuner. J'avais sauté le repas du soir et ne me rappelais pas si j'avais mangé à midi. J'avais l'impression que non.

N'aie pas trop faim, ne sois pas trop en colère, seul ou fatigué. C'est le conseil de base qu'on donne aux débutants, et qui demeure valable quel que soit le temps qu'on a passé sans boire. Si l'on n'en tient pas compte, ça commence à tourner pas rond là-haut et, l'instant d'après, on se retrouve avec un verre à la main.

La faim, la colère, la solitude et la fatigue, je les avais connues la nuit précédente, mais j'avais réussi à la terminer malgré moi. Je commandai des œufs au bacon avec du pain grillé et des pommes de terre sautées non pelées, et, l'appétit me revenant dès que j'eus avalé une bouchée, je finis toute mon assiette et bus trois cafés. J'avais acheté le *New York Times* en allant au Morning Star, quelqu'un avait consulté puis laissé le *Daily News*, je lus attentivement les deux journaux, à l'affût d'articles consacrés à des morts violentes. Il y en avait des masses, comme toujours, mais pour une fois aucune des personnes récemment décédées ne faisait partie des gens que je connaissais.

De retour dans ma chambre, je cherchai des numéros de téléphone et donnai des coups de fil. J'appelai Dukacs et Fils, reconnus la voix du propriétaire quand il répondit. Mais je voulus en avoir le cœur net.

— Monsieur Dukacs ?

— Oui ?

Je coupai la communication et appelai Crosby Hart à son bureau. Il décrocha.

— Hal Hart, dit-il.

— Je me suis trompé de numéro, dis-je, puis je raccrochai.

Je passai un troisième coup de téléphone à Scooter Williams. Ça sonna longuement, je me demandai si ce serait dramatiser les choses que de faire

un saut à Ludlow Street. Puis il décrocha. Il était essoufflé, et quelque chose me poussa à lui demander si ça allait.

— Oui, très bien, répondit-il. Je sors de la douche, je me suis précipité pour répondre. Euh... qui est à l'appareil ?

Je lui donnai mon nom.

— Matthew Scudder. Matthew Scudder. Ah oui ! Le copain de Jack.

— Exact, dis-je, en estimant que ce n'était pas trop éloigné de la réalité.

— Oui, je m'en souviens. J'allais vous appeler, mon vieux.

— Ah bon ?

— Je n'arrive pas à me rappeler pourquoi. Je m'en suis souvenu, et puis j'ai oublié. Quelque chose que vous m'avez demandé... maintenant, va savoir ce que c'était. Oh, la barbe. Vous me l'avez demandé, mais je ne vois plus de quoi il s'agissait.

— Vous n'arrivez pas à vous en souvenir.

— Bah, si ça m'est venu une fois à l'esprit, ça me reviendra. Comme les hirondelles à Capistrano⁽²²⁾ ?, vous voyez ? Vous voulez bien me redonner votre numéro ? Vous me l'aviez communiqué, mais je ne sais pas ce que j'en ai fait.

Je le lui redonnai.

— Matthew Scudder. D'accord, c'est enregistré. Vous savez quoi ? Vous vous appelez Scudder, et moi Scooter.

— Et dire qu'il y en a qui doutent de l'existence de Dieu.

— Hein ? Ah d'accord. Il n'empêche que ça fait des années qu'on ne m'a pas appelé comme ça. Une éternité. Hé, si ça me revient, je vous appelle.

— Super, dis-je, et je réussis à raccrocher.

Ils étaient donc vivants, tous les trois.

* * *

J'allai à la réunion de midi qui se déroulait au Fireside. À mon retour, je trouvai un message dans mon casier. De la part de Red Man, était-il précisé, et on m'indiquait un numéro. Ça me prit une minute, mais je finis par comprendre qu'il s'agissait de Dennis Redmond, et je l'appelai de ma chambre.

— Je pensais n'avoir les résultats de l'autopsie que lundi, me dit-il, mais, ou bien ils ne sont pas débordés de travail, ou bien Stillman est passé

avant ceux qui étaient devant lui. Aucune trace de traumatisme résultant d'un coup porté à la tête avec un instrument contondant. Ni sur aucune partie du corps, d'ailleurs.

— Il semble donc qu'il ait mis lui-même fin à ses jours.

— Ça a toujours été le cas. Bien sûr, on aurait pu le droguer, puis le pendre. Mais ce n'est pas non plus ce qui s'est passé. Pas de trace de drogue dans son organisme, ni d'alcool dans le sang.

Il était donc mort à jeun.

— En fait, les preuves matérielles plaident toutes en faveur de la thèse du suicide. La mort est due à la strangulation. Il devrait y avoir une loi.

— Contre le suicide ? Je crois qu'il en existe déjà une.

— Contre les ceintures, me corrigea-t-il. Ça les excite vraiment de les faire assez solides pour supporter le poids d'un homme ? Autant mettre une arme chargée dans les mains d'un gamin.

— Comment faire tenir son pantalon autrement ?

— Quel mal y a-t-il à porter des bretelles ? Ou, alors, on pourrait les fabriquer sur le modèle des fils à pêche. Passé une certaine charge, ils cassent, ce qui laisse au poisson une chance de s'en tirer. Pourquoi ne pas faire pareil avec les ceintures ? Au-dessus de cinquante kilos, elle cède. Pensez à toutes les vies qui seraient sauvées.

— Et les enfants ?

— Je n'y ai jamais pensé. Mais, vous avez raison, ça ne ferait que déclencher une épidémie de suicide chez les jeunes. Il ne doit y avoir qu'une seule solution.

— Qui serait ?

— D'y apposer des mises en garde. Ça marche avec les cigarettes. Matt, je me disais seulement que vous auriez envie d'être au courant. Votre pote s'est suicidé. Même si j'imagine que ça ne vous fait pas plaisir de l'apprendre.

— Non, en convins-je. Comment pourrait-il en être autrement ? Mais au moins, comme ça, je ne suis pas obligé de déterminer ce que je dois faire maintenant.

* * *

Je regardais la télévision quand le téléphone sonna. On diffusait un match de football gaélique(23) ? sur ESPN, je restai un moment à regarder

toute une bande de jeunes gens en short et maillots à manches longues dépenser une énergie folle à faire quelque chose d'absolument incompréhensible. Ça courait, ça se passait le ballon, ça le frappait avec le pied, le score n'arrêtait pas de changer d'une façon qui me paraissait totalement arbitraire.

Je coupai le son et décrochai le téléphone, c'était Jan.

— Je crois qu'il faut qu'on parle, dit-elle.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 34

Tiffany's est le célèbre bijoutier de la Cinquième Avenue, et, si j'avais annoncé à un ami que j'allais y retrouver ma copine, il aurait sans doute cru que nous y allions pour acheter des bagues. Mais il existe aussi à Sheridan Square une cafétéria ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre qui s'appelle Tiffany's, et Jan et moi avons décidé de nous y voir parce que l'établissement se trouvait à mi-chemin entre son quartier et le mien.

Je marchai jusqu'au métro sans me presser, mais je fus quand même obligé de l'attendre, et elle débarqua en compagnie d'une quinquagénaire aux traits anguleux et aux cheveux noirs à vous laisser sceptique. Elles me retrouvèrent dans mon box, trimbballant chacune un cabas, et Jan me présenta Mary Elizabeth. Nous nous saluâmes en silence, je leur fis signe de s'asseoir, Jan regarda Mary Elizabeth, qui l'en dissuada en hochant la tête.

— On ne va pas rester, annonça Jan.

Elle posa son cabas sur la table, Mary Elizabeth mit le sien à côté.

— Je crois qu'il y a tout, déclara Jan.

Je hochai la tête, perdu dans mes pensées, puis, comme personne ne bougeait ni ne disait quoi que ce soit, je me souvins du rôle qui était le mien dans cette histoire. Je sortis de ma poche un trousseau de clés. Je le posai sur la table, il n'y resta qu'un instant, puis Jan le ramassa, le soupesa et le rangea dans son sac.

Elle fit demi-tour pour s'en aller, Mary Elizabeth fit demi-tour elle aussi, puis Jan se retourna pour être de nouveau face à moi.

— Ça ne me plaît pas du tout, dit-elle précipitamment, et ce qui me déplait le plus, c'est le moment où ça se passe. Juste avant ton anniversaire.

— Dans deux jours.

— Mardi, c'est ça ?

— Faut croire.

— J'allais attendre après, mais je me suis dit que ce serait peut-être pire et...

— Ne te fatigue pas.

— Je voulais simplement...

— Ne te fatigue pas.

Elle avait l'air au bord des larmes.

— Jan, dit Mary Elizabeth.

Elle me tourna le dos et suivit Mary Elizabeth jusqu'à la porte, puis dehors.

Je restai où j'étais. Deux cabas se partageaient la table avec le café que j'avais commandé, mais auquel je n'avais pas encore touché. L'un venait d'un grand magasin, l'autre d'une boîte de matériel de dessin. Ils étaient l'un et l'autre un peu plus qu'à moitié remplis, et Jan aurait pu les porter tous les deux. J'en conclus que Mary Elizabeth était venue la soutenir moralement.

* * *

J'allai à Saint-Paul assister à la réunion du soir. Ensuite, je suivis toute la bande au Flame, où je restai jusqu'à ce qu'il n'y ait plus personne du groupe. Je remontai la Neuvième Avenue jusqu'à la 57e, dépassai mon hôtel et traversai la ville jusqu'à Lexington Avenue. Je tournai, descendis la 30e Rue et arrivai juste à temps pour aider à installer les chaises pour la réunion du soir.

Se trouvaient dans la salle quelques têtes qui me disaient quelque chose, mais personne que je connaissais vraiment. Il n'y avait pas d'intervenant, et la présidente de séance me demanda si j'étais resté trois mois sans boire. Je répondis que je m'étais exprimé récemment là-dessus et que je n'avais pas très envie de recommencer. Elle trouva quelqu'un d'autre. On peut toujours trouver quelqu'un d'autre.

Je restai là une heure, bus deux mauvais cafés et mangeai quelques biscuits. Je ne prêtai guère attention à la personne qui parlait, et ne levai pas la main pendant la discussion. À la fin, j'envisageai de chercher quelqu'un avec qui prendre un café dehors, puis je laissai tomber. Je marchai jusqu'à la 42e Rue et finis le trajet en taxi.

Mes deux sacs n'avaient pas bougé depuis que je les avais laissés, ils n'étaient pas déballés et étaient posés côte à côte par terre auprès du lit. Je me couchai, et ils étaient toujours là le lendemain matin. Quand je revins après avoir pris mon petit déjeuner, la femme de chambre était venue, avait

changé mes draps, vidé la corbeille. Et les cabas se trouvaient toujours là où je les avais laissés.

Je décrochai le téléphone et appelai Jim.

— Il y a deux cabas par terre, dis-je, et je ne vois pas du tout ce que je vais en faire.

— Des cabas vides ?

— Environ à moitié pleins.

Il attendit.

— Des vêtements à moi, repris-je. Que j'avais laissés chez Jan.

— Ce que j'aime chez toi, c'est que tu vas tout de suite à l'essentiel.

Alors je parlai, il écouta, et je pensai qu'il allait me demander pourquoi j'avais attendu presque une journée entière pour lui annoncer ce qui se passait, mais il ne fit aucune remarque sur mon silence. Il attendit que je n'aie plus de mots.

— Tu le sentais venir, dit-il alors.

— Sans doute.

— Ça facilite les choses ?

— Pas vraiment.

— Non, je ne crois pas. Comment ça va ?

— Je suis anéanti.

— Et... ?

— Soulagé.

— Jusque-là, ça m'a l'air à peu près normal.

Je réfléchis un instant.

— Je continue à penser que c'est moi qui ai provoqué ça.

— En couchant avec Donna.

— Exactement.

— Tu te rends compte, bien sûr, que ce n'est pas parce que tu n'arrêtes pas de te le dire que ça change quoi que ce soit au fait que ça n'a aucun sens.

— Ça n'a aucun sens ?

— Réfléchis un peu, Matt.

— Elle n'était pas au courant, pour Donna.

— Non.

— Elle ne l'a même pas détecté de façon subliminale car, depuis lors, on ne s'est pas vus. C'est tout juste si on s'est parlé au téléphone.

— D'accord.

- Je cherche tout bêtement à faire en sorte que ce soit de ma faute.
- Eh oui.
- Je suis allé à la réunion de minuit.
- Ça ne t'a sans doute pas fait de mal.
- Non, faut croire. Je pense que, ce week-end, je vais passer le plus clair de mon temps dans des réunions.
- Ce n'est pas une mauvaise idée.
- Ce soir, il y en a une à SoHo. Je crois que je vais aller ailleurs.
- Bonne idée.
- Jim ? Je vais pas picoler.
- Moi non plus. C'est pas génial, ça ?

* * *

J'assistai à des réunions pendant tout le week-end, mais je restai assez longtemps dans ma chambre samedi après-midi pour recevoir un coup de fil.

C'était Joe Durkin.

— Je ne sais même pas si ça vaut le coup que je te prévienne, mais, comme tu ressassais le braquage de Gramercy, je me suis dit que tu aimerais apprendre qu'il ne s'est rien passé d'autre que ce qu'on a constaté. Un braqueur qui ne connaissait pas sa force.

— On l'a eu ?

— En flagrant délit. Enfin... pas en train de tabasser ton mec, Saperstein.

— Sattenstein.

— Je ne suis pas tombé loin. Il n'est pas le premier à se faire braquer dans ce coin-là, c'est juste le premier à en mourir ; on s'est donc servi d'un appât de l'Unité de recherche, on l'a habillé en civil, on lui a versé de l'alcool sur ses vêtements et on l'a fait se balader à droite et à gauche l'air à moitié bourré.

— Je ne comprends pas pourquoi on ne m'a jamais confié ce genre de mission.

— Ça devait payer de voir la tête du clodo quand la victime idéale lui a sorti une plaque et un flingue. À ce qu'il paraît, on est sur le point de résoudre de dix à douze affaires. Le mec avoue tout ce qu'on lui reproche.

— Y compris pour Sattenstein ?

— Ah, le pauvre type qu'on a assassiné ? Non, pas pour celui-là. Mais il va y venir, le temps d'être jugé. Son avocat va s'en occuper. Faire en sorte que tout soit indiqué dans le plaider-coupable de façon à ce qu'on n'ait plus rien qui puisse nous revenir dans le nez.

Il arrive que les choses soient tout bêtement ce qu'elles ont l'air d'être. Gregory Stillman s'était pendu, Mark Sattenstein s'était fait assassiner par un braqueur.

Je dégageai de là et me dirigeai vers une autre réunion.

* * *

Dimanche après-midi, j'assistai à une réunion organisée dans une synagogue de la 76e Rue, à l'ouest de Broadway, mais tout près. Je n'y étais jamais allé et, en entrant, je faillis tourner les talons et repartir : Donna était là. Je restai, nous nous montrâmes cordiaux, elle me remercia encore une fois de lui avoir donné un coup de main le samedi précédent, je lui dis que ça m'avait fait plaisir, et tout se passa comme si on n'avait jamais couché ensemble.

Je retrouvai Jim pour notre repas habituel du c'est-dimanche-soir-donc-on-mange-de-la-cuisine-de-Shanghai, et nous ne parlâmes ni de Jan, ni de Donna, ni de l'état de ma sobriété. Au lieu de ça, il fit à lui seul pratiquement toute la conversation, raconta des histoires datant de l'époque où il buvait, d'autres qui s'étaient passées avant qu'il ait pris son premier verre, et d'autres encore qui remontaient à son enfance. J'écoutai avec un vif intérêt ce qu'il avait à dire, et ne m'aperçus qu'ensuite qu'il avait délibérément évité de parler de ce qui m'arrivait. Pas moyen de savoir si c'était pour ne pas m'ennuyer ou s'il n'avait pas envie de se donner du mal – quoi qu'il en soit, je lui en fus reconnaissant.

Nous allâmes à Saint-Clares, après quoi je le raccompagnai à pied avant de rentrer chez moi. Jacob était à la réception et avait l'air désorienté. Je lui demandai ce qui n'allait pas.

— Votre frère a appelé, dit-il.

— Mon frère ?

— Ou alors c'était p't-être votre cousin.

— Mon cousin.

J'étais fils unique. J'avais deux ou trois cousins, mais nous nous étions perdus de vue depuis longtemps. Et je n'en voyais aucun susceptible

d'appeler.

— C'était oun homme, reprit-il. Forcément, hein, si c'était votre frère.

— Qu'est-ce qu'il a dit, au juste ?

— Il a dit qu'il appelait M. Scuddér. Je lui ai demandé s'il voulait bien laisser son nom. « Scuddér », qui mé dit. « D'accord, je sais que vous voulez parler à M. Scuddér, mais c'est quoi, votre nom ? » Alors il me le répète : « Scuddér », et j'ai l'impression d'avoir affaire aux deux aut'mecs.

— Quels deux autres mecs ?

— Vous savez. Les deux autres.

— Abbott et Costello⁽²⁴⁾.

— Ouais, ces deux-là. Alors je lui fais : « Voyons, vous êtes aussi Monsieur Scuddér. – Le vrai Scuddér, c'est moi », qu'il me répond.

— « Le vrai Scuddér, c'est moi. »

— Ouais, comme ça. Alors je lui dis : « M. Scuddér et vous, vous êtes frères. – Les hommes sont tous frères », qu'il me dit, et, là, ça devient trop bizarre pour moi.

— Mince alors, je ne vois pas pourquoi.

— Qu'est-ce que vous avez dit ?

— Rien. Il a laissé un numéro ?

— Il a dit vous l'avez.

— J'ai son numéro.

— Ce qu'il a dit.

— Il a dit que les hommes sont tous frères, qu'il est le vrai Scudder et que j'ai son numéro.

Il acquiesça d'un signe de tête.

— J'ai essayé de pas mé tromper mais, avec ce genre de mec, c'est pas facile.

— Vous vous en êtes très bien sorti.

CHAPITRE 35

Je montai par l'ascenseur, j'étais content de moi. J'avais réussi à comprendre qui devait être celui qui m'avait appelé, et c'était le premier travail de détective que j'avais accompli depuis une éternité.

Je cherchai son numéro, le composai et, quand il répondit, je lui dis :

— Si jamais vous passez dans le quartier, venez vous excuser auprès de mon réceptionniste. Vous l'avez embarqué dans un sketch à la Abbott et Costello.

Le silence se prolongea, jusqu'à ce que j'en vienne à me demander si je ne m'étais pas planté en jouant au détective.

— Qui est à l'appareil, mon pote ?

— Scudder.

— Oh ! là, là ! Quand j'ai appelé, vous voyez, je pensais que ce serait vous qui répondriez. Mais vous habitez une espèce d'hôtel.

— Ben, c'est pas le Waldorf.

— Et le gus à qui je causais, c'est le réceptionniste ?

— Exactement. Il s'appelle Jacob.

— Jacob. Djay, keub. Génial, le prénom. On ne tombe pas souvent sur des Jacob.

— Faut croire que non.

— Même si vous devez voir celui-là pratiquement tous les jours. Je l'ai fait tourner en bourrique, vous savez ? Parce qu'il a une petite pointe d'accent. Il vient des Antilles ?

— De quelque part dans le coin.

— Oui, bon, j'ai demandé à vous parler, il a répété votre nom, comme pour prendre un message. Sauf qu'il prononçait le « u » comme un « oo ». Comme Scooder, vous voyez ?

— Je vois bien, oui.

— Alors il me demande mon nom, il se peut que j'aie été, bon... un peu allumé à ce moment-là.

— Tiens donc.

— Sous l’emprise d’une herbe bénéfique, si vous voyez ce que je veux dire. Et je me suis dit : D’accord, je suis le Scooter qui voudrait parler à M. Scooder. Et, bon, à partir de là, on a tourné en rond, quoi.

— Je pensais bien que c’était quelque chose dans le genre.

— Abbott et Costello, dit-il. « Qui occupe la première base ? » Ce sont ces mecs-là dont vous parlez ?

— Eux-mêmes.

— N’empêche que je les remets mal. Abbott et Costello. C’est lequel qui avait la moustache ?

— Aucun des deux.

— Aucun des deux ? Vous en êtes sûr ?

— Presque sûr. Euh, Scooter...

— Vous vous demandez pourquoi j’ai appelé.

— Faut croire.

— Jack des hauts et des bas, dit-il. Vous êtes toujours là ?

— Je vous écoute.

— Parce que vous n’avez pas ouvert la bouche pendant une minute. C’est ce que vous m’avez demandé quand vous êtes venu, on est toujours d’accord ? Après qu’on a parlé de Lucille.

— Exact.

— Vous vouliez des explications sur son nom. Ce qu’il signifiait et d’où il lui venait. C’est bien ça ?

— Oui.

— Eh bien, il y a un truc qui vient du jeu de cartes : le haut, le bas, le valet-jack et le jeu. Mais pourquoi l’appeler comme ça ? On connaît Smiling Jack⁽²⁵⁾, One-Eyed Jack⁽²⁶⁾ Toledo Jack⁽²⁷⁾. Pourquoi Jack des hauts et des bas pour Jack Ellery ?

Il allait y venir, tôt ou tard.

— Les sautes d’humeur, dit-il.

— Les sautes d’humeur ?

— C’était un type très changeant. Un coup il était en pleine forme, un autre coup il était complètement abattu. Tantôt décontracté, tantôt surexcité. Ou bien il vous embrassait, ou bien il vous tabassait. Tiens !

— Tiens quoi ?

— Ça rime. Embrassait, tabassait. Enfin... c’était Jack des hauts et des bas. Tu parles, on ne lui a pas donné le nom du jeu de cartes, ça ne lui serait pas resté. C’est comme s’il s’était appelé Ted, on ne l’aurait pas surnommé

Ted des hauts et des bas, parce ça n'aurait rien voulu dire. Ou alors imaginons qu'il se soit appelé Johnny, et non Jack, ce qui aurait pu être le cas, puisque ce sont l'un et l'autre des diminutifs de John, pas vrai ? Johnny des hauts et des bas ? Ça m'aurait étonné.

— Jack des hauts et des bas.

— Tout juste. Jack des sautes d'humeur. En forme à un moment, déprimé l'instant d'après.

Bon, ça présentait au moins un léger intérêt. C'était peut-être même logique. Ce que ça ne faisait pas, c'était de m'éclaircir sur l'identité de celui qui l'avait tué, et sur son mobile.

— Il était comme ça, gamin ?

— Comment ça ?

— Vous le connaissiez, non, quand vous étiez gosses ? Il était comme ça déjà, en forme un coup, déprimé cinq minutes plus tard ?

— Pas que je m'en souviene.

— Il était peut-être maniaco-dépressif. Je ne sais pas, on connaît tous des bons et des mauvais jours, déclara Scooter. Les psys veulent cataloguer tout le monde.

Je commençais à trouver cette discussion lassante. L'essentiel était visiblement que Jack était lunatique, et ça ne m'avancait pas à grand-chose. Quels qu'aient pu être ses états d'âme, force était de présumer qu'il les avait emportés avec lui dans la tombe.

— Le monde est sans pitié, philosophai-je, et Scooter me dit qu'il en était entièrement d'accord.

De ce point de vue-là, j'avais bien raison, m'affirma-t-il.

— Jack des hauts et des bas, reprit-il. Je ne comprends pas pourquoi je n'y ai pas pensé la première fois que vous m'avez posé la question. Maintenant, ça tombe sous le sens.

— Maintenant que vous songez que c'était un type vraiment fantasque.

— Ça, c'est bien vrai. Un coup il était tranquille comme Baptiste, trente secondes plus tard il était excité comme une puce. Oh putain !

— Quoi ?

— Juste un truc à quoi je pense, mon pote. Ça m'est venu comme ça.

— Quoi donc ?

— Les expressions, ouais. Au fait qu'on peut les inverser pour se marrer. Du style, dire calme comme une puce, vous voyez ?

— Ça devrait être possible.

— Ou bien excité comme Baptiste. Oh ! là, là, vous saisissez ? « Cette nana, elle est excitante comme Baptiste. » Merde alors.

— Merde alors.

— Il suffit d’intervertir les images, vous voyez ? Pensez aussi au fait qu’on dit toujours qu’on a fouillé dans tous les coins et recoins. Tournez-moi ça à l’envers... « dans tous les recoins et coins ». Ça a le même sens, hein, et pourtant on ne l’entend jamais.

— Impressionnant.

— Je veux, mec ! Pourquoi est-ce qu’il faut toujours que ce soit : « Eh, regarde ! » Dorénavant, je vais veiller à dire plutôt : « Regarde, eh ! » Vous pigez ?

— Ben tiens.

— Con comme un singe. Malin comme un balai.

— Euh...

— Steven des hauts et des bas⁽²⁸⁾.

J’étais en train de raccrocher quand la fin de sa phrase me parvint. Je me recollai l’écouteur à l’oreille.

— Répétez-moi ça.

— Quoi ?

— Ce que vous venez de dire.

— Oh rien, je m’amusais encore à permuter, quoi. Le truc classique : « Steven des hauts et des bas. » J’ai interverti.

— Ah, il s’agit seulement de façons de parler.

— Oui, rapport au pote à Jack.

— Rapport à son pote.

— Mouais, Steve.

— Steve.

— Vous répétez bêtement tout comme en écho. Scooder et Scooter, même que ça fait encore écho.

— Parlez-moi de Steve.

* * *

Il ne put guère me renseigner.

Jack avait un grand copain et, s’il était plutôt du style fantasque, Steve au contraire était posé, et jamais ne perdait son calme ni ne s’énervait. D’où son surnom d’Even Steven, par contraste avec Jack des hauts et des bas.

Il ne savait même pas dans quelle mesure ils étaient proches l'un de l'autre, ni quel était le centre d'intérêt commun qui cimentait leur amitié. C'était la coïncidence de leurs noms qui les rapprochait autant que le reste.

— C'est comme avec Jack, dit-il, et le fait de l'appeler Jack des hauts et des bas, à cause du jeu de cartes. Mais on ne l'aurait pas appelé Ted des hauts et des bas.

— C'est ce que vous avez dit.

— Il en va de même pour Steve. Si ça ne rimait pas, on ne lui collerait pas cette étiquette. Even Steven, mais pas Even Ted.

— Steady Teddy⁽²⁹⁾, suggèrai-je.

— Ouah !

Du coup, il partit dans une digression, mais il ne fut pas trop difficile de le faire revenir à ses moutons. Il ne connaissait pas le nom de famille de Steve, ne savait pas s'il pouvait faire appel à sa mémoire et avait l'impression de ne l'avoir jamais su. Lucille, qui aurait bien couché avec Steve, ne l'avait sans doute jamais su non plus, et il se pouvait ou ne se pouvait pas qu'elle se souvienne de lui – n'importe comment ça n'avait aucune importance puisqu'elle avait depuis longtemps disparu quelque part dans l'Ouest.

S'il n'y avait pas eu Jack, personne n'aurait appelé son pote Even Steven. Les deux noms allaient apparemment bien ensemble. Ça faisait drôle, de désigner ainsi des gens, m'expliqua-t-il encore.

— Moi, par exemple, reprit-il, j'ai eu une Vespa pendant un quart d'heure. Un petit scooter. Ça a suffi ; depuis il y en a pour qui je suis Scooter Williams. Eh oui, des gens qui ne me connaissent même pas quand j'avais cet engin.

— Comme Jacob.

— Jacob... Ah, votre Jacob ! Scooter et Scooder !

— Tout juste.

— Ouais. Comme Jacob. C'est drôle, quand même !

Je n'en disconvins pas. Il se demanda alors si tout cela allait être utile, au moins en partie. Ce qu'il m'avait raconté sur le nom de Jack, sur son origine, et sur Even Steven.

Je lui répondis qu'il faudrait voir.

* * *

J'appelai chez Poogan's, ce fut Danny Boy qui me répondit.

— Une question en vitesse, lui dis-je. Even Steven.

— Ce n'est pas une question, Matthew.

— Tu as raison, ça n'en est pas une. Est-ce que le nom d'Even Steven...

— Me dit quelque chose ?

— La voilà, la question.

— Pas sans le contexte. Il y en a un ?

Je lui exposai ce que je savais.

— Un vieux copain de Jack Ellery, dit-il. Jack des hauts et des bas et Even Steven. Tu sais, le fait d'être imperturbable, de ne pas avoir besoin de prendre du Librium pour éviter de cogner dans les murs, ce n'est pas une caractéristique qui le rend tout de suite identifiable.

— Je sais.

— Ce que ça représente plutôt, c'est une absence de trait distinctif. C'est un peu comme : « Oui, tu vois ce que je veux dire. C'est le mec qui n'a pas de jambe de bois. »

— Enfin, si jamais tu apprends quelque chose...

— On verra. J'en déduis que tu bosses toujours sur cette affaire.

— En quelque sorte.

— Eh bien, si le client met la main à la poche...

— Mon client est mort.

— Ah.

— Il s'est suicidé.

— Ah.

— Il s'est pendu avec sa ceinture. Et je l'aimais bien.

Danny Boy observa un long silence, j'en avais personnellement dit plus que j'en avais l'intention. Il finit par m'assurer qu'il me préviendrait s'il découvrait quelque chose, je lui dis de ne pas s'inquiéter dans le cas contraire, et on en resta là.

CHAPITRE 36

Je donnai deux coups de fil le matin avant de sortir prendre mon petit déjeuner, puis je passai encore quelques appels après avoir mangé et lu le journal. Il y avait un nom, Even Steven, dont je voulais voir l'effet qu'il avait sur les gens ; je le soumis à tous ceux auxquels je pensai, y compris Bill Lonergan à Woodside et Van Steffens à Jersey City. Pouvait-on me rancarder sur un dénommé Steve qui fréquentait Jack Ellery ? Est-ce que quelqu'un percutait en entendant le nom d'Even Steven ? Cela m'occupa beaucoup, mais je n'avançai pas.

Et pourquoi même me donner ce mal ? Je n'avais pas d'enquête et mon client était mort. Il s'était pendu. Pour que ce soit quelqu'un d'autre qui lui ait passé la corde au cou, il aurait fallu commencer par l'assommer, c'était le seul moyen, et ce n'était pas ce qui s'était passé.

À moins que...

À moins qu'il ait reçu la visite d'un type calme, crédible et possédant une bonne couverture. Quelqu'un qui aurait pu passer pour un flic, quelqu'un qui se serait dits... pointé dans son immeuble et aurait persuadé le responsable de lui remettre ce qu'il restait de ses affaires.

Quelqu'un qui inspirait la confiance. Quelqu'un qui aurait pu se placer derrière lui et l'étrangler avec le bras, empêchant ainsi le sang d'irriguer le cerveau et provoquant une syncope. Sans aller jusqu'à le tuer, rien que pour qu'il s'évanouisse, qu'il ne puisse pas se défendre pendant qu'il mettait en scène le « suicide ». Qu'il le déshabillait et le laissait en caleçon, la ceinture autour du cou, attachée à la porte du placard.

Et ensuite ? Le jeter dans le vide et le laisser pendouiller ? Ou attendre qu'il revienne à lui et le lâcher, de manière à le voir se débattre, donner des coups de pied à la porte fermée, s'efforcer de respirer, de rester en vie ?

Il se pouvait que la strangulation laisse des traces, une sorte de preuve matérielle. Mais la ceinture masquerait tout ça.

Even Steven.

* * *

Le gardien de l'immeuble de Jack s'appelait Ferdie Pardo. Le diminutif de Ferdinand, j'imagine. Il portait un polo bleu foncé, dont il avait relevé les manches. Un paquet de Kools était glissé dans sa poche de poitrine et, un crayon derrière l'oreille, il avait l'air de ne rien attendre de bon de la journée.

— Il y a un mec qui s'est pointé, voilà peut-être une semaine, dit-il. Il m'a posé la même question. Qu'est-ce que j'avais fait des affaires d'Ellery ?

— Que lui avez-vous répondu ?

— La même chose qu'à vous. Un mec a débarqué, et je les lui ai remises.

— Il vous a signé un reçu ?

Il fit signe que non.

— Il n'y avait rien. Des cochonneries, vous voyez ? Imaginez que vous avez vécu toute votre vie et qu'une fois que vous n'êtes plus là, vous laissez des vieilles sapes et deux ou trois bouquins.

— C'est tout ?

— Une paire de chaussures, un calepin, des papiers. Je ne pensais pas que quelqu'un viendrait chercher ça. J'avais tout rangé au sous-sol, dans un sac marin, et je dois dire qu'il avait plus de valeur que ce qu'il renfermait. Et c'était un vieux sac marin tout esquiné qui ne valait déjà pas grand-chose.

— Vous n'avez donc pas pensé qu'il était indispensable de signer ?

— Une semaine de plus et je l'aurais mis sur le trottoir pour que les éboueurs l'embarquent, et je ne leur aurais pas demandé de me signer un reçu à eux non plus. C'était un flic, il avait ses raisons pour venir récupérer ça, alors je le lui ai donné.

— Vous dites que c'était un flic.

Il se renfroga.

— Ça n'en était pas un ?

— C'est moi qui vous pose la question.

— Eh bien, maintenant c'est moi.

Peut-être, mais il n'attendit pas que je lui réponde.

— Je crois que c'était un flic. En tout cas, c'est l'impression que j'ai eue.

— Il vous a montré une pièce d'identité ?

— Comme une plaque ?

Il fit la grimace.

— Si j'avais un peu de jugeote, je vous dirais oui, absolument, il m'a montré une plaque, il m'a montré quelque chose qui l'identifiait, l'agent X, l'inspecteur X, ce que vous voulez.

— Mais, par bonheur, vous êtes honnête.

— Merde. Ce que je suis, c'est un mec qui pense aux choses deux secondes trop tard. Ce que je crois qu'il a fait, et pourtant je n'en jurerais pas, c'est qu'il a sorti son portefeuille pour me le montrer en vitesse. Du style, « je suis flic, et je ne vais quand même pas perdre mon temps à sortir mes papiers pour un connard comme toi ». Voilà.

— Mais vous avez eu l'impression qu'il faisait partie de la police.

— Oui. Il ressemblait à un flic.

— Pouvez-vous le décrire ?

— Putain. Dommage que vous ne me demandiez pas de décrire l'autre qui s'est pointé. Un pédé maigre avec une boucle d'oreille. Ce serait plus facile. Lui, pour le coup, il n'avait pas l'air d'un condé.

Encore une rubrique nécrologique flatteuse pour Greg.

— Essayez quand même de me décrire le flic, voulez-vous ?

— Ah bon, parce que, finalement, c'est un flic ? Oh, et puis merde. À peu près votre taille et votre poids.

— Quel âge ?

— Je n'en sais rien. Vous avez combien ?

— Quarante-cinq ans.

— Oui, ça doit être ça.

— Il a donc dans les quarante-cinq ans.

— Enfin... quarante, cinquante, dans ces eaux-là. Si on coupe la poire en deux, ça donne quarante-cinq.

— C'était peut-être moi, lui suggèrai-je.

— Hein ?

— Mon âge, ma taille, mon poids...

— Peut-être un peu plus gros, dit-il à contrecœur. Une espèce de corps assez râblé, plus épais au milieu.

— Et sa tête ?

— Ben quoi, sa tête ?

— Pouvez-vous me la décrire ?

— C'était une tête, vous voyez ? Deux yeux, un nez, une bouche...

— Ah, un visage.

— Hein ?

— Si vous le revoyiez, le reconnaîtriez-vous ?

— Bien sûr, mais les chances sont de combien ? Il y a quoi... deux ou trois millions d'habitants à New York ? Quand est-ce que je vais le revoir ?

— Comment était-il habillé ?

— Il était habillé correctement.

Putain.

— Vous vous rappelez ce qu'il avait sur le dos ?

— Un costume. Un costume-cravate.

— Comme un flic risque d'en porter un.

— Oui, sans doute. Et puis des lunettes. Il avait des lunettes.

— Il a pris le sac marin d'Ellery et il est reparti.

— C'est ça.

— Il ne vous a jamais dit comment il s'appelait, pas que vous vous en souvenez, et j'imagine qu'il ne vous a pas donné de carte.

— Non, rien de tout ça. Pourquoi me filer une carte ? Pourquoi j'aurais eu besoin de lui ? L'appeler pour lui signaler que la chasse d'eau du chiotte de la chambre 409 ne marche pas ? Lui dire qu'une de mes épaves a déménagé en pleine nuit, et que, s'il rapplique en vitesse, il peut avoir sa piaule ?

— Et tout ce qu'a laissé Ellery se trouvait dans le sac marin.

— Sauf le costard avec lequel on l'a enterré.

On ne l'avait pas enterré, mais incinéré, sauf que mon nouvel ami n'avait pas besoin de le savoir.

— Et vous avez loué sa chambre.

— Le mec est mort, j'ai viré toutes ses saloperies et il ne va pas revenir, qu'est-ce que vous croyez que j'en ai fait ? En ce moment, il y a un mec dedans.

— À l'instant même ?

— Hein ?

— Le nouveau locataire... il est chez lui ?

— Ce n'est pas un nouveau locataire. Il s'est installé dans la piaule d'Ellery parce qu'elle est un peu plus grande que celle qu'il occupait avant. Ça fait oh... peut-être trois ans qu'il habite ici.

— Ce que je demandais...

— Eh non, il n'est pas chez lui. À cette heure-ci, il est à l'office des paris, à deux rues d'ici dans la Deuxième Avenue. C'est là-bas que vous le trouverez, il y passe ses journées.

— Bien. Pourriez-vous me montrer sa chambre ?

— Hein ? Je vous l'ai dit, elle est louée. Il y a déjà quelqu'un qui y habite.

— Et il peut la garder, déclarai-je. Je veux seulement y jeter un œil quelques minutes.

— Hé, je n'ai pas le droit de vous laisser faire ça.

Je sortis mon portefeuille.

— Quoi, vous allez me sortir une pièce d'identité ? Vous aurez beau me sortir tout un tas de plaques, je n'ai toujours pas le droit de vous laisser entrer.

— Je pourrais me montrer généreux, ajoutai-je.

* * *

Pardo estimait qu'il devait être avec moi dans la chambre pendant que je la fouillais. Je lui expliquai qu'il ferait mieux de se poster dans le couloir, au cas où le locataire actuel réapparaîtrait subitement.

— Je vous l'ai dit, rétorqua-t-il, il est parti pour toute la journée. Tant que les guichets de paris sont ouverts, il est là-bas.

— N'empêche...

— Je ne sais pas. Je me dois d'être là pour surveiller, vous comprenez ?

— Parce que je risque de réaliser une arnaque compliquée, où je me retrouve à payer cinquante dollars pour avoir accès à la chambre d'individus qui ne possèdent rien du tout.

Il n'était pas content, mais il sortit dans le couloir et je fermai la porte et la condamnai avec la chaîne. Puis je me mis au travail et partis à la recherche de ce que Jack aurait pu planquer dans un endroit où il ne serait pas facile de le retrouver.

Le sol était presque entièrement recouvert de moquette. Il s'agissait d'une chute, et on ne l'avait pas fixée avec des clous ; je n'eus donc pas de mal à la rouler après avoir déplacé quelques meubles. Il me fut presque aussi facile de tout remettre en place une fois que j'eus la preuve que rien ne se cachait dessous.

J'examinai ensuite la coiffeuse, une commode en bois sombre dont le dessus portait des traces de cigarettes oubliées. Je sortis tous les tiroirs les uns après les autres, empilai par terre leur contenu, les retournai une fois vides pour vérifier qu'il ne restait plus rien au fond, puis les remis en place. L'un d'eux, dont le bois s'était déformé avec le temps, ne voulait pas s'ouvrir, mais je réussis à le faire glisser, sans être pour autant plus avancé qu'avec le précédent, mais avec le suivant, l'avant-dernier, je fus comblé. Une enveloppe en kraft, format 21 x 27, était scotchée en dessous. Une enveloppe du même type que celle qui avait renfermé la huitième étape de Jack.

Je tirai sur le scotch et détachai l'enveloppe. Pendant que je l'ouvrais, une branche du fermoir métallique se cassa. S'il s'y trouvait la formule magique qui permettait au nouveau locataire de parier sur des chevaux gagnants, j'aurais du mal à laisser le tout dans l'état où je l'avais trouvé. Mais je ne m'inquiétai pas vraiment pour ça.

L'enveloppe renfermait trois feuilles d'un calepin non ligné, noircies de ce que je reconnus être l'écriture minutieuse de Jack. Il y avait aussi une coupure de journal, je la regardai avant de lire ce que Jack avait écrit.

C'était un article du *New York Post*, qui faisait presque une page entière. Je le lus jusqu'au bout, même si j'aurais pu m'arrêter au premier paragraphe.

Je me souvenais de l'histoire.

Après en avoir pris connaissance, je lus le premier paragraphe de ce que Jack avait écrit et décidai que le reste pouvait attendre. Je remis le tiroir en place, glissai tout dans l'enveloppe, la scellai avec ce qu'il restait du fermoir et la fourrai sous ma chemise. Je ne peux pas dire que ça rendait ce vêtement plus seyant mais, avec la chemise boutonnée par-dessus, il y avait peu de chances qu'on remarque quoi que ce soit. Et je pouvais quitter ce qui avait été la chambre de Jack les mains aussi vides que j'y étais entré.

Je sortis.

— Y a rien, lançai-je.

— Qu'est-ce que je vous avais dit ? Si ces gens possédaient quelque chose, ils crécheraient ailleurs.

CHAPITRE 37

Je gagnai à pied le centre-ville, à la recherche d'un endroit où boire un café tout en lisant le texte de Jack. J'atterris Chez Theresa. Je contournai le bar, où Frankie Dukacs accordait toute son attention à un bol de soupe, et m'installai dans un box où il ne verrait de moi que l'arrière de ma tête.

Je n'avais pas envie de manger, mais je me souvenais de la dernière fois où j'étais venu dans cet établissement et commandai une part de tarte pour accompagner le café. Il n'y en avait pas à la fraise et à la rhubarbe, il y en avait à la noix de pécan, ça ferait l'affaire.

La coupure de journal racontait l'histoire d'un homme et d'une femme qui avaient été abattus dans Jane Street, au sein de ce que le *New York Post* appelait le « nid d'amour d'un couple qui vivait la bohème ». La bohème, parce que non seulement ça se passait dans le Village, mais aussi parce qu'il s'agissait d'une maison située en retrait – jadis une remise pour carrosses ou diligences derrière la maison de ville de style « fédéral » donnant sur la rue. Et « nid d'amour » parce que les deux victimes étaient nues, au lit, et que l'homme était marié à quelqu'un d'autre.

C'était un acteur de premier plan dans le monde de la finance. Il s'appelait G. Decker Raines, le « G » signifiant Gordon, et on parlait beaucoup de lui dans la presse à propos d'OPA et de rachats d'entreprises financés par l'endettement. Elle s'appelait Marcy Cantwell, et elle était venue à New York pour être comédienne. À la place, elle était devenue serveuse, mais avait pris quelques cours et fait deux ou trois apparitions dans des avant-premières et des représentations de prestige.

Un soir, elle avait servi Raine à table et lui avait tapé dans l'œil ; le lendemain soir, il retournait tout seul dans ce restaurant. Il y était toujours à l'heure de la fermeture, puis il l'avait raccompagnée à pied à l'Evangeline House, un foyer pour jeunes femmes situé dans la 13e Rue Ouest. Les hommes qui venaient les voir n'avaient pas le droit de monter à l'étage, en revanche, ils pouvaient passer un moment avec elles au salon.

Une semaine plus tard, elle habitait la maison en retrait de Jane Street et n'était plus serveuse.

Quelques mois plus tard, elle était morte, et lui aussi.

* * *

Je n'appris pas tout cela grâce à la coupure de journal, ni grâce au récit que Jack avait donné de ce drame. Je lus l'ensemble deux fois jusqu'au bout, puis je me rendis à la salle des microfilms de la bibliothèque et y consultai tout ce que le *New York Times* avait écrit là-dessus. Cette affaire avait défrayé la chronique pendant longtemps. Il ne pouvait guère en être autrement. Elle était superbe, il était riche, marié à une femme très en vue dans la société, ses enfants fréquentaient des écoles privées, et le plus beau était que cette histoire n'avait jamais été élucidée. Ce qui signifiait qu'il s'agissait peut-être de ce que cela avait l'air d'être, à savoir une intrusion chez des gens, en leur présence, intrusion qui avait ensuite dégénéré, mais qu'il pouvait aussi s'agir d'autre chose... un contrat mis sur la tête de Raines par un concurrent dans le monde de la finance, ou bien le fruit de la jalousie de l'épouse ou d'un ancien copain de Marcy. Elle en avait eu des masses, et les flics étaient allés frapper à quantité de portes pour poser des tas de questions, sans obtenir aucun résultat.

Je devrais peut-être dire « nous », au lieu de « ils », car je faisais toujours partie de la police de New York à l'époque, et y étais d'ailleurs toujours affecté au sixième commissariat. C'est nous qui avons hérité de l'enquête, mais je n'y avais jamais participé, et il n'avait pas fallu longtemps pour que tout le battage qu'on faisait autour amène la brigade des crimes majeurs à nous la faucher.

Ça remontait à loin, tout ça. Avant que la balle qui avait tué Estrellita Rivera ne m'emporte avec elle, ne me pousse à quitter la police, ne fasse exploser mon couple et ne me réduise à prendre une chambre au Northwestern. Avant que Jack Ellery ne tombe pour autre chose, aille en taule pour cette raison, en sorte et arrête de picoler. Soit douze ans révolus, ce qui était largement suffisant pour que ça devienne une affaire bel et bien restée en plan. Dans certaines d'entre elles, on savait qui était le coupable mais on ne pouvait rien faire. Il y en avait d'autres dans lesquelles on nageait complètement, et celle-là en faisait partie.

Mais moi, je savais. Le coupable, c'était Jack. Jack et Steve.

* * *

« J'écris ça séparément, déclarait Jack au début de son récit. Cela fait partie de ma quatrième étape, et j'en discuterai à ce moment-là, comme j'en parlerai avec G. quand je passerai à la cinquième. Mais comme il y a quelqu'un d'autre dans l'histoire, pour l'instant, je n'écris ça que pour moi. Et bien sûr, pour ma puissance supérieure, qui est peut-être en train de lire ce que je rédige, ou d'écouter ce qui me traverse l'esprit. »

Il s'interrogeait ensuite sur la nature de cette puissance supérieure, ou Dieu. Ce n'était pas inintéressant, mais il n'y avait là rien d'extraordinaire – c'était tout simplement Jack qui notait quelques réflexions.

Puis, au terme de deux paragraphes, il revenait au sujet qui l'occupait. Il racontait comment quelqu'un qu'il connaissait, mais dont il ne donnait ni le prénom, ni le nom, lui avait désigné Marcy Cantwell, une ancienne comédienne-serveuse qui avait maintenant tout le temps de passer des auditions et de prendre des cours de théâtre parce qu'elle s'était trouvé un vieux protecteur bourré de fric. Et comment il avait mis au courant un copain.

« Je l'appellerai S. », ajoutait-il, et c'est ainsi qu'il le désignait dans tout le document, sans jamais rien dire de lui, ni le décrire ou donner son identité, sans rien livrer d'autre renseignement sur lui que cette simple initiale.

Il n'expliquait pas comment il se les était procurées, se contentant de dire qu'ils avaient les clés du passage qui conduisait à la remise, puis à la maison proprement dite. C'est en début de soirée qu'ils s'y étaient introduits et avaient déboulé dans la chambre avant qu'un des deux amants ne se rende compte de leur présence.

« J'avais une arme à la main, écrivait-il, et, quand l'homme a voulu en attraper une, je lui ai tiré dessus sans réfléchir. Il était nu et a fait un geste pour prendre son pantalon et se couvrir. Je ne sais pas pourquoi j'ai cru qu'il essayait de saisir un flingue. Je lui ai tiré dans la poitrine, il est tombé en arrière et j'ai dit qu'il fallait qu'on fasse quelque chose, qu'on appelle quelqu'un. C'est alors que S. s'est emparé de mon arme et m'a dit de la fermer. Il fallait que je me calme. Elle avait vu nos visages et pouvait donc nous reconnaître. Elle pleurait, suppliait, tout en essayant de se couvrir avec les mains, et je me suis dit non, tu ne peux pas faire ça ; lui, il était glacial,

comme toujours, et il lui a tiré entre les seins, elle est tombée en arrière à côté du type. Je ne sais pas si elle était vivante ou morte. E. S. a pris le flingue pour me le remettre dans la main, puis il a enroulé la sienne autour de la mienne et m'a dit "Allez, il faut que tu le fasses !". J'avais le doigt sur la détente, il avait posé son doigt sur le mien, tous les deux on lui a tiré dans le front. Puis il a pris le flingue et a tiré encore une fois sur le type, là encore dans la tête, pour être sûr. »

Et c'était tout.

* * *

Il avait modifié l'histoire en la racontant à son parrain. Situé la scène dans l'Upper West Side et non plus dans le Village, coulé les victimes dans d'autres personnages, le mec friqué et sa copine devenant respectivement un dealer et une Latino qu'il fréquentait. Pour une raison ou une autre, l'image la plus saisissante de toutes – celle de S. lui collant le calibre dans les mains et l'obligeant à abattre la fille – ne figurait pas dans la séquence finale.

Par endroits, cette histoire avait vraisemblablement été retouchée afin qu'on ne reconnaisse pas ce qui s'était passé, et ça avait assurément marché ; j'avais été incapable de trouver une affaire qui corresponde à ce que Greg m'avait raconté. Par ailleurs, j'étais bien obligé de croire qu'il avait adapté son récit, de manière à ce qu'il fasse moins d'effet sur son parrain. Jack avait voulu se montrer honnête, mais s'était montré incapable de l'être tout de suite à cent pour cent. Il lui avait fallu le devenir progressivement.

La nuit tombait quand je quittai la bibliothèque. J'avais perdu toute notion du temps et, quand je regardai ma montre, je constatai qu'il était plus de dix-sept heures. Il ne faisait pas encore nuit noire, mais le soleil s'était couché et une journée de grisaille tirait à sa fin. Chaque jour le soleil disparaissait un peu plus tôt que la veille. Il n'y avait rien d'extraordinaire à cela, ça arrive tous les ans, mais par moments je trouvais que ça s'accompagnait d'une certaine tristesse, que la pauvre vieille année meure ainsi un jour à la fois.

Encore un jour, et j'aurais cessé de boire depuis un an.

Je n'y avais même pas pensé, pas ce jour-là en particulier, pas avant l'instant où je me trouvais entre les deux lions de pierre, sur le perron de la

bibliothèque, accablé par l'obscurité qui gagnait et la noirceur plus marquée et plus profonde de ce que j'avais lu. Gordon Decker Raines, Marcia Anne Cantwell, John Joseph Ellery, tous morts. Et un homme, S. ou Steve, ou Even Steven, qui les avait abattus tous les trois. Et moi, j'étais vivant, je ne buvais pas, et dans vingt-quatre heures cela aurait duré depuis un an.

Je savais bien que je devais assister à une réunion. J'avais été trop occupé pour y aller à midi, mais il est rare qu'on ne vous en propose pas une quelque part à Manhattan – il y en avait plusieurs pas très loin du centre et dans les environs entre dix-sept heures et dix-neuf heures, toutes conçues pour attirer l'employé de bureau qui rentre chez lui. J'étais allé deux ou trois fois à l'une d'elles – elles ont droit au nom de *Happy Hours* –, et puis il y avait la Spéciale Banlieusards, tout près de Penn Station, et une autre encore à deux pas de la gare de Grand Central. Je me trouvais à l'angle de la 42e et de la Cinquième Avenue, à quelques rues seulement à l'ouest de Grand Central, il y en avait peut-être une autre encore plus près, mais je n'avais pas le carnet dans lequel elles sont toutes indiquées. Il est toujours dans ma poche arrière de pantalon mais, à l'évidence, je ne l'avais pas mis dans celui que j'avais enfilé ce matin-là, et je ne savais ni où les réunions se déroulaient ni à quelle heure au juste elles démarraient.

J'en conclus que je pouvais rentrer, prendre une douche, me raser, voire aller jusqu'à manger quelque chose. Et ranger l'enveloppe en papier kraft, qui abritait maintenant les quelques notes que j'avais prises à la bibliothèque, la coupure de journal et le récit qu'avait fait Jack de ce massacre survenu douze ans plus tôt dans Jane Street. Je serais en mesure de me pointer à temps à la réunion à laquelle j'assistais d'ordinaire à Saint-Paul, d'y lever la main et d'annoncer que, le lendemain, je fêterais mon premier anniversaire.

Ou bien je pouvais attendre jusqu'au lendemain et l'annoncer alors.

N'importe comment, on applaudirait. On m'applaudirait comme si j'avais fait quelque chose de remarquable. C'était peut-être le cas.

Mais, jusque-là, ça ne l'était pas. L'annonce pouvait attendre, estimai-je, que j'en sois arrivé à une année pleine.

J'étais fatigué et bien disposé à héler un taxi quand je me rappelai qu'on était en pleine heure de pointe et qu'il y aurait une circulation démente. Je n'avais pas envie de lanterner dans un taxi qui fait du surplace pendant que les feux n'arrêtent pas de changer de couleur, mais je n'étais pas prêt non

plus à me jeter dans la cohue du métro où l'on est serré comme des sardines.

Il avait plu un peu plus tôt. On avait l'impression qu'il risquait de pleuvoir à nouveau. Mais peut-être qu'il ne pleuvrait pas, au moins pas le temps qu'il me fallait pour rentrer.

* * *

J'étais à cinq rues de l'hôtel quand il se mit à pleuvoir. Je venais de passer devant un drugstore faisant partie d'une chaîne quand je sentis les premières gouttes ; je pensai m'arrêter pour m'acheter un parapluie, puis je jugeai que ça ne tombait pas assez dru pour justifier une dépense de trois ou quatre dollars. J'avais déjà quatre ou cinq parapluies dans ma chambre, si j'en achetais un autre, j'en aurais cinq ou six et je ne pensais jamais à en emporter un, à moins qu'il ne pleuve déjà à verse quand je quittais ma chambre.

Je fis encore une rue ou deux, la pluie se calma, et je me félicitais d'avoir fait preuve de discernement quand je fus pris sous un vrai déluge. Je me réfugiai chez un cordonnier, les seuls parapluies qu'il avait coûtaient dix dollars. J'en achetai un et, lorsque je sortis et l'ouvris, il avait complètement cessé de pleuvoir, et il ne tomba plus une goutte jusqu'à ce que je rentre.

Il y a des jours où ce genre d'épisode me fait rire, du moins rigoler doucement, mais ce n'en était pas un. J'avais envie de casser quelque chose, peut-être le parapluie, peut-être le type qui me l'avait vendu. Mais je n'en fis rien. J'étais quand même un modèle de sobriété à la veille de son premier anniversaire, et je m'en souvins lorsque je fermai le parapluie et entrai avec dans mon hôtel.

Pas de messages. Je montai et pris le couloir jusqu'à ma chambre. J'avais sorti ma clé, et j'eus l'impression de sentir quelque chose, d'éprouver une espèce de pressentiment. Et c'est peut-être ce qui se passa – il se peut que j'aie perçu une vibration, que j'aie, sans pouvoir l'identifier, détecté une odeur qui passait sous la porte ou par le trou de la serrure.

Mais peut-être que non. La mémoire a tendance à boucher les trous, à nous fournir ce qui paraît approprié, que cela soit ou non déjà arrivé. Il se peut que j'aie subodoré quelque chose, il se peut aussi que ce soit le contraire, mais, quoi qu'il en soit, je glissai la clé dans la serrure et ouvris la porte.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 38

Au départ, je ne reconnus pas l'odeur. Forte, elle me prit à la gorge dès que j'ouvris la porte, et je suis sûr qu'elle était aussi caractéristique, à sa façon, que la puanteur qui régnait dans l'appartement de Greg Stillman. Ça sent très mauvais, me dis-je, c'est malsain de respirer ça, j'ai intérêt à ouvrir une fenêtre et à me tirer de là. J'en reconnus donc la nature, sans toutefois pouvoir dire de quoi il s'agissait.

C'est alors que, en un rien de temps, j'y arrivai. C'était de l'alcool, de l'alcool éthylique, plus précisément du bourbon.

Ça empestait dans toute la chambre. Mais y en avait-il vraiment ? Était-ce un effet de mon imagination, qui faisait naître une odeur en réponse au stress de mon boulot et de l'anxiété précédant un anniversaire chez les Alcooliques anonymes ? On aurait dit que la femme de ménage avait cassé une bouteille mais, vu que je n'avais pas de bourbon dans ma chambre, il n'y avait pas de bouteille qu'elle ou quiconque auraient pu casser. Et puis on était lundi, et c'était le samedi qu'elle s'occupait de ma chambre, il n'y avait donc aucune raison qu'elle soit passée, ni elle ni personne d'autre d'ailleurs, j'avais fermé à clé en m'en allant, et la porte était bien fermée deux minutes plus tôt puisqu'il avait fallu que je donne un tour de clé pour entrer, et bon sang, bon sang de bon sang, qu'est-ce qui se passait ?

C'est alors que je regardai mon bureau. On avait tiré ma chaise à côté, en la tournant juste assez en direction de la porte pour qu'on ait l'impression qu'elle m'invitait à m'asseoir. Et sur le bureau se trouvait un verre droit Old Fashioned⁽³⁰⁾, comme on disait autrefois, pas parce qu'il aurait eu quoi que ce soit de démodé, mais parce qu'il avait été conçu pour qu'on vous y serve un Old Fashioned, ce qui est un cocktail.

L'Old Fashioned se buvait donc encore ? En avais-je jamais bu ? Il me semblait que si, que j'avais dû en prendre un. Et qu'en faisant juste un petit effort, j'arriverais à me rappeler le goût que ça avait.

Je n'avais pas de verre comme celui-ci. J'avais deux verres à eau, dont l'un était quelque peu évasé, comme ceux dans lesquels on vous servait du

Coca-Cola à l'époque où il y avait encore des buvettes dans les drugstores. L'autre n'était pas à proprement parler un verre dans la mesure où il était en plastique – et ne risquait pas de se casser quand je le faisais tomber par terre dans la salle de bains.

Je n'arrivais pas à les quitter des yeux. J'en avais eu de cette taille et de cette forme quand j'habitais Syosset avec Anita et les garçons. Comme tout banlieusard qui se respecte, je disposais d'un bar tout équipé dans le cabinet de travail, avec la collection complète des verres qu'on pouvait être amené à sortir pour ses invités. Et, si personne ne m'a jamais demandé de préparer une ribambelle d'Old Fashioned, c'était le verre idéal dans lequel servir quelque chose à boire avec des glaçons. Il ne provenait pas de ce service, dont je ne pouvais que présumer qu'il se trouvait toujours dans le sous-sol aménagé de la maison de Syosset, mais il était de même facture.

Oui, j'aurais juré le reconnaître, ce verre. Il était exactement du même type que ceux dans lesquels Jimmy Armstrong nous servait une boisson avec des glaçons.

Ou un double bourbon, sec, sans glace, si nous préférons.

Ce verre, ce verre sur mon bureau, était rempli d'un liquide clair et ambré, qui montait jusqu'à un doigt du rebord. Je réussis à y reconnaître un bourbon, du Maker's Mark. Il existe peut-être des êtres humains possédant un don qui leur aurait permis de parvenir à ce résultat rien qu'à partir de la couleur et de l'arôme, mais je n'en fais pas partie. Je reconnus moins la marque que je ne la déduisis en me fondant sur la présence de la bouteille de bourbon Maker's Mark là, sur mon bureau, à quelques centimètres du verre.

Je restai cloué sur place. Je n'arrivais à pas poser mon regard ailleurs que là où je le posais... sur le bureau, le verre et la bouteille.

Des idées se bousculèrent dans ma tête, l'une après l'autre :

C'était une hallucination. Il n'y avait ni bouteille, ni verre, ni odeur de whisky.

C'était un rêve. J'étais rentré chez moi, je m'étais couché pour piquer un roupillon et maintenant je rêvais de façon saisissante que j'étais soûl.

C'était ma sobriété qui était une illusion, une hallucination. Je picolais un peu depuis des mois, buvant un coup ici ou là, tout en me disant et en racontant à la cantonade que je ne buvais plus. Mais c'était un mensonge, un mensonge qui durait depuis trois cent soixante-quatre jours, et dont

j'avais la preuve devant moi, car, ce matin-là, je m'étais servi un verre avant de quitter ma chambre, et il était là, à attendre que je revienne.

Je clignai des yeux – il était toujours là. Je me forçai à détourner le regard, puis j'en revins à lui – il était toujours là. Je me sentais attiré vers lui. Je voulais m'approcher de lui, pas le prendre, surtout pas, pas le toucher, non, le faire disparaître, d'une manière ou d'une autre. Je ne pouvais pas le laisser posé là.

Je ne sais pas combien de temps je restai planté là, sans m'approcher du bureau ni m'en éloigner. Je finis par m'en arracher, ouvris brusquement la porte, la claquai, enfermai à clé le whisky de l'autre côté. Puis je fonçai dans le couloir, sans même appeler l'ascenseur. Descendis l'escalier en courant et me précipitai dans la rue.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 39

À l'époque où je picolais, il y avait plus grave que les gueules de bois. Les pertes de conscience étaient pires... on reprenait connaissance et s'apercevait qu'il y avait des zones d'ombre dans ses souvenirs, des heures pendant lesquelles c'était une autre partie de soi-même qui gérait les choses, qui conduisait la voiture et faisait grincer les vitesses. Les attaques étaient pires, quand on se réveillait attaché sur un lit d'hôpital. Et, de façon plus subtile, toute sa vie qui s'érodait au quotidien, c'était certainement pire qu'une gueule de bois.

Il n'empêche que ce n'était pas terrible, les gueules de bois, et que certaines étaient pires que d'autres. Mais ce dont je garde à cet égard le souvenir le plus vif, ce n'est pas tant une gueule de bois en particulier que la façon dont l'une d'elles s'était conclue.

Je me trouvais dans ma chambre d'hôtel, me sentais très mal et savais que la seule chose qui calmerait ma souffrance, ce serait un verre. Et, bien entendu, il n'y avait rien à boire dans ma chambre. Sinon, je l'aurais bu la veille au soir.

Alors je m'étais habillé, étais descendu et avais tourné au coin de la rue – il devait être dans les onze heures, car Chez Armstrong était ouvert, mais ceux qui venaient y manger à midi n'étaient pas encore arrivés. En fait, il n'y avait personne, ou c'était tout comme, Billie Keegan était derrière le bar, il lui avait suffi de me regarder pour comprendre que ce n'était pas la peine de dire quoi que ce soit. Au lieu de ça, il avait posé un verre sur le bar, rempli environ à moitié afin que je ne renverse rien si jamais je tremblais un peu.

J'étais resté là pendant qu'il me servait, j'avais inspiré et m'étais senti mieux. Je n'avais pas encore eu l'occasion de tremper mes lèvres dans l'alcool, encore moins de l'avoir qui me circule dans le sang, mais il avait suffi qu'il soit tout près de moi pour changer complètement la donne. J'étais là, j'allais pouvoir le boire et ça m'aiderait à me sentir encore mieux... et, parce que je le savais, je me sentais déjà mieux.

Je réfléchissais à tout ça quand j’entendis enfin la voix de Jim Faber.

* * *

Je dus commencer par trouver un téléphone qui marchait. Ensuite, il me fallut composer son numéro, attendre pendant que ça sonnait, et, quand sa femme décrocha, lui demander de parler à Jim.

— Il n’est pas ici, Matt, me dit-elle. Il a un boulot urgent à faire au magasin. Tu veux le numéro ?

— Je l’ai. Et aussi tout plein de pièces de vingt-cinq cents.

Je ne sais pas comment elle put interpréter ça, car je coupai la communication avant de pouvoir le savoir. Je dépensai une de ces multiples pièces de vingt-cinq cents et attendis pendant que ça sonnait, puis il répondit. Et aussitôt je me sentis mieux.

* * *

— Je ne pense pas que tu aies été victime d’une hallucination, dit-il. Je sais que ça peut arriver, mais à mon avis il ne s’agit pas de ça. Je pense qu’il y avait vraiment un verre de bourbon sur ton bureau, avec une vraie bouteille pour lui tenir compagnie. Maker’s Mark, tu dis ?

— Exact.

— Bon, c’est vrai que, si tu as décidé d’halluciner, autant taper directement dans le haut de gamme. Je n’en ai personnellement bu que deux ou trois fois, mais j’ai l’impression que le Maker’s Mark est un whisky qu’on prend plaisir à déguster.

— J’ai connu une femme qui aimait bien.

— Tu ne crois pas...

— Elle est morte. Il y a très longtemps.

Carolyn, de l’immeuble The Caroline. Encore un nom à inscrire sur la liste de ma huitième étape, me dis-je, si je restais suffisamment longtemps à jeun pour en dresser une.

— Tu ne te l’es pas servi toi-même, Matt, et tu n’es pas non plus en train de rêver que tu es soûl. Tu es sorti ce matin, et, quand tu es revenu, ce machin-là t’attendait. Tu sais ce qui s’est passé.

— J’avais fermé à clé en partant.

— Et alors ?

— Ce ne serait pas trop difficile de piquer une clé à la réception. Ou d'ouvrir la porte sans en avoir une.

— Et après ?

— Et, après, quelqu'un est entré dans ma chambre, répondis-je, et il a apporté une bouteille.

Et un verre de Chez Armstrong.

— Ce verre peut venir de n'importe quel autre bar. On trouve ce genre de petit verre droit à alcool dans la moitié des bars de New York.

— Il a donc apporté une bouteille et un verre.

— Et préparé le terrain. Versé à boire. Laissé la bouteille sur place, débouchée.

— Juste un verre. Il n'a vraiment aucune considération, ce fumier. Imagine que tu aies eu de la compagnie ?

— Il voulait que je boive, Jim.

— Mais tu n'as pas bu.

— Non.

— Tu n'en avais même pas envie, si ?

Je réfléchis à la question.

— Non, répondis-je, je n'en avais pas envie. Mais, en même temps, je n'arrivais pas à le quitter des yeux. J'avais l'impression d'être un oiseau fasciné par un serpent.

— C'est logique.

— À l'idée de boire, j'ai trouvé ça terrifiant. Comme s'il risquait de sauter du bureau et de se déverser dans ma gorge. Comme s'il en avait la faculté.

— Eh oui.

— C'était magnétique. Je n'en avais pas envie, il n'empêche qu'il m'attirait.

— Tu es un alcoolique, me rappela-t-il.

— Bon, ça, on le savait.

— Ouais, et on vient d'en avoir la confirmation, au cas où il nous resterait le moindre doute.

— J'avais envie de le vider dans le lavabo.

— Ça valait mieux que de le garder.

— Seulement j'avais peur de m'en approcher. Je ne voulais pas faire un pas dans sa direction, encore moins le prendre.

— Tu avais raison.

— Ah bon ? C'est quand même dingue de donner autant de pouvoir à ce truc dégueulasse.

— Il l'a déjà, ce pouvoir.

— Faut croire.

— Une façon de lui conférer un pouvoir accru, c'est de le prendre et de le boire. Ce qui commence tout simplement par le fait de le prendre.

— Alors je l'ai laissé là-bas.

— En refermant la porte à clé derrière lui. Quelle heure est-il ? Merde.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Ce n'est pas quelque chose que tu dois faire tout seul, dit-il. Je viendrais volontiers avec toi après la réunion, à supposer que j'arrive à finir ce machin-là à temps pour y assister, mais ça ne me plaît pas beaucoup de le laisser là-bas encore des heures. Ou de te savoir condamné à rester quelque part dehors, sans véritable point de chute, jusqu'à ce que ce soit l'heure d'aller à la réunion. Je viendrais bien maintenant, mais...

— Non, tu as du travail.

— Ça ne m'arrangerait pas du tout de partir maintenant. Dis, tu as des numéros de téléphone ? Celui de gens qui suivent la cure, qui habitent dans le coin ?

— Bien sûr.

— Et tu as des pièces de vingt-cinq cents ?

— Et des jetons de métro, précisai-je, même si je ne vois pas à quoi tout ça va m'être utile.

— On ne sait jamais. Tu es où ? À deux pas de ton hôtel ?

— À cinq rues. Il m'a fallu tout ce temps pour trouver un téléphone qui marche et qui soit libre.

— Passe des coups de fil. Trouve-toi quelqu'un pour te tenir compagnie, et appelle-moi dès que tu auras viré l'alcool. Tu vas le faire ?

— Ben oui.

— Appelle-moi de ta chambre. Et, si tu ne trouves personne, n'y rentre pas tout seul.

— D'accord.

— Au lieu de ça, appelle-moi. On trouvera bien quelque chose. Matt ?

— Quoi ?

— Je ne te l'ai pas déjà dit ? Il arrive que ça devienne un peu dingue juste avant un anniversaire.

* * *

Il y avait un petit nombre de numéros que je n'avais pas besoin de chercher. Deux d'entre eux étaient ceux de Jim, chez lui et sur son lieu de travail, et un autre celui de Jan. J'avais déjà parlé avec Jim et n'avais pas l'intention d'appeler Jan.

Je lui aurais téléphoné si j'y avais été obligé. Au début, quand j'essayais tout bêtement de rester plusieurs jours d'affilée sans boire, avant qu'on ne commence à devenir un couple, elle m'avait fait lui promettre de l'appeler avant de prendre un verre. Dans ce monde qui était notre lot commun, la sobriété primait sur tout le reste, de sorte que, même si on avait cessé de se fréquenter, l'un des deux pouvait appeler l'autre afin de continuer à ne pas picoler.

Mais pas maintenant. Il y avait des tas d'autres gens que je pouvais contacter, et qui se trouvaient bien moins loin que Lispenard Street.

J'étais cependant limité à ceux dont les numéros se trouvaient dans mon portefeuille. De temps à autre, quelqu'un me remettait une carte, ou un bout de papier, et je leur trouvais de la place dans mon portefeuille jusqu'à ce que j'aie l'occasion de noter les numéros dans mon répertoire. J'en ai un petit, de la taille d'une carte de visite, dans lequel je consigne le téléphone des gens des Alcooliques anonymes, et c'est là qu'ils atterrissent. Je le laisse dans ma chambre, à côté du combiné, ce qui est pratique quand je veux appeler quelqu'un. Ça ne m'arrive presque jamais, le seul adhérent des Alcooliques anonymes que je contacte régulièrement étant Jim, mais il est bien d'avoir ce répertoire, ne serait-ce que parce que je peux de temps en temps y noter d'autres numéros et soulager mon portefeuille.

La morale de l'histoire, c'est qu'il fallait que j'appelle quelqu'un, et que j'avais une foule de numéros, mais qu'ils étaient tous notés dans ce répertoire. Si je voulais avoir quelqu'un avec moi pour regagner ma chambre, je me retrouvais grosso modo limité aux numéros de mon portefeuille. Ils n'étaient pas nombreux, et le premier sur lequel je tombai fut celui de Mark le Motard. Je le joignis alors qu'il s'apprêtait à sortir, il me dit qu'il n'y avait pas de problème, il n'avait rien à faire qui ne puisse attendre. Où devait-il me retrouver ?

Je lui répondis que je le rejoindrais à mon hôtel et, quand j'arrivai, il était déjà là, avec sa moto garée devant. Lorsque nous traversâmes, il m'expliqua avoir remarqué cet hôtel des centaines de fois et s'être souvent

demandé à quoi ça ressemblait à l'intérieur. Ça avait l'air correct, déclara-t-il, et je convins que ce n'était pas mal.

La porte de ma chambre était fermée à clé, comme lorsque j'étais parti, et j'étais en train de glisser la clé dans la serrure quand je me vis soudain retrouver la chambre non point comme dans le souvenir que j'en gardais, mais comme je l'avais laissée la veille au matin, sans bouteille, verre et odeur de whisky. Et Mark, en bottes et blouson de cuir, son casque sous le bras, hochait la tête d'un air entendu et me parlait doucement, sur le ton qu'on emploie avec les psychotiques en traitement ambulatoire. Pour me calmer, pour m'empêcher de faire une bêtise.

Cette image était tellement frappante que j'hésitai à ouvrir la porte. Mais je le fis, évidemment, et tout était encore là, la bouteille débouchée de Maker's Mark, le verre presque plein, la chaise disposée de façon à m'inviter à y prendre place, et l'odeur âpre du bourbon qui régnait dans la pièce.

— Putain de merde ! s'exclama Mark.

— C'est ce que j'ai trouvé en entrant.

— Ah ! là, là ! quelle odeur ! Ma parole, on se croirait dans une distillerie ! Il n'y a pas qu'un seul verre d'alcool pour que ça pue comme ça.

— Ça sent fort, hein ?

Il me passa devant et s'approcha du lit.

— Viens ici, Matt. Regarde.

Voilà pourquoi ça sentait aussi fort. Mon oreiller et le matelas étaient trempés. Celui qui s'était introduit dans ma chambre avait vidé une bouteille de bourbon sur mon lit.

Je m'en détournai et allai voir du côté du bureau. Il ne manquait que cinq ou six centilitres dans la bouteille ouverte, moins qu'il n'y en avait dans le verre. Il était donc arrivé dans ma chambre avec un verre et deux bouteilles, avait rempli le verre et versé le contenu d'une bouteille sur mon lit en me laissant bien assez de bourbon pour que je me torche la gueule.

— Incroyable, mon pote. Qui est-ce qui pourrait faire un coup aussi tordu ?

— Steve, répondis-je.

— Tu le connais ?

— Juste de nom.

Il hocha la tête, nous restâmes plantés là un moment tous les deux, à nous imprégner du spectacle. Puis il reprit la parole :

— On s’occupe d’abord de l’essentiel, Matt. La bouteille et le verre.

— D’accord.

— Tu veux que je...

— Non, laisse-moi m’en charger.

J’attrapai le verre et l’emportai dans la salle de bains. Je tins ce machin à bout de bras, comme s’il s’agissait d’un serpent qui risquait de tourner brusquement la tête et de me mordre, le renversai au-dessus de l’évier, puis je fis couler de l’eau pour évacuer son contenu. Je le rinçai au robinet et le balançai dans la corbeille. Il n’y avait rien à redire à ce verre, et il ne présentait aucun danger maintenant que je l’avais passé sous l’eau pour enlever le reste de bourbon, mais qu’est-ce que j’allais en faire ?

Je revins m’occuper de la bouteille, la vidai dans le lavabo, laissai l’eau du robinet accélérer son évacuation par la tuyauterie. Je la rinçai elle aussi, Mark me tendit le bouchon, je le lavai à l’eau courante avant de le revisser sur la bouteille. Puis je jetai ce truc à la corbeille, avec le verre.

— Voilà qui est mieux, dit-il. On aurait du mal à le boire maintenant. Il faudrait lui courir après dans les égouts et les alligators seraient plus rapides que nous.

— Ouf, me voilà soulagé.

— Ensuite, il va falloir qu’on s’occupe de ce lit. Il n’est pas question que tu dormes là-dedans.

— Non.

— Il y a un porteur ou quelqu’un pour le sortir d’ici ?

— Pas à cette heure.

Nous réfléchîmes à la question.

— Tu sais, reprit Mark, il est fichu, ce matelas. On ne peut pas nettoyer un matelas qui se trouve dans cet état. Il puera toujours l’alcool.

— Je sais.

— L’oreiller aussi. Il est nase.

— D’accord.

Il gagna la fenêtre et l’ouvrit autant que c’était possible.

— Heureusement que c’est un lit simple. Ça ne marcherait jamais avec un double.

— Tu crois ?

— Qu’est-ce que tu veux faire d’autre, l’ami ?

Je le laissai s'en charger. Il avait bien quinze ans de moins que moi et j'avais arrêté de boire depuis plus longtemps que lui, mais il avait l'air de savoir quoi faire et je ne pouvais pas en dire autant. Nous enlevâmes la literie, Mark me demanda de l'aider à tirer le matelas dépouillé jusqu'à la fenêtre. Nous l'y mîmes en équilibre, moitié dehors, moitié dedans, puis il me demanda de descendre vérifier qu'il n'y aurait personne en dessous quand il le pousserait dans le vide.

Je passai devant Jacob, sortis sur la chaussée. Je regardai en l'air, il y avait mon matelas qui dépassait de ma fenêtre. Un monsieur âgé en costume-cravate venait de sortir du McGovern, j'attendis le temps qu'il se dirige vers moi en marchant prudemment, comme un homme qui est pris de boisson et le sait. Il leva les yeux pour voir ce qui retenait mon attention, en conclut que ce n'était pas son affaire et passa son chemin. Le trottoir était maintenant désert, je hélai Mark, mon matelas plongea vers moi et atterrit à mes pieds.

Je l'attrapai et le tirai au bord du trottoir. Je rentrai pour demander à Jacob quelles étaient les chambres libres. Il y avait une chambre individuelle à mon étage, à l'arrière de l'immeuble. Il m'en confia la clé.

Elle avait été nettoyée depuis le départ de l'ancien locataire. Elle était un peu plus petite que la mienne, mais elle avait le même châlit en fer et un matelas de la même dimension. Mark et moi l'embarquâmes, ainsi que les draps et tout ce qui allait avec, puis nous le trimballâmes jusqu'à ma chambre, au fond du couloir, et le déposâmes sur le cadre vide.

— On dirait qu'il a toujours été là, fit observer Mark. Il ne manque qu'une chose.

Je partis récupérer l'oreiller dans la chambre libre, puis je l'installai sur mon lit. Nous ôtâmes mes draps et mon oreiller, les roulâmes en boule et les mîmes dans l'office. Il s'y trouvait une grande poubelle, j'y déversai ce qu'il y avait dans ma corbeille, la bouteille vide et le verre. Puis je refermai à clé la chambre inoccupée et nous nous arrê tâmes à la réception pour rendre la clé.

— C'est drôle, dis-je à Jacob, mais dans cette chambre il n'y a pas de matelas sur le lit.

— Y en a pas ?

— Non, mais je suis sûr que le porteur pourra aller en chercher un dans la réserve, très tôt demain matin.

Deux billets passèrent de ma main à la sienne.

— Pour sa peine, lui dis-je. Et pour la vôtre.

— Je vois pas où est le problème, dit-il.

Dehors, Mark regarda mon vieux matelas et hocha la tête en signe d'approbation.

— Je me suis toujours demandé l'effet que ça ferait de balancer un de ces machins par la fenêtre.

— Et alors ?

— Un coup il était là, et un autre coup il n'y était plus. En réalité, il y a plutôt de quoi être satisfait. Il a fait plus de bruit en touchant le sol que je ne pensais.

— Apparemment, personne ne s'en est aperçu dans la rue.

— Bah, on est à New York. Le gus, à la réception ? Jacob ? Il n'a pas fait d'histoires. Il est défoncé à un truc ?

— Il a un faible pour le sirop contre la toux.

— Eh merde. Qui c'est qui n'aime pas ça ?

CHAPITRE 40

On avait le temps de manger quelque chose en vitesse avant la réunion, Mark suggéra une cafétéria dans Broadway.

— On va prendre la moto, dit-il.

Ça se trouvait à huit ou dix rues de là, nous y arrivâmes sans tarder. Nous nous assîmes, commandâmes nos sandwiches au pastrami, puis je m'excusai et partis téléphoner.

Jim était toujours au magasin.

— En principe, je devais appeler tout de suite une fois débarrassé de l'alcool, lui dis-je, mais ça m'est complètement sorti de l'esprit.

Je lui racontai ce qui s'était passé depuis la dernière fois, il voulut savoir comment ça allait.

— Beaucoup mieux, lui répondis-je.

Il m'annonça qu'il risquait d'être en retard à la réunion, mais qu'il m'y verrait. Je regagnai la table et expliquai à Mark que c'était la première fois que je montais sur une moto.

— C'est pas vrai ! Ça ne t'était jamais arrivé ?

— Pas que je me rappelle, et je crois que c'est quelque chose dont on se souvient. Même quand on est dans le gaz, c'est le genre d'expérience qui marque.

— Tu devrais t'en payer une, mon pote. Sérieux.

Le pastrami était bon et les frites cuites comme il faut. J'aimais bien cet endroit et me demandai pour quelle raison je ne l'avais pas découvert auparavant. Ce n'était pas si loin que ça de mon hôtel, et j'avais dû passer devant des dizaines de fois depuis toutes ces années.

Pendant le repas, Mark me raconta en partie son histoire. Il y avait tout plein d'héroïne dedans, et quantité d'allers-retours mouvementés à travers le pays. Il avait passé beaucoup de temps à Oakland et à San Francisco, et parfois ça lui manquait.

— J'entendrais l'appel de la Californie que j'entendrais aussi l'appel de l'aiguille, elles ont la même voix, tu sais ? Je pense donc que, pour le

moment, je vais rester où je suis.

* * *

Il m'est arrivé, à deux ou trois reprises au fil des ans, de rêver que j'étais capable de voler. Je m'élevais au-dessus des toits, virais sur l'aile et tournais sans effort, goûtant pleinement le simple plaisir que j'y prenais. Après notre repas, je montai pour la deuxième fois à l'arrière de la Harley de Mark, pour aller de la cafétéria à Saint-Paul, et ce trajet eut quelque chose d'irréel qui me fit penser à ces rêves dans lesquels je volais. J'étais entré dans une sphère chimérique la première fois que j'avais ouvert la porte de ma chambre d'hôtel et, dans ce nouvel univers, les matelas sautaient des fenêtres et les motos fonçaient dans la nuit.

Puis nous arrivâmes à la réunion et le monde reprit sa consistance.

* * *

Jim n'était pas là. Je me pris un café et m'assis, un intervenant de Bay Ridge nous raconta comment, à quatre ans, il faisait, les matins suivant les soirs de fête, le tour de la salle de séjour pour finir ce qui restait dans les verres.

— J'ai tout de suite compris ce qu'allait être ma vie, déclara-t-il.

Pendant la discussion je levai la main pour expliquer que j'avais connu une journée difficile, dans laquelle on avait notamment mis ma sobriété à l'épreuve. Mais je n'avais pas bu et me réjouissais surtout d'être allé jusqu'à demander qu'on m'épaule, ce qui n'était pas vraiment courant de ma part. J'avais bénéficié de l'aide requise, je m'étais fait un ami à cette occasion, et j'avais conclu le tout en accomplissant une expédition. Rien qu'une petite expédition, précisai-je, mais je n'étais guère capable de supporter davantage d'excitation. Et puis, ajoutai-je, si seulement je réussissais à me coucher sans avoir bu, à mon réveil, le lendemain matin, j'aurais été sobre un an durant.

Ça me valut quelques applaudissements. Plusieurs personnes me félicitèrent pendant la pause, dont Jim, qui avait dû arriver vers la fin de l'exposé. Après, lui et moi emboîtâmes le pas à toute la bande qui s'en allait au Flame, mais, au lieu de nous installer avec eux devant la grande table,

nous en prîmes une petite. Il commanda un repas complet (il était venu directement du magasin), et moi un café.

— Tu n’es pas entré dans les détails, me fit-il observer.

— Ça a été un peu plus mouvementé que j’avais envie de le dire. Même si ça aurait fait une bonne histoire. On s’est retrouvés à balancer un matelas par la fenêtre.

— Ça a dû être marrant.

— Je n’ai pas eu à le faire. Je suis descendu vérifier qu’il ne tomberait pas sur quelqu’un. Je me suis dit que j’avais déjà assez de noms sur ma liste de huitième étape.

— Bien vu.

— En réalité, c’est Mark qui a tout combiné. Il a dirigé les opérations et a fait preuve d’une véritable capacité d’exécution. Même si c’est moi qui ai trouvé le moyen de remplacer le matelas.

— Tu en as fauché un dans une chambre vide.

— Je l’ai réaffecté. Mais, bon sang, Jim, quand j’ai ouvert la porte...

Il me laissa lui raconter tout ça par le menu. Quand j’eus fini, il fit la grimace et dit :

— On ne t’a pas joué une farce, ça non.

— Ça n’était pas plus rigolo qu’un infarctus. On ne pourra pas porter plainte, mais il s’agit quand même d’une tentative de meurtre.

— Il s’est dit que tu allais boire un verre et que ça te tuerait. Et ça t’aurait tué, même si ça aurait peut-être pris deux ans.

— Il sait que je touche au but, déclarai-je. Et il ne veut pas que quiconque s’en approche. Il a assassiné Jack Ellery parce qu’il était persuadé que la démarche que celui-ci avait entreprise pour réparer ses torts aurait pour conséquence directe d’attirer l’attention sur lui. Il a tué Mark Sattenstein pour l’empêcher de parler et il a liquidé Greg Stillman pour mettre un terme à mon enquête. Il n’était pas obligé de faire tout ça, j’avais accompli tout ce pour quoi on m’avait embauché, mais, chaque fois qu’il jetait de l’huile sur le feu, il y avait quelque chose de nouveau qui remontait à la surface et je me replongeais à fond dans ma petite enquête. Si bien que, la seule façon qu’il avait de se débarrasser de moi, c’était de me supprimer.

— Tu sais comment il s’appelle ?

— Je connais son prénom. On l’appelle Even Steven, par contraste avec Jack des hauts et des bas. Parce que Jack avait des sautes d’humeur, et pas lui, Steven, à l’évidence. Il est tranquille comme une puce.

— On ne dit pas plutôt...

— Excité comme une puce, tranquille comme Baptiste. Un mec qui les connaissait tous les deux a eu l'idée d'intervertir les images et, pour en arriver là, il ne lui a fallu fumer de la marijuana que pendant vingt-cinq ans tous les jours.

— Le cannabis, l'ami de l'homme.

— Si l'autre était arrivé à me pousser à boire, je ne serais sans doute plus capable de mener cette enquête et, même si je le faisais, je n'aurais plus été crédible. Je n'aurais été qu'un pochetron en plein délire paranoïaque et, des mecs comme ça, les flics en voient des masses. Et, si je me prenais une cuite, ça risquait fort de me tuer sur le coup, à tout le moins de faire de moi une victime facile. Il nous arrive des trucs, quand on est soûl. On se casse la gueule dans l'escalier et on dévale plusieurs étages sur le ventre, ou on tombe sur les voies du métro, on titube sur le bord du trottoir quand arrive le bus. Il a maquillé la mort de Sattenstein en braquage qui aurait mal tourné et celle de Stillman en suicide, il pouvait se débrouiller pour me tuer et donner le change.

— Et maintenant ?

— Il va chercher un autre moyen.

— Et qu'est-ce que tu vas faire ?

— Essayer de le coincer avant qu'il me bute.

Il réfléchit à la question.

— Tu sais, dit-il, je passe parfois une journée entière à me tourner les pouces, et d'un seul coup on me donne du boulot, et il faut que je le fasse d'urgence. J'en suis à ne pas pouvoir manger le soir avec ma femme, et je loupe la première moitié de ma réunion.

— C'est ce qui s'est passé ce soir.

— Oui, et chaque fois ça me met en rogne. Mais il n'y a personne qui m'offre du bourbon haut de gamme, ni personne qui cherche à me tuer, ce qui fait que je n'ai peut-être pas vraiment lieu de me plaindre.

* * *

— Tu sais, dit-il quand nous quittâmes le Flame, tu prends toujours la peine de me raccompagner chez moi à pied. C'est demain ton anniversaire, je crois qu'il est temps que, pour changer, ce soit moi qui te raccompagne.

Quand nous arrivâmes au Northwestern, il me fit la remarque suivante :

— Il s'est passé des mois sans que je vienne jamais faire un tour dans ta chambre.

— Tu veux la voir ?

— Puisque que je suis ici.

— Ça va pour moi, Jim.

— Je le sais.

— On a laissé la chambre en bon état, Mark et moi. Ça sentait encore un peu le bourbon, mais on a ouvert la fenêtre et ça doit être fini maintenant.

— C'est sans doute vrai.

— Et puis, il ne sera pas revenu. Il a essayé un truc, ça n'a pas marché, il va essayer autre chose.

— Logique.

— Mais tu as quand même envie de monter.

— Pourquoi pas ?

Nous montâmes, j'ouvris ma porte donnant sur une chambre qui n'avait pas changé depuis mon départ, sinon qu'il y faisait nettement plus froid. Je fermai la fenêtre. Jim regarda autour de lui, puis il gagna lui-même la fenêtre.

— Jolie vue, dit-il.

— Ça me donne quelque chose à regarder quand je suis d'humeur à regarder quelque chose.

— On ne pourrait pas demander davantage. Elle a l'air de te convenir.

— Je crois.

— Et à ton réveil, demain matin, tu auras passé un an sans boire.

— Parfois ça paraît long, et parfois non.

— Tu sais ce qui t'attend aussi, demain ? Une nouvelle journée à passer sans boire. Et ça, il arrive que ce ne soit pas évident.

— Je sais.

— Et c'est une journée à la fois, pas la peine de voir les choses à long terme ; en revanche, si tu persévères, tu risques de parvenir à une sobriété qui se prolonge depuis un bon moment. Tu sais comment être certain de parvenir à cet honneur si difficile à atteindre ?

— Non, comment ?

— En ne buvant pas, et en ne mourant pas.

Je lui dis que je verrais ce que je pourrais faire.

* * *

Quand il s'en alla, je fus d'avis qu'il me fallait plus qu'une douche. Je me fis couler un bain et m'y trempai jusqu'à ce que l'eau ne soit plus chaude. Ça me détendit les muscles et la nuque, en revanche ça ne me donna pas sommeil. J'étais couché au lit dans le noir, et bien sûr le nouveau matelas me parut étrange, ainsi que l'oreiller. Il n'y avait rien à leur reprocher, ni à l'un ni à l'autre, et il était clair que ce n'était pas à cause d'eux que je n'arrivais pas à m'endormir. C'était à cause de ce qui se passait dans ma tête que je restais éveillé.

Je me levai et allumai. Pour vaincre l'insomnie, Jim m'avait un jour suggéré de lire le chapitre de la septième étape qui figure dans *Les Douze Étapes* et les douze traditions. « Il y a de quoi arrêter net un rhinocéros qui te fonce dessus, m'avait-il assuré. J'ai lu, voilà des années, le premier chapitre de *Du côté de chez Swann*, sans réussir à aller plus loin dans l'œuvre de M. Proust. Chaque fois, je m'endormais. Mais ça marche presque aussi bien avec la septième étape. »

Je lus les deux premiers paragraphes, puis je remis le livre sur l'étagère et sortis le récit que Jack Ellery avait fait du double homicide de Jane Street. Je le lus jusqu'au bout, le posai, réfléchis et conclus que je n'avais pas plus envie de dormir que tout à l'heure, que ça me paraissait exclu, du moins pour l'instant.

Je pensais à Mark le Motard, et au fait qu'il avait plus de qualités que je ne l'aurais soupçonné. On est comme ça surpris par les gens, surtout par ceux qui ne boivent pas. C'était le plus pur des hasards qui m'avait amené à l'appeler : un coup de fil que quelqu'un d'autre m'avait passé m'avait conduit à lui demander si c'était lui qui avait essayé de me joindre, il m'avait répondu en me demandant mon numéro et en me donnant le sien, que j'avais noté plus par politesse qu'autre chose. Et comme je n'avais pas mon répertoire avec moi, et que son numéro se trouvait toujours dans mon portefeuille, c'était à lui que j'avais téléphoné. Je n'aurais pas pu mieux tomber.

C'est drôle, comment ça marche.

Je décidai de noter son numéro dans mon répertoire, l'effort consistant à le recopier, en même temps que d'autres figurant sur des cartes ou des bouts de papier rangés dans mon portefeuille, étant le genre de tâche qui me convenait parfaitement, vu mon état d'esprit. Je triai tout, déposai une flopée de tickets de caisse dans l'étui à cigares où je les rangeais quand j'y

pensais, puis je trouvai un stylo à bille fine pour consigner le numéro de Mark et les autres ainsi rassemblés depuis que je m'étais enfin forcé à accomplir cette tâche avec précision.

J'en avais à moitié fini lorsque quelque chose m'arrêta brusquement. Je contemplai la carte que je tenais à la main, notai le numéro dans mon répertoire, regardai encore un peu la carte, puis la remis dans mon portefeuille.

Je repris les aveux de Jack, les lus encore une fois en entier, et remarquai quelque chose qui m'avait échappé la première fois. « Je l'appellerai S. », écrivait-il en parlant de son complice, et c'est ce qu'il faisait, S. désignant Steve. Et, quand il décrivait ensuite le meurtre proprement dit, ce type devenait E. S., c'est-à-dire Even Steven, à l'évidence.

Maker's Mark, me dis-je. Il y avait Mark Sattenstein, Mark le Motard, et maintenant Maker's Mark.

Pourquoi avait-il choisi cette marque ?

Ce n'était pas un bourbon très connu, je ne me rappelais pas la dernière fois que j'en avais vu une pub, mais bon, en même temps, j'essayais de ne pas trop faire attention aux publicités pour l'alcool. Il était cher, mais moins que le Dickel ou le Wild Turkey, et il n'était pas aussi réputé qu'eux. Et il ne s'agissait pas d'une marque que j'avais souvent commandée.

Dans les bars, je ne précisais pas forcément la marque. Je me contentais parfois de demander un bourbon, ou bien de regarder les bouteilles derrière le comptoir et de désigner celle dont l'étiquette attirait mon attention. Old Crow, Old Forester, Jim Beam, Jack Daniel's. Il y avait des bourbons que je goûtais parce que j'aimais bien leurs noms, ou l'allure de la bouteille. Et, quand je traversais la rue pour m'en acheter une, je revenais en général avec de l'Earley Times ou de l'Ancient Age, ou peut-être du J. W. Dant, quelque chose d'abordable et qui fasse l'affaire, suffisamment moelleux pour être avalé sans problème et assez fort pour remplir sa fonction.

C'était Carolyn Chetham qui avait un penchant pour le Maker's Mark. Elle sortait avec Tommy Tillary, et un soir elle avait débarqué Chez Armstrong sans lui. Elle habitait tout près, dans la 57e Rue, à quelques encablures de la Neuvième Avenue, côté ouest, dans un immeuble Art déco, où elle avait un séjour aménagé en contrebas et des pièces à haut plafond, et ce soir-là nous en étions venus à nous consoler, tous les deux, puis nous avions partagé son lit, ainsi qu'un demi-litre de Maker's Mark.

Et c'est là, dans cet appartement, qu'elle s'est suicidée avec l'arme que Tommy lui avait donnée. Elle m'a d'abord appelé, je suis arrivé trop tard, mais ça m'a largement laissé le temps de commettre moi aussi un crime – je me suis débrouillé pour que Tommy Tillary, qui n'avait pas été inquiété pour le meurtre de sa femme, aille en prison pour avoir tué sa copine.

Je pensai à tout ça en m'habillant, caleçon, pantalon, chaussettes, chaussures. Puis j'attrapai une veste, quittai ma chambre et descendis dans la rue. Je tournai à droite, allai jusqu'au carrefour, puis tournai de nouveau à droite.

J'allai jusqu'au Pioneer, ou Piomeer, si vous voulez. La petite épicerie minable était toujours ouverte, tout comme bien sûr le rade à côté. Je pouvais y entrer et m'approcher du bar, où le mec qui se trouvait derrière serait sans doute en mesure de répondre à la question que je serais venu lui poser.

Et qui sait ce que j'aurais pu lui demander d'autre ? De toute façon, il aurait la réponse.

CHAPITRE 41

Mais, au lieu de ça, je fis demi-tour et rentrai. Il était suffisamment tard pour que le kiosque à l'angle de la Huitième et de la 57e Rue Ouest ait reçu la première édition du *New York Times*, mais, dès que j'arrivai à l'hôtel, je laissai pour une fois mes pieds agir intelligemment et m'y faire entrer. Je montai, me déshabillai une fois de plus, tirai la chaise devant la fenêtre et m'assis un moment sans rien regarder de particulier.

Je m'étais dirigé vers Chez Armstrong parce que j'avais une question à poser. Et j'avais tourné les talons parce que je venais de passer une journée où je ne m'étais jamais retrouvé plus près – et concrètement – d'un verre que ce jour-là et ce, depuis un an, et dans un jour je fêterais ma première année sans alcool. Je n'avais pas envie de prendre un verre, ça ne me disait rien de boire, et j'en avais assez assimilé depuis trois cent soixante-quatre jours pour reconnaître que j'étais très vulnérable et que cette chambre représentait maintenant un grand danger.

Oh, j'aurais pu appeler quelqu'un d'autre, un ami sobre qui m'aurait tenu compagnie pendant que je posais ma question. Mais je n'avais pas à le faire à tout prix non plus. Je pouvais me contenter de rentrer et de me mettre au lit. Ma question serait toujours là le lendemain matin.

Je ne savais pas si j'arriverais à dormir. Je me couchai, éteignis, m'allongeai sur le matelas dont je n'avais pas l'habitude et posai la tête sur l'oreiller que je ne connaissais pas bien.

Et hop, voilà, ce fut le matin.

* * *

Mon premier réflexe, après le petit déjeuner, fut d'appeler Dennis Redmond. Je le trouvai au commissariat – il s'apprêtait à sortir. Je lui dis que j'étais pratiquement sûr d'avoir découvert quelque chose.

— Sur Ellery ? dit-il. Parce que ça ne va pas être évident de faire passer la mort de Stillman pour autre chose qu'un suicide.

— Allez donc voir du côté de G. Decker Raines, lui rétorquai-je. Et de Marcy Cantwell.

— Tiens, pourquoi ai-je l'impression d'avoir déjà entendu ces noms ?

— Il y a quelques années, un double homicide à Jane Street, dans le West Village. Le nid d'amour d'un couple qui vivait la bohème, à en croire le *New York Post*, et...

— Oui, je m'en souviens, de cette histoire. Elle n'est toujours pas élucidée, si je ne m'abuse. Pourquoi ? Vous voulez dire que vous savez qui a fait le coup ? Eh bien, qui était-ce ?

— Jack Ellery.

— Vous vous foutez de moi.

— Il l'a avoué. Par écrit.

— Et vous les avez vus, ces aveux ?

— Je les ai à la main.

Il cogita. Puis il dit :

— J'imagine qu'il n'a pas agi tout seul.

— Il avait un complice.

— Et il est devenu un modèle de vertu, enfin... vous appelez ça comme vous voulez, et le complice a eu peur qu'il parle. Merde, il faut que je m'en aille. Vous vous rappelez l'endroit où je vous ai retrouvé l'autre fois ? Le Minstrel Boy ? Disons quatorze heures cet après-midi ? Et puis... Matt ? Apportez ces aveux, d'accord ?

* * *

Je raccrochai, le téléphone sonna presque aussitôt. C'était Jan qui voulait me souhaiter un joyeux anniversaire. Ce fut une drôle de conversation, le non-dit venant masquer ce dont on parlait. Elle se dit très heureuse pour moi qui m'étais donné beaucoup de mal cette année, je lui exprimai toute ma gratitude de m'avoir apporté un soutien indéfectible dès le début, et, quand elle raccrocha, j'eus tout de suite envie de la rappeler. Mais pour lui dire quoi ?

J'avais quelques coups de fil à passer, mais ça sonna aussitôt et, cette fois, c'était Jim. Il me demanda, sur un ton bourru, si j'étais toujours à jeun, je lui répondis que oui, par miracle ; eh pardi, c'en était un, me dit-il, il ne faudrait jamais que je l'oublie. Puis il me félicita en déclarant que la première année était la plus difficile.

— Exception faite de toutes celles qui suivent, ajouta-t-il.
— Après ton départ, lui confia-je, j'ai eu du mal à m'endormir.
— Alors tu as pris trois Seconal et trente centilitres de vodka pour les faire passer.
— Je me suis habillé et je suis allé Chez Armstrong.
— Sérieux ?
— Je voulais poser une question au barman.
— Et alors ?
— J'ai décidé que ça pouvait attendre et que ce n'était sans doute pas un endroit conseillé pour moi. Il se trouve que j'y vais maintenant, au cas où le barman qui est de service le jour serait en mesure de me répondre. Sinon, je retournerai y faire un tour ce soir.
— Tu pourrais téléphoner à droite et à gauche, trouver quelqu'un qui puisse t'accompagner.
Je lui dis que j'y réfléchirais.

* * *

Chez Armstrong ouvrait d'ordinaire aux alentours de vingt-trois heures, j'y arrivai quelque vingt à trente minutes plus tard. J'avais passé un moment au téléphone et m'étais débrouillé pour aller faire un saut à la salle de garde du commissariat du centre-ville nord. Je m'étais en revanche abstenu de demander du renfort, tournai au coin de la rue et entrai seul dans la salle qui sentait la bière et le tabac, ce qui n'était pas désagréable.

Deux tables étaient occupées, au bout du comptoir un mec buvait peinard une bière en lisant le *Daily News*. Lucian, qui faisait office de barman, était en train de préparer un Bloody Mary et se figea en me voyant approcher. Il était surpris, mais essaya de n'en rien montrer.

— Ça m'a l'air superbe, dit-je en parlant de son œuvre, mais ce n'est pas ça qui m'amène. Je suis juste venu te poser une question.

— Je t'écoute, Matt. Si je ne connais pas la réponse, j'en inventerai une.

— Je me demandais si quelqu'un était venu se renseigner sur moi.

— Se renseigner... Je ne crois pas. Se renseigner sur quoi ?

— Sur ce que je buvais dans le temps.

— Pourquoi demanderait-on un truc pareil ? Mais, bon, il y avait un vieux pote à toi ici, l'autre jour.

— Ah oui ?

— Il s'est assis ici, il a bu deux ou trois verres. Il a payé quand je l'ai servi, puis il m'a fait signe de garder la monnaie. « C'est bon, payez-vous-en un vous aussi. » Alors, tu vois, un mec comme ça, après, tu le rhabilles généreusement.

— Ben tiens.

— Même topo la deuxième fois. « C'est bon, prenez quelque chose, vous aussi. » Ouais, il trouve que c'est un bistrot super, et il me dit qu'un vieux pote à lui venait ici dans le temps.

— Il a dit comment je m'appelais ?

Il fit signe que oui. Il avait fini de préparer son Bloody Mary, il le versa dans un verre à pied et le filtra au passage. Je croyais que c'était pour un client mais, non, il y trempa ses lèvres.

— La nuit est longue, m'expliqua-t-il. Il faut bien se donner du cœur à l'ouvrage.

— Saine politique.

Il en rebut une petite gorgée.

— J'ai eu l'impression que vous aviez été flics ensemble.

— C'était un flic ?

— Il l'a été, à mon avis.

— Tu ne sais pas comment il s'appelle, par hasard ?

— Non, et je ne crois pas qu'il sache non plus comment je m'appelle. On n'est pas allés jusque-là.

— À quoi ressemblait-il ?

Il se rembrunit.

— Tu sais, je n'ai pas fait très attention. La cinquantaine, ni gros, ni maigre. Dans la moyenne, quoi. Il buvait du scotch, ça je m'en souviens, et je crois que c'était du Johnny Red, mais je n'en jurerais pas.

— Et il a parlé de moi.

— Juste pour savoir si je t'avais vu, et s'il t'arrivait de venir ici maintenant que tu ne piques plus, alors que tu avais l'habitude de boire du bourbon.

— Il se souvenait de ça.

— Mais ce qu'il ne se rappelait plus, c'était ta marque préférée.

— Ah. Et qu'est-ce que tu lui as dit ?

— Qu'à mon avis il n'y en avait pas un que tu aimais plus que les autres. Mais il voulait une réponse. Soi-disant que c'était pour une occasion

exceptionnelle. En pareil cas, c'était quoi, le bourbon que tu commandais ? Comme s'il le savait et voulait qu'on lui rafraîchisse la mémoire.

— Et qu'est-ce que tu lui as répondu ?

— Je ne sais pas si je t'en ai jamais servi, répondit-il, et qu'est-ce que ça pouvait faire ce que tu buvais, puisque tu ne bois plus ? Mais il voulait une réponse, monsieur « prenez-quelque-chose-vous-aussi », et je me suis souvenu d'un autre mec qui avait expliqué qu'il y avait une marque de poison bien précise qui était la meilleure au monde, du Turkey, à mon avis, mais ça pouvait être de l'Evan Thomas, et toi, là, tu avais parlé d'un autre bourbon pour dire qu'il était aussi bien que n'importe lequel de ceux-là. Tu te souviens de cette discussion ?

Je fis signe que non.

— Il n'y a pas de raison que tu t'en souviennes. Ça remonte à des années. Mais ça m'était resté gravé dans l'esprit et, un jour ou deux après, j'y ai goûté et conclu que tu avais raison. Tu devines la marque ?

— Aucune idée.

En guise de réponse, il sortit une bouteille de l'étagère du haut. Du Maker's Mark.

Il hésita un instant, pas plus, non, puis il la remit à sa place.

— Voilà donc ce que je lui ai dit. Tu le connais, ce type, Matt ?

— J'avais ma petite idée sur son identité, et la description que tu m'en as faite l'a confirmée.

— Oui, je suis nul quand il s'agit de décrire les gens. Il portait des lunettes, si ça peut t'aider. C'est correct ce que je lui ai dit ?

— Bien sûr.

— Tu sais, c'est drôle, reprit-il après une hésitation. Là, à l'instant, quand j'avais la bouteille à la main, j'ai eu l'impression que tu allais me demander de t'en servir un verre.

— Vraiment ?

— Pendant une seconde. Ça fait combien de temps ?

— Pratiquement un an.

— Sans déconner ? Il y a si longtemps ?

— Une année aujourd'hui, en réalité.

— Sans blague ? Putain, tu sais ce que j'ai failli dire ? « Il faut arroser ça ! » Mais je ne pense pas qu'il faille, hein ?

* * *

J'assistai à la réunion de midi au Fireside. J'eus droit à la salve d'applaudissements traditionnelle lorsque j'annonçai mon anniversaire au début de la séance.

Je restai là-bas à boire du café et à écouter quelqu'un raconter son histoire avec l'alcool, et me rappelai l'instant où Lucian avait brandi la bouteille de bourbon à long goulot.

« Oh, qu'est-ce que ça peut bien faire ? me disait une petite voix. Voyons voir si c'est aussi bon que dans mes souvenirs. »

OceanofPDF.com

CHAPITRE 42

La première fois que je l'avais retrouvé au Minstrel Boy, j'étais arrivé avant lui et l'avais attendu en mettant sur le juke-box la chanson emblématique du bar dans la version de John McCormack. Ce coup-ci, j'avais quelques minutes d'avance et passai l'autre face du disque :

*Elle était exquise et ravissante, telles les roses d'été,
Mais je ne fus point conquis par sa seule beauté,
Oh non, ce fut la candeur naissante de son regard
Qui me fit aimer Mary, la Rose de Tralee...*

Redmond arriva pendant le dernier couplet, s'arrêta au bar pour prendre un verre, puis me rejoignit et s'assit. Et observa un silence respectueux jusqu'à la fin du disque.

— Sacrée voix, fit-il remarquer. À ton avis, il y a combien de temps qu'il est mort ?

— Aucune idée.

— Je sais qu'il avait disparu depuis longtemps quand j'ai entendu parler de lui pour la première fois. Ma mère avait tous ses disques. Un grand nombre, en tout cas. Des 78-tours, extraits d'un album. Je le revois sur une étagère dans notre salle de séjour. Ne me demandez pas ce qu'ils sont devenus, en tout cas, ici, il est toujours dans le juke-box, et il a toujours une voix aussi limpide après tout ce temps.

Il but une gorgée, posa le verre sur la table. Il y avait un Coca en face de moi, je n'étais pas très pressé d'y goûter.

— Bon, dit-il, qu'est-ce que vous avez trouvé ?

* * *

— Sacré document, dit-il.

Il fit un rouleau avec les aveux de Jack et le tapota sur le haut de son verre désormais vide. Il l'avait lu deux fois en entier, nous en avions discuté un moment, et voilà qu'il venait de le relire in extenso.

— Il devrait être possible de prouver que c'est bien lui qui l'a écrit, dit-il. Il doit exister des échantillons de son écriture qui permettent d'établir la comparaison. Bien sûr, il y aura toujours un expert de la défense qui jurera ses grands dieux que ça ne peut pas être son écriture parce que, tenez, il suffit de regarder les petites boucles sur ses « D ». Cela, en admettant qu'on puisse considérer que ce document est une preuve recevable, ce qui n'est pas garanti. Vous l'avez trouvé dans sa chambre ?

— Scotché sous un tiroir.

— Où on l'aurait vu si on avait eu une raison de le chercher, mais comme on n'en avait pas... Comment avez-vous eu l'idée de fouiller ?

— Stillman était allé voir le gardien pour récupérer les affaires de Jack. Mais quelqu'un était déjà passé.

— Et vous pensiez que c'était moi.

— Je pensais que ça se pouvait, oui.

— Et ça aurait pu, si on avait traité cette affaire en priorité. Sauf que j'avais déjà examiné tout ce qu'il y avait dans la pièce, et que ça se réduisait à pas grand-chose.

— En effet.

— Donc ce n'était pas moi, ni mon coéquipier, ni aucun autre flic en civil. C'était celui qui l'a assassiné qui voulait voir s'il restait quelque chose qui lui avait échappé.

— Tout juste.

— Et il y avait quelque chose ?

— Je crois qu'il y avait un exemplaire de la liste que Jack avait dressée pour sa quatrième étape.

— Dont vous m'aviez dit qu'il avait discuté avec Stillman.

— C'est à ce moment-là qu'il a avoué à Stillman avoir tué quelqu'un, mais sans préciser ni qui ni quand. Pour moi, il y avait des chances qu'il en ait rédigé une version plus détaillée pour lui-même, et c'est dans l'espoir de la retrouver que je me suis rendu dans sa chambre.

— Il aurait mieux valu que ce soit moi qui la trouve, dit-il.

— C'est-à-dire que... vous n'aviez pas eu pas l'idée de la chercher, et...

— Il aurait été préférable que vous veniez me voir, qu'on aille là-bas ensemble et qu'on découvre ce machin. Au lieu de ça, vous avez soudoyé le

gardien pour qu'il ferme les yeux, vous avez pénétré dans un local où vous n'aviez pas le droit d'entrer et vous avez embarqué un truc que vous dites avoir trouvé à un endroit précis à un moment précis. Ce dont je ne doute pas un instant, mais ce n'est pas à moi de déterminer ce qui est une preuve recevable et ce qui ne l'est pas.

— Je sais.

— Ce qui fait que de ce point de vue...

— Je sais.

— De toute façon, ce n'est pas que ça prouverait quoi que ce soit, sinon que le mort qui a écrit ce texte affirme qu'un complice et lui ont assassiné deux personnes. Il ne donne même pas le nom du complice.

— Non.

— Even Steven. Il s'agit donc d'un dénommé Steve.

— J'ai demandé à un copain de regarder dans deux ou trois dossiers consacrés à des pseudonymes et des surnoms. Il trouvera bien quelque chose.

— Ça pourrait figurer quelque part sur une liste, mais tout ça veut dire que le fric, la dope ou les bijoux volés se trouvent quelque part sous séquestre. Ça ne signifie pas que quelqu'un va les revoir un jour. Even Steven.

Il hocha la tête.

— Mais vous savez qui c'est, ajouta-t-il.

* * *

Il examina la carte de visite professionnelle.

— Elle indique que votre ami habite Jersey City.

— Ce qui est à moitié vrai.

— Et ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il réside à Jersey City ?

— J'ai parlé à un journaliste qui le connaît. Il traîne aux abords du tribunal, rend des services, magouille.

— Il y a des tas de mecs qui font ça, dit Redmond. Ce n'est pas vraiment une espèce en voie de disparition de ce côté-ci de l'Hudson. Vann, c'est ce qui est marqué là-dessus. Comment s'est-il débrouillé pour transformer ça en Steve ?

— Sa mère l'avait appelé Evander, lui expliquai-je. Il a réduit ça à une syllabe, puis rajouté un « n » au bout pour qu'il soit clair que c'est son

prénom.

— Sinon, ça aurait fait néerlandais. Van Steffens.

— Je n'en suis pas certain, lui dis-je, mais je pense qu'il a raccourci son prénom de manière à ce qu'il ne fasse que deux syllabes. Il est passé d'Evander à Evan.

— Evan Steffens.

Il hochait lentement la tête.

— Là, on n'est pas loin d'Even Steven.

— Quand Jack en parle dans son texte, il dit au départ qu'il désignera son complice sous le nom de S. Et il l'a fait en se contentant d'utiliser cette initiale jusqu'au bout. Mais, vers la fin, il l'appelle E. S.

— Ce qui peut correspondre à Even Steven.

— Mais pourquoi recourir à des initiales pour donner un surnom à quelqu'un ? J'y ai un jour réfléchi...

— Oui, je vois comment vous en êtes arrivé à vous poser la question. Bon, je vais me prendre un autre verre, parce que celui-ci commence à dater. Ensuite, vous pourrez m'exposer tout ça.

* * *

Quand j'eus fini, il avait presque terminé son second godet. J'étais passé du Coca au café et ma tasse était vide, elle aussi.

— Ellery arrête de boire, dit-il, et il veut se réconcilier avec le bon Dieu. Qu'est-ce qu'il va faire ? Se dénoncer comme étant l'assassin du nid d'amour ?

— Pas forcément. Il ne s'est même pas montré explicite avec son parrain. Mais il veut trouver un moyen de réparer les torts qu'il a commis ce soir-là.

— Comment Steffens l'apprend-il ?

— Ils évoluent tous les deux dans un milieu où les infos circulent. « Eh, tu es au courant pour Jack des hauts et des bas ? Il va voir tous les connards qu'il a entubés autrefois pour essayer de les dédommager. » Ou bien Jack pourrait être allé le voir. « Je voulais te prévenir qu'on risque d'avoir vent de ce qu'on a fait à Jane Street, mais que tu n'as pas à t'inquiéter : je vais prendre garde à ne jamais citer ton nom. »

— Si j'avais été Steffens, je ne crois pas que ça m'aurait tellement rassuré.

— Non, bien sûr. S'il raconte à n'importe quel inspecteur ce qu'il a fabriqué, il va se passer combien de temps avant qu'il se mette à table pour le reste ?

— Ou même s'il ne parle pas, Matt. Moi, si cette affaire atterrit sur mon bureau, je vais commencer par m'intéresser à ses complices connus. Le nom de Steffens va peut-être ou peut-être pas apparaître, mais, si vous êtes Steven, comment pouvez-vous être sûr qu'il n'apparaisse pas ?

— Il n'y a qu'un moyen.

— Et, s'il n'y avait pas eu Stillman, ça aurait marché. Un ancien taulard sans ressources qui vit dans une chambre meublée... vous savez bien de quelle façon on règle ce genre de problèmes. Il y en a un qui se bourre la gueule et parle trop. Steffens ne faisait jamais allusion à l'histoire de Jane Street, alors pourquoi parlerait-il de Jack des hauts et des bas ?

— Il n'en parlerait pas.

— Non, il n'a pas été inquiété pour ça – ce qui ne me plaît pas – mais il y a des tas de gens qui ne sont pas inquiétés pour des tas de meurtres. Y compris ceux qui ne sont pas officiellement considérés comme des assassinats, ce qui, j'imagine, est le cas avec Gregory Stillman. Sauf que l'autre y est passé avant, non ? Sattenstein ?

— Et, là, c'est un meurtre, répondis-je, mais on va le coller sur le dos de quelqu'un d'autre.

— Le mec qui s'est fait serrer pour les autres braquages. Mais, d'après vous, il affirme que, dans le cas de Sattenstein, ce n'est pas lui qui a fait le coup. Bon, mais on l'a coincé pour toutes les autres histoires et, quand il sortira de prison, il sera trop vieux pour commettre des braquages, de sorte que ça n'a guère d'importance. Pour les flics du centre-ville, c'est lui qui a buté Sattenstein, au même titre que les autres, et donc l'affaire est close.

— Sattenstein m'a appelé, dis-je. La dernière chose que je lui ai demandée, c'est d'où venait le surnom de Jack des hauts et des bas. Il n'en savait rien.

— Et ensuite il s'en est souvenu ?

— Je ne le saurai jamais, car je ne l'ai pas rappelé à temps. Pour moi, il l'ignorait, mais il pensait à quelqu'un qui pourrait me le dire.

— Steffens.

— Sattenstein était un fourgue. S'il connaissait Jack, il a sans doute connu aussi des mecs avec qui il bossait. « Eh, où est-ce qu'il a récolté ce

surnom, Jack ? Je pensais que tu le saurais, vu que toi, on t'appelait Even Steven. »

— Ça n'aurait pas été trop dur pour Steffens de convenir d'un rendez-vous dans le quartier de Sattenstein. Tout comme il n'aurait pas eu trop de mal à s'introduire dans l'appartement de Stillman. « Bonjour, Gregory. Je suis un policier qui enquête sur le meurtre d'un de vos amis. Le gardien de son immeuble m'a remis des affaires à lui et il y a deux ou trois articles que j'aimerais vous donner. » Ou bien il lui raconte qu'il a son calepin et qu'il y a quelque chose qu'il y a écrit dont il a envie de discuter avec lui. Stillman l'aurait laissé entrer.

— Ça ne fait aucun doute.

— Et, ensuite, il l'aurait étranglé ? Ça aurait marché, et ce serait passé inaperçu après que le pauvre vieux serait resté pendu plusieurs heures, une ceinture autour du cou. Et ensuite, la cerise sur le gâteau, ce fils de pute essaye de t'offrir un verre.

— Ce qui montre qu'on peut décidément tomber bien bas une fois qu'on commence par un simple meurtre, fis-je remarquer.

— Du Maker's Mark, dites-vous ?

— Il a dû l'acheter dans le magasin de vins et spiritueux qui se trouve en face de mon hôtel. Auquel cas, il y avait sans doute une petite étiquette gommée derrière la bouteille, avec l'adresse et le numéro de téléphone de la boutique. Autrefois, on en collait sur toutes les bouteilles pour vous rappeler où vous l'aviez trouvée, dans l'espoir que vous reveniez en chercher d'autres.

— Vous n'avez pas vérifié s'il y en avait une.

— Non. Je l'ai vidée sans regarder, puis je l'ai flanquée à la corbeille avec le verre, et tout cela a atterri dans la grande poubelle installée à côté de l'ascenseur de service. Le portier la vide deux fois par jour. Je suis certain qu'elle n'y est plus maintenant.

— Ce n'est pas grave.

— Non. Qu'est-ce que ça prouverait ? Que quelqu'un a acheté une bouteille de bourbon en face ? Il en a sans doute acheté deux, une pour me la laisser, et l'autre pour en verser le contenu sur mon lit, et je me demande s'il leur arrive souvent de vendre deux bouteilles de Maker's Mark à quelqu'un... Ils se souviendront de lui, et puis quoi ? Il a plus de vingt et un ans. Il a le droit de s'acheter tout l'alcool qu'il veut.

— Le concierge de l'immeuble d'Ellery l'a vu quand il s'est fait passer pour un flic, dit Redmond. C'est un délit grave, mais on aurait du mal à établir sa culpabilité, car il s'est contenté d'ouvrir brièvement son portefeuille et de laisser le gardien en tirer les conclusions.

Il me regarda.

— Il y a des tas de gens qui font ça, ajouta-t-il.

— Il n'a pas remis ça Chez Armstrong, mais le barman qui était de service a eu l'impression qu'il s'agissait d'un flic, ou d'un type qui l'avait été. Il lui a demandé ce que j'aimais boire. Mais ça non plus, ce n'est pas un crime.

— Non. Nous voilà donc en présence d'un mec qui incarne à lui tout seul une vague de délinquance. Il a assassiné deux personnes dans le Village il y a déjà un bon moment, et le seul type susceptible de le faire tomber pour ça est mort. Mort parce que notre gus l'a abattu, mais on n'en a pas la preuve et on ne connaît personne qui en a été témoin ; même chose pour les deux hommes qu'il a liquidés pour dissimuler le meurtre d'Ellery. Je constate donc qu'on n'a absolument rien contre lui.

— Il a commis un acte de vandalisme en aspergeant un très bon matelas avec un whisky d'une excellente marque.

— Ce n'est qu'un délit, répondit-il, et il lui a fallu se rendre coupable de violation de domicile pour l'accomplir, ce qui pourrait le rendre coupable d'un crime pas trop grave. Il faudrait que j'aie vu dans le code pénal, mais je ne crois pas que je vais le faire, parce que, là non plus, on n'a pas de preuve.

— Je sais.

— C'est énervant, car je n'aimerais rien mieux que de l'envoyer en prison, ce fumier. J'aimerais le serrer pour le meurtre d'Ellery, par principe, et j'aimerais encore plus le serrer pour celui de Stillman, qui m'a paru être un mec plutôt bien.

— C'en était un.

— Et il serait toujours vivant s'il avait été assez raisonnable pour ne pas faire trop de zèle. Mais, oui, j'aimerais coincer Steffens pour l'assassinat de Stillman. Et je ne vous dis pas le plaisir que ça me ferait de le coincer aussi pour le meurtre de l'homme et de la femme dans le Village. Une affaire délicate qui n'est toujours pas élucidée, depuis le temps... Bon sang, qu'est-ce que ça serait génial d'y mettre un terme !

— À ma connaissance, il n'a jamais été arrêté.

— Il n'a pas de casier judiciaire ? J'ai du mal à le croire. Il fréquentait Ellery, il a donc dû faire des conneries avec lui, mais sans jamais être inculpé.

Il tapota la table avec la confession de Jack Ellery transformée en rouleau.

— Si c'est comme ça que ça s'est passé, reprit-il, et il n'y a pas de raison qu'Ellery enjolive tout ça...

— Non, ça a l'air vrai.

— Alors Steffens a réagi avec un sang-froid imperturbable en tuant la femme. Puis il a forcé Ellery à tirer une fois. Vous trouvez que c'est le comportement d'un type qui en est à son coup d'essai ?

— Ce n'était sans doute pas son premier meurtre.

— Et l'on sait que ce n'était pas le dernier. Mais combien en a-t-il commis entre-temps, selon vous ? Si c'est comme ça qu'il règle ses problèmes... À combien de problèmes s'est-il retrouvé confronté au fil du temps ?

Cette question resta en suspens. Il était impossible d'y répondre, impossible aussi de la traiter à la légère.

— Vous voyez un moyen quelconque de le faire tomber pour un truc ?

Il réfléchit.

— Non, répondit-il. Non, je n'en vois aucun. Vous non plus, et vous ne pouviez pas vous attendre à autre chose. Alors, pourquoi sommes-nous ici, Matt ? Pourquoi m'avez-vous appelé ?

— Je pense qu'il n'a pas fini.

— De tuer ? Il n'en aura jamais fini, si c'est comme ça qu'il règle ses problèmes. Mais on pourrait croire qu'il n'a plus de problèmes pour le moment. Qui reste-t-il ?

— Eh bien, répondis-je, il y a toujours moi.

CHAPITRE 43

Ce soir-là, je me rendis à ma réunion habituelle à Saint-Paul, et tant mieux, car je m'étais inscrit plus tôt pour prendre la parole à l'occasion de mon anniversaire. Je m'assis en me disant que je raconterais mon histoire, comme je le faisais d'ordinaire, mais je me retrouvai à commencer par évoquer mon dernier verre, celui que j'avais commandé et laissé sur le comptoir. À partir de là, je continuai et passai près d'une demi-heure à parler de l'année écoulée, la première pendant laquelle je n'avais pas bu.

Peu importe, au fond, ce qu'on dit. J'étais allé un matin à une réunion qui se tenait dans la 30e Rue Ouest, et qu'on appelait Librairie à Midi. On nous avait présenté l'intervenant, il s'était contenté de décliner son identité et de déclarer qu'il était alcoolique, après quoi il nous avait regardés, tout bêtement, nous, soit quelque vingt à trente individus qui attendaient qu'il raconte quelque chose. Il avait souri, puis dit : « C'est votre réunion. »

Personne ne lui avait reproché de s'être dérobé à son devoir, en fait, il y en avait eu deux ou trois pour le féliciter d'être resté simple. Plus tard, j'avais rendu compte de l'incident à Jim, et nous avons envisagé les divers cas de figure possibles, à savoir qu'il avait raconté son histoire si souvent ces derniers temps qu'il ne voulait pas courir le risque de se répéter, que c'était un comédien qui cherchait à marquer un grand coup, ou bien qu'il avait commis un écart lors des trois derniers mois et ne se sentait donc pas qualifié pour diriger une réunion, mais n'était pas disposé à l'avouer devant tout le monde. Nous avons évoqué d'autres scénarios, tous assez plausibles, pour en conclure que ça n'avait pas d'importance. La réunion s'était prolongée, et ça ne m'avait pas fait de mal. Car enfin... j'étais toujours à jeun.

Et, là aussi, j'étais toujours à jeun quand la réunion avait commencé, puis s'était terminée.

* * *

— Pas facile de savoir quoi faire, avait dit plus tôt Dennis Redmond. Il n’y aura pas de preuves, tangibles ou non. Je vais éplucher les dossiers pour voir si on s’est déjà intéressés à lui ou à Ellery pour le double meurtre de Jane Street. Même si je ne vois pas ce que ça changerait. Vous savez ce que vous pourriez faire ?

— Non, quoi donc ?

— Qu’est-ce qu’il boit ? Pas du Maker’s Mark, si ?

— Du scotch. Du Johnny Walker, je crois. Pourquoi ?

— Assurez-vous que c’est la bonne marque, et envoyez-lui une bouteille tous les jours pendant un an ou deux. Le temps qu’il faudra.

— Le temps qu’il faudra ?

— Le temps qu’il faudra pour qu’il devienne alcoolique. Il pourra ensuite s’inscrire dans votre club, et franchir ces fameuses étapes, et, quand il rédigera ses aveux, on lui tombera dessus à bras raccourcis.

— Comment sera-t-on au courant ?

— Vous pourriez être son mentor, sauf que ce n’est pas comme ça que vous appelez ça.

— Son parrain.

— Je l’avais sur le bout de la langue. Son parrain. Vous pourriez être son parrain, et puis le balancer. Mais un parrain ne ferait pas ça, si ?

— Ça ne fait pas partie de ses attributions.

— Je le craignais. Eh bien, dans ce cas, je n’ai plus d’idées. Bien sûr, on peut vous équiper d’un micro, mais, bon, ça ne marcherait pas non plus.

— Il ne dirait jamais rien qu’on puisse exploiter.

— Non et, même dans le cas contraire, ce ne serait peut-être pas considéré comme une preuve recevable. Vous savez bien que, dès lors qu’il sera interpellé pour une raison quelconque, il invoquera le cinquième amendement pour refuser de répondre aux questions qui risqueraient de jouer en sa défaveur, et, s’il est lié à l’appareil politique du New Jersey, il saura à quel avocat s’adresser. Bon, il a commis deux meurtres sans être inquiété pendant combien de temps ? Une dizaine d’années ? Et il est sur le point de jouir de l’impunité pour deux ou trois autres. Est-ce que vous pouvez vous en accommoder ?

— J’imagine que je n’ai pas le choix.

— Et moi non plus. Quand on fait ce métier, au bout d’un certain temps, on s’aperçoit qu’on peut s’accommoder de presque tout.

Il plissa les yeux.

— Mais vous n'avez pas donné votre démission, pas vrai ? Vous étiez inspecteur, et vous avez rendu votre plaque. Vous avez donc dû tomber sur quelque chose qui vous est resté en travers de la gorge.

— Mais ce n'était pas le boulot. À l'époque, je vous ai dit que c'était lui. C'est ce que je croyais. Dans plein d'histoires qu'on entend aux Alcooliques anonymes, il intervient un facteur qu'on appelle la « solution géographique ». Un mec part s'installer en Californie parce que New York lui pose des problèmes. Puis il déménage en Alaska, parce que ça ne va pas en Californie. Mais c'est lui, le problème, et, peu importe où il va, il l'emmène avec lui.

— C'était donc vous le problème.

Il s'accorda un moment de réflexion.

— Eh bien, maintenant, vous êtes le problème d'Even Steven, hein ? Et on sait comment il les règle, ses problèmes, la géographie ne joue pas un grand rôle là-dedans. Comment va-t-on faire pour vous garder en vie ?

— Je me suis moi-même posé la question.

— À ce stade, je ne peux même pas vous offrir une protection policière et, n'importe comment, ce serait une vaste rigolade. On mobilise des flics pour qu'ils assurent votre sécurité, ils le font, et il ne se passe rien ; on renouvelle leur mission, pour vous la vie suit son cours, parce qu'il est malin et patient. Il peut attendre le temps qu'il faut. Vous avez un flingue ?

— Non.

— Si vous en aviez un, une arme pas déclarée...

— Je n'en ai pas.

— Enfin, si jamais vous arriviez à vous en procurer une, ce ne serait peut-être pas une mauvaise idée de l'avoir sur vous. À vrai dire...

Il ne termina pas sa phrase. Je le regardai, perplexe, en attendant la suite.

— J'aimerais parler au conditionnel, et aussi que ça ne s'ébruite pas. S'il y avait quelqu'un qui avait l'intention de me tuer, et que je le sache, et que je sache aussi que je ne peux absolument rien faire, eh bien, dans ce cas-là, il ne me resterait qu'une seule mesure à prendre. Si vous voyez où je veux en venir.

— J'y ai pensé, moi aussi.

— Il y a une chose qu'il faut que je vous dise, ajouta-t-il en détournant le regard. S'il arrivait un truc à notre ami, et si l'on vous avait dans le collimateur pour ça, je ne me souviendrais absolument pas de cette

discussion. En fait, je ne garderais aucun souvenir de toutes les discussions que nous avons eues.

Il croisa mon regard.

— C'est juste pour vous donner du grain à moudre.

* * *

Je n'avais pas d'arme, déclarée ou non. M'en procurer une ne me semblait pas être la tâche la plus stimulante qui soit, j'y songeais, mais je n'avais pas envie d'en arriver là.

Après la réunion, après avoir passé une heure au Flame et être resté un moment en tête à tête avec Jim, j'étais de retour dans ma chambre, livré à mes réflexions. Il était quelque part dans la nature, et s'il ne pensait pas à moi, eh bien, d'ici un jour, une semaine ou un mois, il le ferait.

Pour lui, je représentais un problème. Et je savais quelle solution il chercherait à y apporter. On a tendance à réagir toujours de la même façon devant des situations très différentes.

Couché dans le noir, je me demandai si j'avais peur. Je décidai que oui, mais pas de mourir, pas exactement. Si j'étais mort il y a un an, si j'étais mort ivrogne, ç'aurait été une fin horrible, digne de celle que ma vie aurait pu connaître. Mais j'étais resté un an sans boire et, si je n'avais pas envie de fêter ça, je n'en chérissais pas moins cette prouesse. Et si je mourais maintenant, eh bien, personne ne pourrait me l'enlever. Pas très réconfortant, sans doute, mais c'était toujours ça.

Ce dont j'avais peur, je m'en aperçus, c'était qu'il y ait une disposition que je puisse prendre, mais sans savoir laquelle.

* * *

À mon réveil, le soleil brillait et quelqu'un écoutait la radio dans la chambre voisine. Je ne comprenais pas ce qu'il disait, mais l'enthousiasme du journaliste me parvint néanmoins. Je pris une douche, me rasai, m'habillai et, au bout d'un moment, mon voisin éteignit sa radio. Le soleil brillait toujours. J'en conclus que la journée n'était pas mal, et que je savais comment la passer.

J'avais envie de prendre le petit déjeuner, mais je récupérai d'abord la carte de Vann Steffens et composai son numéro. Je fus surpris de l'entendre

au bout du fil, car je m'attendais à tomber sur un répondeur et à lui laisser un message. Il me dit allô.

— Vous savez sans doute qui est au bout du fil, lui lançai-je.

— Ça se peut.

— Vous m'avez payé à boire l'autre jour, et je n'ai jamais eu l'occasion de vous en remercier.

— Il me semble reconnaître la voix, dit-il, mais je vous avoue ne pas très bien voir de quoi vous parlez.

— Je ne le sais toujours pas moi-même. Je crois qu'on devrait discuter en tête à tête.

— Ah bon ?

— Pour détendre l'atmosphère.

— Ce n'est jamais une mauvaise idée. On respire mieux quand l'atmosphère est détendue. Vous devez penser que c'est une devise que j'ai trouvée dans un petit gâteau chinois⁽³¹⁾, mais je suis fier de vous dire qu'elle est de moi.

— Impressionnant.

— Ce qui ne signifie pas que Confucius ne l'aurait pas dit s'il y avait pensé. Vous voulez qu'on se voie ? Où et quand ?

* * *

Nous nous retrouvâmes à quinze heures au Muséum d'histoire naturelle. J'arrivai en avance et attendis à côté du squelette fossilisé d'un dinosaure, il débarqua à l'heure pile, en costume-cravate, un pardessus sur le bras. Il y avait de la buée sur ses lunettes, il me confia donc un instant son pardessus pendant qu'il essuyait ses verres avec son mouchoir.

Je jugeai que le manteau aurait été plus lourd s'il y avait eu un calibre dans une poche. Mais je ne pensais pas qu'il allait se pointer armé. Il avait flairé un piège et, s'il avait apporté un flingue, il lui aurait peut-être fallu s'en expliquer devant quelqu'un.

Il remit ses lunettes, me regarda les yeux mi-clos et récupéra son pardessus.

— Merci.

Et il alla se mettre à côté du dinosaure le plus proche.

— Salut, l'ami. Vous n'avez pas changé du tout, après toutes ces années, reprit-il.

— Un vieil ami ?

— Ma fille adorait ces énergumènes. Ne me demandez pas pourquoi. Je l'amenais ici un dimanche sur deux pour voir les dinosaures et les autres papas divorcés. Mais ça remonte déjà à un moment.

— Ça lui aurait sans doute passé avec l'âge.

— Oui, mais sa mère l'a emmenée un hiver avec elle, en vacances dans les Caraïbes. Et, là-bas, il y a l'île de Saba. Vous connaissez ?

Je ne connaissais pas.

— Pour s'y rendre, on prend un petit avion dans une autre île. Je ne sais plus laquelle. Saba est une île volcanique et se réduit à une montagne au pied de laquelle il y a une plage, et de temps à autre un des petits coucous qui vont s'écraser sur le flanc de la montagne...

Avais-je quelque chose à répondre à ça ? Je ne voyais pas du tout ce que ça pouvait être.

— Le divorce n'est pas encore prononcé, enchaîna-t-il, ce qui fait qu'officiellement je suis veuf. Avec une enfant morte, aussi, mais je ne crois pas qu'il y ait de mot pour ça. D'une certaine façon, ça fend le cœur, mais on n'a pas envie d'être complètement anéanti. Parce qu'elle commençait juste à être trop vieille pour craquer sur les dinosaures, et ce qui nous attendait, putain, c'était une vie entière pendant laquelle nous n'aurions pas eu grand-chose à nous dire. Si bien que ça lui a été épargné, et à moi aussi.

— C'est une façon intéressante de voir les choses.

— Vraiment ? Si vous avez un micro sur vous, vous pouvez retranscrire cette histoire touchante, puis la montrer aux psys. Qui sait comment ils vont l'interpréter !

— Je n'ai pas de micro sur moi.

— Non ? Peut-être bien que oui, peut-être bien que non, si vous étiez plus jeune et plus séduisant, je vous palperais. Enfin... si vous étiez une fille, j'entends. Il n'a rien d'une tapette, le vieux Vann.

— Ça me rassure.

— Mais à quoi ça m'avancerait ? Qu'est-ce que ça prouverait ? Les mecs des services secrets n'arrêtent pas d'inventer de nouveaux gadgets plus perfectionnés. Des stylos-billes avec micro intégré, et encore l'autre jour j'ai entendu parler d'un dispositif d'enregistrement de la taille d'un comprimé d'aspirine. On l'avale, et il enregistre tout ce qui se dit dans un rayon de vingt mètres, au même titre que les gargouillis de l'intestin.

Évidemment, après, il faut aller le chercher dans sa merde, mais, n'importe comment, ces rigolos jouent les fouille-merde... Allez, partons d'ici. On ne peut pas vraiment parler, et on n'a pas le droit de fumer. Comme si ça allait déranger ce brontosaurus de mes deux !

OceanofPDF.com

CHAPITRE 44

Il alluma une cigarette dès que nous nous retrouvâmes dehors. Nous traversâmes Central Park Ouest et fîmes quelques mètres à pied dans le parc. Il envisagea trois bancs et les exclut tous, pour des raisons non précisées. Puis il en trouva un qui lui plaisait et l'essuya avec le mouchoir qui lui avait servi à nettoyer ses lunettes. Il s'assit, je m'installai à côté de lui sans prendre la peine d'essuyer ma place.

— C'est vous qui avez voulu qu'on se voie, dit-il. Alors dites-moi ce que vous avez à dire. Je vais rester à vous écouter attentivement.

Je sortis trois feuilles de papier de la poche de ma veste, les dépliai et les lui remis.

* * *

J'étais arrivé à un âge où il m'était plus facile de lire avec des lunettes, surtout si c'était écrit petit ou s'il n'y avait pas beaucoup de lumière. Pour Steffens, c'était le contraire, il portait des lunettes toute la journée et les enlevait pour lire. Il les avait ôtées quand je lui avais donné les aveux de Jack et, quand il eut fini de les lire, il ne les remit pas tout de suite. Il resta au contraire un moment à regarder au loin.

En face, il y avait des arbres qui avaient presque perdu toutes leurs feuilles. *Orchestres nus et ruinés*, avait écrit un poète, mais je ne savais plus qui, comme je ne me souvenais plus de rien d'autre de ce poème.

— C'est une photocopie, dit-il.

— En effet.

— Il existe un original ?

— Qui se trouve en lieu sûr. Et il y a une autre photocopie.

— Dans un autre lieu sûr, je parie.

Orchestres nus et ruinés où chantaient jadis les doux oiseaux. Tel était le vers entier, mais qu'est-ce qui le précédait ou le suivait, et qui en était l'auteur ?

Je remarquai qu'il avait remis ses lunettes. Je crus un instant qu'il allait revenir au récit de Jack mais, au lieu de ça, il plia les feuillets et les rangea dans sa poche, puis il alluma une autre cigarette.

Orchestres nus et ruinés. Était-il question d'« oiseau » au singulier ou d'« oiseaux » au pluriel ? Dans un cas comme dans l'autre, ça se tenait. Et l'auteur employait-il vraiment le mot « doux » ?

— On en vient forcément à s'interroger sur ce qu'il y a de vrai là-dedans, me fit-il observer.

— Difficile à dire.

— Difficile ? Impossible, oui. Il n'empêche que c'est bien écrit. Je dois le reconnaître. Le vocabulaire, je veux dire. Le choix des mots. La fluidité du récit. Je ne parle pas de la calligraphie.

— Je ne parlais pas de ça non plus.

— Parce que, à part les bonnes sœurs, tout le monde s'en fout, de la calligraphie ! Le texte coule. Il est facile à lire. Mais on ne peut pas s'empêcher de se demander où il cesse de faire appel à ses souvenirs pour s'en remettre à son imagination.

— C'est toujours difficile à savoir.

Des « oiseaux » au pluriel, estimai-je. C'était obligé. Si une hirondelle ne fait pas le printemps, il faut certainement plus d'un oiseau pour constituer un orchestre.

— Celui qu'il appelle S. existe-t-il seulement ? Ce pourrait être un produit de son imagination.

— Ça pourrait.

— Imaginez que ce S. soit l'initiale de « soi-même ». C'est donc lui-même qui décide que la femme doit mourir parce qu'elle a assisté à la scène. Tout l'épisode où S. enroule les mains autour de celles de l'auteur de ce texte, on a ici un bel exemple de crise psychotique. Le mec est victime d'un dédoublement de la personnalité, et le méchant qui est en lui force le bon à faire quelque chose dont il a honte.

Orchestres nus et ruinés. Était-ce du Keats ? Il allait falloir que je cherche dans le *Bartlett's Familiar Quotations*⁽³²⁾. Au bout de deux minutes, je saurais le nom du poète, et le titre du poème, et je pourrais passer encore deux heures à feuilleter cet ouvrage et lire quantité d'autres extraits dont je me souviendrais à moitié en d'autres circonstances.

Jan en avait un exemplaire, et il m'arrivait de le consulter quand elle était occupée dans la cuisine ou lorsqu'elle avait un peu de temps à

consacrer à la sculpture qu'elle était en train de réaliser.

Il se peut que j'aille au Strand m'en acheter un exemplaire. Ce serait sans doute plus simple que d'essayer de me trouver une autre copine qui ait déjà ce bouquin dans sa bibliothèque.

— Mais s'il existe vraiment un S., reprit-il, il ne me donne pas l'impression d'être un type qui a beaucoup de soucis à se faire. Il en irait peut-être autrement si l'auteur était là pour étayer ce qu'il a écrit, mais le document à lui seul, bon, je ne vois pas du tout qu'il suffise à envoyer quelqu'un en prison.

— Non. Mais à condition qu'il n'y ait que ce document, or ce n'est pas le cas.

— Ah bon ?

— Il existe ce qu'on pourrait appeler une interprétation. Quelques pages qui nous donnent le nom de ce monsieur S., et nous racontent tout ce qu'il a pu manigancer par ailleurs depuis cette époque-là.

— Écrites par quelqu'un d'autre.

J'acquiesçai.

— Un texte manuscrit ? On en a fait des photocopies ?

— La calligraphie n'est pas aussi jolie que dans le spécimen que vous avez vu. Mais, comme vous l'avez dit, tout le monde s'en fiche, de la calligraphie.

— Sauf les bonnes sœurs.

— Exact.

— Et encore, juste quelques-unes. Il n'empêche que vous m'avez expliqué que la calligraphie n'est pas terrible, et que dans ce texte on se livre surtout à des conjectures. Si celui qui l'a écrit pouvait en montrer le bien-fondé, il ne serait pas obligé d'en passer par toutes ces conneries.

— Et S. serait en cellule, à la prison des Tombs.

— En admettant qu'il existe un S.

— Tout juste.

Il alluma une autre cigarette, fuma pendant quelques minutes, puis il souffla la fumée en direction des arbres en face. Il avait peut-être le même vers qui lui trottait dans la tête. Orchestres nus et ruinés. Peut-être connaissait-il la suite du poème, et le nom de l'auteur. Qui sait ce qui se passe dans la tête de quelqu'un d'autre ?

— Que voulez-vous, Matt ?

— Continuer à vivre.

— Et alors ? Qui va vous en empêcher ?

— Il se pourrait que S. essaie.

— Et, s'il le faisait, ces deux documents qui tournent autour d'un thème analogue mais dont la calligraphie est différente tomberaient dans les mains de tiers qui risqueraient de s'y intéresser d'un point de vue officiel. Est-ce que c'est à peu près ça ?

— Oui.

— Mais s'il ne vous arrive rien...

— On ne se servira pas des documents, et S. aura le loisir de continuer à vivre sa vie.

— Ce n'est pas une mauvaise vie.

— La mienne n'est pas mal non plus.

— Tout cela est bien joli, dit-il, mais personne ne vit éternellement.

— Je l'ai entendu dire.

— Je ne vous le souhaite pas, Dieu m'en est témoin, mais vous pourriez mourir de mort naturelle.

— J'espère bien que c'est ce qui se passera, un jour ou l'autre.

— Et si ça devait arriver...

— Ce serait exactement comme si l'on m'avait tiré dans la bouche et dans le front, répondis-je. Ces deux documents seraient transmis à qui de droit. Mais il y a de grandes chances que vous n'ayez pas à vous en soucier, à ce moment-là.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Eh bien, vous avez trois ans de plus que moi. Vous pesez davantage et vous fumez combien ? Trois paquets par jour ?

Il venait de sortir une cigarette de son paquet, il l'y remit.

— Je pense réduire ma consommation.

— Vous avez déjà essayé de le faire ?

— Deux ou trois fois, peut-être.

— Vous y êtes arrivé ?

Il rangea le paquet dans sa poche.

— On ne sait jamais, dit-il. Où voulez-vous en venir, au juste ?

— Vous être trop gros et vous fumez. Vous buvez, aussi.

— Pas tant que ça.

— Bien plus que moi. Où je veux en venir ? Au fait que vous allez sans doute mourir avant moi, auquel cas vous n'avez pas de raisons de vous faire du mauvais sang. Et si vous finissez par me survivre, eh bien, vous aurez

tout le temps de vous inquiéter d'accusations que de toute façon personne ne pourrait justifier devant un tribunal.

— Bon sang, dit-il en fronçant les sourcils. Qu'est-ce qui se passe si vous vous remettez à picoler ?

— Il vaudrait mieux pour nous deux que ça n'arrive pas. Aussi, la prochaine fois que vous aurez très envie de vous payer une bouteille ou deux de Maker's Mark, veuillez à les boire vous-même.

— Je savais que ce n'était pas malin, ce truc du bourbon à la con. J'ai trouvé ça formidable, et je me suis laissé emballer. Vous voyez, vous entrez, il y a le verre, la bouteille... Je pensais que ça ne vous laisserait pas indifférent.

— Eh bien, de ce côté-là vous aviez raison.

— Ça vous a fait quel effet ? Vous avez été tenté ?

— Vous avez le vertige ?

— Le vertige ? Qu'est-ce que ça a à voir avec notre histoire ?

— Je dis ça comme ça.

— L'avion ne me dérange pas. Je suis enfermé, je n'ai aucune raison de m'en faire. Mais se retrouver sur une corniche, ou tout près d'un à-pic...

— C'est différent ?

— Et comment !

— Je réagis de la même façon. Vous savez de quoi j'ai peur ? D'avoir envie de sauter. Je n'en ai pas envie, mais je crains que ça me prenne d'un seul coup.

Il comprit le message, hocha la tête.

— Je n'avais pas envie de boire. Seulement c'était là, et j'avais peur d'en avoir envie. D'être sujet à une tentation soudaine à laquelle je ne pourrais pas résister.

— Mais ce n'est pas ce qui s'est passé.

— Non.

— Comme je vous l'ai dit, dès l'instant où je suis reparti de là-bas et où j'ai réfléchi à la chose, j'ai trouvé que ce n'était pas malin. Mais on est là tous les deux, pas vrai ? On n'en est pas morts. Vous savez, il y a une expression pour ça.

— Ah oui ?

— Pour qualifier la situation dans laquelle nous nous trouvons. On dit alors qu'on n'est pas sorti de l'auberge.

Il reprit son paquet de cigarettes, en fit glisser une, se la colla entre les lèvres.

— J'en ai rien à foutre de réduire ma consommation, grogna-t-il. Pourquoi est-ce que j'aurais envie de faire ça ?

* * *

Quand je parlai de tout ça à Jim, il m'écouta attentivement, réfléchit et déclara :

— Donc, c'est fini.

— On dirait.

— Tu n'as vraiment plus de raisons de te faire du souci à cause de ce mec ? Tu l'as quitté sans qu'il ait aucune raison de te tuer ?

— Et avec toutes les raisons du monde de ne pas le faire.

— Alors le problème est réglé.

— J'imagine, si l'on ne tient pas compte du fait que ce fils de pute a assassiné impunément cinq concitoyens.

— S'il est jamais possible de faire quoi que ce soit impunément...

— Je ne crois pas qu'il aura des remords. Je ne pense pas qu'il en ait jamais eu. Mais je suppose qu'il y a toujours le karma.

— À ce qu'il paraît.

Il attrapa la théière, remplit de nouveau nos tasses.

— Au jasmin, fit-il observer. À la première gorgée, tu es agréablement surpris et, au bout de la troisième tasse, tu regrettes qu'on ne t'ait pas servi le thé vert habituel. Je trouve très bien tout ce qui peut tenir ce mec à distance. J'espère seulement que tu es content de la façon dont ça s'est terminé.

— Content, répétais-je. Je préférerais qu'on l'ait fichu en taule. Ou qu'il ait esquissé un geste et se soit fait tuer en essayant d'attraper son arme. Mais j'imagine que je suis content. À ce propos ?

— Quoi ?

— J'y ai réfléchi, et je pense que Bouddha déconne à pleins tubes. C'est parce qu'on ne se contente pas de ce qui existe qu'on se distingue des animaux.

— Et quand est-ce que tu as eu cette révélation ?

— Pendant que je me rasais.

— Tu t'es coupé et...

— Non, justement. Je ne me suis pas coupé. Parce qu'il s'agit d'un rasoir à double lame qui rase de très près et tout en douceur. C'est un peu comme dans un combat de catch à quatre, où les deux membres de la même équipe se partagent le travail : il y a une lame qui retient le poil pendant que l'autre le coupe.

— On se croirait dans une pub.

— Et je dois reconnaître qu'il est mieux que le dernier rasoir que j'avais, qui lui-même était mieux que le précédent. Je me suis revu en train de regarder mon père se raser. Il se servait d'un rasoir mécanique de sûreté, ça devait même en être un plutôt rudimentaire. Son père à lui aurait utilisé un rasoir à main. Et pourquoi, à ton avis, tous les deux ou trois ans on sort un modèle de rasoir plus perfectionné ? Pareil pour les voitures et les diverses commodités de la vie moderne ?

— Je sens que tu vas me le dire, j'en suis sûr.

— À cause de l'insatisfaction... Un jour, il y a quelqu'un qui balance un rasoir alors qu'il est en train de s'en servir, et qui dit qu'il doit y avoir mieux que ça. Il cherche, et il trouve.

— À la source de toutes les inventions, il s'avère donc qu'il y aurait l'insatisfaction. Et moi qui ai toujours cru que c'était la nécessité.

Je hochai la tête.

— Personne n'a besoin d'un rasoir à double lame. Personne n'est obligé de rouler à cent à l'heure dans une voiture, ou de fendre l'air dans un avion.

— Il doit y avoir une faille dans ton raisonnement, dit-il, mais je ne suis pas assez insatisfait pour la voir. La prochaine fois que je croise Bouddha, je lui éclaire sa lanterne.

— Bon, si tu le cherches, tu le trouveras en général à la réunion de minuit qui se tient à l'église morave.

TRÈS TÔT, UN MATIN...

— « On n'est pas sorti de l'auberge », dit Mick Ballou. Je me suis souvent demandé d'où vient cette expression. Tu en as une idée ?

— Non.

— Si Kristin était là, elle sortirait son iPhone, irait voir sur Google et nous fournirait une explication complète en un rien de temps. Le monde est un endroit étrange et qui le devient chaque jour davantage. Il n'y avait pas de Google il y a vingt-cinq ans, ni d'iPhones. Mais on a toujours raconté des histoires et, là, c'en était une bonne. Est-ce qu'il a encore fait des siennes ?

— Steffens ? Pour autant que je sache, il est resté de son côté du fleuve. Une commission fédérale ou mandatée par l'État de New York s'en est prise à la bande du tribunal du comté d'Hudson, et tout un tas d'hommes politiques de Jersey City se sont retrouvés en prison, mais je n'ai pas vu son nom dans la presse. Quelque temps après, il doit y avoir de cela une bonne dizaine d'années, j'ai reçu une carte de Noël non signée. On y voyait le père Noël en train de boire à même une flasque en regardant une assiette de petits gâteaux flanquée d'un verre de lait. Elle avait été postée à Jersey City, et j'ai eu l'impression que c'était peut-être lui qui me l'avait envoyée.

— Il est toujours vivant ?

Je lui fis signe que non.

— Il est mort, oh, ça doit faire maintenant pas loin de dix ans. Un accident de voiture sur le Garden State, accident dans lequel il était le seul en cause. À trois heures du matin, il a heurté de plein fouet la rambarde d'un pont à cent dix kilomètres à l'heure. Pas de traces de pneus, il n'a donc pas essayé de s'arrêter. Et il est passé à travers le pare-brise, il ne devait pas avoir mis sa ceinture.

— Un suicide, tu crois ?

— On aurait du mal à l'exclure. Il souffrait d'emphysème depuis deux ans et on venait de lui diagnostiquer un cancer du poumon. Il devait avoir une arme chez lui, et il savait assurément s'en servir, mais il se peut qu'il

soit sorti se balader en voiture et qu'il ait fait ça sur un coup de tête. Tu mets l'accélérateur au plancher, tu donnes un grand coup de volant à gauche et tu laisses les flics nettoyer les cochonneries.

* * *

Au bout d'un moment, il avait rapporté sa bouteille sur l'étagère derrière le bar, puis il était revenu avec un litre d'Évian. Nous nous étions assis, deux vieux qui auraient dû être au lit depuis longtemps et qui discutaient en buvant de l'eau.

— On pourrait croire que ça s'est arrangé, dit-il, et que tout est rentré dans l'ordre. Qu'on a démasqué l'assassin, et qu'on a eu la satisfaction de le châtier.

— Comme à la télé.

— Même là, il nous arrive d'être surpris. Le méchant reste en liberté. Mais enfin on l'a démasqué, non ? Tu penses qu'il a eu l'occasion d'assassiner quelqu'un d'autre ? À Jersey City ?

— Impossible à dire.

— Et il vaut sans doute mieux qu'on n'en sache rien. Quels méfaits a-t-il commis après avoir assassiné l'homme et la femme dans le Village ? Il s'est installé sur l'autre rive du fleuve et a démarré une nouvelle vie dans la politique, mais a-t-il eu besoin de se servir d'un flingue dans cette nouvelle vie ?

— On ne le saura jamais, répondis-je. Mais, quand il lui fallait en avoir un, il savait toujours s'en servir.

Il but un peu d'eau.

— Toutes ces années, dit-il. Où vont-elles ?

— Autant se demander d'où elles viennent.

— Mais on ne se pose jamais la question, hein ? Demain sera toujours là, derrière l'horizon. Jusqu'à ce qu'il se soit écoulé. Les gens dont on a parlé... pour certains sont morts.

— Oui.

— Jim Faber. On l'a descendu, c'est ça ?

— Un type qui l'a confondu avec moi.

— Ah, c'était une sale époque. Il y en a eu un paquet qui se sont fait buter ici même dans cette salle.

— Eh oui.

— Tu t'en es voulu, de sa mort ?

— Sans doute. Mais, ce qui m'a fait du bien, c'est la petite voix intérieure qui m'a dit d'arrêter les conneries.

— Ah. La femme, celle qui s'était coupé ses cheveux auburn. Est-ce que vous vous êtes revus, tous les deux ?

— Deux fois, peut-être trois. Après la rupture définitive entre Jan et moi, et avant que je reprenne contact avec Elaine, il nous arrivait de discuter, Donna et moi, le courant passait, et on se retrouvait pour une heure ou deux dans son lit à baldaquin. Puis elle s'est mariée, elle a déménagé, et je crois avoir entendu dire qu'elle a divorcé.

— Et Jan est morte.

— Oui.

— Je me rappelle qu'elle voulait que tu lui trouves un flingue. S'en est-elle seulement servie ?

— Non. Elle a laissé le cancer suivre son cours. Mais ça la soulageait d'avoir cette arme, au cas où elle aurait décidé d'en finir comme ça.

— C'est à toi qu'elle s'est adressée. Pourtant, vous aviez rompu depuis longtemps.

— Elle m'avait rapporté mes affaires, et je lui avais rendu mon trousseau de clés, mais il se trouve que ce n'était pas encore complètement fini entre nous. Ça ne s'est pas fait tout de suite. Nous nous aimions beaucoup, alors on multipliait les efforts pour que ça marche, jusqu'à ce que ça nous saute aux yeux que ce ne serait pas le cas.

— Ah.

— Qui d'autre ? J'ai revu Dennis Redmond de temps en temps, pour manger ensemble ou prendre un café. Je l'ai appelé à deux ou trois reprises, quand j'avais une enquête sur laquelle je pensais qu'il pouvait peut-être me donner un coup de main. Et puis on s'est perdus de vue. Je pense qu'il doit être à la retraite.

— Comme l'autre.

— Joe Durkin. Avec le temps nous nous étions rapprochés l'un de l'autre, mais il était flic, et pas moi, et ça a suffi à ce qu'il reste une certaine distance entre nous. Il s'occupe maintenant de la sécurité pour une entreprise de Wall Street et, avec ça et la retraite que lui verse la municipalité de New York, il s'en sort bien.

— Mais tu ne le vois pas beaucoup.

— Pas trop, non. Le bar qu’aimait bien Redmond, le Minstrel Boy ? La dernière fois que j’ai regardé, il avait disparu.

— Ça change tout le temps, les bars.

— Oui, et les feuilles tombent des arbres. *Orchestres nus et ruinés...* c’était un vers de Shakespeare, tiré d’un de ses sonnets.

— Ah.

— Je ne sais pas où je suis allé chercher que c’était de Keats. Jimmy Armstrong est mort. Son bail n’avait pas été renouvelé, il s’était installé une rue plus loin à l’ouest, puis il est mort, quelqu’un d’autre a repris son bar et l’a appelé autrement. Le nouveau avait un plat que j’aimais bien, un petit déjeuner irlandais qu’on te servait à n’importe quelle heure, mais après ils ont changé le menu, alors ça aussi, ça a disparu. Chez Theresa n’existe plus, au cas où tu espérerais manger une part de tarte à la fraise et à la rhubarbe. Idem pour Dukacs et Fils. Là où ils se trouvaient tous les deux, il y a un drugstore qui fait partie d’une chaîne, Duane Reade ou CVC, j’ai oublié laquelle. Je ne sais pas ce qu’est devenu Frankie Dukacs, s’il est mort ou si on ne lui a tout simplement pas renouvelé son bail.

— Il est peut-être allé s’installer en Nouvelle-Écosse et maintenant il est végétarien.

— Ça pourrait arriver, j’imagine. Après que Billie Keegan a cessé de travailler comme barman chez Jimmy, il est parti vivre en Californie et s’est mis à fabriquer des bougies. Mark le Motard a épousé une fille du Gujarat qui habitait Jackson Heights, et il est allé se fixer quelque part dans le nord de l’État de New York. Dans le comté de Putman, me semble-t-il, et ils s’occupent d’une garderie. Il ne s’est pas remis à boire, il se pointe à Saint-Paul tous les deux mois. Il a toujours sa Harley, mais maintenant il se déplace surtout en 4 × 4.

— Et l’autre en bécane ?

— L’autre... ah, Scooter Williams ? Aux dernières nouvelles, il habite toujours Ludlow Street et il profite bien des années soixante. C’est incroyable, mais c’est devenu un quartier très prisé. McLeish le joueur de cornemuse est sorti de prison il y a deux ans. On l’a remis en liberté avant la fin de sa peine, on l’a envoyé mourir chez lui. J’ignore si Crosby Hart est vivant ou mort, mais Google doit pouvoir nous le dire maintenant qu’on a appris par ce biais pourquoi on dit « ne pas être sorti de l’auberge ». Quoi d’autre ? Tiffany’s a disparu depuis des années. La cafétéria de Sheridan

Square, pas la bijouterie. Ça marchera bien pour elle, tant qu'il y aura des touristes japonais qui viendront y faire leurs courses.

— Et le Muséum d'histoire naturelle ? Là où tu as vu ton bonhomme. Il est toujours ouvert, lui ?

— La dernière fois que j'ai regardé, il l'était. Pourquoi ?

— Parce qu'il devrait y avoir un endroit pour deux vieux dinosaures.

Il prit son verre. Dedans, il n'y avait que de l'eau, mais il le leva quand même pour regarder à travers, à la lumière.

DU MÊME AUTEUR

Y a qu'à se baisser

Gallimard, 1962 ; « Carré noir », 1985

Haute Voltige

Gallimard, 1968

Faites sauter la Reine !

Gallimard, 1969

Sacrés Lascars !

Gallimard, 1970

Le Monte-en-l'air dans le placard

Gallimard, 1979

Vol et volupté

Gallimard, 1981

L'Aquarium aux sirènes

Gallimard, 1984

Meurtres à l'amiable

Gallimard, 1984

Le Voleur insomniaque

Gallimard, 1984

Des fois ça mord

Gallimard, 1985

Beau Double pour Tanner
Gallimard, 1986

Le Blues des alcoolos
Gallimard, 1987

Huit Millions de façons de mourir
Gallimard, 1989 ; « Folio » no 269

Huit Millions de morts en sursis
Gallimard, 1989

Drôles de coups de canif
Gallimard, 1990 ; nouvelle édition, 2003

Un ticket pour la morgue
Gallimard, 1992 ; nouvelle édition, 2003

Une danse aux abattoirs
Gallimard, 1993 ; « Folio », no 180

Meurtre à cinq mains
en collaboration avec Sarah Caudwell, Tony Hillerman, Jack Hitt,
Peter Lovesey, Donald E. Westlake
Seuil, 1993 ; Points, no P108

La Balade entre les tombes
Seuil, 1994 ; Points, no P105

Le voleur qui aimait Mondrian
Gallimard, 1995

Le diable t'attend
Seuil, 1995 ; Points, no P282

Tous les hommes morts
Seuil, 1996 ; Points, no P389

Tuons et créons, c'est l'heure
Seuil, 1996 ; Points, no P432

Le Blues du Libraire
Seuil, 1997 ; Points, no P533

Même les scélérats...
Seuil, 1997 ; Points, no P555

La Spinoza Connection
Seuil, 1998 ; Points, no P648

Au cœur de la mort
Seuil, 1998 ; Points, no P768

Ils y passeront tous
Seuil, 1999 ; Points, no P793

Le Bogart de la cambriole
Seuil, 1999 ; Points, no P888

L'Amour du métier
Seuil, 2000 ; Points, no P909

Errance
Gallimard, 2000
Les Péchés des Pères
Seuil, 2000 ; Points, no P950

La Longue Nuit du sans-sommeil
Seuil, 2001 ; Points, no P1017

Les Lettres mauves
Seuil, 2001 ; Points, no P1048

Trompe la mort

Seuil, 2002 ; Points, no P1070

Cendrillon mon amour

Seuil, 2003 ; Points, no P1240

Lendemain de terreur

Seuil, 2004 ; Points, no P1345

Le Cambrioleur en maraude

Seuil, 2005 ; Points, no P1496

Les fleurs meurent aussi

Seuil, 2006 ; Points, no P1693

Le Blues du tueur à gages

Seuil, 2007 ; Points, no P2027

Mensonges en tout genre

Seuil, 2008

Heureux au jeu

Seuil, 2009 ; Points, no P2398

Keller en cavale

Seuil, 2010

Dans la collection

Robert Pépin présente...

Michael KORYTA

La Rivière Perdue

T. Jefferson PARKER

Signé : Allison Murrieta

Craig RUSSELL

Lennox

Roger SMITH
Mélanges de sangs

OceanofPDF.com

1 Allusion à *L'Attaque du Grand Rapide*, film d'Edwin S. Porter (1903). (N.d.T.)

2 *Terminal* signifie « terminus », mais aussi « en phase terminale ». (N.d.T.)

3 Légendaire joueur de base-ball et premier mari de Marilyn Monroe (N.d.T.)

4 Allusion aux petits biscuits américains appelés Fig Newtons. (N.d.T.)

5 Soit « la Cuisine de l'Enfer ». (N.d.T.)

6 Extrait de *Walden, ou la vie dans les bois*. (N.d.T.)

7 Danse des rues apparue à New York au début des années vingt. (N.d.T.)

8 *The dukes* : « les poings » en anglais familier. (N.d.T.)

9 Ville de l'État de New York, abritant la célèbre prison de Sing Sing. (N.d.T.)

10 Écrivain qui servit la CIA sous Nixon et fit partie des « plombiers » du Watergate. (N.d.T.)

11 Soit « le Baron du bétail ». (N.d.T.)

12 Célèbre journaliste du début du XXe siècle qui se fit une spécialité de dénoncer les scandales de la politique américaine. (N.d.T.)

13 Soit « *La Honte de nos villes* ». (N.d.T.)

14 Soit « fidèle éclaireur », formule par laquelle Tonto l'Indien salue dans sa langue ses interlocuteurs dans *The Lone Ranger*, série radiodiffusée aux États-Unis des années trente jusqu'en 1953. (N.d.T.)

15 Organismes de charité. (N.d.T.)

16 Deux personnages de bande dessinée, respectivement une grande brune aux cheveux longs et une petite rousse aux cheveux courts et bouclés. (N.d.T.)

17 Actrice américaine du XXe siècle, aux cheveux courts et bouclés, souvent teints en roux. (N.d.T.)

18 Poupée de chiffon et personnage d'un conte pour enfants. (N.d.T.)

[19](#) Paroles tirées de *The Sound of Silence*, de Simon and Garfunkel. (N.d.T.)

[20](#) En yiddish, *Stup* signifie « baiser ». (N.d.T.)

[21](#) Petite ville de Long Island très prisée dans la communauté gay. (N.d.T.)

[22](#) Allusion aux colonies d'hirondelles qui nichent sur les falaises de San Juan de Capistrano, dans l'agglomération de Los Angeles. (N.d.T.)

[23](#) Jeu de ballon irlandais empruntant au football et au rugby. (N.d.T.)

[24](#) Bud Abbott et Lou Costello, deux comiques américains des années quarante et cinquante. (N.d.T.)

[25](#) Personnage de *Vampire : The Masquerade-Bloodlines*, jeu de rôle sur Internet. (N.d.T.)

[26](#) Personnage d'une bande dessinée de John Wagner. (N.d.T.)

[27](#) Nom d'un célèbre cheval de course. (N.d.T.)

[28](#) Dans le style « Pas question, Léon », l'anglais dit Even Steven, qui signifie « tranquille » et donnerait : « Tiens-toi tranquille, Lucile. » (N.d.T.)

[29](#) Soit « Ted le Posé », ou dans cette logique folle : « Teddy le Raidi ». (N.d.T.)

[30](#) Soit « démodé », ou bien « à l'ancienne ». (N.d.T.)

[31](#) Aux États-Unis, les restaurateurs chinois donnent toujours au client un petit biscuit dans lequel sont enroulés des devises ou des proverbes. (N.d.T.)

[32](#) Dictionnaire de citations. (N.d.T.)